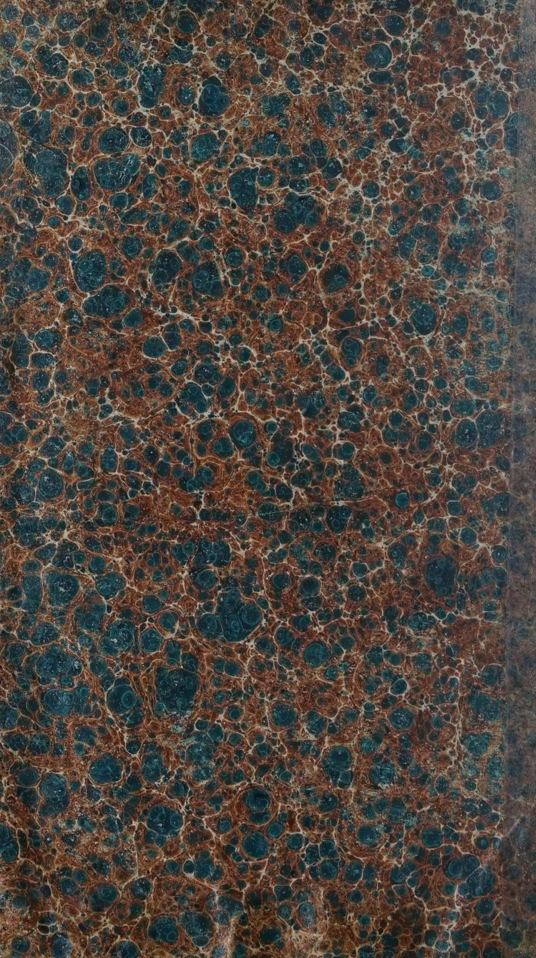
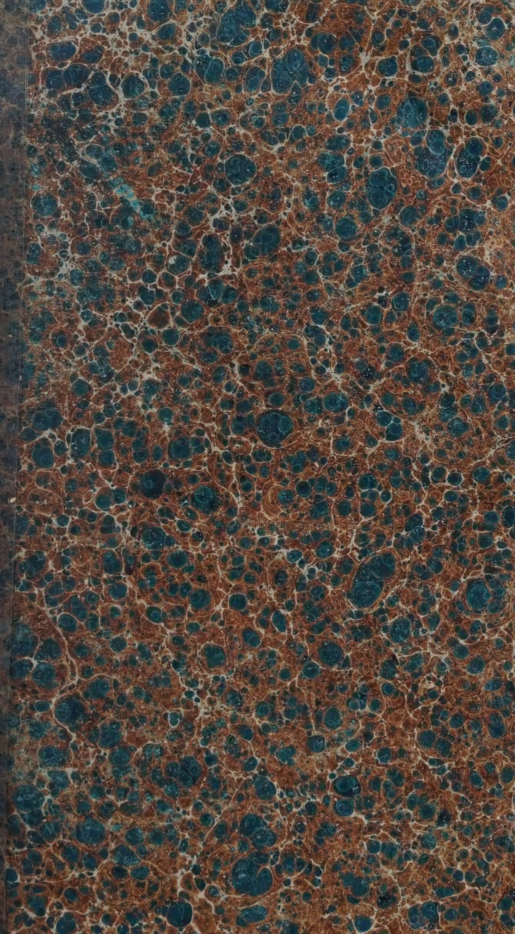






INTRODUCTION

A LA

VIE DÉVOTE.

NANCY, IMPRIMERIE DE L. VINCENOT.

INTRODUCTION

A LA

VIE DÉVOTE,

PAR

SAINT FRANÇOIS DE SALES,

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE.



CLERMONT-FERRAND,

A LA LIBRAIRIE CATHOLIQUE,

Rue Barbançon, 2.

—

1843.

ORAISON DÉDICATOIRE.

O doux Jésus! mon Seigneur, mon Sauveur et mon Dieu, me voici prosterné devant votre majesté, vouant et consacrant cet écrit à votre gloire. Animez les paroles qui y sont de votre bénédiction, à ce que les âmes, pour lesquelles je l'ai fait, en puissent recevoir les inspirations sacrées que je leur désire, et particulièrement celle d'implorer sur moi votre immense miséricorde; afin que, montrant aux autres le chemin de la dévotion en ce monde, je ne sois pas réprouvé et confondu éternellement en l'autre, ains qu'avec eux je chante à jamais pour cantique de triomphe, le mot que de tout mon cœur je prononce en témoignage de fidélité parmi les hasards

de cette vie mortelle : Vive Jésus! vive Jésus! Oui, Seigneur Jésus, vivez et régnez en nos cœurs ès siècles des siècles! Ainsi soit-il.

AU LECTEUR.

Ce livret sortit de mes mains l'an 1608. En sa seconde édition, il fut augmenté de plusieurs chapitres; mais trois de ceux qui étaient en la première furent oubliés par mégarde. Depuis il a été souvent imprimé sans mon su ; et avec les impressions, les fautes s'y sont multipliées. Or, le voilà maintenant de nouveau corrigé, et avec tous ses chapitres, mais toujours sans citations, parce que les doctes n'en ont pas besoin, et les autres ne s'en soucient pas. Quand j'use des paroles de l'Écriture, ce n'est pas toujours pour les expliquer, mais pour m'expliquer par icelles, comme plus aimables et vénérables. Si Dieu m'exauce, tu en feras bien ton profit, et recevras beaucoup de bénédictions.

PRÉFACE.

Mon cher lecteur, je te prie de lire cette préface, pour ta satisfaction et la mienne.

« La bouquetière Glycera savait si proprement diversifier la disposition et le mélange des fleurs, qu'avec les mêmes fleurs elle faisait une grande variété de bouquets ; de sorte que le peintre Pausias demeura court, voulant contrefaire à l'envi cette diversité d'ouvrages ; car il ne sut changer sa peinture en tant de façons comme Glycera faisait ses bou-

quets. Ainsi le Saint-Esprit dispose et arrange avec tant de variété les enseignements de dévotion qu'il donne par les langues et les plumes de ses serviteurs, que la doctrine étant toujours la même, les discours néanmoins qui s'en font sont bien différents, selon les diverses façons desquelles ils sont composés. Je ne puis certes, ni veux, ni dois écrire en cette Introduction, que ce qui a déjà été publié par nos prédécesseurs sur ce sujet. Ce sont les mêmes fleurs que je te présente, mon lecteur; mais le bouquet que j'en ai fait sera différent des leurs, à raison de l'agencement dont il est façonné

Ceux qui ont traité de la dévotion, ont presque tous regardé l'instruction des personnes fort retirées du commerce du monde, ou au moins ont enseigné une sorte de dévotion qui conduit à cette en-

tière retraite. Mon intention est d'instruire ceux qui vivent ès villes, ménages, à la cour, et qui, par leur condition, sont obligés de faire une vie commune quant à l'extérieur; lesquels bien souvent, sous le prétexte d'une prétendue impossibilité, ne veulent seulement pas penser à l'entreprise de la vie dévote, leur étant avis que comme aucun animal n'ose goûter de la graine de l'herbe nommée *Palma Christi*, aussi nul homme ne doit prétendre à la palme de la piété chrétienne, tandis qu'il vit emmi la presse des affaires temporelles. Et je leur montre que, comme les mères-perles vivent emmi la mer, sans prendre aucune goutte d'eau marine, et que vers les îles Chélidoines il y a des fontaines d'eau bien douce au milieu de la mer, et que les pyraustes volent dedans les flammes sans brûler

leurs ailes; ainsi peut une âme vigoureuse et constante vivre au monde sans recevoir aucune humeur mondaine; trouver des sources d'une douce piété au milieu des ondes amères de ce siècle, et voler entre les flammes des convoitises terrestres, sans brûler les ailes des sacrés désirs de la vie dévote. Il est vrai que cela est malaisé; et c'est pourquoi je désirerais que plusieurs y employassent leur soin, avec plus d'ardeur qu'on n'a pas fait jusques à présent; comme, tout faible que je suis, je m'essaie par cet écrit de contribuer quelques secours à ceux qui d'un cœur généreux, feront cette digne entreprise.

Mais ce n'a toutefois pas été par mon élection ou inclination, que cette Introduction sort en public: une âme vraiment pleine d'honneur et de vertu, ayant,

il y a quelque temps, reçu de Dieu la grâce de vouloir aspirer à la vie dévote, désira ma particulière assistance pour ce regard; et moi qui lui avais plusieurs sortes de devoirs, et qui avais long-temps auparavant remarqué en elle beaucoup de dispositions pour ce dessein, je me rendis fort soigneux de la bien instruire; et l'ayant conduite par tous les exercices convenables à son désir et à sa condition, je lui en laissai des mémoires par écrit, afin qu'elle y eût recours à son besoin. Elle depuis les communiqua à un grand docte et dévot religieux, lequel estimant que plusieurs en pourraient tirer du profit, m'exhorta fort de les faire publier : ce qu'il lui fut aisé de me persuader, parce que son amitié avait beaucoup de pouvoir sur ma volonté, et son jugement une grande autorité sur le mien.

Or, afin que le tout fût plus utile et agréable, je l'ai revu, et y ai mis quelque sorte d'entresuite, ajoutant plusieurs avis et enseignements propres à mon intention : mais tout cela, je l'ai fait sans nulle sorte presque de loisir. C'est pourquoi tu ne verras rien ici d'exact, ains seulement un amas d'avertissements de bonne foi, que j'explique par des paroles claires et intelligibles, au moins ai-je désiré de le faire. Et quant au reste des ornements du langage, je n'y ai pas seulement voulu penser, comme ayant assez d'autres choses à faire.

J'adresse mes paroles à Philothée, parce que, voulant réduire à l'utilité commune de plusieurs âmes ce que j'avais premièrement écrit pour une seule, je l'appelle du nom commun à toutes celles qui veu-

lent être dévotes : car Philothée veut dire amatrice ou amoureuse de Dieu.

Regardant donc en tout ceci une âme qui, par le désir de la dévotion, aspire à l'amour de Dieu, j'ai fait cette Introduction de cinq parties : en la première desquelles je m'essaye par quelques remontrances et exercices, de convertir le simple désir de Philothée en une entière résolution, qu'elle fait à la parfin, après sa confession générale, par une solide protestation, suivie de la très-sainte communion, en laquelle se donnant à son Sauveur, et le recevant, elle entre heureusement en son saint amour. Cela fait, pour la conduire plus avant, je lui montre deux grands moyens de s'unir de plus en plus à sa divine majesté : l'usage des sacrements, par lesquels ce bon Dieu vient à nous ; et la sainte oraison, par laquelle

il nous tire à soi. Et en ceci j'emploie la seconde partie. En la troisième, je lui fais voir comme elle se doit exercer en plusieurs vertus plus propres à son avancement, ne m'amusant pas sinon à certains avis particuliers qu'elle n'eût pas su aisément prendre ailleurs, ni d'elle-même. En la quatrième, je lui fais découvrir quelques embûches de ses ennemis, et lui montre comme elle s'en doit démêler, et passer outre en sa digne entreprise. Et finalement en la cinquième partie, je la fais un peu retirer à part soi pour se rafraîchir, reprendre haleine, et réparer ses forces, afin qu'elle puisse par après plus heureusement gagner pays, et s'avancer en la vie dévote.

Cet âge est fort bigearre, et je prévois bien que plusieurs diront qu'il n'appartient qu'aux religieux et gens de dévotion

de faire des conduites si particulières à la piété, qu'elles requièrent plus de loisir que n'en peut avoir un évêque chargé d'un diocèse si pesant comme est le mien; que cela distrait trop l'entendement, qui doit être employé à choses importantes.

Mais moi, mon cher lecteur, je te dis avec le grand saint Denis, qu'il appartient principalement aux évêques de perfectionner les âmes; d'autant que leur ordre est le suprême entre les hommes, comme celui des séraphins entre les anges; si que leur loisir ne peut être mieux destiné qu'à cela. Les anciens évêques et Pères de l'Église étaient pour le moins autant affectionnés à leurs charges que nous et ne laissaient pourtant pas d'avoir soin de la conduite particulière de plusieurs âmes qui recouraient à leur confiance, comme il est appert par leurs

épîtres; imitant en cela les apôtres, qui, emmi la moisson générale de l'univers recueillaient néanmoins certains épis plus remarquables, avec une spéciale et particulière affection. Qui ne sait que Timothée, Tite, Philémon, Onésime, sainte Thècle, Appia, étaient les chers enfants du grand saint Paul, comme saint Marc et sainte Pétronille de saint Pierre? sainte Pétronille, dis-je, laquelle, comme prouvent doctement Baronius et Galonius, ne fut pas fille charnelle, mais seulement spirituelle de saint Pierre. Et saint Jean n'écrit-il pas une de ses épîtres canoniques à la dévote dame Électa?

C'est une peine, je le confesse, de conduire les âmes en particulier; mais une peine qui soulage, pareille à celle des moissonneurs et vendangeurs qui ne sont jamais plus contents, que d'être fort

embesognés et chargés. C'est un travail qui délasse et avive le cœur par la suavité qui en revient à ceux qui l'entreprennent; comme fait le cinamome à ceux qui le portent parmi l'Arabie-Heureuse. On dit que la tigresse ayant retrouvé l'un de ses petits que le chasseur lui laisse sur le chemin pour l'amuser, tandis qu'il emporte le reste de la littée, elle s'en charge pour gros qu'il soit, et pour cela n'en est point plus pesante, ains plus légère à la course qu'elle fait pour le sauver dans sa tanière, l'amour naturel l'allégeant par ce fardeau. Combien plus un cœur paternel prendra-t-il volontiers en charge une âme qu'il aura rencontrée au désir de la sainte perfection, la portant en son sein comme une mère fait son petit enfant, sans se ressentir de ce faix bien-aimé!

Mais il faut sans doute que ce soit

un cœur paternel ; et c'est pourquoi les apôtres et hommes apostoliques appellent leurs disciples non-seulement leurs enfants, mais encore plus tendrement leurs petits enfants.

Au demeurant; mon cher lecteur, il est vrai que j'écris de la vie dévote sans être dévot, mais non pas certes sans désir de le devenir ; et c'est encore cette affection qui me donne courage à t'en instruire. Car, comme disait un grand homme de lettres, la bonne façon d'apprendre, c'est d'étudier ; la meilleure, c'est d'écouter, et la très-bonne, c'est d'enseigner. Il advient souvent, dit saint Augustin, écrivant à sa dévote Florentine, que l'office de distribuer sert de mérite pour recevoir, et l'office d'enseignement, de fondement pour apprendre.

Alexandre fit peindre la belle Cam-

paspé, qui lui était si chère, par la main de l'unique Apelles. Apelles, forcé de considérer longuement Campaspé, à mesure qu'il en exprimait les traits sur le tableau, en imprima l'amour en son cœur, et en devint tellement passionné, qu'Alexandre l'ayant reconnu, et en ayant pitié, la lui donna en mariage, se privant, pour l'amour de lui, de la plus chère amie qu'il eût au monde : en quoi, dit Pline, il montra la grandeur de son cœur, autant qu'il eût fait par une bien grande victoire. Or, il m'est advis, mon lecteur mon ami, qu'étant évêque, Dieu veut que je peigne sur les cœurs des personnes, non-seulement les vertus communes, mais encore sa très-chère et bien-aimée dévotion : et moi, je l'entreprends volontiers, tant pour obéir et faire mon devoir, que pour l'espérance que j'ai qu'en la gra-

vant dans l'esprit des autres, le mien à l'aventure en deviendra saintement amoureux : or, si jamais sa divine majesté m'en voit vivement épris, elle me la donnera en mariage éternel. La belle et chaste Rebecca abreuvant les chameaux d'Isaac, fut destinée pour être son épouse, recevant de sa part des pendants d'oreilles et des bracelets d'or : ainsi je me promets de l'immense bonté de mon Dieu, que conduisant ses chères brebis aux eaux salutaires de la dévotion, il rendra mon âme son épouse, mettant en mes oreilles les paroles dorées de son saint amour, et en mes bras la force de les bien exercer, en quoi gît l'essence de la vraie dévotion, que je supplie sa majesté me vouloir octroyer, et à tous les enfants de son Église; Église à laquelle je veux à jamais soumettre mes

écrits, mes actions, mes paroles, mes volontés et mes pensées.

A Annessy, le jour de sainte Magdeleine, 1609.

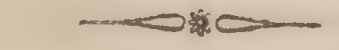
INTRODUCTION

A LA

VIE DÉVOTE.

PREMIÈRE PARTIE,

CONTENANT LES AVIS ET LES EXERCICES PROPRES A CONDUIRE L'AME, DEPUIS SON PREMIER DÉSIR DE LA VIE DÉVOTE, JUSQU'A UNE FERME RÉSOLUTION DE L'EMBRASSER.



CHAPITRE PREMIER.

Description de la vraie dévotion.

Vous aspirez à la dévotion, très-chère Philothée, parce qu'étant chrétienne, vous savez que c'est une vertu extrêmement agréable à la divine Majesté. Mais, comme il arrive que les petites fautes que l'on commet au commencement d'une

affaire, s'agrandissent infiniment au progrès, et sont presque irréparables à la fin, il faut, avant toutes choses, que vous sachiez ce que c'est que la vertu de dévotion; car d'autant qu'il n'y en a qu'une vraie, et qu'il y en a grande quantité de fausses et vaines, si vous ne connaissez quelle est la vraie, vous pourriez vous tromper, et vous amuser à suivre quelque dévotion impertinente et superstitieuse.

Arélius peignait toutes les faces des images qu'il faisait à l'air et ressemblance des femmes qu'il aimait : et chacun peint la dévotion selon sa passion et fantaisie. Celui qui est adonné au jeûne se tiendra pour bien dévot pourvu qu'il jeûne quoique son cœur soit plein de rancune; et n'osant point tremper sa langue dedans le vin, ni même dans l'eau, par sobriété, ne se feindra point de la plonger dedans le sang du prochain, par la médisance et calomnie. Un autre s'estimera dévot, parce qu'il dit une grande multitude d'oraisons tous les jours, quoiqu'après cela sa langue se fonde toute en paroles fâcheuses, arrogantes et injurieuses, parmi ses domestiques et voisins. L'autre tire fort volontiers

l'aumône de sa bourse pour la donner aux pauvres; mais il ne peut tirer la douceur de son cœur pour pardonner à ses ennemis : l'autre pardonnera à ses ennemis; mais tenir raison à ses créanciers, jamais qu'à vive force de justice. Tous ces gens-là sont vulgairement tenus pour dévots, et ne le sont pourtant nullement. Les gens de Saül cherchaient David en sa maison : Michol ayant mis une statue dedans un lit, et l'ayant couvert des habillements de David, leur fit accroire que c'était David même qui dormait malade. Ainsi beaucoup de personnes se couvrent de certaines actions extérieures appartenantes à la sainte dévotion, et le monde croit que ce soient gens dévots et spirituels ; mais en vérité ce ne sont que des statues et fantômes de dévotion.

La vraie et vivante dévotion, ô Philothée, présuppose l'amour de Dieu : ainsi elle n'est autre chose qu'un vrai amour de Dieu; mais non pas toutefois un amour tel quel : car en tant que l'amour divin embellit notre âme, il s'appelle grâce, nous rendant agréables à sa divine majesté; en tant qu'il nous donne la force de bien faire, il s'appelle charité : mais quand il est par-

venu jusques au degré de perfection, auquel il ne nous fait pas seulement bien faire, mais nous fait opérer soigneusement, fréquemment et promptement, alors il s'appelle dévotion. Les autruches ne volent jamais, les poules volent pesamment, toutefois bassement et rarement; mais les aigles, les colombes, les arondelles, volent souvent, vitement et hautement; ainsi les pécheurs ne volent point en Dieu, ains font toutes leurs courses en la terre et pour la terre. Les gens de bien qui n'ont pas encore atteint la dévotion volent en Dieu par leurs bonnes actions, mais rarement, lentement, pesamment; les personnes dévotes volent en Dieu fréquemment, promptement et hautement. Bref, la dévotion n'est autre chose qu'une agilité et vivacité spirituelle, par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous par elle, promptement et affectionnément; et comme il appartient à la charité de nous faire généralement et universellement pratiquer tous les commandements de Dieu, il appartient aussi à la dévotion de nous les faire faire promptement et diligemment. C'est pourquoi celui qui n'observe tous

les commandements de Dieu ne peut être estimé ni bon ni dévot, puisque, pour être bon, il faut avoir la charité, et pour être dévot, il faut avoir, outre la charité, une grande vivacité et promptitude aux actions charitables.

Et d'autant que la dévotion gît en certain degré d'excellente charité, non-seulement elle nous rend prompts, actifs et diligents à l'observation de tous les commandements de Dieu; mais, outre cela, elle nous provoque à faire promptement et affectionnément le plus de bonnes œuvres que nous pouvons, encore qu'elles ne soient aucunement commandées, ains seulement conseillées ou inspirées. Car, tout ainsi qu'un homme qui est nouvellement guéri de quelque maladie, chemine autant qu'il lui est nécessaire, mais lentement et pesamment; de même le pécheur, étant guéri de son iniquité, il chemine autant que Dieu lui commande, pesamment néanmoins, et lentement, jusques à tant qu'il ait atteint la dévotion: alors, comme bien sain, non-seulement il chemine, mais il court et saute en la voie des commandements de Dieu, et de plus il passe et court dans les sentiers des conseils

et inspirations célestes. Enfin la charité et la dévotion ne sont non plus différentes l'une de l'autre, que la flamme l'est du feu, d'autant que la charité étant un feu spirituel, quand elle est fort enflammée, elle s'appelle dévotion ; si que la dévotion n'ajoute rien au feu de la charité, sinon la flamme, qui rend la charité prompte, active et diligente, non-seulement à l'observation des commandements de Dieu, mais à l'exercice des conseils et inspirations célestes.

CHAPITRE II.

Propriété et excellence de la dévotion.

Ceux qui décourageaient les Israélites d'aller en la terre de promission, leur disaient que c'était un pays qui dévorait ses habitants, c'est-à-dire que l'air y était si malin, qu'on n'y pouvait vivre longuement, et que réciproquement les habitants étaient des gens si prodigieux, qu'ils mangeaient les autres hommes comme des locustes. Ainsi le monde, ma chère Philothée, diffame tant qu'il peut la sainte dévotion, dépeignant les personnes dévotes avec un visage fâcheux,

triste et chagrin, et publiant que la dévotion donne des humeurs mélancoliques et insupportables. Mais comme Josué et Caleb protestaient que non-seulement la terre promise étaient bonne et belle, ains aussi que la possession en serait douce et agréable, de même le Saint-Esprit par la bouche de tous les saints, et Notre-Seigneur par la sienne même, nous assurent que la vie dévote est une vie douce, heureuse et aimable.

Le monde voit que les dévots jeûnent prient et souffrent injures, servent les malades, donnent aux pauvres, veillent, contraignent leur colère, suffoquent et étouffent leurs passions, se privent des plaisirs sensuels, et font telles et autres sortes d'actions, lesquelles en elles-mêmes, et de leur propre substance et qualité, sont âpres et rigoureuses. Mais le monde ne voit pas la dévotion intérieure et cordiale, laquelle rend toutes ces actions agréables, douces et faciles. Regardez les abeilles sur le thym, elles y trouvent un suc fort amer ; mais en le suçant elles le convertissent en miel, parce que telle est leur propriété. O mondain ! les âmes dévotes trouvent

beaucoup d'amertumes en leurs exercices de mortifications, il est vrai; mais en les faisant, elles les convertissent en douceur et suavité; les feux, les flammes, les roues, les épées, semblaient des fleurs et des parfums aux martyrs, parce qu'ils étaient dévots. Que si la dévotion peut donner de la douceur aux plus cruels tourments et à la mort même, qu'est-ce qu'elle fera pour les actions de la vertu ? Le sucre adoucit les fruits mal mûrs et corrige la crudité et nuisance de ceux qui sont bien mûrs. Or la dévotion est le vrai sucre spirituel qui ôte l'amertume aux mortifications, et la nuisance aux consolations; elle ôte le chagrin aux pauvres et l'empressement aux riches; la désolation à l'oppressé et l'insolence au favorisé; la tristesse aux solitaires, et la dissolution à celui qui est en compagnie ; elle sert de feu en hiver, et de rosée en été; elle fait abonder et souffrir pauvreté; elle rend également utiles l'honneur et le mépris : elle reçoit le plaisir et la douleur avec un cœur presque toujours semblable, et nous remplit d'une suavité merveilleuse.

Contemplez l'échelle de Jacob (car c'est le

vrai portrait de la vie dévote) : les deux côtés entre lesquels on monte, et auxquels les échelons se tiennent, représentent l'oraison qui impètre l'amour de Dieu, et les sacrements qui le confèrent : les échelons ne sont autre chose que les divers degrés de charité, par lesquels l'on va de vertu en vertu, ou descendant par l'action au secours et support du prochain, ou montant par la contemplation en l'union amoureuse de Dieu. Or voyez, je vous prie, ceux qui sont sur l'échelle : ce sont des hommes qui ont des cœurs angéliques ou des anges qui ont des corps humains. Ils ne sont pas jeunes; mais ils le semblent être, parce qu'ils sont pleins de vigueur et agilité spirituelle. Ils ont des ailes pour voler, et s'élancent en Dieu par la sainte oraison; mais ils ont des pieds aussi pour cheminer avec les hommes, par une simple et aimable conversation : leurs visages sont beaux et gais, d'autant qu'ils reçoivent toutes choses avec douceur et suavité ; leurs jambes, leurs bras et leurs têtes sont tout à découvert, d'autant que leurs pensées, leurs affections et leurs actions, n'ont aucun dessein ni motif que de plaire à Dieu ; le

reste de leurs corps est couvert, mais d'une belle et légère robe, parce qu'ils usent voirement de ce monde et des choses mondaines, mais d'une façon toute pure et sincère, n'en prenant que légèrement ce qui est requis pour leur condition : telles sont les personnes dévotes. Croyez-moi, chère Philothée, la dévotion est la douceur des douceurs, et la reine des vertus; c'est la perfection de la charité. Si la charité est un lait, la dévotion en est la crême; si elle est une pierre précieuse, la dévotion en est l'éclat; si elle est un baume précieux, la dévotion en est l'odeur, et l'odeur de suavité qui conforte les hommes, et réjouit les anges.

CHAPITRE III.

Que la dévotion est convenable à toutes sortes de vocations et professions.

Dieu commanda en la création aux plantes de porter leurs fruits, chacune selon son genre; ainsi commande-t-il aux chrétiens, qui sont les plantes vivantes de son Église, qu'ils produisent des fruits de dévotion, un chacun selon sa qua-

lité et vocation. La dévotion doit être différemment exercée par le gentilhomme, par l'artisan, par le valet, par le prince, par la veuve, par la la fille, par la mariée : et non-seulement cela, mais il faut accommoder la pratique de la dévotion aux forces, aux affaires et aux devoirs de chaque particulier. Je vous prie, Philothée, serait-il à propos que l'évêque voulût être solitaire comme les chartreux ? Et si les mariés ne voulaient rien amasser non plus que les capucins; si l'artisan était tout le jour à l'église comme le religieux, et le religieux toujours exposé à toutes sortes de rencontres pour le service du prochain, comme l'évêque, cette dévotion ne serait-elle pas ridicule, déréglée et insupportable ? Cette faute néanmoins arrive bien souvent, et le monde, qui ne discerne pas, ou ne veut pas discerner entre la dévotion et l'indiscrétion de ceux qui pensent être dévots, murmure et blâme la dévotion, laquelle ne peut mais de ces désordres.

Non, Philothée, la dévotion ne gâte rien quand elle est vraie, ainsi elle perfectionne tout; et lorsqu'elle se rend contraire à la légitime voca-

tion de quelqu'un, elle est sans doute fausse. L'abeille, dit Aristote, tire son miel des fleurs, sans les intéresser, les laissant entières et fraîches comme elle les a trouvées; mais la vraie dévotion fait encore mieux, car non-seulement elle ne gâte nulle sorte de vocation ni d'affaires, ains au contraire elle les orne et embellit. Toutes sortes de pierreries jetées dedans le miel en deviennent plus éclatantes, chacune selon sa couleur; et chacun devient plus agréable en sa vocation, la conjoignant à la dévotion : le soin de la famille en est rendu paisible, l'amour du mari et de la femme, plus sincère, le service du prince, plus fidèle, et toutes sortes d'occupations, plus suaves et aimables.

C'est une erreur, ains une hérésie, de vouloir bannir la vie dévote de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du ménage des gens mariés. Il est vrai, Philothée, que la dévotion purement contemplative, monastique et religieuse, ne peut être exercée en ces vocations-là ; mais aussi, outre ces trois sortes de dévotion, il y en a plusieurs autres propres à perfectionner ceux qui

vivent ès états séculiers. Abraham, Isaac, Jacob, David, Job, Tobie, Sara, Rébecca et Judith, en font foi par l'Ancien Testament; et quant au Nouveau, saint Joseph, Lydia, saint Crépin, furent parfaitement dévots en leurs boutiques; sainte Anne, sainte Marthe, sainte Monique, Aquila, Priscilla, en leurs ménages; Cornelius, saint Sébastien, saint Maurice, parmi les armes; Constantin, Hélène, saint Louis, le bienheureux Amé, saint Édouard, en leurs saints trônes. Il est même arrivé que plusieurs ont perdu la perfection en la solitude qui est néanmoins si désirable pour la perfection, et l'ont conservée parmi la multitude qui semble si peu favorable à la perfection. Loth, dit saint Grégoire, qui fut si chaste en la ville, se souilla en la solitude. Où que nous soyons, nous pouvons et devons aspirer à la vie parfaite.

CHAPITRE IV.

De la nécessité d'un conducteur pour entrer et faire progrès en la dévotion.

Le jeune Tobie, commandé d'aller en Ragez;

« Je ne sais nullement le chemin, dit-il : Va donc, réplique le père, et cherche quelque homme qui te conduise. » Je vous en dis de même, ma Philothée ; voulez-vous à bon escient vous acheminer à la dévotion ? cherchez quelque homme de bien qui vous guide et conduise. C'est ici l'avertissement des avertissements. « Quoique vous cherchiez, dit le dévot Avila, vous ne trouverez jamais si assurément la volonté de Dieu que par le chemin de cette humble obéissance, tant recommandée et pratiquée par tous les anciens dévots. La bienheureuse mère Thérèse, voyant que madame Catherine de Cordoue faisait de grandes pénitences, désira fort de l'imiter en cela, contre l'avis de son confesseur qui le lui défendait, auquel elle était tentée de ne point obéir pour ce regard. Et Dieu lui dit : « Ma fille, tu tiens un bon et assuré chemin : vois-tu la pénitence qu'elle fait ? mais moi, je fais plus de cas de ton obéissance. » Aussi elle aimait tant cette vertu, qu'outre l'obéissance qu'elle devait à ses supérieurs, elle en voua une toute particulière à un excellent homme, s'obligeant de suivre sa direction et conduite, dont elle fut infiniment

consolée, comme, après et devant elle, plusieurs bonnes âmes qui, pour se mieux assujettir à Dieu, ont soumis leur volonté à celle de ses serviteurs : ce que sainte Catherine de Sienne loue infiniment en ses dialogues. La dévote princesse sainte Élisabeth se soumit avec une extrême obéissance au savant Conrad. Et voici l'un des avis que le grand saint Louis fit à son fils avant que de mourir : « Confesse-toi souvent, élis un confesseur idoine, qui soit prud'homme et qui te puisse sûrement enseigner à faire les choses qui te seront nécessaires. »

L'ami fidèle, dit l'Écriture sainte, est une forte protection : celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor. L'ami fidèle est un médicament de vie et d'immortalité : ceux qui craignent Dieu le trouvent. Ces divines paroles regardent principalement l'immortalité, comme vous voyez, pour laquelle il faut sur toutes choses avoir cet ami fidèle qui guide nos actions par ses avis et conseils, et par ce moyen nous garantit des embûches et tromperies du malin ; il nous sera comme un trésor de sapience en nos afflictions, tristesses et chutes ; il nous servira de médicament

pour alléger et consoler nos cœurs ès maladies spirituelles ; il nous gardera du mal et rendra notre bien meilleur, et quand il nous arrivera quelque infirmité, il empêchera qu'elle ne soit pas à la mort, car il nous en relèvera.

Mais qui trouvera cet ami ? Le sage répond : ceux qui craignent Dieu, c'est-à-dire les humbles qui désirent fort leur avancement spirituel. Puisqu'il vous importe tant, Philothée, d'aller avec une bonne guide en ce saint voyage de dévotion, priez Dieu avec une grande instance, qu'il vous en fournisse d'une qui soit selon son cœur ; et ne doutez point ; car quand il devrait envoyer un ange du ciel, comme il fit au jeune Tobie, il vous en donnera une bonne et fidèle.

Or ce doit toujours être un ange pour vous : c'est-à-dire quand vous l'aurez trouvée, ne la considérez pas comme un simple homme, et ne vous confiez point en icelle, ni en son savoir humain, mais en Dieu, lequel vous favorisera et parlera par l'entremise de cet homme, mettant dans le cœur et dans la bouche d'icelui ce qui sera requis pour votre bonheur ; si que vous le devez écouter comme un ange qui descend du

ciel pour vous y mener. Traitez avec lui à cœur ouvert, en toute sincérité et fidélité, lui manifestant clairement votre bien et votre mal, sans feintise ni dissimulation; et par ce moyen votre bien sera examiné et plus assuré, et votre mal sera corrigé et remédié ; vous en serez allégée et fortifiée en vos afflictions, modérée et réglée en vos consolations. Ayez en lui une extrême confiance, mêlée d'une sacrée révérence; en sorte que la révérence ne diminue point la confiance, et que la confiance n'empêche point la révérence : Confiez-vous en lui avec le respect d'une fille envers son père, respectez-le avec la confiance d'un fils envers sa mère. Bref, cette amitié doit être forte et douce, toute sainte, toute sacrée, toute divine et toute spirituelle.

Et pour cela, choisissez-en un entre mille, dit Avila ; et moi je dis, entre dix mille ; car il s'en trouve moins que l'on ne saurait dire qui soient capables de cet office : il le faut plein de charité, de science et de prudence : si l'une de ces trois parties lui manque, il y a du danger. Mais je vous dis derechef ; demandez-le à Dieu ; et l'ayant obtenu, bénissez sa divine majesté,

demeurez ferme, et n'en cherchez point d'autres, ains allez simplement, humblement et confidemment ; car vous ferez un très-heureux voyage.

CHAPITRE V.

Qu'il faut commencer par la purgation de l'âme.

Les fleurs, dit l'Époux sacré, apparaissent en notre terre ; le temps d'émonder et tailler est venu. Qui sont les fleurs de nos cœurs, ô Philothée, sinon les bons désirs ? Or, aussitôt qu'ils paraissent, il faut mettre la main à la serpe pour retrancher de notre conscience toutes les œuvres mortes et superflues. La fille étrangère, pour épouser l'Israélite, devait ôter la robe de sa captivité, rogner ses ongles, et raser ses cheveux ; et l'âme qui aspire à l'honneur d'être épouse du fils de Dieu, se doit dépouiller du vieil homme, et se revêtir du nouveau, quittant le péché ; puis rogner et raser toutes sortes d'empêchements qui la détournent de l'amour de

Dieu. C'est le commencement de notre santé que d'être purgés de nos humeurs peccantes. Saint Paul, tout en un moment, fut purgé d'une purgation parfaite, comme fut aussi sainte Catherine de Gennes, sainte Madelaine, sainte Pélagie, et quelques autres. Mais cette sorte de purgation est toute miraculeuse et extraordinaire en la grâce, comme la résurrection des morts en la nature, si que nous ne devons pas y prétendre. La purgation et guérison ordinaires, soit des corps, soit des esprits, ne se fait que petit à petit, par progrès d'avancement en avancement, avec peine et loisir.

Les anges ont des ailes sur l'échelle de Jacob, mais ils ne volent pas, ains montent et descendent par ordre, d'échelon en échelon. L'âme qui monte du péché à la dévotion est comparée à l'aube, laquelle s'élevant ne chasse pas les ténèbres en un instant, mais petit à petit. La guérison (dit l'aphorisme) qui se fait tout bellement est toujours plus assurée : les maladies du cœur, aussi bien que celles du corps viennent à cheval et en poste, mais elles s'en revont à pied et au petit pas. Il faut donc être courageuse et pa-

tiente, ô Philothée, en cette entreprise. Hélas ! quelle pitié est-ce des âmes, lesquelles se voyant sujettes à plusieurs imperfections, après s'être exercées quelque temps à la dévotion, commencent à s'inquiéter, se troubler et décourager, laissant presque emporter leur cœur à la tentation de tout quitter, et retourner en arrière ! Mais aussi de l'autre côté, n'est-ce pas un extrême danger aux âmes, lesquelles par une tentation contraire se font accroire d'être purgées de leurs imperfections, le premier jour de leur purgation, se tenant pour parfaites avant presque d'être faites, en se mettant au vol sans ailes ? O Philothée ! qu'elles sont en grand péril de rechoir, pour s'être trop tôt ôtées d'entre les mains du médecin ! « Ah ! ne vous levez pas avant que la lumière soit arrivée, dit le prophète ; levez-vous après que vous aurez été assis ; » et lui-même pratiquant cette leçon, et ayant été déjà lavé et nettoyé, demande de l'être derechef.

L'exercice de la purgation de l'âme ne se peut ni doit finir qu'avec notre vie. Ne nous troublons donc point de nos imperfections ; car no-

tre perfection consiste à les combattre, et nous ne saurions les combattre sans les voir, ni les vaincre sans les rencontrer : notre victoire ne gît pas à ne les sentir point, mais à ne point leur consentir.

Mais ce n'est pas leur consentir que d'en être incommodé; il faut bien que pour l'exercice de notre humilité, nous soyons quelquefois blessés en cette bataille spirituelle : néanmoins, nous ne sommes jamais vaincus, sinon lorsque nous avons perdu ou la vie, ou le courage. Or les imperfections et péchés véniels ne nous sauraient ôter la vie spirituelle, car elle ne se perd que par le péché mortel. Il reste donc seulement qu'elles ne nous fassent point perdre le courage. Délivrez-moi, Seigneur, disait David, de la couardise et découragement. C'est une heureuse condition pour nous, en cette guerre, que nous soyons toujours vainqueurs, pourvu que nous voulions combattre.

CHAPITRE VI.

De la première purgation, qui est celle des péchés mortels.

La première purgation qu'il faut faire, c'est celle du péché ; le moyen de la faire, c'est le saint sacrement de pénitence. Cherchez le plus digne confesseur que vous pourrez ; prenez en main quelqu'un des petits livres qui ont été faits pour aider les consciences à se bien confesser, comme Grenade, Bruno, Arias, Augez; lisez-les bien, et remarquez de point en point en quoi vous avez offensé, à prendre depuis que vous eûtes l'usage de raison, jusques à l'heure présente. Et si vous vous défiez de votre mémoire, mettez en écrit ce que vous aurez remarqué : et ayant ainsi préparé et ramassé les humeurs peccantes de votre conscience, détestez-les, et les rejetez par une contrition et déplaisir aussi grand que votre cœur pourra souffrir, considérant ces quatre choses : que par le péché vous

aurez perdu la grâce de Dieu, quitté votre part de paradis, accepté les peines éternelles de l'enfer, et renoncé à l'amour éternel de Dieu. Vous voyez bien, Philothée, que je parle d'une confession générale de toute la vie, laquelle certes, je confesse bien n'être pas toujours absolument nécessaire ; mais je considère bien aussi qu'elle vous sera extrêmement utile en ce commencement : c'est pourquoi je vous la conseille extrêmement. Il arrive souvent que les confessions ordinaires de ceux qui vivent d'une vie commune et vulgaire sont pleines de grands défauts ; car souvent on ne se prépare point, ou fort peu; on n'a point la contrition requise ; ainsi il advient maintes fois que l'on se va confesser avec une volonté tacite de retourner au péché, d'autant qu'on ne veut pas éviter l'occasion du péché, ni prendre les expédients nécessaires à l'amendement de la vie ; et en tous ces cas ici la confession générale est requise pour assurer l'âme. Mais outre cela, la confession générale nous appelle à la connaissance de nous-mêmes, nous provoque à une salutaire confusion pour notre vie passée, nous fait admirer la miséri-

corde de Dieu, qui nous a attendus en patience; elle apaise nos cœurs, délasse nos esprits, excite en nous des bons propos, donne sujet à notre père spirituel de nous faire des avis plus convenables à notre condition, et nous ouvre le cœur, pour avec confiance nous bien déclarer aux confessions suivantes.

Parlant donc d'un renouvellement général de notre cœur, et d'une conversion universelle de notre âme à Dieu, par l'entreprise de la vie dévote, j'ai bien raison, ce me semble, Philothée, de vous conseiller cette confession générale.

CHAPITRE VII.

De la seconde purification, qui est celle des affections du péché.

Tous les Israélites sortirent en effet de la terre d'Égypte; mais ils n'en sortirent pas tous d'affection : c'est pourquoi emmi le désert plusieurs d'entre eux regrettaient de n'avoir pas les oignons et les chairs d'Égypte. Ainsi il y a des pé-

nitents qui sortent en effet du péché, et n'en quittent pourtant pas l'affection : c'est-à-dire ils se proposent de ne plus pécher, mais c'est avec un certain contre-cœur qu'ils ont de se priver et abstenir des malheureuses délectactions du péché : leur cœur renonce au péché, et s'en éloigne ; mais il ne laisse pas pour cela de se retourner souventefois de ce côté-là, comme la femme de Loth du côté de Sodome ; ils s'abstiennent du péché, comme les malades font des melons, lesquels ils ne mangent pas, parce que le médecin les menace de mort s'ils en mangent; mais ils s'inquiètent de s'en abstenir, ils en parlent, et marchandent s'il se pourrait faire; ils les veulent au moins sentir, et estiment bien heureux ceux qui en peuvent manger. Car ainsi ces faibles et lâches pénitents s'abstiennent pour quelque temps du péché, mais c'est à regret ; ils voudraient bien pouvoir pécher sans être damnés ; ils parlent avec ressentiment et goût du péché, et estiment contents ceux qui les font. Un homme résolu de se venger changera de volonté en la confession ; mais tôt après on le trouvera parmi ses amis, qui prend plaisir à

parler de sa querelle, disant que si ce n'eût été la crainte de Dieu, il eût fait ceci et cela, et que la loi divine et cet article de pardonner est difficile; que plût à Dieu qu'il fût permis de se venger. Ah! qui ne voit qu'encore que ce pauvre homme soit hors du péché, il est néanmoins tout embarrassé de l'affection du péché; et qu'étant hors d'Égypte en effet, il y est encore en appétit, désirant les aulx et les oignons qu'il y soulait manger, comme fait cette femme qui, ayant détesté ses mauvaises amours, se plaît néanmoins d'être muguetée et environnée? Hélas! que de tels gens sont en grand péril!

O Philothée! puisque vous voulez entreprendre la vie dévote, il ne vous faut pas seulement quitter le péché, mais il faut tout à fait émonder votre cœur de toutes les affections qui dépendent du péché; car outre le danger qu'il y aurait de faire rechute, ces misérables affections allanguiraient perpétuellement votre esprit, et l'appesantiraient en telle sorte, qu'il ne pourrait pas faire les bonnes œuvres promptement, diligemment et fréquemment, en quoi gît néanmoins la vraie essence de la dévotion. Les âmes,

lesquelles sorties de l'état du péché ont encore ces affections et allanguissements, ressemblent à mon avis, aux filles qui ont les pâles couleurs, lesquelles ne sont pas malades, mais toutes leurs actions sont malades ; elles mangent sans goût, dorment sans repos, rient sans joie, et se traînent plutôt que de cheminer; car de même ces âmes font le bien avec des lassitudes spirituelles si grandes, qu'elles ôtent toute la grâce à leurs bons exercices, qui sont peu en nombre et petits en effets.

CHAPITRE VIII.

Du moyen de faire cette seconde purgation.

Or, le premier moyen et fondement de cette seconde purgation, c'est la vive et forte appréhension du grand mal que le péché nous apporte, par le moyen de laquelle nous entrons en une profonde et véhémente contrition ; car tout ainsi que la contrition (pourvu qu'elle soit vraie), pour petite qu'elle soit, et surtout étant

jointe à la vertu des sacrements, nous purge suffisamment du péché; de même, quand elle est grande et véhémente, elle nous purge de toutes les affections qui dépendent du péché. Une haine ou rancune faible et débile nous fait avoir à contre-cœur celui que nous haïsssons, et nous fait fuir sa compagnie; mais si c'est une haine mortelle et violente, non seulement nous fuyons et abhorrons celui à qui nous la portons, ains nous avons à dégoût et ne pouvons souffrir la conversation de ses alliés, parents et amis, non pas même son image, ni chose qui lui appartienne. Ainsi, quand le pénitent ne hait le péché que par une légère quoique vraie contrition, il se résout voirement bien de ne plus pécher; ains quand il le hait d'une contrition puissante et vigoureuse, non-seulement il déteste le péché, ains encore toutes les affections, dépendances et acheminements du péché. Il faut donc, Philothée, agrandir tant qu'il nous sera possible notre contrition et repentance, afin qu'elle s'étende jusques aux moindres appartenances du péché. Ainsi Madelaine, en sa conversion, perdit tellement le goût des péchés et des plaisirs

qu'elle y avait pris, que jamais plus elle n'y pensa; et David protestait de non-seulement haïr le péché, mais aussi toutes les voies et sentiers d'icelui : en ce point consiste le rajeunissement de l'âme, que ce même prophète compare au renouvellement de l'aigle.

Or, pour parvenir à cette appréhension et contrition, il faut que vous vous exerciez soigneusement aux méditations suivantes, lesquelles étant bien pratiquées, déracineront de votre cœur (moyennant la grâce de Dieu) le péché et les principales affections du péché; aussi les ai-je dressées tout à fait pour cet usage. Vous les ferez l'une après l'autre, selon que je les ai marquées, n'en prenant qu'une pour chaque jour, laquelle vous ferez le matin, s'il est possible, qui est le temps le plus propre pour toutes les actions de l'esprit, et la remâcherez et ruminerez le reste de la journée : que si vous n'êtes encore pas duite à faire la méditation, voyez ce qui en sera dit en la seconde partie.

CHAPITRE IX.

Première méditation. — De la Création.

PRÉPARATION.

1. Mettez-vous en la présence de Dieu.
2. Suppliez-le qu'il vous inspire.

CONSIDÉRATION.

I. Considérez qu'il n'y a que tant d'ans que vous n'étiez point au monde et que votre être était un vrai rien. Où étions-nous, ô mon âme! en ce temps-là? le monde avait déjà tant duré, et de nous il n'en était nulle nouvelle.

II. Dieu vous a fait éclore de ce rien, pour vous rendre ce que vous êtes, sans qu'il eût besoin de vous, ains par sa seule bonté.

III. Considérez l'être que Dieu vous a donné; car c'est le premier être du monde visible capable de vivre éternellement et de s'unir parfaitement à sa divine majesté.

AFFECTIONS ET RÉSOLUTIONS.

I. Humiliez-vous profondément devant Dieu, disant de cœur avec le Psalmiste : O Seigneur ! je suis devant vous comme un vrai rien ; et comment eûtes-vous mémoire de moi pour me créer ? Hélas ! mon âme, tu étais abîmée dans cet ancien néant et y serais encore de présent, si Dieu ne t'en eût retirée : et que ferais-tu dedans ce rien ?

II. Rendez grâces à Dieu O mon grand et bon Créateur, combien vous suis-je redevable, puisque vous m'êtes allé prendre dans mon rien pour me rendre par votre miséricorde ce que je suis ! Qu'est-ce que je ferai jamais pour dignement bénir votre saint nom et remercier votre immense bonté ?

III. Confondez-vous. Mais hélas ! mon Créateur, au lieu de m'unir à vous par amour et service, je me suis rendue toute rebelle par mes déréglées affections, me séparant et éloignant de vous pour me joindre au péché, n'honorant

non plus votre bonté, que si vous n'eussiez pas été mon Créateur.

IV. Abaissez-vous devant Dieu. O mon âme, sache que le Seigneur est ton Dieu ; c'est lui qui t'a faite et tu ne t'es pas faite toi-même : O Dieu ! je suis l'ouvrage de vos mains.

Je ne veux donc plus désormais me complaire en moi-même qui de ma part ne suis rien. De quoi te glorifies-tu, ô poudre et cendre ! Mais plutôt, ô vrai néant! de quoi t'exaltes-tu ? Et pour m'humilier, je veux faire telle et telle chose, supporter tels et tels mépris ; je veux changer de vie et suivre désormais mon Créateur et m'honorer de la condition de l'être qu'il m'a donné, l'employant tout entièrement à l'obéissance de sa volonté, par les moyens qui me seront enseignés, et desquels je m'enquerrai vers mon père spirituel.

CONCLUSION.

I. Remerciez Dieu. Bénis, ô mon âme ! ton Dieu, et que toutes mes entrailles louent son

saint nom : car sa bonté m'a tirée de rien, et sa miséricorde m'a créée.

II. Offrez. O mon Dieu, je vous offre l'être que vous m'avez donné, avec tout mon cœur ; je vous le dédie et consacre.

III. Priez. O Dieu ! fortifiez-moi en ces affections et résolutions, ô sainte Vierge ! recommandez-les à la miséricorde de votre Fils, avec tous ceux pour qui je dois prier ! etc. *Pater noster, Ave, Maria.*

Au sortir de l'oraison, en vous promenant un peu, recueillez un petit bouquet de dévotion des considérations que vous avez faites, pour l'odorer le long de la journée.

CHAPITRE X.

onde méditation. — De la fin pour laquelle nous sommes créés.

PRÉPARATION.

1. Mettez-vous devant Dieu.
2. Priez-le qu'il vous inspire.

CONSIDÉRATION.

ne vous a pas mise en ce monde pour
qu'il eût de vous qui lui êtes du
mais seulement afin d'exercer en
té, vous donnant sa grâce et sa gloire : et pour cela il vous a donné l'entendement pour le connaître, la mémoire pour vous souvenir de lui, la volonté pour l'aimer, l'imagination pour vous représenter ses bienfaits, les yeux pour voir les merveilles de ses ouvrages, la langue pour le louer, et ainsi des autres facultés.

II. Étant créée et mise en ce monde à cette intention, toutes actions contraires à icelle doivent

être rejetées ; et pour celles qui ne peuvent pas vous servir, il faut les mépriser comme vaines et superflues.

3. Considérez le malheur du monde, qui ne pense point à cela, et qui vit comme s'il croyait n'être né que pour bâtir des maisons, planter des arbres, amasser des richesses et s'occuper de frivoles amusemens.

AFFECTIONS ET RÉSOLUTIONS.

1. Confondez-vous, en reprochant à votre ame la misère où elle a vécu jusqu'à présent ; misère si grande, qu'elle n'a que peu ou point pensé à tout ceci. Hélas ! devez-vous dire, à quoi pensais-je, ô mon Dieu, quand je ne pensais pas à vous? De quoi me ressouvenais-je, lorsque je vous oubliais? qu'aimais-je lorsque je ne vous aimais pas? Hélas! je devais me nourrir de vérité, et je me remplissais de vanité ; je servais le monde, et le monde n'est fait que pour me servir.

2. Détestez la vie passée. Je vous renonce, pensées vaines et futiles ; je vous abjure, souvenirs détestables et frivoles ; je vous déteste,

amitiés fausses et perfides, services perdus, reconnaissance aveugle, misérables complaisances.

3. Convertissez-vous à Dieu. Et vous, ô mon Dieu, mon Sauveur, vous serez dorénavent le seul objet de mes pensées; non, jamais je n'appliquerai mon esprit à ce qui pourrait vous déplaire. Ma mémoire se remplira tous les jours de l'immense et infinie bonté, que vous avez si complaisamment exercée envers moi. Vous serez les délices de mon cœur, le charme et le bonheur de ma vie.

Ah! c'en est fait: tels et tels amusemens auxquels je m'appliquais, tels et tels vains exercices qui occupaient tout mon temps, telles et telles affections qui captivaient mon cœur, tout cela me sera maintenant en horreur; et pour me conserver dans ces dispositions, je ferai usage de tels et tels remèdes.

CONCLUSION.

1. Remerciez Dieu, qui vous a créée pour une fin si excellente. Vous m'avez faite, Seigneur, pour vous, afin que je jouisse éternellement de

l'immensité de votre gloire? quand sera-ce que j'en serai digne et quand vous bénirai-je selon mon devoir?

II. Offrez. — Je vous offre, ô mon cher Créateur toutes ces mêmes affections et résolutions, avec toute mon âme et mon cœur.

III. Priez. — Je vous supplie, ô Dieu, d'avoir agréables mes souhaits et mes vœux, et de donner votre sainte bénédiction à mon âme, à cette fin qu'elle les puisse accomplir, par le mérite du sang de votre fils répandu sur la croix, etc.

Faites le petit bouquet de dévotion.

CHAPITRE XI.

Troisième méditation. — Des bénéfices de Dieu.

PRÉPARATION.

1. Mettez-vous en la présence de Dieu.
2. Priez-le qu'il vous inspire.

CONSIDÉRATIONS.

I. Considérez les grâces corporelles que Dieu

vous a données, quel corps, quelles commodités de l'entretenir, quelle santé, quelles consolations loisibles pour icelui, quels amis, quelles assistances : mais cela, considérez-le avec une comparaison de tant d'autres personnes qui valent mieux que vous, lesquelles sont destituées de ces bénéfices ; les uns gâtés de corps, de santé, de membres ; les autres abandonnés à la merci des opprobres, du mépris et déshonneur ; les autres accablés de pauvreté ; et Dieu n'a pas voulu que vous fussiez si misérable.

II. Considérez les dons de l'esprit. Combien y a-t-il au monde de gens hébétés, enragés, insensés ? et pourquoi n'êtes-vous pas du nombre ? Dieu vous a favorisée. Combien y en a-t-il qui ont été nourris rustiquement et en une extrême ignorance ? et la Providence divine vous a fait élever civilement et honorablement.

III. Considérez les grâces spirituelles, ô Philothée, Vous êtes des enfants de l'Église ; Dieu vous a enseigné sa connaissance dès votre jeunesse. Combien de fois vous a-t-il donné ses sacrements ! combien de fois des inspirations, des lumières intérieures, des répréhensions

pour votre amendement ! combien de fois vous a-t-il pardonné vos fautes ! combien de fois délivrée des occasions de vous perdre, où vous étiez exposée ! Et ces années passées, n'était-ce pas un loisir et commodité de vous avancer au bien de votre âme? Voyez un peu par le menu, combien Dieu vous a été doux et gracieux.

AFFECTIONS ET RÉSOLUTIONS.

I. Admirez la bonté de Dieu. O que mon Dieu est bon en mon endroit ! ô qu'il est bon ! Que votre cœur, Seigneur, est riche en miséricorde, et libéral en débonnaireté ! O mon âme, racontons à jamais combien de grâces il nous a faites.

II. Admirez votre ingratitude. Mais que suis-je, Seigneur, que vous ayez eu mémoire de moi ? O que mon indignité est grande ! Hélas ! j'ai foulé aux pieds vos bénéfices ; j'ai déshonoré vos grâces, les convertissant en abus et mépris de votre souveraine bonté ; j'ai opposé l'abîme de mon ingratitude à l'abîme de votre grâce et faveur.

III. Excitez-vous à la reconnaissance. Sus donc, ô mon cœur ! ne veuille plus être infidèle,

ingrat et déloyal à ce grand bienfaiteur. Et comment mon âme ne sera-t-elle pas méshui sujette à Dieu, qui a fait tant de merveilles et de grâces en moi et pour moi ?

IV. Ha ! donc, Philothée, retirez votre corps de telles et telles voluptés; rendez-le sujet au service de Dieu, qui a tant fait pour lui : appliquez votre âme à le connaître et reconnaître, par tels et tels exercices qui sont requis pour cela. Employez soigneusement les moyens qui sont en l'Église pour vous sauver et aimer Dieu. Oui, je fréquenterai l'oraison, les sacrements, j'écouterai la sainte parole, je pratiquerai les inspirations et conseils.

CONCLUSION.

I. Remerciez Dieu de la connaissance qu'il vous a donnée maintenant de votre devoir, et de tous les bienfaits ci-devant reçus.

II. Offrez-lui votre cœur avec toutes vos résolutions.

III. Priez-le qu'il vous fortifie pour les pratiquer fidèlement, par le mérite de la mort de son

Fils; implorez l'intercession de la Vierge et des saints. *Pater noster*, etc.

Faites le petit bouquet spirituel.

CHAPITRE XII.

Quatrième méditation. — Des péchés.

PRÉPARATION.

1. Mettez-vous en la présence de Dieu.
2. Suppliez-le qu'il vous inspire.

CONSIDÉRATIONS.

I. Pensez combien il y a que vous commencez à pécher, et voyez combien, dès ce premier commencement, les péchés se sont multipliés en votre cœur; comme tous les jours vous les avez accrus contre Dieu, contre vous-même, contre le prochain, par œuvre, par parole, par désir, et pensées.

II. Considérez vos mauvaises inclinations, et combien vous les avez suivies, et par ces deux

points vous verrez que vos coulpes sont en plus grand nombre que les cheveux de votre tète, voire que le sable de la mer.

III. Considérez à part le péché d'ingratitude envers Dieu, qui est un péché général, lequel s'épanche par tous les autres, et les rend infiniment plus énormes : voyez donc combien de bénéfices Dieu vous a faits, et que de tous vous avez abusé contre le donateur; singulièrement combien d'inspirations méprisées, combien de bons mouvements rendus inutiles. Et, encore plus que tout, combien de fois avez-vous reçu les sacrements, et où en sont les fruits? Que sont devenus ces précieux joyaux dont votre cher époux vous avait ornée ? tout cela a été couvert sous vos iniquités. Avec quelle préparation les avez-vous reçus ? Pensez à cette ingratitude, que Dieu vous ayant tant couru après pour vous sauver, vous avez toujours fui devant lui pour vous perdre.

AFFECTIONS ET RÉSOLUTIONS.

I. Confondez-vous en votre misère. O mon

Dieu! comme osé-je comparaître devant vos yeux! Hélas! je ne suis qu'un apostème du monde, et un égout d'ingratitude et d'iniquité. Est-il possible que j'aie été si déloyale, que je n'aie laissé pas un seul de mes sens, pas une des puissances de mon âme, que je n'aie gâtée, violée et souillée, et que pas un jour de ma vie ne soit écoulé, auquel je n'aie produit de si mauvais effets? Est-ce ainsi que je devais contrechanger les bénéfices de mon Créateur, et le sang de mon Rédempteur!

II. Demandez pardon, et vous jetez aux pieds du Seigneur, comme un enfant prodigue, comme une Magdelaine, comme une femme qui aurait souillé le lit de son mariage de toutes sortes d'adultères. O Seigneur! miséricorde sur cette pécheresse! Hélas! ô source de vive compassion! ayez pitié de cette misérable!

III. Proposez de vivre mieux. O Seigneur! non, jamais plus moyennant votre grâce, non jamais plus je ne m'abandonnerai au péché.

Hélas! je ne l'ai que trop aimé; je le déteste et vous embrasse. O père de miséricorde! je veux vivre et mourir en vous.

IV. Pour effacer les péchés passés, je m'en accuserai courageusement, et n'en laisserai pas un que je ne pousse dehors.

V. Je ferai tout ce que je pourrai pour en déraciner entièrement les plantes de mon cœur, particulièrement de tels et tels, qui me sont plus ennuyeux.

VI. Et pour ce faire, j'embrasserai constamment les moyens qui me seront conseillés, ne me semblant d'avoir jamais assez fait pour réparer de si grandes fautes.

CONCLUSION.

I. Remerciez Dieu, qui vous a attendue jusqu'à cette heure, et vous a donné ces bonnes affections.

II. Faites-lui offrande de votre cœur pour les effectuer.

III. Priez-le qu'il vous fortifie, etc.

CHAPITRE XIII.

Cinquième méditation. — De la mort.

PRÉPARATION.

1. Mettez-vous en la présence de Dieu.
2. Demandez-lui sa grâce.
3. Imaginez-vous d'être malade en extrémité dans le lit de la mort, sans espérance aucune d'en échapper.

CONSIDÉRATIONS.

I. Considérez l'incertitude du jour de votre mort. O mon âme, vous sortirez un jour de ce corps ! Quand sera-ce ? En hiver ou en été ? en la ville ou au village ? de jour ou de nuit ? Sera-ce à l'imprévue ou avec avertissement ? Sera-ce de maladie ou d'accident ? Aurez-vous le loisir de vous confesser, ou non ? Serez-vous assistée de votre confesseur et père spirituel ? Hélas ! de tout cela nous n'en savons rien du tout ; seulement cela est assuré, que nous mourrons, et toujours plus tôt que nous ne pensons.

II. Considérez qu'alors le monde finira pour ce qui vous regarde ; il n'y en aura plus pour vous ; il renversera sens dessus dessous devant vos yeux : oui ; car alors les plaisirs, les vanités, les joies mondaines, les affections vaines, nous apparaîtront comme des fantômes et nuages. Ah ! chétive, pour quelles bagatelles et chimères ai-je offensé mon Dieu ? Vous verrez que nous avons quitté Dieu pour néant. Au contraire, la dévotion et les bonnes œuvres vous sembleront alors si désirables et douces : et pourquoi n'ai-je suivi ce beau et gracieux chemin ? Alors les péchés qui semblaient bien petits, paraîtront gros comme des montagnes, et votre dévotion bien petite.

III. Considérez les grands et langoureux adieux que votre âme dira à ce bas monde : elle dira adieu aux richesses, aux vanités et vaines compagnies, aux plaisirs, aux passe-temps, aux amis et voisins, aux parents, aux enfants, au mari, à la femme, bref à toute créature, et, en fin finale, à son corps, qu'elle délaissera pâle, hâve, défait, hideux et puant.

IV. Considérez les empressements qu'on aura

pour lever ce corps-là, et le cacher en terre, et que cela fait, le monde ne pensera plus guère à vous, ni n'en sera plus mémoire, non plus que vous n'avez guère pensé aux autres. Dieu lui fasse paix! dira-t-on; et puis c'est tout. O mort, que tu es inconsidérable! que tu es impiteuse!

V. Considérez qu'au sortir du corps, l'âme prend son chemin ou à droite ou à gauche. Hélas! où ira la vôtre? quelle voie tiendra-t-elle? Non autre que celle qu'elle aura commencée en ce monde.

AFFECTIONS ET RÉSOLUTIONS.

I. Priez Dieu, et vous jetez entre ses bras.— Las! Seigneur, recevez-moi en votre protection pour ce jour effroyable; rendez-moi cette heure heureuse et favorable, et que plutôt toutes les autres de ma vie me soient tristes et d'affliction!

II. Méprisez le monde. — Puisque je ne sais l'heure en laquelle il te faut quitter, ô monde, je ne me veux point attacher à toi. O mes chers amis, mes chères alliances, permettez-moi que

je ne vous affectionne plus que par une amitié sainte, laquelle puisse durer éternellement ; car pourquoi m'unir à vous, en sorte qu'il faille quitter et rompre la liaison ?

Je me veux préparer à cette heure, et prendre le soin requis pour faire ce passage heureusement : je veux assurer l'état de ma conscience de tout mon pouvoir, et veux mettre ordre à tels et tels manquements.

CONCLUSION.

Remerciez Dieu de ces résolutions qu'il vous a données ; offrez-les à sa majesté ; suppliez-la derechef qu'elle vous rende votre mort heureuse, par le mérite de celle de son Fils. Implorez l'aide de la Vierge et des saints. *Pater. Ave, Maria.*

Faites un bouquet de myrthe.

CHAPITRE XIV.

Sixième méditation. — Du jugement.

PRÉPARATION.

1. Mettez-vous devant Dieu.
2. Priez-le qu'il vous inspire.

CONSIDÉRATIONS.

Enfin, après le temps que Dieu a marqué pour la durée de ce monde, et après une quantité de signes et présages horribles, pour lesquels les hommes sécheront d'effroi et de crainte ; le feu venant comme un déluge, brûlera et réduira en cendres toute la face de la terre, sans qu'aucune des choses que nous voyons sur icelle en soit exempte.

Après ce déluge de flammes et de foudres, tous les hommes ressusciteront de la terre (excepté ceux qui sont déjà ressuscités), et à la voix de l'archange comparaîtront en la vallée de Jo-

saphat. Mais hélas ! avec quelle différence ! car les uns y seront en corps glorieux et resplendissants et les autres en corps hideux et horribles.

III. Considérez la majesté avec laquelle le souverain juge comparaîtra ; environné de tous les anges et les saints, ayant devant soi sa croix, plus reluisante que le soleil, enseigne de grâce pour les bons et de rigueur pour les mauvais.

IV. Ce souverain juge, par son commandement redoutable et qui sera soudain exécuté, séparera les bons des mauvais, mettant les uns à sa droite, les autres à sa gauche ; séparation éternelle et après laquelle jamais plus ces deux bandes ne se trouveront ensemble.

V. La séparation faite et les livres des consciences ouverts, on verra clairement la malice des mauvais et le mépris dont ils ont usé contre Dieu ; et d'ailleurs la pénitence des bons et les effets de la grâce de Dieu qu'ils ont reçue ; et rien ne sera caché. O Dieu, quelle confusion pour les uns ! quelle consolation pour les autres !

VI. Considérez la dernière sentence des mauvais : Allez, maudits, au feu éternel, qui est préparé au diable et à ses compagnons. Pesez ces

paroles si pesantes. Allez, dit-il : c'est un mot d'abandonnement perpétuel que Dieu fait de tels malheureux, les bannissant pour jamais de sa face. Il les appelle maudits. O mon âme, quelle malédiction ! malédiction générale, qui comprend tous les maux ; malédiction irrévocable, qui comprend tous les temps et l'éternité. Il ajoute, au feu éternel : regarde, ô mon cœur, cette grande éternité ! O éternelle éternité des peines ! que tu es effroyable !

VII. Considérez la sentence contraire des bons : Venez ! dit le juge (Ah c'est le mot agréable de salut, par lequel Dieu nous tire à soi, et nous reçoit dans le giron de sa bonté), bénis de mon Père : ô chère bénédiction, qui comprend toute bénédiction ! Possédez le royaume qui vous est préparé dès la constitution du monde. O Dieu, quelle grâce ! car ce royaume n'aura jamais de fin.

AFFECTIONS ET RÉSOLUTIONS.

I. Tremble, ô mon âme, à ce souvenir. O Dieu ! qui me peut assurer pour cette journée,

en laquelle les colonnes du ciel trembleront de frayeur ?

II. Détestez vos péchés, qui seuls vous peuvent perdre en cette journée épouvantable.

Ah ! je me veux juger moi-même maintenant, afin que je ne sois pas jugé ; je veux examiner ma conscience, et me condamner, m'accuser et me corriger, afin que le juge ne me condamne en ce jour redoutable : je me confesserai donc, j'accepterai les avis nécessaires, etc.

CONCLUSION.

Remerciez Dieu, qui vous a donné moyen de vous assurer pour ce jour-là, et le temps de faire pénitence.

Offrez-lui votre cœur pour la faire : priez-le qu'il vous fasse la grâce de vous en bien acquitter. *Pater noster. Ave, Maria.*

Faites un bouquet.

CHAPITRE XV.

Septième méditation. — De l'enfer.

PRÉPARATION.

1. Mettez-vous en la présence de Dieu.
2. Humiliez-vous, et demandez son assistance.
3. Imaginez-vous une ville ténébreuse, toute brûlante de soufre et de poix puante, pleine de citoyens qui n'en peuvent sortir.

CONSIDÉRATIONS.

Les damnés sont dedans l'abîme infernal comme dans cette ville infortunée, en laquelle ils souffrent des tourments indicibles en tous leurs sens et en tous leurs membres, parce que, comme ils ont employé tous leurs sens et leurs membres pour pécher, ainsi souffriront-ils en tous leurs membres et en tous leurs sens, les peines dues au péché : les yeux, pour leurs faux et mauvais regards, souffriront l'horrible vision des diables et de l'enfer; les oreilles,

pour avoir pris plaisir aux discours vicieux, n'ouïront jamais que pleurs, lamentations et désespoir ; et ainsi des autres.

II. Outre tous ces tourments, y en a encore un plus grand, qui est la privation et perte de la gloire de Dieu, laquelle ils sont forclos de jamais voir.

Que si Absalon trouva que la privation de la face aimable de son père David était plus ennuyeuse que son exil ; ô Dieu, quel regret d'être à jamais privé de voir votre doux et suave visage !

III. Considérez surtout l'éternité de ces peines, laquelle seule rend l'enfer insupportable. Hélas ! si une puce en votre oreille, si la chaleur d'une petite fièvre, nous rend une courte nuit si longue et ennuyeuse, combien sera épouvantable la nuit de l'éternité avec tant de tourments ! De cette éternité naissent le désespoir éternel, les blasphèmes et rages infinies.

AFFECTIONS ET RÉSOLUTIONS.

Épouvantez votre âme par les paroles d'Isaïe.

O mon âme, pourrais-tu bien vivre éternellement avec ces ardeurs perdurables, et emmi ce feu dévorant? Veux-tu bien quitter ton Dieu pour jamais?

Confessez que vous l'avez mérité, mais combien de fois! Or désormais je veux prendre parti au chemin contraire : pourquoi descendrais-je en cet abîme?

Je ferai donc tel et tel effort pour éviter le péché, qui seul me peut donner cette mort éternelle.

Remerciez, offrez, priez.

CHAPITRE XVI.

Huitième méditation. — Du Paradis.

PRÉPARATION.

1. Mettez-vous en la présence de Dieu.
2. Faites l'invocation.

CONSIDÉRATIONS.

Considérez une belle nuit bien sereine, et

pensez combien il fait bon voir le ciel avec cette multitude et variété d'étoiles : or, joignez maintenant cette beauté avec celle d'un beau jour, en sorte que la clarté du soleil n'empêche point la claire vue des étoiles ni de la lune ; et puis après dites hardiment que toute cette beauté mise ensemble n'est rien au prix de l'excellence du grand paradis. O que ce lieu est désirable et aimable ! que cette cité est précieuse !

II. Considérez la noblesse, la beauté et la multitude des citoyens et habitants de cet heureux pays ; ces millions de millions d'anges, de chérubins et séraphins, cette troupe d'apôtres, de martyrs, de confesseurs, de vierges, de saintes dames : la multitude est innumérable. O que cette compagnie est heureuse ! Le moindre de tous est plus beau à voir que tout le monde : que sera-ce de les voir tous? Mais, mon Dieu, qu'ils sont heureux ! toujours ils chantent le doux cantique de l'amour éternel : toujours ils jouissent d'une constante allégresse ; ils s'entre-donnent les uns aux autres des contentements indicibles, et vivent en la consolation d'une heureuse et indissoluble société.

III. Considérez enfin quel bien ils ont tous de jouir de Dieu, qui les gratifie pour jamais de son aimable regard, et par icelui répand dedans leurs cœurs un abîme de délices. Quel bien d'être à jamais uni à son principe! Ils sont là comme des heureux oiseaux, qui volent et chantent à jamais dedans l'air de la divinité, qui les environne de toutes parts de plaisirs incroyables: là chacun à qui mieux mieux, et sans envie, chante les louanges du Créateur: Béni soyez-vous à jamais, ô notre doux et souverain Créateur et Sauveur, qui nous êtes si bon, et nous communiquez si libéralement votre gloire! Et réciproquement Dieu bénit d'une bénédiction perpétuelle tous ses saints: Bénies soyez-vous à jamais, dit-il, mes chères créatures qui m'avez servi, et qui me louerez éternellement avec si grand amour et courage.

AFFECTIONS ET RÉSOLUTIONS.

I. Admirez et louez cette patrie céleste: O que vous êtes belle, ma chère Jérusalem! et que bienheureux sont vos habitants!

II. Reprochez à votre cœur le peu de courage qu'il a eu jusqu'à présent, de s'être tant détourné du chemin de cette glorieuse demeure. Pourquoi me suis-je tant éloigné de mon souverain bonheur. Ah ! misérable ; pour ces plaisirs si déplaisants et légers, j'ai mille et mille fois quitté ces éternelles et infinies délices. Quel esprit avais-je de mépriser des biens si désirables, pour des désirs si vains et méprisables ?

III. Aspirez néanmoins avec véhémence à ce séjour tant délicieux. Oh ! puisqu'il vous a plu, mon bon et souverain Seigneur, redresser mes pas en vos voies, non, jamais plus je ne retournerai en arrière. Allons, ô ma chère âme, allons en ce repos infini : cheminons à cette bénite terre qui nous est promise ; que faisons-nous en cette Égypte ?

Je m'empêcherai donc de telles choses qui me détournent ou retardent de ce chemin.

Je ferai donc telles et telles choses qui m'y peuvent conduire.

Remerciez, offrez, priez.

CHAPITRE XVII.

Neuvième méditation. — Par manière d'élection et choix du paradis.

PRÉPARATION.

1. Mettez-vous en la présence de Dieu.
2. Humiliez-vous devant lui, priant qu'il vous inspire.

CONSIDÉRATIONS.

Imaginez-vous d'être en une rase campagne toute seule avec votre bon ange, comme était le jeune Tobie allant en Ragès, et qu'il vous fait voir en haut le paradis ouvert, avec les plaisirs représentés en la méditation du paradis, que vous avez faite : puis, du côté d'en bas, il vous fait voir l'enfer ouvert, avec tous tourments décrits en la méditation de l'enfer ; vous étant colloquée ainsi par imagination, et mise à genoux devant votre bon ange,

I. Considérez qu'il est très-vrai que vous êtes

au milieu du paradis et de l'enfer, et que l'un et l'autre est ouvert pour vous recevoir, selon le choix que vous en ferez.

II. Considérez que le choix que l'on fait de 'un ou de l'autre en ce monde, durera éternellement en l'autre.

III. Et encore que l'un et l'autre soit ouvert pour vous recevoir, selon que vous le choisirez, si est-ce que Dieu, qui est appareillé de vous donner, ou l'un par sa justice, ou l'autre par sa miséricorde, désire néanmoins, d'un désir nonpareil, que vous choisissiez le paradis; et votre bon ange vous en presse de tout son pouvoir, vous offrant, de la part de Dieu, mille grâces et mille secours pour vous aider à la montée.

IV. Jésus-Christ du haut du ciel vous regarde en sa débonnaireté, et vous invite doucement : Viens, ô ma chère âme, au repos éternel, entre les bras de ma bonté, qui t'a préparé les délices immortelles en l'abondance de son amour. Voyez de vos yeux intérieurs la sainte Vierge qui vous convie maternellement : Courage, ma fille! ne veuille pas mépriser les désirs de mon fils, ni tant de soupirs que je jette pour toi,

respirant avec lui ton salut éternel. Voyez les saints qui vous exhortent, et un million de saintes âmes qui vous convient doucement, ne désirant que de voir un jour votre cœur joint au leur pour louer Dieu à jamais, et vous assurant que le chemin du ciel n'est point si malaisé que le monde le fait : Hardiment, vous disent-elles, très-chère amie ! Qui considérera bien le chemin de la dévotion par lequel nous sommes montés, il verra que nous sommes venus en ces délices, par les délices incomparablement plus souèves que celles du monde.

ÉLECTION.

I. O enfer ! je te déteste maintenant et éternellement : je déteste tes tourments et tes peines ; je déteste ton infortunée et malheureuse éternité, et surtout ces éternels blasphèmes et malédictions que tu vomis éternellement contre mon Dieu. Et retournant mon cœur et mon âme de ton côté, ô beau paradis, gloire éternelle, félicité perdurable, je choisis à jamais et irrévocablement mon domicile et mon séjour

dedans tes belles et sacrées maisons, et en tes saints et désirables tabernacles. Je bénis, ô mon Dieu, votre miséricorde, et accepte l'offre qu'il vous plaît de m'en faire. O Jésus, mon Sauveur, j'accepte votre amour éternel, et avoue l'acquisition que vous avez faite pour moi d'une place et logis en cette bienheureuse Jérusalem, non tant pour aucune autre chose, comme pour vous aimer et bénir à jamais.

II. Acceptez les faveurs que la Vierge et les saints vous présentent; promettez-leur que vous vous acheminerez à eux; tendez la main à votre bon ange, afin qu'il vous y conduise; encouragez votre âme à ce choix.

CHAPITRE XVIII.

Dixième méditation ; — Par manière d'élection et choix que l'âme fait de la vie dévote.

PRÉPARATION.

1. Mettez-vous en la présence de Dieu,
2. Abaissez-vous devant sa face, requérez son aide.

CONSIDÉRATIONS.

Imaginez-vous d'être derechef en une rase campagne avec votre bon ange toute seule, et qu'au côté gauche vous voyez le diable assis sur un grand trône haut élevé, avec plusieurs esprits infernaux auprès de lui, et tout autour de lui une grande troupe de mondains, qui, tous à tête nue, le reconnaissent et lui font hommage, les uns par un péché, les autres par un autre. Voyez la contenance de tous les infortunés courtisans de cet abominable roi ; regardez les uns furieux de haine, d'envie et de colère ; les

autres qui s'entretuent ; les autres hâves, pensifs et empressés à amasser des richesses ; les autres attentifs à la vanité, sans aucune sorte de plaisir qui ne soit inutile et vain ; les autres vilains, perdus et pourris en leurs brutales affections : voyez comme ils sont tous sans repos, sans ordre et sans contenance ; voyez comme ils se méprisent les uns les autres, et comme ils ne s'aiment que par de faux semblants. Enfin, vous verrez une calamiteuse république tyrannisée de ce roi maudit, qui vous fera compassion.

II. Du côté droit, voyez Jésus-Christ crucifié qui, avec un amour cordial, prie pour ces pauvres endiablés, afin qu'ils sortent de cette tyrannie, et qui les appelle à soi. Voyez une grande troupe de dévots qui sont autour de lui avec leurs anges. Contemplez la beauté de ce royaume de dévotion. Qu'il fait beau voir cette troupe de vierges, hommes et femmes plus blanches que lis ! Cette assemblée de veuves pleines d'une sacrée mortification et humilité. Voyez le rang de plusieurs personnes mariées, qui vivent si doucement ensemble avec un res-

pect mutuel, qui ne peut être que sans une grande charité; voyez comme ces dévotes âmes marient le soin de leur maison extérieure avec le soin de l'intérieure, l'amour du mari avec celui de l'époux céleste. Regardez généralement partout, vous les verrez tous en une contenance sainte, douce, aimable, qui écoutent notre Seigneur, et tous le voudraient planter au milieu de leur cœur.

Ils se réjouissent, mais d'une joie gracieuse, charitable et bien réglée; ils s'entr'aiment, mais d'un amour sacré et très-pur. Ceux qui ont des afflictions en ce peuple dévot ne se tourmentent pas beaucoup, et n'en perdent point contenance: bref, voyez les yeux du Sauveur qui les console, et que tous ensemble aspirent à lui.

III. Vous avez méshui quitté Satan, avec sa triste et malheureuse troupe, par les bonnes affections que vous avez conçues; et néanmoins vous n'êtes pas encore arrivée au roi Jésus, ni jointe à son heureuse et sainte compagnie de dévots, ains vous avez été toujours entre l'un et l'autre.

IV. La Vierge sainte avec saint Joseph, saint

Louis, sainte Monique, et cent mille autres qui sont en l'escadron de ceux qui ont vécu emmi le monde, vous invitent et encouragent.

V. Le roi crucifié vous appelle par votre nom propre : Venez, ô ma bien-aimée, venez, afin que je vous couronne !

ÉLECTION.

I. O monde ! ô troupe abominable ! non, jamais vous ne me verrez sous votre drapeau : j'ai quitté pour jamais vos forceneries et vanités. O roi d'orgueil, ô roi de malheur, esprit infernal, je te renonce avec toutes tes vaines pompes, je te déteste avec toutes tes œuvres.

II. Et me convertissant à vous, mon doux Jésus, roi de bonheur et de gloire éternelle, je vous embrasse de toutes les forces de mon âme, je vous adore de tout mon cœur, je vous choisis maintenant et pour jamais pour mon roi et pour unique prince, je vous offre mon inviolable fidélité, je vous fais un hommage irrévocable, je me soumets à l'obéissance de vos saintes lois et ordonnances.

III. O Vierge sainte, ma chère dame, je vous choisis pour mon guide, je me rends sous votre enseigne, je vous offre un respect particulier et une révérence spéciale.

O mon saint ange, présentez-moi à cette sacrée assemblée; ne m'abandonnez point jusqu'à ce que j'arrive à cette heureuse compagnie, avec laquelle je dis et dirai à jamais, pour témoignage de mon choix : Vive Jésus! vive Jésus!

CHAPITRE XIX.

Comme il faut faire la confession générale.

Voilà donc, ma chère Philothée, les méditations requises à notre intention. Quand vous les aurez faites, allez courageusement en esprit d'humilité faire votre confession générale; mais je vous prie, ne vous laissez point troubler par aucune sorte d'appréhension. Le scorpion qui nous a piqué est vénéneux en nous piquant; mais étant réduit en huile, c'est un grand médicament contre sa propre piqûre : le péché n'est

honteux que quand nous le faisons; mais étant converti en confession et pénitence, il est honorable et salutaire. La contrition et confession sont si belles et de si bonne odeur, qu'elles effacent la laideur et dissipent la puanteur du péché. Simon le lépreux disait que Magdelaine était pécheresse; mais Notre-Seigneur dit que non, et ne parle plus sinon des parfums qu'elle répandit, et de la grandeur de sa charité. Si nous sommes bien humbles, Philothée, notre péché nous déplaira infiniment, parce que Dieu en est offensé; mais l'accusation de notre péché nous sera douce et agréable, parce que Dieu en est honoré. Ce nous est une sorte d'allégement de bien dire au médecin le mal qui nous tourmente. Quand vous serez arrivée devant votre père spirituel, imaginez-vous d'être en la montagne de Calvaire, sous les pieds de Jésus-Christ crucifié, duquel le sang précieux distille de toutes parts pour vous laver de toutes vos iniquités; car bien que ce ne soit pas le propre sang du Sauveur, c'est néanmoins le mérite de son sang répandu qui arrose abondamment les pénitents autour des confession-

naux. Ouvrez donc bien votre cœur pour en faire sortir les péchés par la confession ; car à mesure qu'ils en sortiront, le précieux mérite de la passion divine y entrera pour le remplir de bénédictions.

Mais dites bien tout simplement et naïvement, contentez bien votre conscience en cela pour une bonne fois; et cela fait, écoutez l'avertissement et les ordonnances du serviteur de Dieu, et dites en votre cœur : Parlez, Seigneur, car votre servante vous écoute. Oui, c'est Dieu, Philothée, que vous écoutez, puisqu'il a dit à ses vicaires : Qui vous écoute m'écoute. Prenez par après en main la protestation suivante, laquelle sert de conclusion à toute votre contrition, et que vous devez avoir premièrement méditée et considérée ; lisez-la attentivement, et avec plus de ressentiment qu'il vous sera possible.

CHAPITRE XX.

Protestation authentique pour graver en l'âme la résolution de servir Dieu, et conclure les actes de pénitence.

Je soussignée, constituée et établie en la présence de Dieu éternel, et de toute la cour céleste; ayant considéré l'immense miséricorde de sa divine bonté envers moi, très-indigne et chétive créature qu'elle a créée de rien, conservée, soutenue, délivrée de tant de dangers, et comblée de tant de bienfaits; mais surtout ayant considéré cette incompréhensible douceur et clémence, avec laquelle ce très-bon Dieu m'a si bénignement tolérée en mes iniquités, si souvent et si amiablement inspirée, me conviant à m'amender, et si patiemment attendue à pénitence et repentance, jusqu'à cette N. année de mon âge, nonobstant toutes mes ingratitudes, déloyautés et infidélités, par lesquelles différant ma conversion de jour en jour, et méprisant

ses grâces, je l'ai si imprudemment offensé. Après avoir encore considéré qu'au jour de mon sacré baptême, je fus si heureusement et saintement vouée et dédiée à mon Dieu pour être sa fille, et que contre la profession qui fut alors faite en mon nom, j'ai tant et tant de fois si malheureusement et détestablement profané et violé mon esprit, l'appliquant et l'employant contre la divine majesté : enfin, revenant maintenant à moi-même, prosternée de cœur et d'esprit devant le trône de la justice divine, je me reconnais, avoue et confesse pour légitimement atteinte et convaincue du crime de lèse-majesté divine, et coupable de la mort et passion de Jésus-Christ, à raison des péchés que j'ai commis, pour lesquels il est mort, et a souffert le tourment de la croix ; si que je suis digne par conséquent d'être à jamais perdue et damnée.

Mais me retournant devant le trône de l'infinie miséricorde de ce même Dieu éternel, après avoir détesté de tout mon cœur et de toutes mes forces les iniquités de ma vie passée, je demande et requiers humblement grâce, pardon et merci,

avec entière absolution de mon crime, en vertu de la mort et passion de ce même Seigneur et rédempteur de mon âme ; sur laquelle m'appuyant comme sur l'unique fondement de mon espérance, j'avoue derechef, et renouvelle la sacrée profession de la fidélité faite de ma part à mon Dieu en mon baptême, renonçant au diable, au monde et à la chair, détestant leurs malheureuses suggestions, vanités et concupiscences, pour tout le temps de ma vie présente, et de toute l'éternité ; et me convertissant à mon Dieu débonnaire et pitoyable, je désire, je propose, délibère, et me résous irrévocablement de le servir et aimer, maintenant et éternellement, lui donnant à ces fins, dédiant et consacrant mon esprit avec toutes ses facultés, mon âme avec toutes ses puissances, mon cœur avec toutes ses affections, mon corps avec tous ses sens ; protestant de ne jamais plus abuser d'aucune partie de mon être contre sa divine volonté et souveraine majesté, à laquelle je me sacrifie et immole en esprit, pour lui être à jamais loyale, obéissante et fidèle créature, sans que je veuille oncques m'en dédire ni repentir. Mais, hélas !

si par suggestion de l'ennemi, ou par quelque infirmité humaine, il m'arrivait de contrevenir en chose quelconque à cette mienne résolution et consécration, je proteste dès maintenant, et me propose, moyennant la grâce du Saint-Esprit, de m'en relever sitôt que je m'en apercevrai, me convertissant derechef en la miséricorde divine, sans retardation ni dilation quelconque. Ceci est ma volonté, mon intention et ma résolution inviolable et irrévocable, laquelle j'avoue et confirme, sans réserve ni exception, en la même présence sacrée de mon Dieu, et à la vue de l'Église triomphante et en la face de l'Église militante ma mère, qui entend cette mienne déclaration, en la personne de celui qui, comme officier d'icelle, m'écoute en cette action. Plaise vous, ô mon Dieu! éternel, tout-puissant et tout bon, Père, Fils et Saint-Esprit, confirmer en moi cette résolution, et accepter ce mien sacrifice cordial et intérieur, en odeur de suavité; et comme il vous a plu me donner l'inspiration et volonté de le faire, donnez-moi aussi la force et la grâce requise pour le parfaire. O mon Dieu! vous êtes mon Dieu, Dieu de mon cœur,

Dieu de mon âme, Dieu de mon esprit; ainsi je vous reconnais et adore maintenant et pour toute l'éternité. Vive Jésus!

CHAPITRE XXI.

Conclusion pour cette première purgation.

Cette protestation faite, soyez attentive, et ouvrez les oreilles de votre cœur pour ouïr en esprit la parole de votre absolution, que le Sauveur même de votre âme, assis sur le trône de sa miséricorde, prononcera là-haut, au ciel, devant tous les anges et les saints, en même temps qu'en son nom le prêtre vous absout ici-bas en terre. Si que toute cette troupe des bienheureux se réjouissant de votre bonheur, chantera le cantique spirituel d'une allégresse nonpareille, et tous donneront le baiser de paix et de société à votre cœur remis en grâce et sanctifié.

O Dieu! Philothée, que voilà un contrat admirable, par lequel vous faites un heureux traité

avec sa divine majesté ! puisqu'en vous donnant vous-même à elle, vous la gagnez, et vous-même aussi, pour la vie éternelle. Il ne reste plus, sinon que prenant la plume en main, vous signiez de bon cœur l'acte de votre protestation, et que par après vous alliez à l'autel, où Dieu réciproquement signera et scellera votre absolution, et la promesse qu'il vous fera de son paradis, se mettant lui-même, par son sacrement, comme un cachet et un sceau sacré sur votre cœur renouvelé. En cette sorte, ce me semble, Philothée, votre âme sera purgée du péché, et de toutes les affections du péché. Mais d'autant que ces affections renaissent aisément en l'âme, à raison de notre infirmité et de notre concupiscence, qui peut être mortifiée, mais qui ne peut mourir pendant que nous vivons ici-bas en terre ; je vous donnerai des avis, lesquels, étant bien pratiqués, vous préserveront désormais du péché mortel, et de toutes les affections d'icelui, afin que jamais il ne puisse avoir place en votre cœur ; et d'autant que les mêmes avis servent encore pour une purification plus parfaite, avant que de vous les donner, je veux

vous dire quelque chose de cette plus absolue pureté à laquelle je désire vous conduire.

CHAPITRE XXII.

Qu'il se faut purger des affections que l'on a aux péchés véniels.

A mesure que le jour se fait, nous voyons plus clairement dans le miroir les taches et souillures de notre visage : ainsi, à mesure que la lumière intérieure du Saint-Esprit éclaire nos consciences, nous voyons plus distinctement et plus clairement les péchés, inclinations et imperfections qui nous peuvent empêcher d'atteindre à la vraie dévotion, et la même lumière qui nous fait voir ces tares et déchets, nous échauffe au désir de nous en nettoyer et purger.

Vous découvrirez donc, ma chère Philothée, qu'outre les péchés mortels et affections des péchés mortels dont vous avez été purgée par les exercices marqués ci-devant, vous avez encore en votre âme plusieurs inclinations et affections

aux péchés véniels. Je ne dis pas que vous découvrirez des péchés véniels, mais je dis que vous découvrirez des affections et inclinations à iceux : or, l'un est bien différent de l'autre ; car nous ne pouvons jamais être du tout purs des péchés véniels, au moins pour persister longtemps en cette pureté : mais nous pouvons bien n'avoir aucune affection aux péchés véniels. Certes, c'est autre chose de mentir une fois ou deux de gaieté de cœur en chose de peu d'importance ; et autre chose de se plaire à mentir, et d'être affectionné à cette sorte de péché.

Et je dis maintenant qu'il faut purger son âme de toutes les affections qu'elle a aux péchés véniels, c'est-à-dire, qu'il ne faut point nourrir volontairement la volonté de continuer et persévérer en aucune sorte de péché véniel. Car aussi serait-ce une lâcheté trop grande de vouloir tout à notre escient garder en notre conscience une chose si déplaisante à Dieu, comme est la volonté de lui vouloir déplaire. Le péché véniel, pour petit qu'il soit, déplaît à Dieu, bien qu'il ne lui déplaise pas tant que pour icelui il nous veuille damner ou perdre. Que si le péché véniel lu

déplaît, la volonté et l'affection que l'on a au péché véniel n'est autre chose qu'une résolution de vouloir déplaire à sa divine majesté. Est-il bien possible qu'une âme bien née veuille non-seulement déplaire à son Dieu, mais affectionner de lui déplaire ?

Ces affections, Philothée, sont directement contraires à la dévotion, comme les affections au péché mortel le sont à la charité : elles allanguissent les forces de l'esprit, empêchent les consolations divines, ouvrent la porte aux tentations ; et bien qu'elles ne tuent pas l'âme, elles la rendent extrêmement malade. Les mouches mourantes, dit le Sage, perdent et gâtent la suavité de l'onguent. Il veut dire que les mouches ne s'arrêtent guère sur l'onguent, mais le mangeant en passant, ne gâtent que ce qu'elles prennent, le reste demeurant en son entier ; mais quand elles meurent emmi l'onguent, elles ôtent son prix, et le mettent à dédain. De même, les péchés véniels, arrivant en une âme dévote, et ne s'y arrêtant pas long-temps, ne l'endommagent pas beaucoup ; mais si ces mêmes péchés demeurent dans l'âme pour l'affection qu'elle y

met, ils lui font perdre sans doute la suavité de l'onguent, c'est-à-dire la sainte dévotion.

Les araignées ne tuent pas les abeilles; mais elles gâtent et corrompent leur miel, et embarrassent leurs rayons des toiles qu'elles y font, en sorte que les abeilles ne peuvent plus faire leur ménage; et cela s'entend quand elles y font du séjour. Ainsi le péché véniel ne tue pas notre âme; mais il gâte pourtant la dévotion, et embarrasse si fort de mauvaises habitudes et inclinations les puissances de l'âme, qu'elle ne peut plus exercer la promptitude de la charité en laquelle gît la dévotion; mais cela s'entend quand le péché véniel séjourne en notre conscience, par l'affection que nous y mettons. Ce n'est rien, Philothée, de dire quelque petit mensonge, de se dérégler un peu en paroles, en actions, en regards, en habits, en jolivetés, en jeux, en danses, pourvu que tout aussitôt que ces araignées spirituelles seront entrées en notre conscience, nous les en rechassions et bannissions, comme les mouches à miel font les araignées corporelles. Mais si nous leur permettons de s'arrêter dans nos cœurs, et non-seulement cela, mais que nous nous affec-

tionnions à les y retenir et multiplier, bientôt nous verrons notre miel perdu, et la ruche de notre conscience empestée et défaite. Mais je dis encore une fois, quelle apparence y a-t-il qu'une âme généreuse se plaise à déplaire à son Dieu, s'affectionne à lui être désagréable, et veuille vouloir ce qu'elle sait lui être ennuyeux ?

CHAPITRE XXIII.

Qu'il se faut purger de l'affection aux choses inutiles et dangereuses.

Les jeux, les bals, les festins, les pompes, les comédies, en leur substance, ne sont nullement choses mauvaises, ains indifférentes, pouvant être bien et mal exercées : toujours néanmoins ces choses-là sont dangereuses ; et de s'y affectionner, cela est encore plus dangereux. Je dis donc, Philothée, qu'encore qu'il soit loisible de jouer, danser, se parer, ouïr d'honnêtes comédies, banqueter ; si est-ce que d'avoir de l'affection à cela, c'est chose contraire à la dévotion, et extrêmement nuisible et périlleuse. Ce n'est

pas mal de le faire, mais oui bien de s'y affectionner. C'est dommage de semer en la terre de notre cœur des affections si vaines et si sottes: cela occupe le lieu des bonnes impressions, et empêche que le suc de notre âme ne soit employé ès bonnes inclinations.

Ainsi les anciens Nazariens s'abstenaient, non-seulement de tout ce qui pouvait enivrer, mais aussi du raisin et du verjus ; non point que le raisin et le verjus enivrent, mais parce qu'il y avait danger en mangeant du verjus, d'exciter le désir de manger des raisins, et en mangeant des raisins, de provoquer l'appétit à boire du moût et du vin. Or, je ne dis pas que nous ne puissions user de ces choses dangereuses ; mais je dis bien pourtant que nous ne pouvons jamais y mettre de l'affection sans intéresser la dévotion. Les cerfs ayant pris trop de venaison, s'écartent et retirent dedans leurs buissons, connaissant que leur graisse les charge, en sorte qu'ils ne sont pas habiles à courir, si d'aventure ils étaient attaqués : le cœur de l'homme se chargeant de ces affections inutiles, superflues et dangereuses, ne peut sans doute prompte-

ment, aisément et facilement courir après son Dieu, qui est le vrai point de la dévotion. Les petits enfants s'affectionnent et s'échauffent après les papillons : nul ne le trouve mauvais, parce qu'ils sont enfants ; mais n'est-ce pas une chose ridicule, ains plutôt lamentable, de voir des hommes faits s'empresser et s'affectionner après des bagatelles si indignes, comme sont les choses que j'ai nommées, lesquelles, outre leur inutilité, nous mettent en péril de nous dérégler et déraisonner à leur poursuite ? C'est pourquoi, ma chère Philothée, je vous dis qu'il se faut purger de ces affections ; et bien que les actes ne soient pas toujours contraires à la dévotion, les affections néanmoins lui sont toujours dommageables.

CHAPITRE XXIV.

Qu'il se faut purger des mauvaises inclinations.

Nous avons encore, Philothée, certaines in-

clinations naturelles, lesquelles, pour avoir pris leur origine de nos péchés particuliers, ne sont pas proprement péchés, ni mortels, ni véniels, mais s'appellent imperfections, et leurs actes, défauts et manquements. Par exemple, sainte Paule, selon le récit de saint Jérome, avait une grande inclination aux tristesses et regrets, si qu'en la mort de ses enfants et de son mari, elle courut toujours fortune de mourir de déplaisir : cela était une imperfection, et non point un péché, puisque c'était contre son gré et sa volonté. Il y en a qui de leur nature sont légers, les autres rébarbatifs, les autres durs à recevoir les opinions d'autrui ; les autres sont inclinés à l'indignation, les autres à la colère, les autres à l'amour ; et en somme il se trouve peu de personnes ès quelles on ne puisse remarquer quelque sorte de telles imperfections. Or, quoiqu'elles soient comme propres et naturelles à un chacun, si est-ce que par le soin et affection contraire, on les peut corriger et modérer, et même on peut s'en délivrer et purger ; et je vous dis, Philothée, qu'il le faut faire. On a bien trouvé le moyen de changer les amandiers amers

en amandiers doux, en les perçant seulement au pied, pour en faire sortir le suc ; pourquoi est-ce que nous ne pourrions pas faire sortir nos inclinations perverses, pour devenir meilleurs ? Il n'y a point de si bon naturel qui ne puisse être rendu mauvais par les habitudes vicieuses ; il n'y a point aussi de naturel si revêche qui, par la grâce de Dieu premièrement, puis par l'industrie et diligence, ne puisse être dompté et surmonté. Je m'en vais donc maintenant donner des avis et proposer des exercices par le moyen desquels vous purgerez votre âme des affections dangereuses, des imperfections et de toute affection aux péchés véniels, et si assurerez de plus en plus votre conscience contre tout péché mortel. Dieu vous fasse la grâce de les bien pratiquer !

SECONDE PARTIE,

CONTENANT DIVERS AVIS POUR L'ÉLÉVATION DE L'AME A DIEU PAR L'ORAISON ET LES SACREMENTS.

CHAPITRE PREMIER.

De la nécessité de l'oraison.

1. L'oraison mettant notre entendement en la clarté et lumière divine, et exposant notre volonté à la chaleur de l'amour céleste, il n'y a rien qui purge tant notre entendement de ses ignorances, et notre volonté de ses affections dépravées. C'est l'eau de bénédiction, qui par son arrosement fait reverdir et fleurir les plantes de nos bons désirs, lave nos âmes de leurs imperfections, et désaltère nos cœurs de leurs passions.

II. Mais surtout, je vous conseille la mentale, cordiale, et particulièrement celle qui se fait autour de la vie et passion de Notre-Seigneur. En le regardant souvent par la méditation, toute notre âme se remplira de lui; vous apprendrez ses contenances, et formerez vos actions au modèle des siennes. Il est la lumière du monde; c'est donc en lui, par lui et pour lui, que nous devons être éclairés et illuminés : c'est l'arbre de désir à l'ombre duquel nous nous devons rafraîchir; c'est la vive fontaine de Jacob, pour le lavement de toutes nos souillures. Enfin, les enfants, à force d'ouïr leurs mères, et de bégayer avec elles, apprennent à parler leur langage; et nous, demeurant près du Sauveur par la méditation, et observant ses paroles, ses actions et ses affections, nous apprendrons, moyennant sa grâce, à parler, faire et vouloir comme lui. Il faut s'arrêter là, Philothée; et, croyez-moi, nous ne saurions aller à Dieu le Père, que par cette porte : car tout ainsi que la glace d'un miroir ne saurait arrêter notre vue, si elle n'était induite d'étain ou de plomb par derrière, aussi la Divinité ne pourrait être bien contemplée par nous en ce

bas monde, si elle ne se fût jointe à la sacrée humanité du Sauveur, duquel la vie et la mort sont l'objet le plus proportionné, souef, délicieux et profitable, que nous puissions choisir pour notre méditation ordinaire. Le Sauveur ne s'appelle pas pour néant le pain descendu du ciel; car comme le pain doit être mangé avec toutes sortes de viandes, aussi le Sauveur doit être médité, considéré et recherché en toutes nos oraisons et actions. Sa vie et mort a été disposée et distribuée en divers points, pour servir à la méditation, par plusieurs auteurs. Ceux que je vous conseille, sont saint Bonaventure, Bellintani, Bruno, Capilia, Grenade et Dupont.

III. Employez-y chaque jour une heure devant dîner, s'il se peut, au commencement de votre matinée, parce que vous aurez votre esprit moins embarrassé, et plus frais après le repos de la nuit. N'y mettez pas aussi davantage d'une heure, si votre père spirituel ne vous le dit expressément.

IV. Si vous pouvez faire cet exercice dans l'église, et que vous y trouviez assez de tranquillité, ce vous sera une chose fort aisée c

commode, parce que nul, ni père, ni mère, ni femme, ni mari, ni autre quelconque, ne pourra bonnement vous empêcher de demeurer une heure dans l'église : là où étant en quelque sujétion, vous ne pourriez peut-être pas vous promettre d'avoir une heure si franche dedans votre maison.

V. Commencez toutes sortes d'oraisons, soit mentale, soit vocale, par la présence de Dieu, et tenez cette règle sans exception, et vous verrez dans un peu de temps combien elle vous sera profitable.

VI. Si vous me croyez, vous direz votre *Pater*, votre *Ave*, *Maria*, et le *Credo* en latin; mais vous apprendrez aussi à bien entendre les paroles qui y sont en votre langage, afin que, les disant au langage commun de l'Église, vous puissiez néanmoins savourer le sens admirable et délicieux de ces saintes oraisons, lesquelles il faut dire fixant profondément votre pensée, et excitant vos affections sur le sens d'icelles; et ne vous hâtant nullement pour en dire beaucoup, mais vous étudiant de dire ce que vous direz cordialement; car un seul *Pater* dit avec senti-

ment, vaut mieux que plusieurs récités vivement et couramment.

VII. Le chapelet est une très-utile manière de prier, pourvu que vous le sachiez dire comme il convient; et, pour ce faire, ayez quelqu'un des petits livres qui enseignent la façon de le réciter. Il est bon aussi de dire les litanies de Notre-Seigneur, de Notre-Dame et des Saints, et toutes les autres prières vocales qui sont devenues les manuels et heures approuvés, à la charge néanmoins que si vous aviez le don de l'oraison mentale, vous lui gardiez toujours la principale place : en sorte que si après icelle, ou par la multitude des affaires, ou pour quelque autre raison, vous ne pouvez point faire de prière vocale, vous ne vous mettiez point en peine pour cela, vous contentant de dire simplement, devant ou après la méditation, l'oraison dominicale, la salutation angélique, et le symbole des apôtres.

VIII. Si, faisant l'oraison vocale, vous sentez votre cœur tiré et convié à l'oraison intérieure ou mentale, ne refusez point d'y aller, mais laissez tout doucement couler votre esprit de ce

côté-là; et ne vous souciez point de n'avoir point achevé les oraisons vocales que vous vous étiez proposées; car la mentale que vous aurez faite en leur place est plus agréable à Dieu, et plus utile à votre âme : j'excepte l'office ecclésiastique, si vous êtes obligée de le dire; car en ce cas-là il faut rendre le devoir.

IX. S'il advenait que toute votre matinée se passât sans cet exercice sacré de l'oraison mentale, ou pour la multiplicité des affaires, ou pour quelque autre cause (ce que vous devez procurer n'advenir point tant qu'il vous sera possible), tâchez de réparer ce défaut l'après-dînée, en quelque heure la plus éloignée du repas, parce que ce faisant sur icelui, et avant que la digestion soit fort acheminée, il vous arriverait beaucoup d'assoupissement, et votre santé en serait intéressée.

Que si en toute la journée vous ne pouvez la faire, il faut réparer cette perte, multipliant les oraisons jaculatoires, et par la lecture de quelque livre de dévotion, avec quelque pénitence qui empêche la suite de ce défaut; et avec cela,

faites une forte résolution de vous remettre en ...ain le jour suivant.

CHAPITRE II.

Briève méthode pour la méditation, et premièrement de la présence de Dieu : premier point de la préparation.

Mais vous ne savez peut-être pas, Philothée, comme il faut faire l'oraison mentale ; car c'est une chose laquelle, par malheur, peu de gens savent en notre âge : c'est pourquoi je vous présente une simple et briève méthode pour cela, en attendant que, par la lecture de plusieurs beaux livres qui ont été composés sur ce sujet, et surtout par l'usage, vous en puissiez être plus amplement instruite. Je vous marque premièrement la préparation, laquelle consiste en deux points, dont le premier est de se mettre en la présence de Dieu, et le second, d'invoquer son assistance. Or, pour vous mettre en la présence de Dieu, je vous propose quatre principaux

moyens, desquels vous vous pourrez servir à ce commencement.

Le premier gît en une vive et attentive appréhension de la toute-présence de Dieu, c'est-à-dire que Dieu est en tout et partout, et qu'il n'y a lieu ni chose en ce monde, où il ne soit d'une très-véritable présence ; de sorte que, comme les oiseaux, où qu'ils volent, rencontrent toujours l'air, ainsi où que nous allions, où que nous soyons, nous trouvons Dieu présent : chacun sait cette vérité, mais chacun n'est pas attentif à l'appréhender. Les aveugles, ne voyant pas un prince qui leur est présent, ne laissent pas de se tenir en respect s'ils sont avertis de sa présence; mais la vérité est que, parce qu'ils ne le voient pas, ils oublient aisément qu'il soit présent, et s'en étant oubliés, ils perdent encore plus aisément le respect et la révérence. Hélas ! Philothée, nous ne voyons pas Dieu qui nous est présent ; et bien que la foi nous avertisse de sa présence, si est-ce que ne le voyant pas de nos yeux, nous nous en oublions bien souvent, et nous comportons comme si Dieu était bien loin de nous; car encore que nous sachions bien qu'il

est présent à toutes choses, si est-ce que, n'y pensant point, c'est tout autant comme si nous ne le savions pas. C'est pourquoi toujours, avant l'oraison, il faut provoquer notre âme à une attentive pensée et considération de cette présence de Dieu. Ce fut l'appréhension de David, quand il s'écriait : *Si je monte au ciel, ô mon Dieu, vous y êtes; si je descends aux enfers, vous y êtes.* Et ainsi nous devons user des paroles de Jacob, lequel ayant vu l'échelle sacrée : *Oh! que ce lieu,* dit-il, *est redoutable! vraiment Dieu est ici, et je n'en savais rien!* il veut dire qu'il n'y pensait pas; car, au reste, il ne pouvait ignorer que Dieu ne fût en tout et partout. Venant donc à la prière, il vous faut dire de tout votre cœur et à votre cœur : O mon cœur, mon cœur! Dieu est vraiment ici.

Le second moyen de se mettre en cette sacrée présence, c'est de penser que non-seulement Dieu est au lieu où vous êtes, mais qu'il est très-particulièrement en votre cœur, et au fond de votre esprit, lequel il vivifie et anime de sa divine présence, étant là comme le cœur de votre cœur, l'esprit de votre esprit. Car comme l'âme,

étant répandue par tout le corps, se trouve présente en toutes les parties d'icelui, et réside néanmoins au cœur d'une spéciale residence ; de même, Dieu, étant très-présent à toutes choses, assiste toutefois d'une spéciale façon à notre esprit ; et pour cela, David appelait Dieu, *Dieu de son cœur ;* et saint Paul disait que *nous vivons, nous nous mouvons, et sommes en Dieu.* En la considération donc de cette vérité, vous exciterez une grande révérence en votre cœur à l'endroit de Dieu, qui lui est si intimement présent.

Le troisième moyen, c'est de considérer notre Sauveur, lequel en son humanité regarde dès le ciel toutes les personnes du monde, mais particulièrement les chrétiens, qui sont ses enfants, et plus spécialement ceux qui sont en prière, desquels il remarque les actions et déportements. Or ceci n'est pas une simple imagination, mais une vraie vérité; car encore que nous ne le voyions pas, si est-ce que de là haut il nous considère. Saint Étienne le vit ainsi au temps de son martyre. Si que nous pouvons bien dire avec l'épouse : *Le voilà qui est derrière la par..i,*

voyant par les fenêtres, regardant par les treillis.

La quatrième façon consiste à se servir de la simple imagination, nous représentant le Sauveur et son humanité sacrée, comme s'il était près de nous ; ainsi que nous avons accoutumé de nous représenter nos amis, et de dire, je m'imagine de voir un tel qui fait ceci et cela, il me semble que je le vois, ou chose semblable. Mais si le très-saint sacrement de l'autel était présent, alors cette présence serait réelle, et non purement imaginaire ; car les espèces et apparences du pain seraient comme une tapisserie, derrière laquelle Notre-Seigneur, réellement présent, nous voit et considère, quoique nous ne le voyions pas en sa propre forme. Vous userez donc de l'un de ces quatre moyens pour mettre votre âme en la présence de Dieu avant l'oraison ; et ne faut pas les vouloir employer tous ensemble, mais seulement un à la fois, et cela brièvement et simplement.

CHAPITRE III.

De l'invocation : second point de la préparation.

L'invocation se fait en cette manière : votre âme, se sentant en la présence de Dieu, se prosterne en une extrême révérence, se connaissant très-indigne de demeurer devant une si souveraine majesté ; et néanmoins sachant que cette même bonté le veut, elle lui demande la grâce de la bien servir et adorer en cette méditation. Que si vous le voulez, vous pourrez user de quelques paroles courtes et enflammées, comme sont celles-ci de David : *Ne me rejetez point, ô mon Dieu, de devant votre face, et ne m'ôtez point la faveur de votre Saint-Esprit. Éclairez votre face sur votre servante, et je considérerai vos merveilles ; donnez-moi l'entendement, et je garderai votre loi, et la garderai de tout mon cœur ; je suis votre servante, donnez-moi l'esprit ;* et telles paroles semblables à cela. Il vous servira encore d'ajou-

or l'invocation de votre bon ange, et des sacrées personnes qui se trouveront au mystère que vous méditerez; comme, en celui de la mort de Notre-Seigneur, vous pourrez invoquer Notre-Dame, saint Jean, la Magdelaine, le bon larron, afin que les sentiments et mouvements intérieurs qu'ils y reçurent vous soient communiqués; et en la méditation de votre mort, vous pourrez invoquer votre bon ange, qui se trouvera présent, afin qu'il vous inspire des considérations convenables; et ainsi des autres mystères.

CHAPITRE IV.

De la proposition du mystère : troisième point de la préparation.

Après ces deux points ordinaires de la méditation, il y en a un troisième qui n'est pas commun à toutes sortes de méditations; c'est celui que les uns appellent fabrication du lieu, et les autres leçons intérieures. Or, ce n'est autre chose que de proposer à son imagination le corps du mystère que l'on veut méditer, comme s'il se

passait réellement et de fait en notre présence. Par exemple, si vous voulez méditer Notre-Seigneur en croix, vous vous imaginerez d'être au mont de Calvaire, et que vous voyez tout ce qui se fit et se dit au jour de la passion ; ou, si vous voulez (car c'est tout un), vous vous imaginerez qu'au lieu même où vous êtes se fait le crucifiement de Notre-Seigneur, en la façon que les évangélistes le décrivent. J'en dis de même quand vous méditerez la mort, ainsi que je l'ai marqué en la méditation d'icelle, comme aussi à celle de l'enfer, et en tous semblables mystères où il s'agit de choses visibles et sensibles ; car quant aux autres mystères de la grandeur de Dieu, de l'excellence des vertus, de la fin pour laquelle nous sommes créés, qui sont des choses invisibles, il n'est pas question de vouloir se servir de cette sorte d'imagination. Il est vrai que l'on peut bien employer quelque similitude et comparaison pour aider à la considération ; mais cela est aucunement difficile à rencontrer ; et je ne veux traiter avec vous que fort simplement, et en sorte que votre esprit ne soit pas beaucoup travaillé à faire des inventions. Or, par le moyen de

cette imagination, nous enfermons notre esprit dans le mystère que nous voulons méditer, afin qu'il n'aille pas courant çà et là, ne plus ne moins que l'on enferme un oiseau dans une cage, ou bien comme l'on attache l'épervier à ses longes, afin qu'il demeure dessus le poing. Quelques-uns vous diront néanmoins qu'il est mieux d'user de la simple pensée de la foi, et d'une simple appréhension toute mentale et spirituelle, en la présentation de ces mystères, ou bien de considérer que les choses se font en votre propre esprit : mais cela est trop subtil pour le commencement; et jusques à ce que Dieu vous élève plus haut, je vous conseille, Philothée, de vous retenir en la basse vallée que je vous montre.

CHAPITRE V.

Des considérations : seconde partie de la méditation.

Après l'action de l'imagination, s'ensuit l'ac-

tion de l'entendement, que nous appelons méditation, qui n'est autre chose qu'une ou plusieurs considérations faites afin d'émouvoir nos affections en Dieu et aux choses divines, en quoi la méditation est différente de l'étude et des autres pensées et considérations, lesquelles ne se font pas pour acquérir la vertu ou l'amour de Dieu, mais pour quelques autres fins et intentions, comme pour devenir savant, pour en écrire ou disputer. Ayant donc enfermé votre esprit, comme j'ai dit, dans l'enclos du sujet que vous voulez méditer, ou par l'imagination, si le sujet est sensible, ou par la simple proposition, s'il est insensible, vous commencerez à faire sur icelui des considérations, dont vous verrez des exemples tout formés ès méditations que je vous ai données. Que si votre esprit trouve assez de goût, de lumière et de fruit sur l'une des considérations, vous vous y arrêterez sans passer plus outre, faisant comme les abeilles, qui ne quittent point la fleur tandis qu'elles y trouvent du miel à recueillir. Mais si vous ne rencontrez pas selon votre souhait en l'une des considérations, après avoir un peu marchandé

et essayé, vous passerez à une autre ; mais allez tout bellement et simplement en cette besogne, sans vous y empresser.

CHAPITRE VI.

Des affections et résolutions : troisième partie de la méditation.

La méditation répand de bons mouvements en la volonté ou partie affective de notre âme, comme sont l'amour de Dieu et du prochain, le désir du paradis et de sa gloire, le zèle du salut des âmes, l'imitation de la vie de Notre-Seigneur, la compassion, l'admiration, la réjouissance ; la crainte de la disgrâce de Dieu, du jugement et de l'enfer ; la haine du péché, la confiance en la bonté et miséricorde de Dieu, la confusion pour notre mauvaise vie passée ; et en ces affections notre esprit se doit épancher et étendre le plus qu'il lui sera possible. Que si vous voulez être aidée pour cela, prenez en la main le premier tome des Méditations de dom André Capilia, et voyez sa préface ; car en icelle il montre la fa-

çon avec laquelle il faut dilater ses affections; et plus amplement le père Arias en son Traité de l'Oraison, de la seconde partie.

Il ne faut pas pourtant, Philothée, s'arrêter tant à ces affections générales, que vous ne les convertissiez en des résolutions spéciales et particulières pour votre correction et amendement. Par exemple, la première parole que Notre-Seigneur dit sur la croix répandra sans doute une bonne affection d'imitation en votre âme, à savoir le désir de pardonner à vos ennemis, et de les aimer. Or, je dis maintenant que cela est peu de chose, si vous n'y ajoutez une résolution spéciale de cette sorte. Or sus donc, je ne me piquerai plus de telles paroles fâcheuses, qu'un tel et une telle, mon voisin ou ma voisine, mon domestique ou ma domestique, disent de moi, ni de tel mépris qui m'est fait par celui-ci ou celui-là : au contraire, je dirai et ferai telle et telle chose pour le gagner et adoucir, et ainsi des autres. Par ce moyen, Philothée, vous corrigerez vos fautes en peu de temps, là où par les seules affections vous le ferez tard et mal aisément.

CHAPITRE VII.

De la conclusion et du bouquet spirituel.

Enfin, il faut conclure la méditation par trois actions, qu'il faut faire avec le plus d'humilité que l'on peut. La première, c'est l'action de grâces, remerciant Dieu des affections et résolutions qu'il nous a données, et de sa bonté et miséricorde, que nous avons découvertes au mystère de la méditation. La seconde, c'est l'action d'offrande, par laquelle nous offrons à Dieu sa même bonté et miséricorde, la mort, le sang et les vertus de son Fils, et conjointement avec icelles nos affections et résolutions.

La troisième action est celle de la supplication, par laquelle nous demandons à Dieu, et le conjurons de nous communiquer les grâces et vertus de son Fils, et de donner la bénédiction à nos affections et résolutions, afin que nous les puissions fidèlement exécuter : puis nous prions de même pour l'Église, pour nos pasteurs, pa-

rents, amis et autres, employant à cela l'intercession de Notre-Dame, des anges, des saints; enfin j'ai remarqué qu'il fallait dire le *Pater noster* et *Ave, Maria*, qui est la générale et nécessaire prière de tous les fidèles.

A tout cela, j'ai ajouté qu'il fallait cueillir un petit bouquet de dévotion. Ceux qui se sont promenés en un beau jardin, n'en sortent pas volontiers sans prendre en leur main quatre ou cinq fleurs pour les odorer et tenir le long de la journée ; ainsi notre esprit ayant discouru sur quelque mystère par la méditation, nous devons choisir un, ou deux, ou trois points que nous aurons trouvés plus à notre goût, et plus propres à notre avancement, pour nous en ressouvenir le reste de la journée, et les odorer spirituellement. Or, cela se fait sur le lieu même auquel nous avons fait la méditation, en nous y entretenant ou promenant solitairement quelque temps après.

CHAPITRE VIII.

Quelques avis très-utiles sur le sujet de la méditation.

Il faut surtout, Philothée, qu'au sortir de votre méditation, vous reteniez les résolutions et délibérations que vous aurez prises pour les pratiquer soigneusement ce jour-là. C'est le grand fruit de la méditation, sans lequel elle est bien souvent, non-seulement inutile, mais nuisible, parce que les vertus méditées et non pratiquées enflent quelquefois l'esprit et le courage, nous étant bien avis que nous sommes tels que nous avons résolu et délibéré d'être; ce qui est sans doute véritable, si les résolutions sont vives et solides; mais elles ne sont pas telles, ainsi vaines et dangereuses, si elles ne sont pratiquées; il faut donc par tous moyens s'essayer de les pratiquer, et en chercher les occasions petites ou grandes. Par exemple, si j'ai résolu de gagner par douceur l'esprit de ceux qui m'of-

fensent, je chercherai ce jour-là de les rencontrer pour les saluer amiablement; et si je ne les puis rencontrer, au moins de dire bien d'eux, et prier Dieu en leur faveur.

Au sortir de cette oraison cordiale, il vous faut prendre garde de ne point donner de secousse à votre cœur, car vous épancheriez le baume que vous avez reçu par le moyen de l'oraison; je veux dire qu'il faut garder, s'il est possible, un peu de silence, et remuer tout doucement votre cœur de l'oraison aux affaires, retenant le plus long-temps qu'il vous sera possible, le sentiment et les affections que vous aurez conçues. Un homme qui aurait reçu dans un vaisseau de belle porcelaine, quelque liqueur de grand prix, pour l'apporter dans sa maison, il irait doucement, ne regardant point à côté, mais tantôt devant soi, de peur de heurter à quelque pierre ou faire quelque mauvais pas, tantôt à son vase pour voir s'il ne penche point: vous en devez faire de même au sortir de la méditation: ne vous distrayez pas tout à coup; mais regardez simplement devant vous, comme serait à dire: s'il vous faut rencontrer quelqu'un

que vous soyez obligée d'entretenir ou ouïr, il n'y a remède ; il faut s'accommoder à cela ; mais en telle sorte, que vous regardiez aussi à votre cœur, afin que la liqueur de la sainte oraison ne s'épanche que le moins qu'il sera possible.

Il faut même que vous vous accoutumiez à savoir passer de l'oraison à toutes sortes d'actions que votre vocation et profession requiert justement et légitimement de vous, quoiqu'elles semblent bien éloignées des affections que nous avons reçues en l'oraison. Je veux dire : un avocat doit savoir passer de l'oraison à la plaidoirie ; le marchand au trafic, la femme mariée au devoir de son mariage et au tracas de son ménage avec tant de douceur et de tranquillité, que pour cela son esprit n'en soit point troublé ; car puisque l'un et l'autre est selon la volonté de Dieu, il faut faire le passage de l'un à l'autre en esprit d'humilité et de dévotion.

Sachez encore qu'il vous arrivera quelquefois, incontinent après la préparation, votre affection se trouvera tout émue en Dieu ; alors, Philothée, il lui faudra lâcher la bride, sans vouloir suivre la méthode que je vous ai donnée ;

car bien que pour l'ordinaire la considération doive précéder les affections et résolutions, si est-ce que le Saint-Esprit vous donnant les affections avant la considération, vous ne devez pas rechercher la considération, puisqu'elle ne se fait que pour émouvoir l'affection. Bref, toujours quand les affections se présenteront à vous, il les faut recevoir et leur faire place, soit qu'elles arrivent avant ou après toutes les considérations; et quoique j'aie mis les affections après toutes les considérations, je ne l'ai fait que pour mieux distinguer les parties de l'oraison; car, au demeurant, c'est une règle générale qu'il ne faut jamais retenir les affections, ains les laisser toujours sortir quand elles se présentent. Ce que je dis non-seulement pour les autres affections, mais aussi pour l'action de grâces, l'offrande et la prière, qui se peuvent faire parmi les considérations; car il ne les faut non plus retenir que les autres affections, bien que par après, pour la conclusion de la méditation, il faille les répéter et reprendre. Mais quant aux résolutions, il les faut faire après les affections, et sur la fin de toute la méditation, avant

la conclusion ; d'autant qu'ayant à nous représenter des objets particuliers et familiers, elles nous mettraient en danger d'entrer en des distractions, si nous les faisions parmi les affections.

Emmi les affections et résolutions, il est bon d'user de colloque, et parler, tantôt à Notre-Seigneur, tantôt aux anges et aux personnes représentées aux mystères, aux saints et à soi-même, à son cœur, aux pécheurs, et même aux créatures insensibles, comme l'on voit que David fait en ses psaumes, et les autres saints en leurs méditations et oraisons.

CHAPITRE IX.

Pour les pécheresses qui arrivent en la méditation.

S'il vous arrive, Philothée, de n'avoir point de goût ni de consolation en la méditation, je vous conjure de ne vous point troubler; mais quelquefois ouvrez la porte aux paroles vocales, lamentez-vous de vous-même à Notre-Seigneur,

confessez votre indignité, priez-le qu'il vous soit en aide, baisez son image si vous l'avez ; dites-lui ces paroles de Jacob : *Si ne vous laisserai-je point, Seigneur, que vous ne m'ayez donné votre bénédiction ;* ou celle de la Chananée : *Oui, Seigneur, je suis une chienne ; mais les chiens mangent les miettes de la table de leur maître.*

Autre fois prenez un livre en main, et le lisez avec attention, jusques à ce que votre esprit soit réveillé et remis en vous ; piquez quelquefois votre cœur par quelque contenance et mouvement de dévotion extérieure, vous prosternant en terre, croisant les mains sur l'estomac, embrassant un crucifix ; cela s'entend, si vous êtes en quelque lieu retiré. Que si après tout cela vous n'êtes point consolée, pour grande que soit votre sécheresse, ne vous troublez point, mais continuez à vous tenir en une contenance dévote devant votre Dieu. Combien de courtisans y a-t-il qui vont cent fois l'année en la chambre du prince, sans espérance de lui parler, mais seulement pour être vus de lui, et rendre leur devoir ; ainsi devons-nous venir, ma

chère Philothée, à la sainte oraison purement et simplement pour rendre notre devoir et témoigner notre fidélité. Que s'il plaît à la divine majesté de nous parler et s'entretenir avec nous par ses saintes inspirations et consolations intérieures, ce nous sera sans doute un grand honneur et un plaisir très-délicieux; mais s'il ne lui plaît pas de nous faire cette grâce, nous laissant là sans nous parler, non plus que s'il ne nous voyait pas, et que nous ne fussions pas en sa présence, nous ne devons pourtant pas sortir, ains au contraire, nous devons demeurer là devant cette souveraine bonté, avec un maintien dévotieux et paisible, et lors infailliblement il agréera notre patience, et remarquera notre assiduité et persévérance; si qu'une autre fois quand nous reviendrons devant lui, il nous favorisera et s'entretiendra avec nous par ses consolations, nous faisant voir l'aménité de l'oraison. Mais quand il ne le ferait pas, contentons-nous, Philothée, que ce nous est un honneur trop grand d'être auprès de lui et à sa vue.

CHAPITRE X.

Exercices pour le matin.

Outre cette oraison mentale, entière et formée, et les autres oraisons vocales que vous devez faire une fois le jour, il y a cinq autres sortes d'oraisons plus courtes, et qui sont agencements et surgeons de l'autre grande oraison, entre lesquelles la première est celle qui se fait le matin, comme une préparation générale à toutes les œuvres de la journée. Or vous la ferez en cette sorte.

I. Remerciez et adorez Dieu profondément, pour la grâce qu'il vous a faite de vous avoir conservée la nuit précédente ; et si vous aviez en icelle commis quelque péché, vous lui demanderez pardon.

II. Voyez que le jour présent vous est donné, afin qu'en icelui vous puissiez gagner le jour à venir de l'éternité, et faites un ferme propos de bien employer la journée à cette intention.

III. Prévoyez quelles affaires, quels commerces et quelles occasions vous pouvez rencontrer cette journée-là pour servir Dieu, et quelles tentations vous pourront survenir de l'offenser, ou par colère, ou par vanité, ou par quelqu'autre dérèglement, et par une sainte résolution préparez-vous à bien employer les moyens qui se doivent offrir à vous de servir Dieu et avancer votre dévotion ; comme au contraire, disposez-vous à bien éviter, combattre et vaincre ce qui se peut présenter contre votre salut et la gloire de Dieu ; et ne suffit pas de faire cette résolution, mais il faut préparer les moyens pour la bien exécuter. Par exemple, si je prévois de devoir traiter de quelque affaire avec une personne passionnée et prompte à la colère, non-seulement je me résoudrai de ne point me relâcher à l'offenser, mais je préparerai des paroles de douceur pour la prévenir, ou l'assistance de quelque personne qui la puisse contenir. Si je prévois de pouvoir visiter un malade, je disposerai l'heure et les consolations et secours que j'ai à lui faire ; et ainsi des autres.

IV. Cela fait, humiliez-vous devant Dieu,

reconnaissant que de vous-même vous ne sauriez rien faire de ce que vous avez délibéré, soit pour fuir le mal, soit pour exécuter le bien. Et comme si vous teniez votre cœur en vos mains, offrez-le avec tous vos bons desseins à la divine majesté, la suppliant de le prendre en sa protection, et le fortifier pour bien réussir en son service; et ce par telles ou semblables paroles intérieures : O Seigneur, voilà ce pauvre et misérable cœur, qui par votre bonté a conçu plusieurs bonnes affections; mais hélas! il est trop faible et chétif pour effectuer le bien qu'il désire, si vous ne lui départez votre céleste bénédiction, laquelle à cette intention je vous requiers, ô Père débonnaire, par le mérite de la passion de votre Fils, à l'honneur duquel je consacre cette journée et le reste de ma vie. Invoquez Notre-Dame, votre bon ange et les saints, afin qu'ils vous assistent à cet effet.

Mais toutes ces actions spirituelles se doivent faire brièvement et vivement, devant que l'on sorte de la chambre, s'il est possible, afin que par le moyen de cet exercice, tout ce que vous ferez le long de la journée soit arrosé de la bé-

nédiction de Dieu; mais je vous prie, Philothée, de n'y manquer jamais.

CHAPITRE XI.

De l'exercice du soir, et de l'examen de conscience.

Comme devant votre dîner temporel vous ferez le dîner spirituel, par le moyen de la méditation; ainsi, avant votre souper, il vous faut faire un petit souper, au moins une collation dévote et spirituelle. Gagnez donc quelque loisir un peu devant l'heure du souper, et, prosternée devant Dieu, ramassant votre esprit auprès de Jésus-Christ crucifié (que vous vous représenterez par une simple considération et œillade intérieure), rallumez le feu de votre méditation du matin en votre cœur, par une douzaine de vives aspirations, humiliations et élancements amoureux que vous ferez sur ce divin Sauveur de votre âme, ou bien en répétant les points que vous aurez plus savourés en la méditation du matin, ou bien vous excitant par quelque

autre nouveau sujet selon que vous aimerez mieux.

Quant à l'examen de conscience, qui se doit toujours faire avant qu'aller coucher, chacun sait comme il le faut pratiquer.

I. On remercie Dieu de la conservation qu'il a faite de nous en la journée passée.

II. On examine comme on s'est comporté en toutes les heures du jour ; et pour faire cela plus aisément, on considérera où, avec qui, et en quelles occupations on a été.

III. Si l'on trouve d'avoir fait quelque bien, on en fait actions de grâce à Dieu : si au contraire l'on a fait quelque mal, en pensées, en paroles ou en œuvres, on en demande pardon à sa divine majesté, avec résolution de s'en confesser à la première occasion, et de s'en amender soigneusement.

IV. Après cela, on recommande à la providence divine, son corps, son âme, l'Église, les parents, les amis : on prie Notre-Dame, le bon ange et les saints de veiller sur nous et pour nous ; et avec la bénédiction de Dieu, on va prendre le repos qu'il a voulu nous être requis.

Cet exercice-ci ne doit jamais être oublié, non plus que celui du matin ; car, par celui du matin, vous ouvrez les fenêtres de votre âme au soleil de justice, et par celui du soir vous les fermez aux ténèbres de l'enfer.

CHAPITRE XII.

De la retraite spirituelle.

C'est ici, chère Philothée, où je vous souhaite fort affectionnée à suivre mon conseil, car en cet article consiste l'un des plus assurés moyens de votre avancement spirituel.

Rappelez, le plus souvent que vous pourrez parmi la journée, votre esprit en la présence de Dieu, par l'une des quatre façons que je vous ai marquées. Regardez ce que Dieu fait, et ce que vous faites : vous verrez ses yeux tournés de votre côté, et perpétuellement fixés sur vous par un amour incomparable. O Dieu ! ce direz-vous, pourquoi ne vous regardé-je toujours comme toujours vous me regardez? Pourquoi

pensez-vous en moi si souvent, mon Seigneur? et pourquoi pensé-je si peu souvent en vous? Où sommes-nous, ô mon âme? notre vraie place, c'est Dieu, et où est-ce que nous nous trouvons?

Comme les oiseaux ont des nids sur les arbres pour faire leur retraite quand ils en ont besoin, et les cerfs ont leurs buissons et leurs forts dans lesquels ils se resserrent et mettent à couvert, prenant la fraîcheur de l'ombre en été; ainsi, Philothée, nos cœurs doivent prendre et choisir quelque place chaque jour, ou sur le mont de Calvaire, ou ès plaies de Notre-Seigneur, ou en quelque autre lieu proche de lui, pour y faire leur retraite à toutes sortes d'occasions, et là s'alléger et récréer entre les affaires extérieures, et pour y être comme dans un fort, afin de se défendre des tentations. Bienheureuse sera l'âme qui pourra dire en vérité à Notre-Seigneur: Vous êtes ma maison de refuge, mon rempart assuré, mon toit contre la pluie, et mon ombre contre la chaleur.

Ressouvenez-vous donc, Philothée, de faire toujours plusieurs retraites en la solitude de votre cœur, pendant que corporellement vous

êtes parmi les conversations et affaires : cette solitude mentale ne peut nullement être empêchée par la multitude de ceux qui sont autour de vous; car ils ne sont pas autour de votre cœur, ains autour de votre corps, si que votre cœur demeure lui tout seul en la présence de Dieu seul. C'est l'exercice que faisait le roi David parmi tant d'occupations qu'il avait, comme il témoigne par mille traits de ses psaumes, comme quand il dit : *O Seigneur, et moi je suis toujours avec vous, je vois mon Dieu toujours devant moi; j'ai élevé mes yeux à vous, ô mon Dieu, qui habitez aux ciel; mes yeux sont toujours à Dieu.*

Et aussi les conversations ne sont pas ordinairement si sérieuses, qu'on ne puisse de temps en temps en retirer le cœur pour le remettre en cette divine solitude.

Les père et mère de sainte Catherine de Sienne, lui ayant ôté toute commodité du lieu et de loisir pour prier et méditer, Notre-Seigneur l'inspira de faire un petit oratoire intérieur en son esprit, dedans lequel se retirant mentalement, elle pût, parmi les affaires exté-

rieures, vaquer à cette sainte solitude cordiale; et depuis, quand le monde l'attaquait, elle n'en recevait nulle incommodité, parce, disait-elle, qu'elle s'enfermait dans son cabinet intérieur, où elle se consolait avec son céleste époux. Aussi dès lors elle conseillait à ses enfants spirituels de se faire une chambre dans le cœur, et d'y demeurer.

Retirez donc quelquefois votre esprit dedans votre cœur, où, séparée de tous les hommes, vous puissiez traiter cœur à cœur de votre âme avec son Dieu, pour dire avec David : *J'ai veillé, et ai été semblable au pélican de la solitude; j'ai été fait comme le chat-huant ou le hibou dans les masures, et comme le passereau solitaire au toit.* Lesquelles paroles, outre leur sens littéral (qui témoigne que ce grand roi prenait quelques heures pour se tenir solitaire en la contemplation des choses spirituelles), nous montrent en leur sens mystique trois excellentes retraites, et comme trois hermitages, dans lesquels nous pouvons exercer notre solitude à l'imitation de notre Sauveur, lequel sur le mont de Calvaire fut comme le pélican de la

solitude, qui de son sang ravive ses poussins morts; en sa nativité dans une établerie déserte, il fut comme le hibou dedans la masure, plaignant et pleurant nos fautes et péchés; et au jour de son ascension, il fut comme le passereau, se retirant et volant au ciel, qui est comme le toit du monde; et en tous ces trois lieux, nous pouvons faire nos retraites emmi les tracas des affaires. Le bienheureux Elzéar, comte d'Arian en Provence, ayant été longuement absent de sa dévote et chaste Delphine, elle lui envoya un homme exprès pour savoir des nouvelles de sa santé, et il lui fit réponse : Je me porte fort bien, ma chère femme. Que si vous me voulez voir, cherchez-moi en la plaie du côté de notre doux Jésus; car c'est là où j'habite, et où vous me trouverez; ailleurs, vous me chercherez pour néant. C'était un chevalier chrétien, celui-là!

CHAPITRE XIII.

Des aspirations, oraisons jaculatoires et bonnes pensées.

On se retire en Dieu, parce qu'on aspire à lui, et on y aspire pour y s'y retirer ; si que l'aspiration en Dieu et la retraite spirituelle s'entretiennent l'une et l'autre, et toutes deux proviennent et naissent des bonnes pensées.

Aspirez donc bien souvent en Dieu, Philotée, par des courts mais ardents élancements de votre cœur ; admirez sa beauté, invoquez son aide; jetez-vous en esprit aux pieds de la croix, adorez sa bonté, interrogez-le souvent de votre sasalut, donnez-lui mille fois le jour votre âme, fixez vos yeux intérieurs sur sa douceur, tendez-lui la main comme un petit enfant à son père, afin qu'il vous conduise ; mettez-le sur votre poitrine comme un bouquet délicieux ; plantez-le en votre âme comme un étendard, et faites mille sortes de divers mouvements de votre cœur, pour vous donner de l'amour de Dieu, et vous

exciter à une passionnée et tendre dilection de ce divin époux.

On fait ainsi les oraisons jaculatoires, que le grand saint Augustin conseille si soigneusement à la dévote dame Proba. Philothée, notre esprit s'adonnant à la hantise, privauté et familiarité de son Dieu, se parfumera tout de ses perfections; et si cet exercice n'est point malaisé : car il se peut entrelacer en toutes nos affections et occupations, sans aucunement les incommoder; d'autant que soit en la retraite spirituelle, soit en ces élancements intérieurs, on ne fait que de petits et courts divertissements, qui n'empêchent nullement, ains servent de beaucoup à la poursuite de ce que nous faisons. Le pèlerin qui prend un peu de vin pour réjouir son cœur, et rafraîchir sa bouche, bien qu'il s'arrête un peu pour cela, ne rompt pourtant pas son voyage, ains prend de la force pour le plus vitement et aisément parachever, ne s'arrêtant que pour mieux aller.

Plusieurs ont ramassé beaucoup d'aspirations vocales, qui vraiment sont fort utiles, mais, par mon avis, vous ne vous astreindrez point à au-

cune sorte de parole, ains prononcerez ou de cœur ou de bouche celles que l'amour vous suggérera sur-le-champ, car il vous en fournira tant que vous voudrez. Il est vrai qu'il y a certains mots qui ont une force particulière pour contenter le cœur en cet endroit, comme sont les élancements semés si dru dedans les psaumes de David, les invocations diverses du nom de Jésus, et les traits d'amour qui sont imprimés au Cantique des cantiques; les chansons spirituelles servent encore à même intention, pourvu qu'elles soient chantées avec attention.

Enfin, comme ceux qui sont amoureux d'un amour humain et naturel ont presque toujours leurs pensées tournées du côté de la chose aimée, leur cœur plein d'affection envers elle, leur bouche remplie de ses louanges, et qu'en son absence ils ne perdent point d'occasion de témoigner leurs passions par lettres, et ne trouvent point d'arbre sur l'écorce duquel ils n'écrivent le nom de ce qu'ils aiment; ainsi ceux qui aiment Dieu ne peuvent cesser de penser en lui, respirer pour lui, aspirer à lui et parler de lui, et voudraient, s'il était possible, graver sur la

poitrine de toutes les personnes du monde, le saint et sacré nom de Jésus.

A quoi même toutes les choses invitent, et n'y a créature qui ne leur annonce la louange de leur bien-aimé : et comme dit saint Augustin après saint Antoine, tout ce qui est au monde leur parle d'un langage muet, mais fort intelligible en faveur de leur amour. Toutes choses les provoquent à de bonnes pensées, desquelles par après naissent force saillies et aspirations en Dieu. En voici quelques exemples : Saint Grégoire, évêque de Naziance, ainsi que lui-même racontait à son peuple, se promenant sur le rivage de la mer, considérait comme les ondes s'avançant sur la grève laissaient des coquilles et petits cornets, tiges d'herbes, petites huîtres, et semblables brouilleries que la mer rejetait, et par manière de dire crachait dessus le bord, puis revenant par des autres vagues, elle reprenait et engloutissait derechef une partie de tout cela, tandis que les rochers des environs demeuraient fermes et immobiles, quoique les eaux vinssent battre contre iceux. Or, sur cela, il fit cette belle pensée, que les faibles, comme coquilles,

cornets et tiges d'herbes, se laissent emporter, tantôt à l'affliction, tantôt à la consolation, à la merci des ondes et vagues de la fortune ; mais que les grands courages demeurent fermes, et immobiles à toutes sortes d'orages ; et de cette pensée il fit naître ces élancements de David : *O Seigneur, sauvez-moi, car les eaux ont pénétré jusques à mon âme : O Seigneur, délivrez-moi du profond des eaux ; je suis porté au profond de la mer, et la tempête m'a submergé :* car alors il était en affliction pour la malheureuse usurpation que Maximus avait entreprise sur son évêché. Saint Fulgence, évêque de Ruspe, se trouvant en une assemblée générale de la noblesse romaine, que Théodoric, roi des Goths, haranguait, et voyant la splendeur de tant de seigneurs qui étaient en rang, chacun selon sa qualité : « O Dieu ! dit-il, combien doit être belle la Jérusalem céleste, puisqu'ici-bas on voit si pompeuse Rome la terrestre ; et si en ce monde tant de splendeur est concédée aux amateurs de la vanité, quelle gloire doit être réservée en l'autre monde aux contemplateurs de la vérité ! « On dit que saint Anselme,

archevêque de Cantorbéry) (duquel la naissance a grandement honoré nos montagnes), était admirable en cette pratique de bonnes pensées. Un levraut pressé des chiens accourut sous le cheval de ce saint prélat, qui pour lors voyageait, comme à un refuge que le péril imminent de la mort lui suggérait, et les chiens clabaudant tout autour, n'osaient entreprendre de violer l'immunité à laquelle leur proie avait eu recours : spectacle certes extraordinaire, qui faisait rire tout le train, tandis que le grand Anselme, pleurant et gémissant : « Ah ! vous riez, disait-il; mais la pauvre bête ne rit pas; les ennemis de l'âme poursuivie et mal menée par divers détours en toutes sortes de péchés, l'attendent au détroit de la mort pour la ravir et dévorer; et elle, tout effrayée, cherche partout secours et refuge; que si elle n'en trouve point, ses ennemis s'en moquent et s'en rient. » Ce qu'ayant dit, il s'en alla soupirant. Constantin-le-Grand écrivit honorablement à saint Antoine, de quoi les religieux qui étaient autour de lui furent fort étonnés; et il leur dit : « Comment admirez-vous qu'un roi écrive à un homme ? Admirez plutôt de quoi Dieu éter-

nel a écrit sa loi aux mortels, ains leur a parlé bouche à bouche en la personne de son Fils. » Saint François voyant une brebis toute seule emmi un troupeau de boucs : « Regardez, dit-il à son compagnon, comme cette pauvre petite brebis est douce parmi ces chèvres ! Notre-Seigneur allait ainsi doux et humble entre les pharisiens. » Et voyant une autre fois un petit aignelet mangé par un pourceau : « Eh ! petit aignelet, dit-il tout en pleurant, que tu représentes vivement la mort de mon Sauveur ! »

Ce grand personnage de notre âge, François Borgia, pour lors encore duc de Candie, allant à la chasse, faisait mille dévotes conceptions. « J'admirais, disait-il lui-même par après, comme les faucons reviennent sur le poing, se laissent couvrir les yeux, et attacher à la perche, et que les hommes se rendent si revêches à la voix de de Dieu. » Le grand saint Basile dit que la rose emmi les épines fait cette remontrance aux hommes: *Ce qui est de plus agréable en ce monde, ô mortels, est mêlé de tristesse : rien n'y est pur; le regret est toujours collé à l'allégresse, la viduité au mariage, le soin à la fertilité,*

l'ignominie à la gloire, la dépense aux honneurs, le dégoût aux délices, et la maladie à la santé. C'est une belle fleur, dit ce saint personnage, *que la rose ; mais elle me donne une grande tristesse, m'avertissant de mon péché, pour lequel la terre a été condamnée de porter des épines.* Une âme dévote regardant un ruisseau, et y voyant le ciel représenté avec les étoiles en une nuit bien sereine : « O mon Dieu ! dit-elle, ces mêmes étoiles seront dessous mes pieds, quand vous m'aurez logée dans vos saints tabernacles ; et comme les étoiles du ciel sont représentées en la terre, ainsi les hommes de la terre sont représentés au ciel en la vive fontaine de la charité divine. » L'autre, voyant un fleuve flotter, s'écriait ainsi : « Mon âme n'aura jamais repos qu'elle ne se soit abîmée dedans la mer de la divinité, qui est son origine. » Et sainte Françoise considérant un agréable ruisseau, sur le rivage duquel elle s'était agenouillée pour prier, fut ravie en extase, répétant plusieurs fois ces paroles tout bellement : « La grâce de mon Dieu coule ainsi doucement et suavement comme un petit ruisseau. » Un autre, voyant les arbres

fleuris, soupirait : « Pourquoi suis-je seul défleuri au jardin de l'Église ? » Un autre, voyant des petits poussins ramassés sous leur mère : « O Seigneur ! dit-il, conservez-nous sous l'ombre de vos ailes. » L'autre, voyant le tourne-soleil, dit : « Quand sera-ce, mon Dieu, que mon âme suivra les attraits de votre bonté ? » Et voyant des pensées de jardin, belles à la vue, mais sans odeur : « Eh ! dit-il, telles sont mes cogitations, belles à dire, mais sans effet ni production. »

Voilà, ma Philothée, comme l'on tire les bonnes pensées et les saintes aspirations de ce qui se présente en la variété de cette vie mortelle. Malheureux sont ceux qui détournent les créatures de leur créateur pour les contourner au péché ! Bienheureux sont ceux qui contournent les créatures à la gloire de leur créateur, et emploient leur vanité à l'honneur de la vérité ! *Certes*, dit saint Grégoire de Naziance, *j'ai accoutumé de rapporter toutes choses à mon profit spirituel.* Lisez le dévot épitaphe que saint Jérôme a fait de sa sainte Paule ; car c'est belle chose à voir, comme il est tout parsemé des as-

pirations et conceptions sacrées qu'elle faisait à toutes sortes de rencontres.

Or, en cet exercice de la retraite spirituelle et des oraisons jaculatoires, gît la grande œuvre de la dévotion; il peut suppléer au défaut de toutes les autres oraisons; mais le manquement d'icelui ne peut presque point être réparé par aucun autre moyen. Sans icelui, on ne peut pas bien faire la vie contemplative, et ne saurait-on que mal faire la vie active; sans icelui le repos n'est qu'oisiveté, et le travail qu'embarrassement : c'est pourquoi je vous conjure de l'embrasser de tout votre cœur, sans jamais vous en départir.

CHAPITRE XIV.

De la très-sainte messe, et comment il la faut ouïr.

Je ne vous ai encore point parlé du soleil des exercices spirituels, qui est le très-saint sacré et très-souverain sacrifice et sacrement de la

messe, centre de la religion chrétienne, cœur de la dévotion, âme de la piété, mystère ineffable qui comprend l'abîme de la charité divine, et par lequel Dieu, s'appliquant réellement à nous, nous communique magnifiquement ses grâces et faveurs.

I. L'oraison faite en l'union de ce divin sacrifice a une force indicible ; de sorte, Philothée, que par icelui l'âme abonde en célestes faveurs, comme appuyée sur son bien-aimé, qui la rend si pleine d'odeurs et suavités spirituelles, qu'elle ressemble à une colonne de fumée de bois aromatique, de la myrrhe, de l'encens, et de toutes les poudres du parfumeur, comme il est dit ès Cantiques.

II. Faites donc toutes sortes d'efforts pour assister tous les jours à la sainte messe, afin d'offrir avec le prêtre le sacrifice de votre Rédempteur à Dieu son père, pour vous et pour toute l'Église : toujours les anges en grand nombre s'y trouvent présents, comme dit saint Jean Chrysostome, pour honorer ce saint mystère ; et nous y trouvant avec eux, et avec une même intention, nous ne pouvons que recevoir beau-

coup d'influences propices par une telle société: les chœurs de l'église triomphante et ceux de l'église militante se viennent attacher et joindre à Notre-Seigneur en cette divine action, pour, avec lui, en lui et par lui, ravir le cœur de Dieu le père, et rendre sa miséricorde toute nôtre. Quel bonheur à une âme de contribuer dévotement ses affections pour un bien si précieux et désirable !

III. Si par quelque force forcée vous ne pouvez pas vous rendre présente à la célébration de ce souverain sacrifice, d'une présence réelle, au moins faut-il que vous y portiez votre cœur pour y assister d'une présence spirituelle. A quelque heure donc du matin allez en esprit, si vous ne pouvez autrement, en l'église; unissez votre intention à celle de tous les chrétiens, et faites les mêmes actions intérieures au lieu où vous êtes, que vous feriez si vous étiez réellement présente à l'office de la sainte messe en quelque église.

IV. Or, pour ouïr, ou réellement ou mentalement, la sainte messe comme il est convenable, 1° dès le commencement jusques à ce que

le prêtre se soit mis à l'autel, faites avec lui la préparation, laquelle consiste à se mettre en la présence de Dieu, reconnaître votre indignité, et demander pardon de vos fautes; 2° depuis que le prêtre est à l'autel jusques à l'Évangile, considérez la venue et la vie de Notre-Seigneur en ce monde, par une simple et générale considération; 3° depuis l'Évangile jusques après le *Credo*, considérez la prédication de notre Sauveur, protestez de vouloir vivre et mourir en la foi et obéissance de sa sainte parole, et en l'union de la sainte Église catholique; 4° depuis le *Credo* jusques au *Pater noster*, appliquez votre cœur aux mystères de la mort et passion de notre Rédempteur, qui sont actuellement et essentiellement représentés en ce saint sacrifice, lequel, avec le prêtre et avec le reste du peuple, vous offrirez à Dieu le père pour son honneur et pour notre salut; 5° depuis le *Pater noster* jusques à la communion, efforcez-vous de faire mille désirs de votre cœur, souhaitant ardemment d'être à jamais jointe et unie à notre Sauveur par amour éternel; 6° depuis la communion jusques à la fin, remerciez sa divine

majesté de son incarnation, de sa vie, de sa mort, de sa passion, et de l'amour qu'il nous témoigne en ce saint sacrifice, le conjurant par icelui de vous être à jamais propice, à vos parents, à vos amis, et à toute l'Église; et vous humiliant de tout votre cœur, recevez dévotement la bénédiction divine que Notre-Seigneur vous donne par l'entremise de son officier.

Mais si vous voulez pendant la messe faire votre méditation sur les mystères que vous allez suivant de jour en jour, il ne sera pas requis que vous vous divertissiez à faire ces particulières actions, ains suffira qu'au commencement vous dressiez votre intention à vouloir adorer et offrir ce saint sacrifice par l'exercice de votre méditation et oraison, puisqu'en toute méditation se trouvent les actions susdites, ou expressément, ou tacitement et virtuellement.

CHAPITRE XV.

Des autres exercices publics et communs.

Outre cela, Philothée, les fêtes et dimanches

il faut assister à l'office des heures et des vêpres, tant que votre commodité le permettra; car ces jours-là sont dédiés à Dieu, et il faut bien faire plus d'actions à son honneur et gloire en iceux, que non pas ès autres jours. Vous sentirez mille douceurs de dévotion par ce moyen, comme faisait saint Augustin, qui témoigne en ses *Confessions* qu'oyant les divins offices au commencement de sa conversion, son cœur se fondait en suavité, et ses yeux en larmes de piété. Et puis (afin que je le dise une fois pour toutes), il y a toujours plus de bien et de consolation aux offices publics de l'Église, que non pas aux actions particulières, Dieu ayant ainsi ordonné que la communion serait préférée à toute sorte de particularités.

Entrez volontiers aux confréries du lieu où vous êtes, et particulièrement en celles desquelles les exercices apportent plus de fruit et d'édification; car en cela vous ferez une sorte d'obéissance fort agréable à Dieu; d'autant qu'encore que les confréries ne soient pas commandées, elles sont néanmoins recommandées par l'Église, laquelle, pour témoigner qu'elle

désire que plusieurs s'y enrôlent, donne des indulgences et autres priviléges aux confrères. Et puis c'est toujours une chose fort charitable de concourir avec plusieurs, et coopérer aux autres pour leurs bons desseins; et bien qu'il puisse arriver que l'on fît d'aussi bons exercices à part soi, comme l'on fait aux confréries en commun, et que peut-être l'on goûtât plus de les faire en particulier, si est-ce que Dieu est plus glorifié de l'union et contribution que nous faisons de nos bienfaits avec nos frères et prochains.

J'en dis de même de toutes sortes de prières et dévotions publiques, auxquelles, tant qu'il nous est possible, nous devons porter notre bon exemple pour l'édification du prochain, et notre affection pour la gloire de Dieu et l'intention commune.

CHAPITRE XVI.

Qu'il faut honorer et invoquer les saints.

Puisque Dieu nous envoie bien souvent les

inspirations par ses anges, nous devons aussi lui renvoyer fréquemment nos inspirations par la même entreprise. Les saintes âmes des trépassés qui sont en paradis avec les anges, et, comme dit Notre-Seigneur, égales et pareilles aux anges, font aussi le même office d'inspirer en nous, et d'aspirer pour nous par leurs saintes oraisons. Ma Philothée, joignons nos cœurs à ces célestes esprits et âmes bienheureuses : comme les petits rossignols apprennent à chanter avec les grands, ainsi, par le sacré commerce que nous ferons avec les saints, nous saurons bien mieux prier et chanter les louanges divines : *Je psalmodierai*, disait David, *à la vue des anges.*

Honorez, révérez et respectez d'un amour spécial, la sacrée et glorieuse Vierge Marie ; elle est mère de notre souverain Père, et par conséquent notre grand'mère. Recourons donc à elle ; et, comme ses petits enfants, jetons-nous à son giron avec une confiance parfaite, à tous moments, à toutes occurrences ; réclamons cette douce mère, invoquons son amour mater-

nel, et, tâchant d'imiter ses vertus, ayons en son endroit un vrai cœur filial.

Rendez-vous fort familière avec les anges; voyez-les souvent invisiblement présents à votre vie, et surtout aimez et révérez celui du diocèse auquel vous êtes, ceux des personnes avec lesquelles vous vivez, et spécialement le vôtre: suppliez-les souvent, louez-les ordinairement, et employez leur aide et secours en toutes vos affaires, soit spirituelles, soit temporelles, afin qu'ils coopèrent à vos intentions.

Le grand Pierre Faure, premier prêtre, premier prédicateur, premier lecteur de théologie de la sainte compagnie du nom de Jésus, et premier compagnon du B. Ignace, fondateur d'icelle, venant un jour d'Allemagne, où il avait fait de grands services à la gloire de Notre-Seigneur, et passant en ce diocèse, lieu de sa naissance, racontait qu'ayant traversé plusieurs lieux hérétiques, il avait reçu mille consolations d'avoir salué, en abordant chaque paroisse, les anges protecteurs d'icelle, lesquels il avait connu sensiblement lui avoir été propices, soit pour le garantir des embûches des hérétiques, soit pour

lui rendre plusieurs âmes douces et dociles à recevoir la doctrine du salut. Et disait cela avec tant de recommandation, qu'une damoiselle, lors jeune, l'ayant ouï de sa bouche, le récitait, il n'y a que quatre ans, c'est-à-dire, plus de soixante ans après, avec un extrême sentiment. Je fus consolé, cette année passée, de consacrer un autel sur la place en laquelle Dieu fit naître ce bienheureux homme, au petit village du Vivaret, entre nos plus âpres montagnes.

Choisissez quelques saints particuliers, la vie desquels vous puissiez mieux savourer et imiter, et en l'intercession desquels vous ayez une particulière confiance. Celui de votre nom vous est déjà tout assigné dès votre baptême.

CHAPITRE XVII.

Comme il faut ouïr et lire la parole de Dieu.

Soyez dévote à la parole de Dieu : soit que vous l'écoutiez en devis familiers avec vos amis spirituels, soit que vous l'écoutiez au sermon, oyez-la toujours avec attention et révé-

rence; faites-en bien profit, et ne permettez pas qu'elle tombe à terre; ains recevez-la comme un précieux baume dans votre cœur, à l'imitation de la très-sainte Vierge, qui conservait soigneusement dedans le sien toutes les paroles que l'on disait à la louange de son enfant. Et souvenez-vous que Notre-Seigneur recueille les paroles que nous lui disons en nos prières, à mesure que nous recueillons celles qu'il nous dit par la prédication.

Ayez toujours auprès de vous quelque beau livre de dévotion, comme sont ceux de saint Bonaventure, de Gerson, de Denis le Chartreux, de Louis Blosius, de Grenade, de Stella, d'Arias, de Pinelli, de Dupont, d'Avila, le Combat spirituel, les Confessions de saint Augustin, les Épîtres de saint Jérôme, et semblables, et lisez-en tous les jours un peu avec grande dévotion, comme si vous lisiez des lettres missives que les Saints vous eussent envoyées du ciel pour vous montrer le chemin, et vous donner le courage d'y aller. Lisez aussi les histoires et vies des Saints, èsquelles, comme dans un miroir, vous verrez le portrait de la vie chrétienne; et accommodez leurs

actions à votre profit, selon votre vocation : car bien que beaucoup des actions des saints ne soient pas absolument imitables par ceux qui vivent emmi le monde, si est-ce que toutes peuvent être suivies ou de près ou de loin : la solitude de saint Paul, premier hermite, est imitée en vos retraites spirituelles et réelles, desquelles nous parlerons et avons parlé ci-dessus ; l'extrême pauvreté de saint François, par les pratiques de la pauvreté, telles que nous les marquerons ; et ainsi des autres. Il est vrai qu'il y a certaines histoires qui donnent plus de lumière pour la conduite de notre vie que d'autres ; comme la vie de la bienheureuse mère Thérèse, laquelle est admirable pour cela ; les vies des premiers jésuites ; celles de saint Charles Borromée, archevêque de Milan ; de saint Louis, de saint Bernard ; les chroniques de saint François, et autres pareilles. Il y en a d'autres où il y a plus de sujets d'admiration que d'imitation, comme celle de sainte Marie Égyptienne, de saint Siméon Stylite, des deux saintes Catherine de Sienne et de Gênes, de sainte Angèle, et autres telles, lesquelles ne laissent pas néanmoins

de donner un grand goût général du saint amour de Dieu.

CHAPITRE XVIII.

Comme il faut recevoir les inspirations.

Nous appelons inspirations tous les attraits, mouvements, reproches et remords intérieurs, lumières et connaissances que Dieu fait en nous, prévenant notre cœur en ses bénédictions ; par son soin et amour paternel, afin de nous réveiller, exciter, pousser et attirer aux saintes vertus, à l'amour céleste, aux bonnes résolutions ; bref, à tout ce qui nous achemine à notre bien éternel. C'est ce que l'époux appelle heurter à la porte, et parler au cœur de son épouse, la réveiller quand elle dort, la crier et la réclamer quand elle est absente, l'inviter à son miel, et à cueillir des pommes et des fleurs en son jardin, et à faire résonner sa douce voix à ses oreilles. J'ai besoin d'une similitude pour me bien faire entendre.

Pour l'entière résolution d'un mariage, trois actions doivent entrevenir, quant à la damoiselle que l'on veut marier ; car, premièrement, on lui propose le parti ; secondement, elle agrée la proposition, et en troisième lieu, elle consent. Ainsi, Dieu voulant faire en nous, par nous et avec nous, quelque action de grande charité, premièrement, il nous la propose par son inspiration ; secondement, nous l'agréons ; troisièmement, nous y consentons. Car, comme pour descendre au péché il y a trois degrés, la tentation, la délectation et le consentement, aussi y en a-t-il trois pour monter à la vertu, l'inspiration, qui est contraire à la tentation, la délectation en l'inspiration, qui est contraire à la délectation de la tentation, et le consentement à l'inspiration, qui est contraire au consentement à la tentation.

Quand l'inspiration durerait tout le temps de notre vie, nous ne serions pourtant nullement agréables à Dieu; si nous n'y prenons plaisir; au contraire, sa divine Majesté en serait offensée, comme il le fut contre les Israélites, auprès desquels il fut quarante ans, comme il dit, les solli-

citant à se convertir, sans que jamais ils y voulussent entendre, dont il jura contre eux en son ire, qu'oncques ils n'entreraient en son repos. Aussi le gentilhomme qui aurait longuement servi une damoiselle serait bien fort désobligé si, après cela, elle ne voulait aucunement entendre au mariage qu'il désire.

Le plaisir qu'on prend aux inspirations est un grand acheminement à la gloire de Dieu, et déjà on commence à plaire par icelui à sa divine majesté : car si bien cette délectation n'est pas encore un entier consentement, c'est une certaine disposition à icelui; et si c'est un bon signe et chose fort utile de se plaire à ouïr la parole de Dieu, qui est comme une inspiration extérieure, c'est chose bonne aussi et agréable à Dieu de se plaire en l'inspiration intérieure. C'est ce plaisir duquel parlant l'épouse sacrée, elle dit : *Mon âme s'est fondue d'aise, quand mon bien-aimé a parlé.*

Aussi le gentilhomme est déjà fort content de la damoiselle qu'il sert, et se sent favorisé, quand il voit qu'elle se plaît en son service.

Mais enfin, c'est le consentement qui parfait

l'acte vertueux; car si étant inspirés, et nous étant plus dans l'inspiration, nous refusons néanmoins par après le consentement à Dieu, nous sommes extrêmement méconnaissants, et offensons grandement sa divine Majesté; car il semble bien qu'il y ait plus de mépris. Ce fut ce qui arriva à l'épouse; car quoique la douce voix de son bien-aimé lui eût touché le cœur d'un saint aise, si est-ce néanmoins qu'elle ne lui ouvrit pas la porte, mais s'en excusa d'une excuse frivole; de quoi l'époux justement indigné passa outre, et la quitta : aussi le gentilhomme qui, après avoir longuement recherché une damoiselle, et lui avoir rendu son service agréable, enfin serait rejeté et méprisé, aurait bien plus de sujets de mécontentement, que si la recherche n'avait point été agréée ni favorisée. Résolvez-vous, Philothée, d'accepter de bon cœur toutes les inspirations qu'il plaira à Dieu de vous faire; et, quand elles arriveront, recevez-les comme les ambassadeurs du roi céleste, qui désire contracter mariage avec vous : oyez paisiblement leurs propositions, considérez l'amour

avec lequel vous êtes inspirée, et caressez la sainte inspiration.

Consentez, mais d'un consentement plein, amoureux et constant, à la sainte inspiration; car en cette sorte, Dieu, que vous ne pouvez obliger, se tiendra pour fort obligé à votre affection. Mais, avant que de consentir aux inspirations des choses importantes ou extraordinaires, afin de n'être point trompée, conseillez-vous toujours à votre guide, à ce qu'il examine si l'inspiration est vraie ou fausse; d'autant que l'ennemi voyant une âme prompte à consentir aux inspirations, lui en propose bien souvent de fausses pour la tromper; ce qu'il ne peut jamais faire, tandis qu'avec humilité elle obéira à son conducteur.

Le consentement étant donné, il faut avec un grand soin procurer les effets, et venir à l'exécution de l'inspiration, qui est le comble de la vraie vertu; car d'avoir le consentement dedans le cœur, sans venir à l'effet d'icelui, ce serait comme de planter une vigne sans vouloir qu'elle fructifiât.

Or, à tout ceci sert merveilleusement de bien

pratiquer l'exercice du matin, et les retraites spirituelles que j'ai marquées ci-dessus; car par ce moyen nous nous préparons à faire le bien, d'une préparation non-seulement générale, mais aussi particulière.

CHAPITRE XIX.

De la sainte Confession.

Notre Sauveur a laissé à son Église le sacrement de pénitence et de confession, afin qu'en icelui nous nous lavions de toutes nos iniquités, toutes fois et quantes que nous en serons souillés. Ne permettez donc jamais, Philothée, que votre cœur demeure long-temps infecté de péché, puisque vous avez un remède si présent et facile. La lionne qui a été accostée du léopard, va vitement se laver pour ôter la puanteur que cette accointance lui a laissée, afin que le lion venant, n'en soit point offensé et irrité. L'âme qui a consenti au péché, doit avoir horreur de soi-même, et se nettoyer au plus tôt, pour le

respect qu'elle doit porter aux yeux de sa divine Majesté, qui la regarde. Mais pourquoi mourons-nous de la mort spirituelle, puisque nous avons un remède si souverain?

Confessez-vous humblement et dévotement tous les huit jours; et toujours, s'il se peut, quand vous communierez, encore que vous ne sentiez point en votre conscience aucun reproche de péché mortel; car par la confession vous ne recevrez pas seulement l'absolution des péchés véniels que vous confesserez, mais aussi une grande force pour les éviter à l'avenir, une grande lumière pour les bien discerner, et une grâce abondante pour réparer toute la perte qu'ils vous avaient apportée. Vous pratiquerez la vertu d'humilité, d'obéissance, de simplicité et de charité, et en cette seule action de confession, vous exercerez plus de vertu qu'en nulle autre.

Ayez toujours un vrai déplaisir des péchés que vous confesserez, pour petits qu'ils soient avec une ferme résolution de vous en corriger à l'avenir. Plusieurs se confessant par coutume des péchés véniels, et comme par manière d'agen-

cement, sans penser nullement à s'en corriger, en demeurent toute leur vie chargés, et par ce moyen perdent beaucoup de biens, et profits spirituels. Si donc vous vous confessez d'avoir menti, quoique sans nuisance, ou d'avoir dit quelque parole déréglée, ou d'avoir trop joué, repentez-vous en, et ayez ferme propos de vous en amender; car c'est un abus de se confesser de quelque sorte de péché, soit mortel, soit véniel, sans vouloir s'en purger, puisque la confession n'est instituée que pour cela.

Ne faites pas seulement ces accusations superficielles que plusieurs font par routine: « Je n'ai pas aimé Dieu tant que je devais; je n'ai pas prié avec tant de dévotion que je devais; je n'ai pas chéri le prochain comme je devais; je n'ai pas reçu les sacrements avec la révérence que je devais; et telles semblables. » La raison est, ce qu'en disant cela, vous ne direz rien de particulier, qui puisse faire entendre au confesseur l'état de votre conscience; d'autant que tous les saints du paradis, et tous les hommes de la terre, pourraient dire les mêmes choses s'ils se confessaient. Regardez donc quel sujet

particulier vous avez de faire ces accusations-là ; et, lorsque vous l'aurez découvert, accusez-vous du manquement que vous aurez commis, tout simplement et naïvement. Par exemple, vous vous accusez de n'avoir pas chéri le prochain comme vous deviez ; c'est peut-être parce qu'ayant vu quelque pauvre fort nécessiteux, lequel vous pouviez aisément secourir et consoler, vous n'en avez eu nul soin : eh bien ! accusez-vous de cette particularité, et dites : Ayant vu un pauvre nécessiteux, je ne l'ai pas secouru comme je pouvais, par négligence, ou par dureté de cœur, ou par mépris, selon que vous connaîtrez l'occasion de cette faute. De même, ne vous accusez pas de n'avoir pas prié Dieu avec telle dévotion comme vous devez ; mais si vous avez eu des distractions volontaires, ou que vous ayez négligé de prendre le lieu, le temps et la contenance requise pour avoir l'attention en la prière, accusez-vous en tout simplement, selon que vous trouverez y avoir manqué, sans alléguer cette généralité, qui ne fait ni froid ni chaud en la confession.

Ne vous contentez pas de dire vos péchés vé-

niels quant au fait, mais accusez-vous du motif qui vous a induite à les commettre. Par exemple, ne vous contentez pas de dire que vous avez menti sans intéresser personne ; mais dites si ç'a été ou par vaine gloire, afin de vous louer et excuser, ou par vaine joie, ou par opiniâtreté : si vous avez péché à jouer, expliquez si ç'a été pour le désir du gain, ou pour le plaisir de la conversation ; et ainsi des autres. Dites si vous vous êtes longuement arrêtée en votre mal, d'autant que la longueur du temps accroît pour l'ordinaire de beaucoup le péché, y ayant bien de la différence entre une vanité passagère qui se sera écoulée en notre esprit l'espace d'un quart d'heure, et celle en laquelle notre cœur aura trempé un jour, deux jours, trois jours. Il faut donc dire le fait, le motif et la durée de nos péchés ; car encore que communément on ne soit pas obligé d'être si pointilleux en la déclaration des péchés véniels, et que même on ne soit pas tenu absolument de les confesser, si est-ce que ceux qui veulent bien épurer leurs âmes, pour mieux atteindre à la sainte dévotion, doivent être soigneux de bien faire con-

naître au médecin spirituel le mal, pour petit qu'il soit, duquel ils veulent être guéris.

N'épargnez point de dire ce qui est requis pour bien faire entendre la qualité de votre offense; comme le sujet que vous avez eu de vous mettre en colère, ou de supporter quelqu'un en son vice. Par exemple : un homme lequel me déplaît, me dira quelque légère parole pour rire; je la prendrai en mauvaise part, et me mettrai en colère; que si un autre qui m'eût été agréable en eût dit une plus âpre, je l'eusse prise en bonne part; je n'épargnerai donc point de dire : Je me suis relâchée à dire des paroles de courroux contre une personne, ayant pris de lui en mauvaise part quelque chose qu'il m'a dit, non point pour la qualité des paroles, mais parce que celui-là m'était désagréable. Et s'il est encore besoin de particulariser les paroles pour vous bien déclarer, je pense qu'il serait bon de les dire; car s'accusant ainsi naïvement, on ne découvre pas seulement les péchés qu'on a faits, mais aussi les mauvaises inclinations, coutumes, habitudes, et autres racines du péché, au moyen de quoi le père spirituel prend une plus

entière connaissance du cœur qu'il traite, et des remèdes qui lui sont propres. Il faut néanmoins toujours tenir couvert le tiers qui aura coopéré à votre péché, tant qu'il sera possible.

Prenez garde à une quantité de péchés qui vivent et règnent bien souvent insensiblement dedans la conscience, afin que vous les confessiez, et que vous puissiez vous en purger ; et à cet effet, lisez diligemment les chapitres VI, XXVII, XXVIII, XXIX, XXXV et XXXVI de la troisième partie, et le chapitre VIII de la quatrième partie.

Ne changez pas aisément de confesseur ; mais en ayant choisi un, continuez à lui rendre compte de votre conscience aux jours qui sont destinés pour cela, lui disant naïvement et franchement les péchés que vous aurez commis ; et de temps en temps, comme serait de mois en mois, ou de deux mois en deux mois, dites-lui encore l'état de vos inclinations, quoique par icelles vous n'ayez pas péché ; comme si vous étiez tourmentée de la tristesse, du chagrin, ou si vous êtes portée à la joie, aux désirs d'acquérir des biens, et semblables inclinations.

CHAPITRE XX.

De la fréquente Communion.

On dit que Mithridates, roi de Pont, ayant inventé le mithridate, renforça tellement son corps par icelui, que s'essayant par après de s'empoisonner, pour éviter la servitude des Romains, jamais il ne lui fut possible. Le Sauveur a institué ce sacrement très-auguste de l'Eucharistie, qui contient réellement sa chair et son sang, afin que qui le mange vive éternellement. C'est pourquoi, quiconque en use souvent avec dévotion, affermit tellement la santé et la vie de son âme, qu'il est presque impossible qu'il soit empoisonné d'aucune sorte de mauvaise affection. On ne peut être nourri de cette chair de vie, et vivre des affections de mort : si que comme les hommes demeurants au paradis terrestre pouvaient ne mourir point selon le corps, par la force de ce fruit vital que Dieu y avait mis, ainsi peuvent-ils ne point mourir spirituelle-

ment, par la vertu de ce sacrement de vie. Que si les fruits les plus tendres et sujets à corruption, comme sont les cerises, les abricots et les fraises, se conservent aisément toute l'année, étant confits au sucre ou au miel; ce n'est pas merveille si nos cœurs, quoique frêles et imbéciles, sont préservés de la corruption du péché, lorsqu'ils sont sucrés et emmiellés de la chair et du sang incorruptible du Fils de Dieu. O Philothée, les chrétiens qui seront damnés, demeureront sans réplique, lorsque le juste juge leur fera voir le tort qu'ils ont eu de mourir spirituellement, puisqu'il leur était aisé de se maintenir en vie et en santé par la manducation de son corps qu'il leur avait laissé à cette intention. Misérables, dira-t-il, pourquoi êtes-vous morts, ayant à commandement le fruit et la viande de la vie?

De recevoir la communion de l'Eucharistie tous les jours, ni je ne le loue, ni je ne le vitupère; mais de communier tous les jours de dimanche, je le persuade, et en exhorte un chacun, pourvu que l'esprit soit sans aucune affection de péché. Ce sont les propres paroles de

saint Augustin, avec lequel je ne vitupère ni ne loue absolument que l'on communie tous les jours; mais je laisse cela à la discrétion du père spirituel de celui qui se voudra résoudre sur ce point; car la disposition requise pour une si fréquente communion devant être fort exquise, il n'est pas bon de la conseiller généralement. Et parce que cette disposition-là, quoique exquise, se peut trouver en plusieurs bonnes âmes, il n'est pas bon non plus d'en divertir et dissuader généralement un chacun; ainsi cela se doit traiter par la considération de l'état intérieur d'un chacun en particulier, ce serait imprudence de conseiller indistinctement à tous cet usage si fréquent; mais ce serait aussi imprudence de blâmer aucun pour icelui, et surtout quand il suivrait l'avis de quelque digne directeur. La réponse de sainte Catherine de Sienne fut gracieuse, quand lui étant opposé, à raison de sa fréquente communion, que saint Augustin ne louait ni ne vitupérait de communier tous les jours : « Eh bien! dit-elle, puisque saint Augustin ne le vitupère pas, je vous prie

que vous ne le vitupériez pas non plus, et je me contenterai. »

Mais, Philothée, vous voyez que saint Augustin exhorte et conseille bien fort que l'on communie tous les dimanches ; faites-le donc tant qu'il sera possible. Puisque, comme je présuppose, vous n'avez nulle sorte d'affection au péché mortel, ni aucune affection du péché véniel, vous êtes en la vraie disposition que saint Augustin requiert ; et encore plus excellente, parce que non-seulement vous n'avez pas l'affection du péché ; si que, quand votre père spirituel le trouverait bon, vous pourriez utilement communier encore plus souvent que tous les dimanches.

Plusieurs légitimes empêchements peuvent néanmoins vous arriver, non point de votre côté, mais de la part de ceux avec lesquels vous vivez, qui donneraient occasion au sage conducteur de vous dire que vous ne communiez pas si souvent. Par exemple, si vous êtes en quelque sorte de sujétion, et que ceux à qui vous devez de l'obéissance ou de la révérence soient si mal instruits ou si bigearres, qu'ils s'in-

quiètent et troublent de vous voir si souvent communier ; à l'aventure, toutes choses considérées, il sera bon de condescendre en quelque chose à leur infirmité, et ne communier que de quinze jours en quinze jours ; mais cela s'entend en cas qu'on ne puisse aucunement vaincre la difficulté. On ne peut pas bien arrêter ceci en général ; il faut faire ce que le père spirituel dira ; bien que je puisse dire assurément que la plus grande distance des communions est celle de mois en mois, entre ceux qui veulent servir Dieu dévotement.

Si vous êtes bien prudente, il n'y a ni père, ni mère, ni mari, ni femme, qui vous empêche de communier souvent : car, puisque le jour de votre communion, vous ne laisserez pas d'avoir le soin qui est convenable à votre condition ; que vous en serez plus douce et plus gracieuse en leur endroit, et que vous ne leur refuserez nulle sorte de devoirs, il n'y a pas de l'apparence qu'ils veuillent vous détourner de cet exercice, qui ne leur apportera aucune incommodité, sinon qu'ils fussent d'un esprit extrêmement coquilleux et déraisonnable ; c'est en ce cas,

comme j'ai dit, à l'aventure, que votre directeur voudra que vous usiez de condescendance.

Il faut que je dise ce mot pour les gens mariés : Dieu trouvait mauvais, en l'ancienne loi, que les créanciers fissent exaction de ce qu'on leur devait ès jours de fêtes ; mais il ne trouva jamais mauvais que les débiteurs payassent et rendissent leurs devoirs à ceux qui les exigeaient. C'est chose indécente, bien que non pas grand péché, de solliciter le payement du devoir nuptial le jour que l'on s'est communié, mais ce n'est pas chose malséante, ains plutôt méritoire, de le payer. C'est pourquoi, pour la reddition de ce devoir-là, aucun ne doit être privé de la communion, si d'ailleurs sa dévotion le provoque à la désirer. Certes, en la primitive Église, les Chrétiens communiaient tous les jours, quoiqu'ils fussent mariés et bénis de la génération des enfants. C'est pourquoi j'ai dit que la fréquente communion ne donnait nulle sorte d'incommodité, ni aux pères, ni aux femmes, ni aux maris, pourvu que l'âme qui communie soit prudente et discrète. Quant aux maladies corporelles, il n'y en a point qui soit empêchement

légitime à cette sainte participation, si ce n'est celle qui provoquerait fréquemment au vomissement.

Pour communier tous les huit jours, il est requis de n'avoir ni péché mortel, ni aucune affection au péché véniel, et d'avoir un grand désir de se communier; mais pour communier tous les jours, il faut outre cela avoir surmonté la plupart des mauvaises inclinations, et que ce soit par avis du père spirituel.

CHAPITRE XXI.

Comme il faut communier.

Commencez le soir précédent à vous préparer à la sainte communion par plusieurs aspirations et élancements d'amour, vous retirant un peu de meilleure heure, afin de vous pouvoir aussi lever plus matin : que si la nuit vous vous réveillez, remplissez souvent votre cœur et votre bouche de quelques paroles odorantes, par le moyen desquelles votre âme soit parfumée pour

recevoir l'époux, lequel veillant pendant que vous dormez, se prépare à vous apporter mille grâces et faveurs, si de votre part vous êtes disposée à les recevoir. Le matin levez-vous avec grande joie pour le bonheur que vous espérez; et vous étant confessée, allez avec grande confiance, mais aussi avec grande humilité, prendre cette viande céleste qui vous nourrit à l'immortalité. Et après que vous aurez dit les paroles sacrées (*Seigneur, je ne suis pas digne*), ne remuez plus votre tête ni vos lèvres, soit pour prier, soit pour soupirer; mais ouvrant doucement et médiocrement votre bouche, et élevant votre tête autant qu'il faut pour donner commodité au prêtre de voir ce qu'il fait, recevez pleine de foi, d'espérance et de charité, celui lequel, auquel, par lequel et pour lequel vous croyez, espérez et aimez. O Philothée ! imaginez-vous que, comme l'abeille ayant recueilli sur les fleurs la rosée du ciel, et le suc plus exquis de la terre, et l'ayant réduit en miel, le porte dans sa ruche; ainsi le prêtre ayant pris sur l'autel le Sauveur du monde, vrai Fils de Dieu, qui, comme une rosée, est descendu du ciel, et vrai Fils de la

vierge, qui, comme fleur, est sorti de la terre de notre humanité, il le met en viande de suavité dedans votre bouche et dedans votre corps. L'ayant reçu, excitez votre cœur à venir faire hommage à ce roi de salut, traitez avec lui de vos affaires intérieures, considérez-le dedans vous, où il s'est mis pour votre bonheur. Enfin, faites-lui tout l'accueil qu'il vous sera possible, et comportez-vous en sorte que l'on connaisse en toutes vos actions que Dieu est avec vous.

Mais quand vous ne pourrez pas avoir ce bien de communier réellement à la sainte messe, communiez au moins de cœur et d'esprit, vous unissant par un ardent désir à cette chair vivifiante du Sauveur.

Votre grande intention en la communion doit être de vous avancer, fortifier et consoler en l'amour de Dieu ; car vous devez recevoir pour l'amour, ce que le seul amour vous fait donner. Non, le Sauveur ne peut être considéré en une action, ni plus amoureuse, ni plus tendre que celle-ci, en laquelle il s'anéantit, par manière de dire, et se réduit en viande, afin de pénétrer

nos âmes, et s'unir intimement au cœur et au corps de ses fidèles.

Si les mondains vous demandent : Pourquoi communiez-vous si souvent ? Dites leur que c'est pour apprendre à aimer Dieu, pour vous purifier de vos imperfections, pour vous délivrer de vos misères, pour vous consoler en vos afflictions, pour vous appuyer en vos faiblesses. Dites-leur que deux sortes de gens doivent souvent communier : les parfaits, parce qu'étant bien disposés, ils auraient grand tort de ne point s'approcher de la source et fontaine de perfection ; et les imparfaits, afin de pouvoir justement prétendre à la perfection : les forts, afin qu'ils ne deviennent faibles, et les faibles, afin qu'ils deviennent forts : les malades, afin d'être guéris, les sains, afin qu'ils ne tombent en maladie ; et que pour vous, comme imparfaite, faible et malade, vous avez besoin de souvent communiquer avec votre perfection, votre force et votre médecin. Dites-leur que ceux qui n'ont pas beaucoup d'affaires mondaines, doivent souvent communier, parce qu'ils en ont la commodité ; et ceux qui ont beaucoup d'affaires mondaines,

parce qu'ils en ont nécessité ; et que celui qui travaille beaucoup, et qui est chargé de peines doit aussi manger les viandes solides, et souventefois. Dites-leur que vous recevez le saint Sacrement, pour apprendre à le bien recevoir, pour ce que l'on ne fait guère bien une action à laquelle on ne s'exerce pas souvent.

Communiez souvent, Philothée, et le plus souvent que vous pourrez, avec l'avis de votre père spirituel ; et, croyez-moi, les lièvres deviennent blancs parmi nos montagnes en hiver, parce qu'ils ne voient ni ne mangent que la neige ; et à force d'odorer et manger la beauté, la bonté et la pureté même en ce divin sacrement, vous deviendrez toute belle, toute bonne et toute pure.

TROISIÈME PARTIE,

CONTENANT PLUSIEURS AVIS TOUCHANT L'EXERCICE DES VERTUS.

CHAPITRE PREMIER.

Du choix que l'on doit faire quant à l'exercice des Vertus.

Le roi des abeilles ne se met point aux champs, qu'il ne soit environné de tout son petit peuple ; et la charité n'entre jamais dans un cœur, qu'elle n'y loge avec soi le train des autres vertus, les exerçant et mettant en besogne, ainsi qu'un capitaine fait ses soldats ; mais elle ne les met pas en œuvre, ni tout à coup, ni également, ni en tous lieux. Le juste est comme l'arbre qui est planté sur le cours des eaux, qui porte son fruit

en son temps ; parce que la charité arrosant une âme, produit en elle les œuvres vertueuses, chacune en sa saison. *La musique, étant agréable de soi-même, est importune en un deuil*, dit le proverbe. C'est un grand défaut en plusieurs, qui, entreprenant l'exercice de quelque vertu particulière, s'opiniâtrent d'en produire des actions en toutes sortes de rencontres, et veulent, comme ces anciens philosophes, ou toujours pleurer, ou toujours rire ; et font encore pis, quand ils blâment et censurent ceux qui, comme eux, n'exercent pas toujours ces mêmes vertus. Il se faut réjouir aves les joyeux, et pleurer avec les pleurants, dit l'apôtre ; et la charité est patiente, bénigne, libérale, prudente, condescendante.

Il y a néanmoins des vertus, lesquelles ont leur usage presque universel, et qui ne doivent pas seulement faire leurs actions à part, ains doivent encore répandre leurs qualités ès actions de toutes les autres vertus. Il ne se présente pas souvent des occasions de pratiquer la force, la magnanimité, la magnificence ; mais la douceur, la tempérance, l'honnêteté et l'humilité, sont de

certaines vertus desquelles toutes les actions de notre vie doivent être teintes. Il y a des vertus plus excellentes qu'elles ; l'usage néanmoins de celles-ci est plus requis. Le sucre est plus excellent que le sel ; mais le sel a un usage plus fréquent et plus général. C'est pourquoi il faut toujours avoir bonne et prompte provision de ces vertus générales, puisqu'il s'en faut servir presque ordinairement.

Entre les exercices des vertus, nous devons préférer celui qui est plus conforme à notre devoir, et non pas celui qui est plus conforme à notre goût. C'était le goût de sainte Paule, d'exercer l'âpreté des mortifications corporelles, pour jouir plus aisément des douceurs spirituelles ; mais elle avait plus de devoir à l'obéissance de ses supérieurs. C'est pourquoi saint Jérôme avoue qu'elle était répréhensible en ce que, contre l'avis de son évêque, elle faisait des abstinences immodérées. Les apôtres au contraire, commis pour prêcher l'Évangile et distribuer le pain céleste aux âmes, jugèrent extrêmement bien qu'ils eussent eu tort de s'incommoder en ce saint exercice, pour pratiquer la vertu du

soin des pauvres, quoique très-excellente. Chaque vocation a besoin de pratiquer quelque spéciale vertu : autres sont les vertus d'un prélat, autres celles d'un prince, autres celles d'un soldat, autres celles d'une femme mariée, autres celles d'une veuve ; et bien que tous doivent avoir toutes les vertus, tous néanmoins ne les doivent pas également pratiquer ; mais un chacun se doit particulièrement adonner à celles qui sont requises au genre de vie auquel il est appelé.

Entre les vertus qui ne regardent pas notre devoir particulier, il faut préférer les plus excellentes, et non pas les plus apparentes. Les comètes paraissent pour l'ordinaire plus grandes que les étoiles, et tiennent beaucoup plus de place à nos yeux ; elles ne sont pas néanmoins comparables, ni en grandeur, ni en qualité aux étoiles, et ne semblent grandes, sinon parce qu'elles sont proches de nous, et en un sujet plus grossier, au prix des étoiles. Il y a de même certaines vertus, lesquelles, pour être proches de nous, sensibles, et, s'il faut ainsi dire, matérielles, sont grandement estimées et toujours préférées par le vulgaire : ainsi préfère-t-il commu-

nément l'aumône temporelle à la spirituelle; la haine, le jeûne, la nudité, la discipline et les mortifications du corps, à la douceur, à la débonnaireté, à la modestie, et autres mortifications du cœur, qui néanmoins sont bien plus excellentes. Choisissez-donc, Philotée, les meilleures vertus, et non pas les plus estimées; les plus excellentes, et non pas les plus apparentes; les meilleures, et non pas les plus braves.

Il est utile qu'un chacun choisisse un exercice particulier de quelque vertu, non point pour abandonner les autres, mais pour tenir plus justement son esprit rangé et occupé. Une belle jeune fille, plus reluisante que le soleil, ornée et parée royalement et couronnée d'une couronne d'olives, apparut à saint Jean, évêque d'Alexandrie, et lui dit : Je suis la fille aînée du roi; si tu me peux avoir pour ton amie, je te conduirai devant sa face. Il connut que c'était la miséricorde envers les pauvres, que Dieu lui recommandait; si que par après il s'adonna tellement à l'exercice d'icelle, que pour cela il est partout appelé saint Jean l'Aumônier. Euloge Alexandrin, désirant faire quelque service par-

ticulier à Dieu, et n'ayant pas assez de force, ni pour embrasser la vie solitaire, ni pour se ranger sous l'obéissance d'un autre, retira chez soi un misérable tout perdu et gâté de ladrerie, pour exercer en icelui la charité et mortification; ce que pour faire plus dignement, il fit vœu de l'honorer, traiter et servir comme un valet ferait son maître et seigneur. Or, sur quelque tentation survenue, tant au ladre qu'à Euloge, de se quitter l'un l'autre, ils s'adressèrent au grand saint Antoine, qui leur dit : Gardez bien, mes enfants, de vous séparer l'un de l'autre; car étant tous deux proches de votre fin, si l'ange ne vous trouve pas ensemble, vous courez grand péril de perdre vos couronnes.

Le roi saint Louis visitait, comme par un prix fait, les hôpitaux, et servait les malades de ses propres mains. Saint François aimait surtout la pauvreté, qu'il appelait sa dame; saint Dominique la prédication, de laquelle son ordre a pris le nom. Saint Grégoire-le-Grand se plaisait à caresser les pèlerins, à l'exemple du grand Abraham, et comme icelui reçut le roi de gloire sous la forme d'un pèlerin. Tobie s'exerçait en la

charité d'ensevelir les défunts. Sainte Élisabeth, toute grande princesse qu'elle était, aimait surtout l'abjection de soi-même. Sainte Catherine de Gênes étant devenue veuve, se dédia au service de l'hôpital. Cassian raconte qu'une dévote damoiselle, désireuse d'être exercée en la vertu de patience, recourut à saint Athanase, lequel à sa requête, mit avec elle une pauvre veuve, chagrine, colère, fâcheuse et insupportable, laquelle gourmandant perpétuellement cette dévote fille, lui donna bon sujet de pratiquer dignement la douceur et condescendance. Ainsi, entre les serviteurs de Dieu, les uns s'adonnent à servir les malades, les autres à secourir les pauvres, les autres à procurer l'avancement de la doctrine chrétienne entre les petits enfants, les autres à ramasser les âmes perdues et égarées, les autres à parer les églises et orner les autels, et les autres à moyenner la paix et concorde entre les hommes. En quoi ils imitent les brodeurs qui, sur divers fonds, couchent en belle variété les soies, l'or et l'argent, pour en faire toutes sortes de fleurs; car ainsi ces âmes pieuses qui entreprennent quelque particulier exercice de

dévotion, se servent d'icelui comme d'un fonds pour leur broderie spirituelle, sur lequel elles pratiquent la variété de toutes les autres vertus, tenant en cette sorte leurs actions et affections mieux unies et rangées, par le rapport qu'elles en font à leur exercice principal, et font ainsi paraître leur esprit :

En son beau vêtement de drap d'or recamé,
Et d'ouvrages divers à l'aiguille semé.

Quand nous sommes combattus de quelque vice, il faut, tant qu'il nous est possible, embrasser la pratique de la vertu contraire, rapportant les autres à icelle : car par ce moyen nous vaincrons notre ennemi, et ne laisserons pas de nous avancer en toutes les vertus. Si je suis combattu par l'orgueil ou par la colère, il faut qu'en toute chose je me penche et plie du côté de l'humilité et de la douceur, et qu'à cela je fasse servir les autres exercices de l'oraison, des sacrements, de la prudence, de la constance, de la sobriété; car, comme les sangliers, pour aiguiser leurs défenses, les frottent et fourbis-

sent avec leurs autres dents, lesquelles réciproquement en demeurent toutes fort affilées et tranchantes; ainsi l'homme vertueux, ayant entrepris de se perfectionner en la vertu de laquelle il a plus de besoin pour sa défense, il la doit limer et affiler par l'exercice des autres vertus, lesquelles, en affinant celle-là, en deviennent toutes plus excellentes et mieux polies: comme il advint à Job, qui, s'exerçant particulièrement en la patience contre tant de tentations desquelles il fut agité, devint parfaitement saint et vertueux en toutes sortes de vertus. Ains il est arrivé, comme dit saint Grégoire de Nazianze, que par une seule action de quelque vertu bien et parfaitement exercée, une personne a atteint au comble des vertus ; alléguant Rahab, laquelle ayant exactement pratiqué l'office d'hospitalité, parvint à une gloire suprême : mais cela s'entend quand telle action se fait excellemment, avec grande ferveur et charité,

CHAPITRE II.

Suite du même discours du choix des vertus.

Saint Augustin dit excellemment que ceux qui commencent en la dévotion commettent certaines fautes, lesquelles sont blâmables selon la rigueur des lois de la perfection, et sont néanmoins louables pour le bon présage qu'elles donnent d'une future excellence de piété, à laquelle même elles servent de disposition. Cette basse et grossière crainte qui engendre les scrupules excessifs ès âmes de ceux qui sortent nouvellement du train des péchés, est une vertu recommandable en ce commencement, et présage certain d'une future pureté de conscience ; mais cette même crainte serait blâmable en ceux qui sont fort avancés, dedans le cœur desquels doit régner l'amour qui petit à petit chasse cette sorte de crainte servile.

Saint Bernard en ses commencements était plein de rigueur et d'âpreté envers ceux qui se

rangeaient sous sa conduite, auxquels il annonçait d'abord qu'il fallait quitter le corps, et venir à lui avec le seul esprit. Oyant leurs confessions, il détestait avec une sévérité extraordinaire toutes sortes de défauts, pour petits qu'ils fussent, et sollicitait tellement ces pauvres apprentifs à la perfection, qu'à force de les y pousser il les en retirait ; car ils perdaient cœur et haleine de se voir si instamment pressés en une montée si droite et relevée. Voyez-vous, Philothée, c'était, le zèle très-ardent d'une parfaite pureté qui provoquait ce grand saint à cette sorte de méthode ; et ce zèle était une grande vertu, mais vertu néanmoins qui ne laissait pas d'être répréhensible. Aussi Dieu même, par une sacrée apparition, l'en corrigea, répandant en son âme un esprit doux, suave, aimable et tendre, par le moyen duquel s'étant rendu tout autre, il s'accusa grandement d'avoir été si exact et sévère, et devint tellement gracieux et condescendant avec un chacun, qu'il se fit tout à tous pour les gagner tous. Saint Jérôme ayant raconté que sainte Paule, sa chère fille, était non-seulement excessive, mais opiniâtre en l'exer-

cice des mortifications corporelles, jusques à ne vouloir point céder à l'avis contraire, que saint Épiphane, son évêque, lui avait donné pour ce regard; et qu'outre cela elle se laissait tellement emporter au regret de la mort des siens que toujours elle en était en danger de mourir; enfin il conclut en cette sorte: On dira qu'au lieu d'écrire les louanges pour cette sainte, j'en écris des blâmes et vitupères; j'atteste Jésus, auquel elle a servi, et auquel je désire servir, que je ne ments ni d'un côté ni d'autre, ains produis naïvement ce qui est d'elle, comme chrétien d'une chrétienne, c'est-à-dire, j'en écris l'histoire, non pas un panégyrique, et que ses vices sont les vertus des autres. Il veut dire que les déchets et défauts de sainte Paule eussent tenu lieu de vertus en une âme moins parfaite : comme à la vérité, il y a des actions qui sont estimées imperfections en ceux qui sont parfaits, lesquelles seraient néanmoins tenues pour grandes perfections en ceux qui sont imparfaits. C'est bon signe en un malade, quand au sortir de sa maladie les jambes lui enflent : car cela dénote que la nature déjà renforcée, rejette les humeurs super-

flues ; mais ce même signe serait mauvais en celui qui ne serait pas malade ; car il ferait connaître que la nature n'a pas assez de force pour dissiper et résoudre les humeurs. Ma Philothée, il faut avoir bonne opinion de ceux èsquels nous voyons la pratique des vertus, quoiqu'avec imperfection, puisque les saints mêmes les ont souvent pratiquées en cette sorte. Mais quant à nous, il nous faut avoir soin de nous y exercer, non-seulement fidèlement, mais prudemment ; et à cet effet observer étroitement l'avis du Sage, de ne point nous appuyer sur notre propre prudence, ains sur celle de ceux que Dieu nous a donnés pour conducteurs.

Il y a certaines choses que plusieurs estiment vertus, et qui ne le sont aucunement, desquelles il faut que je vous dise un mot : ce sont les extases ou ravissements, les insensibilités, impassibilités, unions déifiques, élévations, transformations, et autres telles perfections, desquelles certains livres traitent, qui promettent d'élever l'âme jusqu'à la contemplation purement intellectuelle, à l'application essentielle de l'esprit et vie superéminente. Voyez-vous, Philothée, ces

perfections ne sont pas vertus ; ce sont plutôt des récompenses que Dieu donne pour les vertus, ou bien encore plutôt des échantillons des félicités de la vie future qui quelquefois sont présentés aux hommes pour leur faire désirer les pièces tout entières qui sont là-haut en paradis. Mais pour tout cela, il ne faut pas prétendre à telles grâces, puisqu'elles ne sont nullement nécessaires pour bien servir et aimer Dieu qui doit être notre unique prétention ; aussi bien souvent ne sont-ce pas des grâces qui puissent être acquises par le travail et industrie, puisque ce sont plutôt des passions que des actions, lesquelles nous pouvons recevoir, mais non pas faire en nous. J'ajoute que nous n'avons pas entrepris de nous rendre sinon gens de bien, gens de dévotion, hommes pieux, femmes pieuses ; c'est pourquoi il nous faut bien employer à cela que s'il plaît à Dieu de nous élever jusques à ces perfections angéliques, nous serons aussi de bons anges ; mais en attendant, exerçons-nous simplement, humblement, et dévotement aux petites vertus, la conquête desquelles Notre-Seigneur a exposée à notre soin et travail, comme la pa-

tience, la débonnaireté, la mortification du cœur, l'humilité, l'obéissance, la pauvreté, la chasteté, la tendreté, envers le prochain, le support de ses imperfections, la diligence et sainte ferveur. Laissons volontiers les suréminences aux âmes surélevées ; nous ne méritons pas un rang si haut au service de Dieu : trop heureux serons-nous de le servir en sa cuisine, en sa paneterie : d'être ses laquais, porte-faix, garçons de chambre ! c'est à lui par après, si bon lui semble, de nous retirer en son cabinet et conseil privé. Oui, Philothée : car ce roi de gloire ne récompense pas ses serviteurs selon la dignité des offices qu'ils exercent, mais selon l'amour et l'humilité avec laquelle ils les exercent. Saül cherchant les ânes de son père, trouva le royaume d'Israël ; Rebecca abreuvant les chameaux d'Abraham, devint épouse de son fils ; Ruth glanant après les moissonneurs de Boöz, et se couchant à ses pieds, fut tirée à son côté, et rendue son épouse. Certes, les prétentions si hautes et élevées des choses extraordinaires, sont grandement sujettes aux illusions, tromperies et faussetés, et arrive quelquefois que ceux

qui pensent être des anges, ne sont pas seulement bons hommes, et qu'en leur fait, il y a plus de grandeur ès paroles et termes dont ils usent, qu'au sentiment et en l'œuvre. Il ne faut pourtant rien mépriser ni censurer témérairement ; mais en bénissant Dieu de la suréminence des autres, arrêtons-nous humblement en notre voie plus basse, mais plus assurée ; moins excellente, mais plus sortable à notre insuffisance et petitesse, en laquelle, si nous conversons humblement et fidèlement, Dieu nous élèvera à des grandeurs bien grandes.

CHAPITRE III.

De la patience.

Vous avez besoin de patience, afin que faisant la volonté de Dieu, vous en rapportiez la promesse, dit l'Apôtre : oui ; car comme avait prononcé le Sauveur : *En votre patience vous posséderez vos âmes.* C'est le grand bonheur de l'homme, Philothée, que de posséder son

âme ; et à mesure que la patience est plus parfaite, nous possédons plus parfaitement nos âmes. Ressouvenez-vous souvent que Notre-Seigneur nous a sauvés en souffrant et endurant, et que de même nous devons faire notre salut par les souffrances et afflictions, endurant les injures, contradictions et déplaisirs, avec le plus de douceur qu'il nous sera possible.

Ne bornez point votre patience à telle et telle sorte d'injures et d'afflictions, mais étendez-la universellement à toutes celles que Dieu vous enverra et permettra vous arriver. Il y en a qui ne veulent souffrir sinon les tribulations qui sont honorables, comme par exemple, d'être prisonniers de guerre, d'être maltraités pour la religion, de s'être appauvris par quelque querelle en laquelle ils soient demeurés maîtres ; et ceux-ci n'aiment pas la tribulation, mais l'honneur qu'elle apporte. Le vrai patient et serviteur de Dieu supporte également les tribulations conjointes à l'ignominie, et celles qui sont honorables : d'être méprisé, repris et accusé par les méchants, ce n'est que douceur à un homme de courage ; mais d'être repris, accusé et maltraité

par les gens de bien, par les amis, par les parents, c'est là où il y va du bon. J'estime plus la douceur avec laquelle le grand saint Charles Borromée souffrit longuement les répréhensions publiques qu'un grand prédicateur d'un ordre extrêmement réformé faisait contre lui en chaire, que toutes les attaques qu'il reçut des autres : car tout ainsi que les piqûres des abeilles sont plus cuisantes que celles des mouches, ainsi le mal que l'on reçoit des gens de bien et les contradictions qu'ils font, sont bien plus insupportables que les autres : et cela néanmoins arrive fort souvent, que deux hommes de bien ayant tous deux bonne intention sur la diversité de leurs opinions, se font de grandes persécutions et contradictions l'un à l'autre.

Soyez patiente, non-seulement pour le gros et principal des afflictions qui vous surviendront, mais encore pour les accessoires et accidents qui en dépendront. Plusieurs voudraient bien avoir du mal, pourvu qu'ils n'en fussent point incommodés. Je ne me fâche point, dit l'un, d'être devenu pauvre, si ce n'était que cela m'empêchera de servir mes amis, élever mes enfants, et

vivre honorablement comme je désirerais ; et l'autre dira : Je ne m'en soucierais point, si ce n'était que le monde pensera que cela me soit arrivé par ma faute. L'autre serait tout aise que l'on médît de lui, et le souffrirait fort patiemment, pourvu que personne ne crût le médisant. Il y en a d'autres qui veulent bien avoir quelque incommodité du mal, ce leur semble, mais non pas l'avoir toute : ils ne s'impatientent pas, disent-ils, d'être malades, mais de ce qu'ils n'ont pas de l'argent pour se faire panser, ou bien de ce que ceux qui sont autour d'eux en sont importunés. Or je dis, Philothée, qu'il faut avoir patience, non-seulement d'être malade, mais de l'être de la maladie que Dieu veut, au lieu où il veut, et entre les personnes qu'il veut, et avec les incommodités qu'il veut ; et ainsi des autres tribulations. Quand il vous arrivera du mal, opposez à icelui les remèdes qui seront possibles, et selon Dieu ; car de faire autrement, ce serait tenter sa divine Majesté : mais aussi cela étant fait, attendez avec une entière résignation l'effet que Dieu agréera. S'il lui plaît que les remèdes vainquent le mal, vous le remercierez avec hu-

milité ; mais s'il lui plaît que le mal surmonte les remèdes, bénissez-le avec patience.

Je suis de l'avis de saint Grégoire ; quand vous serez accusée justement pour quelque faute que vous aurez commise, humiliez-vous bien fort, confessez que vous méritez plus que l'accusation qui est faite contre vous. Que si l'accusation est fausse, excusez-vous doucement, niant d'être coupable ; car vous devez cette révérence à la vérité et à l'édification du prochain : mais aussi, si après votre véritable et légitime excuse on continue à vous accuser, ne vous troublez nullement, et ne tâchez point à faire recevoir votre excuse ; car après avoir rendu votre devoir à la vérité, vous devez le rendre aussi à l'humilité. Et en cette sorte vous n'offenserez ni le soin que vous devez avoir de votre renommée, ni l'affection que vous devez à la tranquillité, douceur de cœur et humilité.

Plaignez-vous le moins que vous pourrez des torts qui vous seront faits ; car c'est chose certaine, que pour l'ordinaire qui se plaint pèche, d'autant que l'amour-propre nous fait toujours ressentir les injures plus grandes qu'elles ne sont.

Mais surtout ne faites point vos plaintes à des personnes aisées à s'indigner et mal penser. Que s'il est expédient de vous plaindre à quelqu'un, ou pour remédier à l'offense, ou pour accoiser votre esprit, il faut que ce soit à des âmes tranquilles, et qui aiment bien Dieu ; car autrement, au lieu d'alléger votre cœur, elles le provoqueraient à de plus grandes inquiétudes ; au lieu d'ôter l'épine qui vous pique, elles la ficheront plus avant en votre pied.

Plusieurs étant malades, affligés et offensés de quelqu'un, s'empêchent bien de se plaindre et montrer de la délicatesse ; car cela, à leur avis (et il est vrai), témoignerait évidemment une grande défaillance de force et de générosité ; mais ils désirent extrêmement, et par plusieurs artifices recherchent que chacun les plaigne, qu'on ait grande compassion d'eux, et qu'on les estime non-seulement affligés, mais patients et courageux. Or, cela est vraiment une patience, mais une patience fausse, qui en effet n'est autre chose qu'une très-délicate et très-fine ambition et vanité : *Ils ont de la gloire*, dit l'Apôtre, *mais non pas envers Dieu*. Le vrai patient ne se plaint point

de son mal, ni ne désire qu'on le plaigne ; il en parle naïvement, véritablement et simplement, sans se lamenter, sans se plaindre, sans l'agrandir : que si on le plaint, il souffre patiemment que l'on le plaigne, sinon qu'on le plaigne de quelque mal qu'il n'a pas ; car alors il déclare modestement qu'il n'a point ce mal-là, et demeure en cette sorte paisible entre la vérité et la patience, contenant son mal, et ne s'en plaignant point.

Ès contradictions qui vous arriveront en l'exercice de la dévotion (car cela ne manquera pas), ressouvenez-vous de la parole de Notre-Seigneur : *La femme, tandis qu'elle enfante, a de grandes angoisses; mais voyant son enfant né, elle les oublie, d'autant qu'un homme lui est né au monde ;* car vous avez conçu en votre âme le plus digne enfant du monde, qui est Jésus-Christ : avant qu'il soit produit et enfanté du tout, il ne se peut que vous ne ressentiez du travail ; mais ayez bon courage, car ces douleurs passées, la joie éternelle vous demeurera d'avoir enfanté un tel homme au monde. Or, il sera entièrement enfanté pour vous, lorsque vous l'aurez entière-

ment formé en votre cœur et en vos œuvres, par imitation de sa vie.

Quand vous serez malade, offrez toutes vos douleurs, peines et langueurs, au service de Notre-Seigneur, et le suppliez de les joindre aux tourments qu'il a reçus pour vous. Obéissez au médecin, prenez les médecines, viandes et autres remèdes, pour l'amour de Dieu; vous ressouvenant du fiel qu'il prit pour l'amour de nous : désirez de guérir pour lui rendre service, ne refusez point de languir pour lui obéir, et disposez-vous à mourir, si ainsi il lui plaît, pour le louer et jouir de lui. Ressouvenez-vous que les abeilles, au temps qu'elles font le miel, vivent et mangent d'une munition fort amère, et qu'ainsi nous ne pouvons jamais faire des actes de plus grande douceur et patience, ni mieux composer le miel des excellentes vertus, que tandis que nous mangeons le pain d'amertume, et vivons parmi les angoisses. Et comme le miel, qui est fait des fleurs de thym, herbe petite et amère, est le meilleur de tous; ainsi la vertu qui s'exerce en l'amertume des plus viles, basses et abjectes tribulations, est la plus excellente de toutes.

Vous voyez souvent de vos yeux intérieurs J.-C. crucifié, nu, blasphémé, calomnié, abandonné, et enfin accablé de toutes sortes d'ennuis, de tristesses et de travaux; et considérez que toutes vos souffrances, ni en qualité, ni en quantité, ne sont aucunement comparables aux siennes, et que jamais vous ne souffrirez rien pour lui, au prix de ce qu'il a souffert pour vous.

Considérez les peines que les martyrs souffrirent jadis, et celles que tant de personnes endurent, plus griêves sans aucune proportion que celles èsquelles vous êtes, et dites : Hélas ! mes travaux sont des consolations, et mes peines des roses, en comparaison de ceux qui, sans secours, sans assistance, sans allégement, vivent en une mort continuelle, accablés d'afflictions infiniment plus grandes.

CHAPITRE IV.

De l'humilité pour l'extérieur.

Empruntez, dit Élisée à une pauvre veuve, *et*

prenez force vaisseaux vides, et versez l'huile en iceux. Pour recevoir la grâce de Dieu en nos cœurs, il les faut avoir vides de notre propre gloire. La crécerelle criant et regardant les oiseaux de proie, les épouvante par une propriété et vertu secrète; c'est pourquoi les colombes l'aiment sur tous les autres oiseaux, et vivent en assurance auprès d'icelle: ainsi l'humilité repousse Satan, et conserve en nous les grâces et dons du Saint-Esprit; et pour cela, tous les saints, mais particulièrement le roi des saints et sa mère, ont toujours honoré et chéri cette digne vertu, plus qu'aucune autre, entre toutes les morales.

Nous appelons vaine la gloire qu'on se donne, ou pour ce qui n'est pas en nous, ou pour ce qui est en nous, mais non pas à nous; ou pour ce qui est en nous et à nous, mais qui ne mérite pas qu'on s'en glorifie. La noblesse de la race, la faveur des grands, l'honneur populaire, ce sont choses qui ne sont pas en nous, mais ou en nos prédécesseurs, ou en l'estime d'autrui. Il y en a qui se rendent fiers et morgans pour être sur un bon cheval, pour avoir

un panache à leur chapeau, pour être habillés somptueusement : mais qui ne voit cette folie ? Car s'il y a de la gloire pour cela, elle est pour le cheval, pour l'oiseau et pour le tailleur ; et quelle lâcheté de courage est-ce d'emprunter son estime d'un cheval, d'une plume, d'un godron ? Les autres se prisent et regardent, pour des moustaches relevées, pour une barbe bien peignée, pour des cheveux crêpés, pour des mains douillettes; pour savoir danser, jouer, chanter ; mais ne sont-ils pas lâches de courage, de vouloir enchérir leur valeur, et donner du surcroît à leur réputation, par des choses si frivoles et folâtres ? Les autres, pour un peu de science, veulent être honorés et respectés du monde, comme si chacun devait aller à l'école chez eux, et les tenir pour maîtres : c'est pourquoi on les appelle pédants. Les autres se pavanent sur la considération de leur beauté, et croient que tout le monde les muguette. Tout cela est extrêmement vain, sot et impertinent ; et la gloire qu'on prend de si faibles sujets, s'appelle vaine, sotte et frivole.

On connaît le vrai bien comme le vrai baume ;

on fait l'essai du baume en le distillant dedans l'eau; car s'il va au fond et qu'il prenne le dessous, il est jugé pour être du plus fin et précieux : ainsi, pour connaître si un homme est vraiment sage, savant, généreux, noble, il faut voir si ses biens tendent à l'humilité, modestie et soumission ; car alors ce seront de vrais biens : mais s'ils surnagent, et qu'ils veuillent paraître, ce seront des biens d'autant moins véritables, qu'ils seront plus apparents. Les perles qui sont conçues ou nourries au vent et au bruit des tonnerres, n'ont que l'écorce de perle, et sont vides de substance : ainsi les vertus et belles qualités des hommes qui sont reçues et nourries en l'orgueil, en la jactance et en la vanité, n'ont qu'une simple apparence du bien, sans suc, sans moelle et sans solidité.

Les honneurs, les rangs, les dignités, sont comme le safran, qui se porte mieux et vient plus abondamment d'être foulé aux pieds. Ce n'est plus honneur d'être beau quand on s'en regarde : la beauté, pour avoir bonne grâce, doit être négligée; la science nous déshonore

quand elle nous enfle, et qu'elle dégénère ne pédanterie.

Si nous sommes pointilleux pour les rangs, pour les séances, pour les titres, outre que nous exposons nos qualités à l'examen, à l'enquête et à la contradiction, nous les rendons viles et abjectes; car l'honneur, qui est beau étant reçu en don, devient vilain quand il est exigé, recherché et demandé. Quand le paon fait sa roue pour se voir, en levant ses belles plumes, il se hérisse tout le reste, et montre de part et d'autre ce qu'il y a d'infâme : les fleurs qui sont belles, plantées en terre, flétrissent étant maniées. Et comme ceux qui odorent la mandragore de loin et en passant, reçoivent beaucoup de suavité, mais ceux qui la sentent de près et longuement, en deviennent assoupis et malades : ainsi les honneurs rendent une douce consolation à celui qui les honore de loin et légèrement, sans s'y amuser ou s'en empresser; mais à qui s'y affectionne et s'en repaît, ils sont extrêmement blâmables et vitupérables.

La poursuite et amour de la vertu commence nous rendre vertueux; mais la poursuite et à

amour des honneurs commence à nous rendre méprisables et vitupérables. Les esprits bien nés ne s'amusent pas à ces menus fatras de rang, d'honneur, de salutations; ils ont d'autres choses à faire : c'est le propre des esprits fainéants. Qui peut avoir des perles, ne se charge pas de coquilles; et ceux qui prétendent à la vertu, ne s'empressent point pour les honneurs. Certes, chacun peut entrer en son rang, et s'y tenir sans violer l'humilité, pourvu que cela se fasse négligemment et sans contention : car comme ceux qui viennent du Pérou, outre l'or et l'argent qu'ils en tirent, apportent encore des singes et perroquets, parce qu'ils ne leur coûtent guère, et ne chargent pas aussi beaucoup leur navire; ainsi ceux qui prétendent à la vertu, ne laissent pas de prendre leurs rangs et les honneurs qui leur sont dus, pourvu toutefois que cela ne leur coûte pas beaucoup de soin et d'attention, et que ce soit sans être chargés de trouble, d'inquiétude, de disputes et contentions. Je ne parle néanmoins pas de ceux desquels la dignité regarde le public, ni de certaines occasions particulières, qui tirent une grande conséquence;

car en cela il faut que chacun conserve ce qui lui appartient, avec une prudence et discrétion qui soit accompagnée de charité et de courtoisie.

CHAPITRE V.

De l'humilité plus intérieure.

Mais vous désirez, Philothée, que je vous conduise plus avant en l'humilité; car à faire comme j'ai dit, c'est quasi plutôt sagesse qu'humilité: maintenant donc je passe outre. Plusieurs ne veulent ni n'osent penser et considérer les grâces que Dieu leur a faites en particulier, de peur de prendre de la vaine gloire et complaisance; en quoi certes ils se trompent: car puisque, comme dit le grand docteur angélique, le vrai moyen d'atteindre à l'amour de Dieu, c'est la considération de ses bienfaits: plus nous les connaîtrons, plus nous l'aimerons; et comme les bénéfices particuliers émeuvent plus puissamment que les communs, aussi doivent-ils être considérés plus attentivement. Certes, rien ne

nous peut tant humilier devant la miséricorde de Dieu, que la multitude de ses bienfaits; ni rien tant humilier devant sa justice, que la multitude de nos méfaits. Considérons ce qu'il a fait pour nous, et ce que nous avons fait contre lui ; et comme nous considérons par le menu nos péchés, considérons aussi par le menu ses grâces. Il ne faut pas craindre que la connaissance de ce qu'il a mis en nous nous enfle, pourvu que nous soyons attentifs à cette vérité, que ce qui est de bon en nous n'est pas de nous. Hélas ! les mulets cessent-ils d'être de lourdes et puantes bêtes, pour être chargés des meubles précieux et parfumés du prince ? *Qu'avons-nous de bon que nous n'ayons reçu? et si nous l'avons reçu, pourquoi nous en voulons-nous enorgueillir?* Au contraire, la vive considération des grâces reçues nous rend humbles ; car la connaissance engendre la reconnaissance. Mais si, voyant les grâces que Dieu nous a faites, quelque sorte de vanité nous venait chatouiller, le remède infaillible sera de recourir à la considération de nos ingratitudes, de nos imperfections et de nos misères. Si nous considérons ce que nous avons

fait quand Dieu n'a pas été avec nous, nous connaîtrons bien que ce que nous faisons, quand il est avec nous, n'est pas de notre façon ni de notre cru, nous en jouirons voirement, et nous nous en réjouirons, parce que nous l'avons; mais nous en glorifierons Dieu seul, parce qu'il en est l'auteur.

Ainsi la sainte Vierge confesse que Dieu lui a fait choses très-grandes; mais ce n'est que pour s'en humilier et magnifier Dieu: *Mon âme*, dit-elle, *magnifie le Seigneur, parce qu'il m'a fait de grandes choses.*

Nous disons maintes fois que nous ne sommes rien, que nous sommes la misère même et l'ordure du monde; mais nous serions bien marris qu'on nous prît au mot, et que l'on nous publiât tels que nous disons. Au contraire, nous faisons semblant de fuir et de nous cacher, afin qu'on coure après nous, et qu'on nous cherche: nous faisons contenance de vouloir être les derniers, et assis au bas bout de la table; mais c'est afin de passer plus avantageusement au haut bout. La vraie humilité ne fait pas semblant de l'être, et ne dit guère de paroles d'humilité; car elle

ne désire pas seulement de cacher les autres vertus, mais encore et principalement elle souhaite de se cacher soi-même; et s'il lui était loisible de mentir, de feindre, ou de scandaliser le prochain, elle produirait des actions d'arrogance et de fierté, afin de se receler sous icelles, et y vivre du tout inconnue et à couvert. Voici donc mon avis, Philothée : ou ne disons point de paroles d'humilité, ou disons-les avec un vrai sentiment intérieur, conforme à ce que nous prononçons extérieurement : n'abaissons jamais nos yeux qu'en humiliant nos cœurs : ne faisons pas semblant de vouloir être des derniers, que de bon cœur nous ne voulussions l'être. Or, je tiens cette règle si générale, que je n'y apporte nulle exception; seulement, j'ajoute que la civilité requiert que nous présentions quelquefois l'avantage à ceux qui manifestement ne le prendront pas: ce n'est pourtant pas ni duplicité ni fausse humilité ; car alors la seule offre de l'avantage est un commencement d'honneur; et puisqu'on ne peut le leur donner entier, on ne fait pas mal de leur en donner le commencement. J'en dis de même de quelques paroles d'honneur

ou de respect, qui, à la rigueur, ne semblent pas véritables ; car elles le sont néanmoins assez, pourvu que le cœur de celui qui les prononce ait une vraie intention d'honorer et respecter celui pour lequel il les dit : car encore que les mots signifient avec quelque excès ce que nous disons, nous ne faisons pas mal de les employer, quand l'usage commun le requiert. Il est vrai qu'encore voudrais-je que les paroles fussent ajustées à nos affections, au plus près qu'il nous serait possible, pour suivre en tout et partout la simplicité et candeur cordiale. L'homme vraiment humble aimerait mieux qu'un autre dît de lui qu'il est misérable, qu'il n'est rien, qu'il ne vaut rien, que non pas de le dire lui-même : au moins, s'il sait qu'on le dit, il ne contredit point, mais acquiesce de bon cœur ; car croyant fermement cela, il est bien aise qu'on suive son opinion. Plusieurs disent qu'ils laissent l'oraison mentale pour les parfaits, et qu'eux ne sont pas dignes de la faire : les autres protestent qu'ils n'osent pas souvent communier, parce qu'ils ne se sentent pas assez purs ; les autres, qu'ils craignent de faire honte à la dévotion, s'ils s'en

mêlent, à cause de leur grande misère et fragilité; et les autres refusent d'employer leur talent au service de Dieu et du prochain, parce, disent-ils, qu'ils connaissent leur faiblesse, et qu'ils ont peur de s'enorgueillir s'ils sont instruments de quelque bien, et qu'en éclairant les autres ils se consument. Tout cela n'est qu'artifice, et une sorte d'humilité, non-seulement fausse, mais maligne, par laquelle on veut tacitement et subtilement blâmer les choses de Dieu, ou au moins couvrir d'un prétexte d'humilité l'amour-propre de son opinion, de son humeur et de sa paresse.

Demande à Dieu un signe au ciel d'en-haut, au profond de la mer en bas, dit le prophète au malheureux Achab; et il répondit: *Non, je ne le demanderai point, et ne tenterai point le Seigneur*. O le méchant! il fait semblant de porter grande révérence à Dieu; et sous couleur d'humilité, s'excuser d'aspirer à la grâce, de laquelle sa divine bonté lui fait semonce. Mais ne voit-il pas que quand Dieu nous veut gratifier, c'est orgueil de refuser; que les dons de Dieu nous obligent à les recevoir, et que

c'est humilité d'obéir, et suivre au plus près que nous pouvons ses désirs ? Or, le désir de Dieu est que nous soyons parfaits, nous unissant à lui, et l'imitant au plus près que nous pouvons. Le superbe qui se fie en soi-même, a bien occasion de n'oser rien entendre ; mais l'humble est d'autant plus courageux, qu'il se reconnaît plus impuissant ; et à mesure qu'il s'estime chétif, il devient plus hardi, parce qu'il a toute sa confiance en Dieu qui se plaît à magnifier sa toute-puissance en notre infirmité, et élever sa miséricorde sur notre misère. Il faut donc humblement et saintement oser tout ce qui est jugé propre à notre avancement par ceux qui conduisent nos âmes.

Penser savoir ce qu'on ne sait pas, c'est une sottise expresse ; vouloir faire le savant de ce qu'on connaît bien que l'on ne sait pas, c'est une vanité insupportable : pour moi, je ne voudrais pas même faire le savant de ce que je saurais, comme au contraire je n'en voudrais non plus faire l'ignorant : quand la charité le requiert, il faut communiquer rondement et doucement avec le prochain, non-seulement ce qui lui est

nécessaire pour son instruction, mais aussi ce qui lui est utile pour sa consolation ; car l'humilité qui cache et couvre les vertus pour les conserver, les fait néanmoins paraître quand la charité le commande, pour les accroître, agrandir et perfectionner. En quoi elle ressemble à cet arbre des îles de Tylos, lequel la nuit resserre et tient closes ses belles fleurs incarnates, et ne les ouvre qu'au soleil levant ; de sorte que les habitants du pays disent que ces fleurs dorment de nuit : car ainsi l'humilité couvre et cache toutes nos vertus et perfections humaines, et ne les fait jamais paraître que pour la charité, qui, étant une vertu non point humaine, mais céleste, non point morale, mais divine, elle est le vrai soleil des vertus sur lesquelles elle doit toujours dominer ; si que les humilités qui préjudicient à la charité sont indubitablement fausses.

Je ne voudrais ni faire du fou, ni faire du sage ; car si l'humilité m'empêche de faire le sage, la simplicité et rondeur m'empêcheront aussi de faire le fou ; et si la vanité est contraire à l'humilité, l'artifice, l'afféterie et feintise est

contraire à la rondeur et simplicité. Que si quelques grands serviteurs de Dieu ont fait semblant d'être fous, pour se rendre plus abjects devant le monde, il les faut admirer, et non pas imiter ; car ils ont eu des motifs pour passer à cet excès, qui leur ont été si particuliers et extraordinaires, que personne n'en doit tirer aucune conséquence pour soi. Et quant à David, il dansa et sauta un peu plus que l'ordinaire bienséance ne requérait, devant l'arche de l'alliance : ce n'était pas qu'il voulût faire le fou ; mais tout simplement et sans artifice, il faisait ces mouvements extérieurs conformes à l'extraordinaire et démesurée allégresse qu'il sentait en son cœur. Il est vrai que quand Michol sa femme lui en fit reproche comme d'une folie, il ne fut pas marri de se voir avili ; ains persévérant en la naïve et véritable représentation de sa joie, il témoigna d'être bien aise de recevoir un peu d'opprobre pour son Dieu. Ensuite de quoi je vous dirai que si, pour les actions d'une vraie et naïve dévotion, on vous estime vile, abjecte ou folle, l'humilité vous fera réjouir de ce bienheureux op-

robre, duquel la cause n'est pas en vous, mais en ceux qui le font.

CHAPITRE VI.

Que l'humilité nous fait oublier une telle abjection.

Je passe plus avant, et vous dis, Philothée, qu'en tout et partout vous aimiez votre propre abjection. Mais, ce me direz-vous, que veut dire cela aimez : votre propre abjection ? En latin, abjection veut dire humilité, et humilité veut dire abjection ; si que, quand Notre-Dame, en son sacré cantique, dit, que parce que Notre-Seigneur a vu l'humilité de sa servante, toutes les générations la diront bienheureuse, elle veut dire que Notre-Seigneur a regardé de bon cœur son abjection, vileté et bassesse, pour la combler de grâces et faveurs. Il y a néanmoins différence entre la vertu d'humilité et l'abjection ; car l'abjection, c'est la petitesse, bassesse et vileté qui est en nous, sans que nous y pensions ; mais quant à la vertu d'humilité, c'est la véritable connaissance et volontaire reconnaissance de notre abjection, Or, le haut point de cette

humilité gît à non-seulement reconnaître volontairement notre abjection, mais à l'aimer et s'y complaire; et non point par manquement de courage et générosité, mais pour exalter tant plus la divine Majesté, et estimer beaucoup plus le prochain en comparaison de nous-mêmes. Et c'est cela à quoi je vous exhorte; et que pour mieux entendre, sachez qu'entre les maux que nous souffrons, les uns sont abjects, et les autres honorables: plusieurs s'accommodent aux honorables, mais presque nul ne veut s'accommoder aux abjects. Voyez un dévotieux hermite tout déchiré et plein de froid; chacun honore son habit gâté, avec compassion de sa souffrance: mais si un pauvre artisan, un pauvre gentilhomme, une pauvre damoiselle, en est de même, on s'en moque; et voilà comme sa pauvreté est abjecte. Un religieux reçoit dévotement une âpre censure de son supérieur, ou un enfant de son père; chacun appellera cela mortification, obédience et sagesse: un chevalier ou une dame en souffrira de même de quelqu'un; et quoique ce soit pour l'amour de Dieu, chacun l'appellera couardise et lâcheté. Voilà donc

encore un autre mal abject. Une personne a un chancre au bras, et l'autre l'a au visage : celui-là n'a que le mal, mais celui-ci, avec le mal, a le mépris, le dédain et l'abjection. Or, je dis maintenant qu'il ne faut pas seulement aimer le mal, ce qui se fait par la vertu de patience ; mais il faut aussi chérir l'abjection, ce qui se fait par la vertu de l'humilité. De plus, il y a des vertus abjectes et des vertus honorables ; la patience, la douceur, la simplicité et l'humilité même, sont des vertus que les mondains tiennent pour viles et abjectes ; au contraire, ils estiment beaucoup la prudence, la vaillance et la libéralité. Il y a encore des actions d'une même vertu, dont les unes sont méprisées, et les autres honorées. Donner l'aumône et pardonner les offenses, sont deux actions de la charité : la première est honorée d'un chacun, et l'autre méprisée aux yeux du monde. Un jeune gentilhomme, ou une jeune dame, qui ne s'abandonnera pas au déréglement d'une troupe débauchée, à parler, jouer, danser, boire, vêtir, sera brocardé et censuré par les autres, et sa modestie sera nommée ou bigotterie, ou afféte-

rie : aimer cela, c'est aimer son abjection. En voici d'une autre sorte : nous allons visiter les malades ; si on m'envoie au plus misérable, ce me sera une abjection selon le monde ; c'est pourquoi je l'aimerai : si on m'envoie à ceux de qualité, c'est une abjection selon l'esprit, car il n'y a pas tant de vertu ni de mérite : j'aimerai donc cette abjection. Tombant emmi la rue, outre le mal on en reçoit la honte ; il faut aimer cette abjection. Il y a même des fautes èsquelles il n'y a aucun mal que la seule abjection, et l'humilité ne requiert pas qu'on les fasse expressément ; mais elle requiert bien qu'on ne s'inquiète point quand on les aura commises. Telles sont certaines sottises, incivilités et inadvertances, lesquelles comme il les faut éviter avant qu'elles soient faites, pour obéir à la civilité et prudence, ainsi faut-il, quand elles sont faites, acquiescer à l'abjection qui nous en revient, et l'accepter de bon cœur, pour suivre la sainte humilité. Je dis bien davantage : si je me suis déréglé par colère ou par dissolution, à dire des paroles indécentes, et desquelles Dieu et le prochain sont offensés, je me repentirai vivement,

et serai extrêmement marri de l'offense, laquelle je m'essayerai de réparer le mieux qu'il me sera possible ; mais je ne laisserai pas d'agréer l'abjection et le mépris qui m'en arrivent ; et si l'un se pouvait séparer d'avec l'autre, je rejetterais ardemment le péché, et garderais humblement l'abjection.

Mais quoique nous aimions l'abjection qui s'ensuit du mal, si ne faut-il pas laisser de remédier au mal qui l'a causée, par des moyens propres et légitimes, et surtout quand le mal est de conséquence. Si j'ai quelque mal abject au visage, j'en procurerai la guérison, mais non pas que j'en oublie l'abjection, laquelle j'en ai reçue. Si j'ai fait une chose qui n'offense personne, je ne m'en excuserai pas, parce qu'encore que ce soit un défaut, si est-ce qu'il n'est pas permanent ; je ne pourrais donc m'en excuser que pour l'abjection qui m'en revient : or, c'est cela que l'humilité ne peut permettre. Mais si, par mégarde ou par sottise, j'ai offensé ou scandalisé quelqu'un, je réparerai l'offense par quelque véritable excuse ; d'autant que le mal est permanent, et que la charité m'oblige de

l'effacer. Au demeurant, il arrive quelquefois que la charité requiert que nous remédions à l'abjection, pour le bien du prochain, auquel notre réputation est nécessaire ; mais en ce cas-là, ôtant notre abjection de devant les yeux du prochain pour empêcher son scandale, il la faut serrer et cacher dedans notre cœur, afin qu'il s'en édifie.

Mais vous voulez savoir, Philothée, quelles sont les meilleures abjections : et je vous dis clairement que les plus profitables à l'âme et agréables à Dieu sont celles que nous avons par accident, ou par la condition de notre vie ; parce que nous ne les avons pas choisies, ains les avons reçues telles que Dieu nous les a envoyées, duquel l'élection est toujours meilleure que la nôtre. Que s'il en fallait choisir, les plus grandes sont meilleures ; et celles-là sont estimées les plus grandes, qui sont plus contraires à nos inclinations, pourvu qu'elles soient conformes à notre vocation ; car, pour le dire une fois pour toutes, notre choix et élection gâte et amoindrit presque toutes nos vertus. Ah ! qui nous fera la grâce de pouvoir dire avec ce grand

roi : *J'ai choisi d'être abject en la maison de Dieu, plutôt que d'habiter ès tabernacles des pécheurs!* Nul ne le peut, chère Philothée, que celui qui pour nous exalter vécut et mourut en sorte qu'il fut l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. Je vous ai dit beaucoup de choses qui vous sembleront dures quand vous les considérerez; mais, croyez-moi, elles seront plus douces que le sucre et le miel quand vous les pratiquerez.

CHAPITRE VII.

Comment il faut conserver la bonne renommée, pratiquant l'humilité.

La louange, l'honneur et la gloire ne se donnent pas aux hommes pour une simple vertu, mais pour une vertu excellente : car par la louange, nous voulons persuader aux autres d'estimer l'excellence de quelques-uns ; par l'honneur, nous protestons que nous l'estimons nous-mêmes : et la gloire n'est autre chose, à

mon avis, qu'un certain éclat de réputation qui rejaillit de l'assemblage de plusieurs louanges et honneurs, si que les honneurs et louanges sont comme des pierres précieuses, de l'amas desquelles réussit la gloire comme un émail. Or, l'humilité ne pouvant souffrir que nous ayons aucune opinion d'exceller, ou devoir être préférés aux autres, ne peut aussi permettre que nous recherchions la louange, l'honneur ni la gloire qui sont dus à la seule excellence : elle consent bien néanmoins à l'avertissement du sage qui nous admoneste d'avoir soin de notre renommée, parce que la bonne renommée est une estime, non d'aucune excellence, mais seulement d'une simple et commune prud'homie et intégrité de vie, laquelle l'humilité n'empêche pas que nous ne reconnaissions en nous-mêmes, ni par conséquent que nous en désirions la réputation. Il est vrai que l'humilité mépriserait la renommée, si la charité n'en avait besoin ; mais parce qu'elle est l'un des fondements de la société humaine, et que sans elle nous sommes non-seulement inutiles, mais dommageables au public, à cause du scandale qu'il en reçoit,

la charité requiert et l'humilité agrée que nous la désirions et conservions précieusement.

Outre cela, comme les feuilles des arbres, qui d'elles-mêmes ne sont pas beaucoup prisables, servent néanmoins de beaucoup, non-seulement pour les embellir, mais aussi pour conserver les fruits tandis qu'ils sont encore tendres ; ainsi la bonne renommée, qui de soi-même n'est pas une chose fort désirable, ne laisse pas d'être très-utile, non-seulement pour l'ornement de notre vie, mais aussi pour la conservation de nos vertus, et principalement des vertus encore tendres et faibles. L'obligation de maintenir notre réputation, et d'être tels que l'on nous estime, force un courage généreux d'une puissante et douce violence. Conservons nos vertus, ma chère Philothée, parce qu'elles sont agréables à Dieu, grand et souverain objet de toutes nos actions. Mais comme ceux qui veulent garder les fruits ne se contentent pas de les confire, ains les mettent dedans des vases propres à la conservation d'iceux ; de même, bien que l'amour divin soit le principal conservateur de nos vertus, si est-ce que nous pouvons encore employer la bonne

renommée, comme fort propre et utile à cela.

Il ne faut pas pourtant que nous soyons trop ardents, exacts et pointilleux à cette conservation ; car ceux qui sont si douillets et sensibles pour leur réputation, ressemblent à ceux qui, pour toutes sortes de petites incommodités, prennent des médecines : car ceux-ci pensant conserver leur santé, la gâtent tout à fait ; et ceux-là voulant maintenir si délicatement leur réputation, la perdent entièrement ; car par cette tendreté ils se rendent bizarres, mutins, insupportables, et provoquent la malice des médisants.

La dissimulation et mépris de l'injure et calomnie est pour l'ordinaire un remède beaucoup plus salutaire que le ressentiment, la conteste et la vengeance : le mépris les fait évanouir ; si on s'en courrouce, il semble qu'on les avoue. Les crocodiles n'endommagent que ceux qui les craignent, ni certes la médisance, sinon ceux qui s'en mettent en peine.

La crainte excessive de perdre la renommée, témoigne une grande méfiance du fondement d'icelle qui est la vérité d'une bonne vie. Les

villes qui ont des ponts de bois sur des grands fleuves, craignent qu'ils ne soient emportés à toutes sortes de débordements ; mais celles qui les ont de pierres, n'en sont en peine que pour des inondations extraordinaires : ainsi ceux qui ont une âme solidement chrétienne, méprisent ordinairement les débordements des langues injurieuses ; mais ceux qui se sentent faibles s'inquiètent à tout propos. Certes, Philothée, qui veut avoir réputation envers tous, la perd envers tous ; et celui mérite de perdre l'honneur, qui le veut prendre de ceux que les vices rendent vraiment infâmes et déshonorés.

La réputation n'est que comme une enseigne qui fait connaître où la vertu loge. La vertu doit donc être en tout et partout préférée. C'est pourquoi, si l'on dit vous êtes un hypocrite, parce que vous vous rangez à la dévotion ; si l'on vous tient pour homme de bas courage, parce que vous avez pardonné l'injure ; moquez-vous de tout cela ; car outre que tels jugements se font par des niaises et sottes gens, quand on devrait perdre la renommée, si ne faudrait-il pas quitter la vertu ni se détourner

du chemin d'icelle ; d'autant qu'il faut préférer le fruit aux feuilles, c'est-à-dire le bien intérieur et spirituel à tous les biens extérieurs. Il faut être jaloux, mais non pas idolâtre de notre renommée, et comme il ne faut offenser l'œil des bons, aussi ne faut-il pas vouloir contenter celui des malins. La barbe est un ornement au visage de l'homme, et les cheveux à celui de la femme ; si on arrache du tout le poil du menton et les cheveux de la tête, mal-aisément pourra-t-il jamais revenir ; mais si on le coupe seulement, voire qu'on le rase, il recroîtra bientôt après, et reviendra plus fort et touffu : ainsi, bien que la renommée soit coupée, ou même tout à fait rasée par la langue des médisants, *qui est*, dit David, *comme un rasoir affilé*, il ne faut point inquiéter, car bientôt elle renaîtra, non-seulement aussi belle qu'elle était, mais encore plus solide. Mais si nos vices, nos lâchetés, notre mauvaise vie nous ôtent la réputation, il sera mal aisé que jamais elle revienne, parce que la racine en est arrachée : or, la racine de la renommée, c'est la bonté et la probité, laquelle,

tandis qu'elle est en nous, peut toujours reproduire l'honneur qui lui est dû.

Il faut quitter cette vaine conversation, cette inutile pratique, cette amitié frivole, cette hantise folâtre, si cela nuit à la renommée ; car la renommée vaut mieux que toutes sortes de vains contentements; mais si, pour l'exercice de piété, pour l'avancement en la dévotion et acheminement au bien éternel, on murmure, on gronde, on calomnie, laissons aboyer les mâtins contre la lune ; car s'ils peuvent exciter quelque mauvaise opinion contre notre réputation, et par ainsi couper et raser les cheveux et la barbe de notre renommée, bientôt elle renaîtra, et le rasoir de la médisance servira à notre honneur, comme la serpe à la vigne, qu'elle fait abonder et multiplier en fruits.

Ayons toujours les yeux sur Jésus-Christ crucifié ; marchons en son service avec confiance et simplicité, mais sagement et discrètement : il sera le protecteur de notre renommée ; et s'il permet qu'elle nous soit ôtée, ce sera pour nous en rendre une meilleure, ou pour nous faire profiter en la sainte humilité, de laquelle une

seule once vaut mieux que mille livres d'honneurs. Si on nous blâme injustement, opposons paisiblement la vérité à la calomnie : si elle persévère, persévérons à nous humilier, remettant ainsi notre réputation avec notre âme ès mains de Dieu : nous ne saurions la mieux assurer. Servons Dieu par la bonne et mauvaise renommée, à l'exemple de saint Paul, afin que nous puissions dire avec David : *O mon Dieu ! c'est pour vous que j'ai supporté l'opprobre, et que la confusion a couvert mon visage.*

J'excepte néanmoins certains crimes si atroces et infâmes que nul n'en doit souffrir la calomnie, quand il s'en peut justement décharger, et certaines personnes de la bonne réputation desquelles dépend l'édification de plusieurs ; car, en ce cas, il faut tranquillement poursuivre la réparation du tort reçu, suivant l'avis des théo-

CHAPITRE VIII.

De la douceur envers le prochain, et remède contre l'ire.

Le saint chrême, duquel, par tradition apostolique, on use en l'Église de Dieu pour les confirmations et bénédictions, est composé d'huile d'olive mêlée avec le baume, qui représentent entre autres choses les deux chères et bien-aimées vertus qui reluisaient en la sacrée personne de Notre-Seigneur, lesquelles il nous a singulièrement recommandées ; comme si par icelles notre cœur devait être spécialement consacré à son service, et appliqué à son imitation : *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux et humble de cœur*. L'humilité nous perfectionne envers Dieu, et la douceur envers le prochain. Le baume qui (comme j'ai dit ci-dessus) prend toujours le dessous parmi toutes les liqueurs, représente l'humilité ; et l'huile d'olive qui prend toujours le dessus, représente la douceur et la

débonnaireté, laquelle surmonte toutes choses, et excelle entre toutes les vertus, comme étant la fleur de la charité, laquelle, selon saint Bernard, est en sa perfection, quand non-seulement elle est patiente, mais quand outre cela elle est douce et débonnaire. Mais prenez garde, Philothée, que ce chrême mystique, composé de douceur et d'humilité soit dedans votre cœur : car c'est un des grands artifices de l'ennemi, de faire que plusieurs s'amusent aux paroles et contenances extérieures de ces deux vertus, qui, n'examinant pas bien leurs affections intérieures, pensent être humbles et doux, et ne le sont néanmoins nullement en effet : ce que l'on reconnaît, parce que, nonobstant leur cérémonieuse douceur et humilité, à la moindre parole qu'on leur dit de travers, à la moindre petite injure qu'ils reçoivent, ils s'élèvent avec une arrogance non pareille. On dit que ceux qui ont pris le préservatif, que l'on appelle communément la grâce de saint Paul, n'enflent point étant mordus et piqués de la vipère, pourvu que la grâce soit de la fine : de même, quand l'humilité et la douceur sont bonnes et vraies, elles nous garantissent de

l'enflure et ardeur que les injures ont accoutumé de provoquer en nos cœurs. Que si étant piqués et mordus par les médisants et ennemis, nous devenons fiers, enflés et dépités, c'est signe que nos humilités et douceurs ne sont pas véritables et franches, mais artificieuses et apparentes.

Ce saint et illustre patriarche Joseph, renvoyant ses frères d'Égypte en la maison de son père, leur donna ce seul avis : *Ne vous courroucez point en chemin*. Je vous en dis de même, Philothée : cette misérable vie n'est qu'un acheminement à la bienheureuse ; ne nous courrouçons donc point en chemin, les uns avec les autres ; marchons avec la troupe de nos frères et compagnons, doucement, paisiblement et amiablement : mais je vous dis nettement et sans exception, ne vous courroucez point du tout, s'il est possible, et ne recevez aucun prétexte, quel qu'il soit, pour ouvrir la porte de votre cœur au courroux, car saint Jacques dit tout court et sans réserve, que *l'ire de l'homme n'opère point la justice de Dieu*. Il faut voirement résister au mal, et réprimer les vices de

ceux que nous avons en charge, constamment et vaillamment, mais doucement et paisiblement. Rien ne mate tant l'éléphant courroucé, que la vue d'un agnelet; et rien ne rompt si aisément la force des canonnades, que la laine. On ne prise pas tant la correction qui sort de la passion, quoique accompagnée de raison, que celle qui n'a aucune autre origine que la raison seule; car l'âme raisonnable étant naturellement sujette à la raison, elle n'est sujette à la passion que par tyrannie ; et partant, quand la raison est accompagnée de passion, elle se rend odieuse, sa juste domination étant avilie par la société de la tyrannie. Les princes honorent et consolent infiniment les peuples, quand ils les visitent avec un train de paix ; mais, quand ils conduisent des armées, quoique ce soit pour le bien public, leurs venues sont toujours désagréables et dommageables ; parce qu'encore qu'ils fassent exactement observer la discipline militaire entre les soldats, si ne peuvent-ils jamais tant faire qu'il n'arrive toujours quelque désordre, par lequel le bon homme est foulé : ainsi, tandis que la raison règne, et exerce paisiblement les châtiments, corrections

et répréhensions, quoique ce soit rigoureusement et exactement, chacun l'aime et l'approuve ; mais, quand elle conduit avec soi l'ire, la colère et le courroux, qui sont, dit saint Augustin, ses soldats, elle se rend plus effroyable qu'amiable, et son propre cœur en demeure toujours foulé et maltraité. Il est mieux, dit le même saint Augustin écrivant à Profuturus, de refuser l'entrée à l'ire juste et équitable, que de la recevoir pour petite qu'elle soit ; parce qu'étant reçue, il est malaisé de la faire sortir ; d'autant qu'elle entre comme un petit surgeon, et en moins de rien elle grossit et devient une poutre. Que si une fois elle peut gagner la nuit, et que le soleil se couche sur notre ire, ce que l'Apôtre défend, se convertissant en haine, il n'y a quasi plus moyen de s'en défaire ; car elle se nourrit de mille fausses persuasions ; puisque jamais nul homme courroucé ne pensa son courroux être injuste.

Il est donc mieux d'entreprendre de savoir vivre sans colère, que de vouloir user modérément et sagement de la colère ; et quand, par imperfection et faiblesse, nous nous trouvons surpris d'icelle, il est mieux de la repousser vite-

ment; car pour peu qu'on lui donne de loisir, elle se rend maîtresse de la place, et fait comme le serpent, qui tire aisément tout son corps d'où il peut mettre la tête. Mais comment la repousserai-je? me direz-vous. Il faut, ma Philothée, qu'au premier ressentiment que vous en aurez, vous ramassiez promptement vos forces, non point brusquement ni impétueusement, mais doucement, et néanmoins sérieusement; car, comme on voit ès audiences de plusieurs sénats et parlements, que les huissiers criant, paix là! font plus de bruit que ceux qu'ils veulent faire taire; aussi il arrive maintes fois que voulant avec impétuosité réprimer notre colère, nous excitons plus de trouble en notre cœur qu'elle n'avait pas fait; et le cœur étant ainsi troublé, ne peut plus être maître de soi-même.

Après ce doux effort, pratiquez l'avis que saint Augustin, jà vieil, donnait au jeune évêque Auxilius : *Fais*, dit-il, *ce qu'un homme doit faire.* Que s'il t'arrive ce que l'homme de Dieu dit au psalme : *Mon œil est troublé de grande colère,* recours à Dieu, criant : *Ayez miséricorde de moi, Seigneur!* afin qu'il étende sa dextre pour

réprimer ton courroux. Je veux dire qu'il faut invoquer le secours de Dieu, quand nous nous voyons agités de colère, à l'imitation des Apôtres tourmentés du vent et de l'orage emmi les eaux; car il commandera à nos passions qu'elles cessent, et la tranquillité se fera grande. Mais toujours je vous avertis que l'oraison qui se fait contre la colère présente et pressante, doit être pratiquée doucement, tranquillement, et non point violemment; ce qu'il faut observer en tous les remèdes dont l'on use contre ce mal.

Avec cela, soudain que vous vous apercevrez avoir fait quelque acte de colère, réparez la faute par un acte de douceur exercé promptement à l'endroit de la même personne contre laquelle vous vous serez irritée; car tout ainsi que c'est un souverain remède contre le mensonge que de s'en dédire sur-le-champ, aussitôt que l'on s'aperçoit de l'avoir dit; ainsi est-ce un bon remède contre la colère, de la réparer soudainement par un acte contraire de douceur; car (comme l'on dit) les plaies fraîches sont plus aisément remédiables.

Au surplus, lorsque vous êtes en tranquillité,

et sans aucun sujet de colère, faites grande provision de douceur et débonnaireté, disant toutes vos paroles et faisant toutes vos actions, petites et grandes, en la plus douce façon qu'il vous sera possible ; vous ressouvenant que l'épouse, au Cantique des Cantiques, n'a pas seulement le miel en ses lèvres et au bout de sa langue ; mais elle l'a encore dessous la langue, c'est-à-dire dans la poitrine ; et n'y a pas seulement du miel, mais encore du lait : car aussi ne faut-il pas seulement avoir la parole douce à l'endroit du prochain, mais encore toute la poitrine, c'est-à-dire tout l'intérieur de notre âme : et ne faut pas seulement avoir la douceur du miel, qui est aromatique et odorant, c'est-à-dire la suavité de la conversation civile avec les étrangers ; mais aussi la douceur du lait entre les domestiques et proches voisins : en quoi manquent grandement ceux qui, en la rue, semblent des anges, et en la maison, des diables.

CHAPITRE IX.

De la douceur envers nous-mêmes.

L'une des bonnes pratiques que nous saurions faire de la douceur, c'est celle de laquelle le sujet est en nous-mêmes, ne nous dépitant jamais contre nous-mêmes, ni contre nos imperfections; car encore que la raison veut que, quand nous faisons des fautes, nous en soyons déplaisants et marris, si faut-il néanmoins que nous nous empêchions d'en avoir une déplaisance aigre et chagrine, dépiteuse et colère. En quoi font une grande faute plusieurs, qui, s'étant mis en colère, se courroucent de s'être courroucés, entrent en chagrin de s'être chagrinés, et ont dépit de s'être dépités; car par ce moyen ils tiennent leur cœur confit et détrempé en la colère; et si bien il semble que la seconde colère ruine la première, si est-ce néanmoins qu'elle sert d'ouverture et de passage pour une nouvelle colère, à la pre-

mière occasion qui s'en présentera; outre que ces colères, dépits et aigreurs que l'on a contre soi-même, tendent à l'orgueil, et n'ont origine que de l'amour-propre, qui se trouble et s'inquiète de nous voir imparfaits. Il faut donc avoir un déplaisir de nos fautes, qui soit paisible, rassis et ferme : car tout ainsi qu'un juge châtie bien mieux les méchants, faisant les sentences par raison et en esprit de tranquillité, que non pas quand il les fait par impétuosité et passion, d'autant que jugeant avec passion il ne châtie pas les fautes selon qu'elles sont, mais selon qu'il est lui-même; ainsi nous nous châtions bien mieux nous-mêmes par des repentances tranquilles et constantes, que non pas par des repentances aigres, empressées et colères; d'autant que ces repentances faites avec impétuosité, ne se font pas selon la gravité de nos fautes, mais selon nos inclinations. Par exemple, celui qui affectionne la chasteté se dépitera avec une amertume non pareille de la moindre faute qu'il commettra contre icelle, et ne fera que se rire d'une grosse médisance qu'il aura commise. Au contraire, celui qui hait la médisance, se tour-

mentera d'avoir fait une légère murmuration, et ne tiendra nul compte d'une grosse faute commise contre la chasteté; et ainsi des autres : ce qui n'arrive pour autre chose, sinon d'autant qu'ils ne font pas le jugement de leur conscience par raison, mais par passion.

Croyez-moi, Philothée; comme les remontrances d'un père, faites doucement et cordialement, ont bien plus de pouvoir sur un enfant pour le corriger, que non pas pour les colères et courroux ; ainsi, quand notre cœur aura fait quelque faute, si nous le reprenons avec des remontrances douces et tranquilles, ayant plus de compassion pour lui que de passion contre lui, l'encourageant à l'amendement, la repentance qu'il en concevra entrera bien plus avant, et le pénétrera mieux que ne ferait pas une repentance dépiteuse, injurieuse et tempêtueuse.

Pour moi, si j'avais, par exemple, grande affection de ne point tomber au vice de la vanité, et que j'y fusse néanmoins tombé d'une grande chute, je ne voudrais pas reprendre mon cœur en cette sorte : N'es-tu pas misérable et abominable, qu'après tant de résolutions tu

t'es laissé emporter à la vanité? Meurs de honte, ne lève plus les yeux au ciel, aveugle, impudent, traître et déloyal à ton Dieu! et semblables choses; mais je voudrais le corriger raisonnablement, et par voie de compassion: Or sus, mon pauvre cœur, nous voilà tombés dans la fosse, laquelle nous avions tant résolu d'échapper: ah! relevons-nous, et quittons-la pour jamais; réclamons la miséricorde de Dieu, et espérons en elle qu'elle nous assistera, pour désormais être plus fermes; et remettons-nous au chemin de l'humilité. Courage! soyons méshui sur nos gardes; Dieu nous aidera, nous ferons prou. Et voudrais sur cette répréhension bâtir une solide et ferme résolution de ne plus retomber en faute, prenant les moyens convenables à cela, et mêmement l'avis de mon directeur.

Que si néanmoins quelqu'un ne trouve pas que son cœur puisse être assez ému par cette douce correction, il pourra employer le reproche, et une répréhension dure et forte, pour l'exciter à une profonde confusion; pourvu qu'après avoir rudement gourmandé et corrigé son cœur, il finisse par un allégement, terminant tout son

regret et courroux en une douce et sainte confiance en Dieu, à l'imitation de ce grand pénitent qui, voyant son âme affligée, la relevait en cette sorte : *Pourquoi es-tu triste, ô mon âme! et pourquoi me troubles-tu? Espère en Dieu, car je le bénirai encore comme le salut de ma face, et mon vrai Dieu.*

Relevez donc votre cœur quand il tombera, tout doucement, vous humiliant beaucoup devant Dieu pour la reconnaissance de votre misère, sans nullement vous étonner de votre chute, puisque ce n'est pas chose admirable que l'infirmité soit infirme, et la faiblesse faible, et la misère chétive. Détestez néanmoins de toutes vos forces l'offense que Dieu a reçue de vous ; et avec un grand courage et confiance en la miséricorde d'icelui, remettez-vous au train de la vertu que vous aviez abandonnée.

CHAPITRE X.

u'il faut traiter des affaires avec soin et sans empressement ni souci.

Le soin et la diligence que nous devons avoir en nos affaires sont bien différentes de la sollicitude, souci et empressement. Les anges ont soin pour notre salut, et le procurent avec diligence; mais ils n'en ont point pour cela de sollicitude, de souci ni d'empressement: car le soin et la diligence appartiennent à leur charité; mais aussi la sollicitude, le souci et l'empressement seraient totalement contraires à leur félicité, puisque le soin et la diligence peuvent être accompagnés de la tranquillité et paix d'esprit, mais non pas la sollicitude ni le souci, et beaucoup moins l'empressement.

Soyez donc soigneuse et diligente en toutes les affaires que vous aurez en charge, ma Philothée; car Dieu, vous les ayant confiées, veut que vous en ayez un grand soin; mais, s'il est possible, n'en soyez pas en sollicitude et souci, c'est-

à-dire, ne les entreprenez pas avec inquiétude, anxiété et ardeur; ne vous empressez point à la besogne; car toute sorte d'empressement trouble la raison et le jugement, et nous empêche même de bien faire la chose à laquelle nous nous empressons.

Quand Notre-Seigneur reprend sainte Marthe, il dit : *Marthe, Marthe, tu es en souci, et tu te troubles pour beaucoup de choses.* Voyez-vous, si elle eût été simplement soigneuse, elle ne se fût point troublée; mais parce qu'elle était en souci et inquiétude, elle s'empresse et se trouble, et c'est de quoi Notre-Seigneur la reprend. Les fleuves qui vont doucement coulant en la plaine, portent les grands bateaux et riches marchandises; et les pluies qui tombent doucement en la campagne, la fécondent d'herbes et de graines : mais les torrents et rivières qui a grands flots courent sur la terre, ruinent leurs voisinages, et sont inutiles au trafic, comme les pluies véhémentes et tempêtueuses ravagent les champs et les prairies. Jamais besogne faite avec impétuosité et empressement ne fut bien faite. Il faut se dépêcher tout bellement (comme dit l'ancien

proverbe). Celui qui se hâte, dit Salomon, court fortune de choper et heurter des pieds. Nous faisons toujours assez tôt, quand nous faisons bien. Les bourdons font bien plus de bruit et sont bien plus empressés que les abeilles ; mais ils ne font que la cire, et non point le miel : ainsi ceux qui s'empressent d'un souci cuisant et d'une sollicitude bruyante, ne font jamais ni beaucoup ni bien.

Les mouches ne nous inquiètent pas par leur effort, mais par leur multitude : ainsi les grandes affaires ne nous troublent pas tant comme les menues quand elles sont en grand nombre. Recevez donc les affaires qui vous arriveront, en paix, et tâchez de les faire par ordre, l'une après l'autre ; car si vous les voulez faire tout à coup, ou en désordre, vous ferez des efforts qui vous fouleront, et allanguiront votre esprit, et pour l'ordinaire vous demeurerez accablée sous la presse et sans effet.

En toutes vos affaires, appuyez-vous totalement sur la providence de Dieu, par laquelle seule tous vos desseins doivent réussir; travaillez néanmoins de votre côté tout doucement, pour coo-

pérer avec icelle ; et puis croyez que si vous vous êtes bien confiée en Dieu, le succès qui vous arrivera sera toujours le plus profitable pour vous soit qu'il vous semble bon ou mauvais, selon votre jugement particulier.

Faites comme les petits enfants, qui de l'une des mains se tiennent à leur père, et de l'autre cueillent des fraises ou des mûres le long des haies, car de même, amassant et maniant les biens de ce monde de l'une de vos mains, tenez toujours de l'autre la main du Père céleste, vous retournant de temps en temps à lui, pour voir s'il a agréable votre ménage ou vos occupations ; et gardez bien sur toutes choses de quitter sa main et sa protection, pensant d'amasser ou recueillir davantage ; car s'il vous abandonne, vous ne ferez point de pas sans donner du nez en terre. Je veux dire, ma Philothée, que quand vous serez parmi les affaires et occupations communes, qui ne requièrent pas une attention si forte et si pressante, vous regardiez plus Dieu que les affaires ; et quand les affaires sont de si grande importance qu'elles requièrent toute votre attention pour être bien faites, de temps en temps

vous regarderez à Dieu, comme font ceux qui naviguent en mer, lesquels, pour aller à la terre qu'ils désirent, regardent plus en haut au ciel, que non pas en bas où ils voguent : ainsi Dieu travaillera avec vous, en vous et pour vous, et votre travail sera suivi de consolation.

CHAPITRE XI.

De l'obéissance.

La seule charité nous met en la perfection, mais l'obéissance, la chasteté et la pauvreté sont les trois grands moyens pour l'acquérir : l'obéissance consacre notre cœur, la chasteté notre corps, et la pauvreté nos moyens à l'amour et service de Dieu. Ce sont les trois branches de la croix spirituelle, toutes trois néanmoins fondées sur la quatrième, qui est l'humilité. Je ne dirai rien de ces trois vertus, en tant qu'elles sont vouées solennellement, parce que cela ne regarde que les religieux; ni même en tant qu'elles sont vouées simplement, d'autant qu'encore

que le vœu donne toujours beaucoup de grâces et de mérite à toutes les vertus; si est-ce que pour nous rendre parfaits, il n'est pas nécessaire qu'elles soient vouées, pourvu qu'elles soient observées. Car bien qu'étant vouées, et surtout solennellement, elles mettent l'homme en l'état de perfection; si est-ce que pour le mettre en la perfection, il suffit qu'elles soient observées; y ayant bien de la différence entre l'état de perfection et la perfection, puisque tous les évêques et religieux sont en l'état de perfection, et tous néanmoins ne sont pas en la perfection, comme il ne se voit que trop. Tâchons donc, Philothée, de bien pratiquer ces trois vertus, un chacun selon sa vocation; car encore qu'elles ne nous mettent pas en état de perfection, elles nous donneront néanmoins la perfection même : aussi nous sommes tous obligés à la pratique de ces trois vertus, quoique non pas tous à les pratiquer de même façon.

Il y a deux sortes d'obéissance, l'une nécessaire et l'autre volontaire. Par la nécessaire, vous devez humblement obéir à vos supérieurs ecclésiastiques, comme au pape et à l'évêque, au cu-

ré, et à ceux qui sont commis de leur part ; vous devez obéir à vos supérieurs politiques, c'est-à-dire à votre prince, et aux magistrats qu'il a établis sur votre pays ; vous devez enfin obéir à vos supérieurs domestiques, c'est-à-dire à votre père, mère, mari, maître, maîtresse. Or, cette obéissance s'appelle nécessaire, parce que nul ne se peut exempter du devoir d'obéir à ces supérieurs-là, Dieu les ayant mis en autorité de commander et gouverner, chacun en ce qu'ils ont en charge sur nous. Faites donc leurs commandements, et cela est de nécessité. Mais pour être parfaite, suivez encore leurs conseils, et même leurs désirs et inclinations, en tant que la charité et prudence vous le permettront : obéissez quand ils vous ordonneront chose agréable, comme de manger, prendre de la récréation ; car encore qu'il semble que ce n'est pas grande vertu d'obéir en ce cas, ce serait néanmoins un grand vice de désobéir. Obéissez ès choses indifférentes, comme à porter tel ou tel habit, aller par un chemin ou par un autre, chanter ou se taire, et ce sera une obéissance déjà fort recommandable. Obéissez en choses malaisées, âpres et dures, et

ce sera une obéissance parfaite. Obéissez enfin doucement sans réplique, promptement et sans retardation, gaiement, sans chagrin, et surtout obéissez amoureusement, pour l'amour de celui qui pour l'amour de nous s'est fait obéissant jusques à la mort, et la mort de la croix, et lequel, comme dit saint Bernard, aima mieux perdre la vie que l'obéissance.

Pour apprendre à obéir aisément à vos supérieurs, condescendez aisément à la volonté de vos semblables, cédant à leurs opinions en ce qui n'est mauvais, sans être contentieuse ni revêche; accommodez-vous volontiers aux désirs de vos inférieurs, autant que la raison le permettra, sans exercer aucune autorité impérieuse sur eux, tandis qu'ils sont bons.

C'est un abus de croire que si on était religieux ou religieuse on obéirait aisément, si l'on se trouve difficile et revêche à rendre obéissance à ceux que Dieu a mis sur nous.

Nous appelons obéissance volontaire, celle à laquelle nous nous obligeons pour notre propre élection, et laquelle ne nous est point imposée par autrui. On ne choisit pas pour l'ordinaire

son prince et son évêque, son père et sa mère, ni même souventefois son mari ; mais on choisit bien son confesseur, son directeur. Or, soit qu'en le choisissant on fasse vœu d'obéir (comme il est dit que la mère Thérèse, outre l'obéissance solennellement vouée au supérieur de son ordre s'obligea par un vœu simple d'obéir au père Gratian), ou que, sans vœu, on se dédie à l'obéissance de quelqu'un, toujours cette obéissance s'appelle volontaire, à raison de son fondement, qui dépend de notre volonté et élection.

Il faut obéir à tous les supérieurs, à chacun néanmoins en ce de quoi il a charge sur nous : comme en ce qui regarde la police et les choses publiques, il faut obéir aux princes ; aux prélats en ce qui regarde la police ecclésiastique ; ès choses domestiques, au père, au maître, au mari ; et quant à la conduite particulière de l'âme, au directeur et confesseur particulier.

Faites-vous ordonner les actions de piété que vous devez observer, par votre père spirituel, parce qu'elles en seront meilleures, et auront double grâce et bonté : l'une d'elles-mêmes, puisqu'elles sont pieuses ; et l'autre de l'obéis-

sance qui les aura ordonnées, et en vertu de laquelle elles seront faites. Bienheureux sont les obéissants ! car Dieu ne permettra jamais qu'ils s'égarent.

CHAPITRE XII.

De la nécessité de la chasteté.

La chasteté est le lis des vertus ; elle rend les hommes presque égaux aux anges. Rien n'est beau que par la pureté, et la pureté des hommes c'est la chasteté. On appelle la chasteté honnêteté, et la profession d'icelle, honneur ; elle est nommée intégrité, et son contraire corruption. Bref, elle a sa gloire toute à part, d'être la belle et blanche vertu de l'âme et du corps.

1. n'est jamais permis de tirer aucun impudique plaisir de nos corps, en quelque façon que ce soit, sinon en un légitime mariage, duquel la sainteté puisse, par une juste compen-

sation, réparer le déchet que l'on reçoit en la délectation; et encore au mariage faut-il observer l'honnêteté de l'intention, afin que s'il y a quelque messéance en la volupté qu'on exerce, il n'y ait rien que de l'honnêteté en la volonté qui l'exerce.

Le cœur chaste est comme la mère-perle, qui ne peut recevoir aucune goutte d'eau qui ne vienne du ciel; car il ne peut recevoir aucun plaisir que celui du mariage, qui est ordonné du ciel: hors de là, il ne lui est pas permis seulement d'y penser d'une pensée voluptueuse, volontaire et entretenue.

Pour le premier degré de cette vertu, gardez-vous, Philothée, d'admettre aucune sorte de volupté qui soit prohibée et défendue, comme sont toutes celles qui se prennent hors le mariage, ou même au mariage, quand elles se prennent contre les règles du mariage.

Pour le second, retranchez-vous tant qu'il vous sera possible des délectations inutiles et superflues, quoique loisibles et permises.

Pour le troisième, n'attachez point votre affection aux plaisirs ni voluptés qui sont commandées

et ordonnées; car bien qu'il faille pratiquer les délectations nécessaires, c'est-à-dire celles qui regardent la fin et institution du saint mariage, si ne faut-il pas pourtant y jamais attacher le cœur et l'esprit.

Au reste, chacun a grandement besoin de cette vertu : ceux qui sont en viduité, doivent avoir une chasteté courageuse, qui ne méprise pas seulement les objets présents et futurs, mais qui résiste aux imaginations que les plaisirs loisiblement reçus au mariage peuvent produire en leurs esprits, qui pour cela sont plus tendres aux amorces déshonnêtes. Pour ce sujet, saint Augustin admire la pureté de son cher Alipius qui avait totalement oublié et méprisé les voluptés charnelles, lesquelles il avait néanmoins quelquefois expérimentées en sa jeunesse : et de vrai, tandis que les fruits sont bien entiers, ils peuvent être conservés, les uns sur la paille, les autres dedans le sable, et les autres en leur propre feuillage; mais étant une fois entamés, il est presque impossible de les garder, que par le miel et le sucre en confiture; ainsi, la chasteté qui n'est point encore blessée ni violée, peut

être gardée en plusieurs sortes ; mais étant une fois entamée, rien ne la peut conserver qu'une excellente dévotion, laquelle, comme j'ai souvent dit, est le vrai miel et sucre des esprits.

Les vierges ont besoin d'une chasteté extrêmement simple et douillette, pour bannir de leur cœur toutes sortes de curieuses pensées, et mépriser d'un mépris absolu toutes sortes de plaisirs immondes, qui, à la vérité, ne méritent pas d'être désirés par les hommes, puisque les ânes et pourceaux en sont plus capables qu'eux. Que donc ces âmes pures se gardent bien de jamais révoquer en doute que la chasteté ne soit incomparablement meilleure que tout ce qui lui est incompatible ; car, comme dit le grand saint Jérôme, l'ennemi presse violemment les vierges au désir de l'essai des voluptés, les leur représentant plus plaisantes et délicieuses qu'elles ne sont, ce qui souvent les trouble bien fort ; tandis, dit ce saint Père, qu'elles estiment plus doux ce qu'elles ignorent. Car, comme le petit papillon voyant la flamme, va curieusement voletant autour d'icelle, pour essayer si elle est aussi douce que belle, et pressé de cette fantaisie, ne

cesse point qu'il ne se perde au premier essai ; ainsi les jeunes gens bien souvent se laissent tellement saisir de la fausse et sotte estime qu'ils ont du plaisir des flammes voluptueuses, qu'après plusieurs curieuses pensées, ils s'y vont enfin finale ruiner et perdre ; plus sots en cela que les papillons, d'autant que ceux-ci ont quelque occasion de cuider que le feu soit délicieux, puisqu'il est si beau ; où ceux-là sachant que ce qu'ils recherchent est extrêmement déshonnête, ne laissent pas pour cela d'en surestimer la folle et brutale délectation.

Mais quant à ceux qui sont mariés, c'est chose véritable (et que néanmoins le vulgaire ne peut penser) que la chasteté leur est fort nécessaire, parce qu'en eux elle ne consiste pas à s'abstenir absolument des plaisirs charnels, mais à se contenir entre les plaisirs. Or, comme ce commandement : *Courroucez-vous, et ne péchez point*, est à mon avis plus difficile que celui : *Ne vous courroucez point* ; et qu'il est plustôt fait d'éviter la colère que de la régler ; aussi est-il plus aisé de se garder tout à fait des voluptés charnelles, que de garder la modération en icelles.

Il est vrai que la sainte licence du mariage a une force particulière pour éteindre le feu de la concupiscence : mais l'infirmité de ceux qui en jouissent passe aisément de la permission à la dissolution, et de l'usage à l'abus ; et comme l'on voit beaucoup de riches dérober, non point par indigence, mais par avarice, aussi voit-on beaucoup de gens mariés se déborder par la seule intempérance et lubricité, nonobstant le légitime objet auquel ils se devraient et pourraient arrêter, leur concupiscence étant comme un feu volage qui va brûletant çà et là, sans s'attacher nulle part. C'est toujours chose dangereuse de prendre des médicaments violents, parce que si l'on en prend plus qu'il ne faut, ou qu'ils ne soient pas bien préparés, on en reçoit beaucoup de nuisance. Le mariage a été béni et ordonné en partie pour remède à la concupiscence, et c'est sans doute un très-bon remède ; mais violent néanmoins, et par conséquent très-dangereux, s'il n'est discrètement employé.

J'ajoute que la variété des affaires humaines, outre les longues maladies, sépare souvent les maris d'avec leurs femmes. C'est pourquoi les

mariés ont besoin de deux sortes de chasteté : l'une pour l'abstinence absolue, quand ils sont séparés ès occasions que je viens de dire ; l'autre, pour la modération, quand ils sont ensemble en leur train ordinaire. Certes, sainte Catherine de Sienne vit entre les damnés plusieurs âmes grandement tourmentées pour avoir violé la sainteté du mariage ; ce qui était arrivé, disait-elle, non pas pour la grandeur du péché, car les meurtres et les blasphèmes sont plus énormes ; mais d'autant que ceux qui le commettent n'en font point de conscience, et par conséquent continuent longuement en icelui.

Vous voyez donc que la chasteté est nécessaire à toutes sortes de gens. *Suivez la paix avec tous*, dit l'apôtre, *et la sainteté, sans laquelle aucun ne verra Dieu*. Or, par la sainteté il entend la chasteté, comme saint Jérôme et saint Chrysostôme ont remarqué. Non, Philothée, nul ne verra Dieu sans la chasteté, nul n'habitera en son saint tabernacle qui ne soit net de cœur ; et, comme dit le Sauveur même, les chiens et impudiques en seront bannis ; *et*

bienheureux sont les nets de cœur, car ils verront Dieu !

CHAPITRE XIII.

Avis pour conserver la chasteté.

Soyez extrêmement prompte à vous détourner de tous les acheminements et de toutes les amorces de la lubricité ; car ce mal agit insensiblement, et par de petits commencements fait progrès à de grands accidents. Il est toujours plus aisé à fuir qu'à guérir.

Les corps humains ressemblent à des verres, qui ne peuvent être portés les uns avec les autres, en se touchant, sans courir fortune de se rompre ; et aux fruits, lesquels quoique entiers et bien assaisonnés, reçoivent de la tare, s'entre-touchant les uns les autres. L'eau même, pour fraîche qu'elle soit dedans un vase, étant touchée de quelque animal terrestre, ne peut longuement conserver sa fraîcheur. Ne permettez jamais, Philothée, qu'aucun vous touche incivilement,

ni par manière de folâtrerie, ni par manière de faveur. Car bien qu'à l'aventure la chasteté puisse être conservée parmi ces actions, plutôt légères que malicieuses ; si est-ce que la fraîcheur et fleur de la chasteté en reçoit toujours du détriment et de la perte ; mais de se laisser toucher déshonnêtement, c'est la ruine entière de la chasteté.

La chasteté dépend du cœur comme de son origine ; mais elle regarde le corps comme sa matière, C'est pourquoi elle se perd par tous les sens extérieurs du corps, et par les cogitations et désirs du cœur. C'est impudicité de regarder d'ouïr, de parler, d'odorer, de toucher des choses déshonnêtes, quand le cœur s'y amuse et y prend plaisir. Saint Paul dit tout court, que la fornication ne soit pas mêmement nommée entre vous. Les abeilles, non-seulement ne veulent pas toucher les charognes, mais fuient et haïssent extrêmement toutes sortes de puanteurs qui en proviennent. L'épouse sacrée, au Cantique des Cantiques, a ses mains qui distillent la myrrhe, liqueur préservatrice de la corruption ; ses lèvres son bandées d'un ruban vermeil, marque

de la pudeur des paroles ; ses yeux sont de colombe, à raison de leur netteté ; ses oreilles ont des pendants d'or, enseigne de pureté ; son nez est parmi les cèdres du Liban, bois incorruptible: telle doit être l'âme dévote, chaste, nette et honnête, de mains, de lèvres, d'oreilles, d'yeux et de tout son corps.

A ce propos, je vous présente le mot que l'ancien Père Jean Cassian rapporte comme sorti de la bouche du grand saint Basile qui, parlant de soi-même, dit un jour : *Je ne sais ce que c'est que des femmes, et ne suis pourtant pas vierge.* Certes, la chasteté se peut perdre en autant de façons qu'il y a d'impudicité et lascivetés, lesquelles, selon qu'elles sont grandes ou petites, les unes l'affaiblissent, les autres la blessent et les autres la font tout à fait mourir. Il y a certaines privautés et passions indiscrètes, folâtres et sensuelles qui, à proprement parler, ne violent pas la chasteté, et néanmoins elles l'affaiblissent, la rendent languissante, et ternissent sa belle blancheur. Il y a d'autres privautés et passions, non-seulement indiscrètes, mais vicieuses ; non-seulement folâtres, mais déshon-

nêtes ; non-seulement sensuelles, mais charnelles ; et par celles-ci la chasteté est pour le moins fort blessée et intéressée. Je dis pour le moins, parce qu'elle en meurt et périt du tout, quand les sottises et lascivetés donnent à la chair le dernier effet du plaisir voluptueux ; ains alors la chasteté périt plus indignement, méchamment et malheureusement, que quand elle se perd par la fornication, voire par l'adultère et l'inceste : car ces dernières espèces de vilenies ne sont que des péchés, mais les autres, comme dit Tertullien au livre de la Pudicité, sont des monstres d'iniquité et de péché. Or Cassian ne croit pas, ni moi non plus, que saint Basile eût égard à tel dérèglement, quand il s'accuse de n'être pas vierge ; car je pense qu'il ne disait cela que pour les mauvaises et voluptueuses pensées, lesquelles, bien qu'elles n'eussent pas souillé son corps, avaient néanmoins contaminé le cœur, de la chasteté duquel les âmes généreuses sont extrêmement jalouses.

Ne hantez nullement les personnes impudiques, principalement si elles sont encore impudentes, comme elles sont presque toujours ; car

comme les boucs touchant de la langue les amandiers doux, les font devenir amers ; ainsi ces âmes puantes et cœurs infects ne parlent guère à personne, ni de même sexe, ni de divers sexe, qu'elles ne le fassent aucunement déchoir de la pudicité ; elles ont le venin aux yeux et en l'haleine, comme les basilics.

Au contraire, hantez les gens chastes et vertueux : pensez et lisez souvent les choses sacrées ; car la parole de Dieu est chaste, et rend ceux qui s'y plaisent chastes, qui fait que David la compare à la topaze, pierre précieuse, laquelle par sa propriété amortit l'ardeur de la concupiscence.

Tenez-vous toujours proche de Jésus-Christ crucifié, et spirituellement par la méditation, et réellement par la sainte communion. Car, tout ainsi que ceux qui couchent sur l'herbe nommée *agnus castus*, deviennent chastes et pudiques ; de même, reposant votre cœur sur Notre-Seigneur qui est le vrai agneau chaste et immaculé, vous verrez que bientôt votre âme et votre cœur se trouveront purifiés de toutes souillures et lubricités.

CHAPITRE XIV.

De la pauvreté d'esprit observée entre les richesses.

Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux ! Malheureux donc sont les riches d'esprit, car la misère d'enfer est pour eux ! Celui est riche d'esprit, lequel a les richesses dedans son esprit, ou son esprit dedans les richesses. Celui est pauvre d'esprit, qui n'a nulles richesses dans son esprit, ni son esprit dedans les richesses. Les alcyons font leurs nids comme une pomme, et ne laissent en iceux qu'une petite ouverture du côté d'en haut ; ils les mettent sur le bord de la mer ; et au demeurant les font si fermes et impénétrables, que, les ondes les surprenant, jamais l'eau n'y peut entrer, ains tenant toujours le dessus, ils demeurent emmi la mer, sur la mer, et maîtres de la mer. Votre cœur, chère Philothée, doit être comme cela, ouvert seulement au ciel, et impé-

nétrable aux richesses et choses caduques. Si vous en avez, tenez votre cœur exempt de leurs affections ; qu'il tienne toujours ǝp ʻsnss ǝ[ǝt qu'emmi les richesses il soit sans richesses, et maître des richesses. Non, ne mettez pas cet esprit céleste dedans les biens terrestres ; faites qu'il leur soit toujours supérieur, sur eux, non pas en eux.

Il y a différence entre avoir du poison et être empoisonné : les apothicaires ont presque tous des poisons pour s'en servir en diverses occurrences ; mais ils ne sont pas pour cela empoisonnés, parce qu'ils n'ont pas le poison dedans le corps, mais dedans leurs boutiques ; ainsi pouvez-vous avoir des richesses sans être empoisonnée par icelles ; ce sera si vous les avez en votre maison, ou en votre bourse, et non pas en votre cœur. Etre riche en effet, et pauvre d'affection, c'est le grand bonheur du chrétien ; car il a par ce moyen les commodités des richesses pour ce monde, et le mérite de la pauvreté pour l'autre.

Hélas ! Philothée, jamais nul ne confessera d'être avare : chacun désavoue cette bassesse et

vileté de cœur : on s'excuse sur la charge des enfants qui presse, sur la sagesse qui requiert qu'on s'établisse en moyens : jamais on n'en a trop ; il se trouve toujours certaines nécessités d'en avoir davantage ; et même les plus avares non-seulement ne confessent pas de l'être, mais ils ne pensent pas en leur conscience de l'être : non, car l'avarice est une fièvre prodigieuse, qui se rend d'autant plus insensible qu'elle est plus violente et ardente. Moïse vit le feu sacré qui brûlait un buisson, et ne consumait nullement ; mais au contraire, le feu profane de l'avarice consume et dévore l'avaricieux, et ne le brûle aucunement ; au moins, emmi ses ardeurs et chaleurs plus excessives, il se vante de la plus douce fraîcheur du monde, et tient que son altération insatiable est une soif toute naturelle et suave.

Si vous désirez longuement, ardemment et avec inquiétude les biens que vous n'avez pas, vous avez beau dire que vous ne les voulez pas avoir injustement, car pour cela vous ne laisserez pas d'être vraiment avare. Celui qui désire longuement, ardemment et avec inquiétude de

boire, quoiqu'il ne veuille boire que de l'eau, si témoigne-t-il d'avoir la fièvre.

O Philotée ! je ne sais si c'est un désir juste de désirer d'avoir justement ce qu'un autre possède justement ; car il semble que par ce désir nous nous voulons accommoder par l'incommodité d'autrui. Celui qui possède un bien justement n'a-t-il pas plus de raison de le garder justement, que nous de le vouloir avoir justement? Et pourquoi donc étendons-nous notre désir sur sa commodité pour l'en priver ? Tout au plus si ce désir est juste ; certes il n'est pas pourtant charitable : car nous ne voudrions nullement qu'aucun désirât, quoique justement, ce que nous voulons garder justement. Ce fut le péché d'Achab, qui voulut avoir justement la vigne de Naboth, qui la voulait encore plus justement garder ; il la désira ardemment, longuement et avec inquiétude, et partant il offensa Dieu.

Attendez, chère Philothée, de désirer le bien du prochain quand il commencera à désirer de s'en défaire ; car lors son désir rendra le vôtre non-seulement juste, mais charitable : oui, car je veux bien que vous ayez soin d'accroître vos

moyens et facultés, pourvu que ce soit non-seulement justement, mais doucement et charitablement.

Si vous affectionnez fort les biens que vous avez, si vous en êtes fort embesognée, mettant votre cœur en iceux, y attachant vos pensées, et craignant d'une crainte vive et empressée de les perdre, croyez-moi, vous avez encore quelque sorte de fièvre ; car les fébricitants boivent l'eau qu'on leur donne avec un certain empressement, avec une sorte d'attention et d'aise, que ceux qui sont sains n'ont point accoutumé d'avoir. Il n'est pas possible de se plaire beaucoup en une chose, que l'on n'y mette beaucoup d'affection. S'il vous arrive de perdre des biens, et que vous sentiez que votre cœur s'en désole et afflige beaucoup, croyez, Philothée, que vous y avez beaucoup d'affection ; car rien ne témoigne tant d'affection à la chose perdue, que l'affliction de la perte.

Ne désirez donc point d'un désir entier et formé le bien que vous n'avez pas ; ne mettez point fort avant votre cœur en celui que vous avez ; ne vous désolez point des pertes qui vous

arriveront ; et vous aurez quelque sujet de croire qu'étant riche en effet, vous ne l'êtes point d'affection ; mais que vous êtes pauvre d'esprit, et par conséquent bienheureuse, car le royaume des cieux vous appartient.

CHAPITRE XV.

Comme il faut pratiquer la pauvreté réelle, demeurant néanmoins réellement riche.

Le peintre Parrhasius peignit le peuple athénien par une invention fort ingénieuse, le représentant d'un naturel divers et variable, colère, injuste, inconstant, courtois, clément, miséricordieux, hautain, glorieux, humble, bravache et fuyard, tout cela ensemble ; mais moi, chère Philothée, je voudrais mettre en votre cœur la richesse et la pauvreté tout ensemble, un grand soin et un grand mépris des choses temporelles.

Ayez beaucoup plus de soin de rendre vos biens utiles et fructueux, que les mondains n'en ont pas. Dites-moi, les jardiniers des grands

princes ne sont-ils pas plus curieux et diligents à cultiver et embellir les jardins qu'ils ont en charge, que s'ils leur appartenaient en propriété? Mais pourquoi cela? Parce, sans doute, qu'ils considèrent ces jardins-là comme jardins des princes et des rois, auxquels ils désirent de se rendre agréables par ces services-là. Ma Philothée, les possessions que nous avons ne sont pas nôtres : Dieu nous les a données à cultiver, et veut que nous les rendions fructueuses et utiles, et partant nous lui faisons service agréable d'en avoir soin.

Mais il faut donc que ce soit un soin plus grand et solide que celui que les mondains ont de leurs biens ; car ils ne s'embesognent que pour l'amour d'eux-mêmes, et nous devons travailler pour l'amour de Dieu. Or, comme l'amour de soi-même est un amour violent, turbulent, empressé ; aussi le soin qu'on a pour lui est plein de trouble, de chagrin, d'inquiétude ; et comme l'amour de Dieu est doux, paisible et tranquille; aussi le soin qui en procède, quoique ce soit pour les biens du monde, est aimable, doux et gracieux. Ayons donc ce soin gracieux de la

conservation, voire de l'accroissement de nos biens temporels, lorsque quelque juste occasion s'en présentera et en tant que notre condition le requiert; car Dieu veut que nous fassions ainsi pour son amour.

Mais prenez garde que l'amour-propre ne vous trompe; car quelquefois il contrefait si bien l'amour de Dieu, qu'on dirait que c'est lui. Or, pour empêcher qu'il ne vous déçoive, et que ce soin des biens temporels ne se convertisse en avarice, outre ce que j'ai dit au chapitre précédent, il nous faut pratiquer bien souvent la pauvreté réelle et effectuelle emmi toutes les facultés et richesses que Dieu nous a données.

Quittez donc toujours quelque partie de vos moyens, en les donnant aux pauvres de bon cœur; car donner ce qu'on a, c'est s'appauvrir d'autant, et plus vous donnerez, plus vous vous appauvrirez. Il est vrai que Dieu vous le rendra, non-seulement en l'autre monde, mais en celui-ci; car il n'y a rien qui fasse tant prospérer temporellement que l'aumône; mais en attendant que Dieu vous le rende, vous serez toujours appauvrie de cela. Oh! le saint et riche

appauvrissement, que celui qui se fait par l'aumône !

Aimez les pauvres et la pauvreté ; car par cet amour vous deviendrez vraiment pauvre, puisque (comme dit l'Écriture) *nous sommes faits comme les choses que nous aimons.* L'amour égale les amants. *Qui est infirme, avec lequel je ne sois infirme ?* dit saint Paul. Il pouvait dire : Qui est pauvre avec lequel je ne sois pauvre ? parce que l'amour le faisait être tel que ceux qu'il aimait : si donc vous aimez les pauvres, vous serez vraiment participante de leur pauvreté, et pauvre comme eux.

Or, si vous aimez les pauvres, mettez-vous souvent parmi eux, prenez plaisir à les voir chez vous et à les visiter chez eux ; conversez volontiers avec eux ; soyez bien aise qu'ils vous approchent aux églises, aux rues et ailleurs. Soyez pauvre de langue avec eux, leur parlant comme leur compagne ; mais soyez riches des mains, leur départant de vos biens, comme plus abondante.

Voulez-vous faire encore davantage, ma Philothée ? Ne vous contentez pas d'être pauvre

comme les pauvres, mais soyez plus pauvre que les pauvres ; et comment cela ? Le serviteur est moindre que son maître : rendez-vous donc servante des pauvres, allez les servir dans leurs lits quand ils sont malades, je dis de vos propres mains ; soyez leur cuisinière, et à vos propres dépens ; soyez leur lingère et blanchisseuse. O ma Philothée ! ce service est plus triomphant qu'une royauté. Je ne puis assez admirer l'ardeur avec laquelle cet avis fut pratiqué par saint Louis, l'un des grands rois que le soleil ait vus ; mais je dis grand roi en toute sorte de grandeur : il servait fort souvent à table des pauvres qu'il nourrissait, et en faisait venir presque tous les jours à la sienne; et souvent il mangeait les restes de leur potage avec un amour nonpareil. Quand il visitait les hôpitaux des malades (ce qu'il faisait fort souvent), il se mettait ordinairement à servir ceux qui avaient les maux les plus horribles, comme ladres, chancreux, et autres semblables, et leur faisait tout ce service à tête nue et les genoux à terre, respectant en leur personne le Sauveur du monde, et les chérissant d'un amour aussi tendre qu'une douce mère eût

sût faire son enfant. Sainte Élisabeth, fille du roi de Hongrie, se mêlait ordinairement avec les pauvres; et pour se récréer s'habillait quelquefois en pauvre femme parmi ses dames, leur disant : Si j'étais pauvre, je m'habillerais ainsi. O mon Dieu! chère Philothée, que ce prince et cette princesse étaient pauvres en leurs richesses, et qu'ils étaient riches en leur pauvreté.

Bienheureux sont ceux qui sont ainsi pauvres! car à eux appartient le royaume des cieux : *j'ai eu faim, vous m'avez repu; j'ai eu froid, vous m'avez revêtu : possédez le royaume qui vous a été préparé dès la constitution du monde*, dira le roi des pauvres et des rois en son grand jugement.

Il n'est celui qui, en quelque occasion, n'ait quelque manquement et défaut de commodités. Il arrive quelquefois chez nous un hôte que nous voudrions bien traiter, il n'y a pas moyen pour l'heure; on a ses beaux habits en un lieu, on en aurait besoin en un autre où il serait requis de paraître. Il arrive que tous les vins de la cave se poussent et tournent; ils n'en reste plus que les mauvais et verts. On se trouve aux champs

dans quelque bicoque où tout manque ; on n'a ni lit, ni chambre, ni table, ni service. Enfin il est facile d'avoir souvent besoin de quelque chose, pour riche qu'on soit : or cela, c'est être pauvre en effet de ce qui nous manque. Philothée, soyez bien aise de ces rencontres, acceptez-les de bon cœur, souffrez-les gaiement.

Quand il vous arrivera des inconvénients qui vous appauvriront, ou de beaucoup, ou de peu, comme font les tempêtes, les feux, les inondations, les stérilités, les larcins, les procès ; oh ! c'est alors la vraie saison de pratiquer la pauvreté, recevant avec douceur ces diminutions de facultés, et s'accommodant patiemment et constamment à cet appauvrissement. Ésaü se présenta à son père avec ses mains toutes couvertes de poil, et Jacob en fit de même ; mais parce que le poil qui était ès mains de Jacob ne tenait pas à sa peau, ains à ses gants, on lui pouvait ôter son poil sans l'offenser ni écorcher. Au contraire, parce que le poil des mains d'Ésaü tenait à sa peau qu'il avait toute velue de son naturel, qui lui eût voulu arracher son poil, lui eût bien donné de la douleur ; il eût bien crié,

il se fût échauffé à la défense. Quand nos moyens nous tiennent au cœur, si la tempête, si le larron, si le chicanneur nous en arrache quelque partie, quelles plaintes, quels troubles, quelles impatiences en avons-nous ! Mais quand nos biens ne tiennent qu'au soin que Dieu veut que nous en ayons, et non pas à notre cœur si on nous les arrache, nous n'en perdons pourtant pas le sens ni la tranquillité. C'est la différence des bêtes et des hommes, quant à leurs robes ; car les robes des bêtes tiennent à leur chair, et celles des hommes y sont seulement appliquées, en sorte qu'ils puissent les mettre et ôter quand ils veulent.

CHAPITRE XVI.

Pour pratiquer la richesse d'esprit emmi la pauvreté réelle.

Mais si vous êtes réellement pauvre, très-chère Philothée, ô Dieu ! soyez-le encore d'esprit : faites de nécessité vertu, et employez cette pierre précieuse de la pauvreté pour ce qu'elle

vaut. Son éclat n'est pas découvert en ce monde, mais si est-ce pourtant qu'il est extrêmement beau et riche.

Ayez patience, vous êtes en bonne compagnie : Notre-Seigneur, Notre-Dame, les apôtres, tant de saints et de saintes ont été pauvres ; et pouvant être riches, ils ont méprisé de l'être. Combien y a-t-il de grands mondains, qui, avec beaucoup de contradictions, sont allés rechercher avec un soin nonpareil la sainte pauvreté dedans les cloîtres et les hôpitaux ! ils ont pris beaucoup de peine pour la trouver ; témoins saint Alexis, sainte Paule, Saint Paulin, sainte Angèle, et tant d'autres ; et voilà, Philothée, que plus gracieuse en votre endroit, elle se vient présenter chez vous, vous l'avez rencontrée sans la chercher, et sans peine : embrassez-la donc comme la chère amie de Jésus-Christ qui naquit, vécut et mourut avec la pauvreté, qui fut sa nourrice toute sa vie.

Votre pauvreté, Philothée, a deux grands priviléges, par le moyen desquels elle vous peut beaucoup faire mériter. Le premier est qu'elle ne vous est point arrivée par votre choix, mais par

la seule volonté de Dieu, qui vous a faite pauvre sans qu'il y ait eu aucune concurrence de votre volonté propre. Or, ce que nous recevons purement de la volonté de Dieu, lui est toujours très-agréable, pourvu que nous le recevions de bon cœur, et pour l'amour de sa sainte volonté : où il y a moins du nôtre, il y a plus de Dieu : la simple et pure acceptation de la volonté de Dieu rend une souffrance extrêmement pure.

Le second privilége de cette pauvreté, c'est qu'elle est une pauvreté vraiment pauvre. Une pauvreté louée, caressée, estimée, secourue et assistée, tient de la richesse ; elle n'est pour le moins pas du tout pauvre : mais une pauvreté méprisée, rejetée, reprochée et abandonnée, elle est vraiment pauvre. Or, telle est pour l'ordinaire la pauvreté des séculiers ; car, parce qu'ils ne sont pas pauvres par leur élection, mais par nécessité, on n'en tient pas grand compte ; et en ce qu'on n'en tient pas grand compte, leur pauvreté est plus pauvre que celle des religieux, bien que celle-ci d'ailleurs ait une excellence fort grande et trop plus recomman-

dable, à raison du vœu et de l'intention pour laquelle elle a été choisie.

Ne vous plaignez donc pas, ma chère Philothée, de votre pauvreté ; car on ne se plaint que de ce qui déplaît ; et si la pauvreté vous déplaît, vous n'êtes plus pauvre d'esprit, ains riche d'affection.

Ne vous désolez point de n'être pas si bien secourue qu'il serait requis; car en cela consiste l'excellence de la pauvreté. Vouloir être pauvre, et n'en recevoir point d'incommodité, c'est une trop grande ambition, car c'est vouloir l'honneur de la pauvreté et la commodité des richesses.

N'ayez point de honte d'être pauvre, ni de demander l'aumône en charité. Recevez celle qui vous sera donnée avec humilité ; acceptez le refus avec douceur. Ressouvenez-vous souvent du voyage que Notre-Dame fit en Égypte pour y porter son cher enfant, et combien de mépris, de pauvretés et de misères il lui convint supporter. Si vous vivez comme cela, vous serez très-riche en votre pauvreté.

CHAPITRE XVII.

De l'amitié, et premièrement de la mauvaise et frivole.

L'amour tient le premier rang entre les passions de l'âme ; c'est le roi de tous les mouvements du cœur ; il convertit tout le reste à soi, et nous rend tels que ce qu'il aime. Prenez donc bien garde, ma Philothée, de n'en point avoir de mauvais, car tout aussitôt vous seriez toute mauvaise. Or, l'amitié est le plus dangereux amour de tous, parce que les autres amours peuvent être sans communication ; mais l'amitié étant totalement fondée sur icelle, on ne peut presque l'avoir avec une personne, sans participer à ses qualités.

1. Tout amour n'est pas amitié ; car on peut aimer sans être aimé, et lors il y a de l'amour, mais non pas de l'amitié, d'autant que l'amitié est un amour mutuel, et s'il n'est pas mutuel, ce n'est pas amitié. 2. Et ne suffit pas qu'il soit

mutuel, mais il faut que les parties qui s'entr'aiment sachent leur réciproque affection ; car si elles l'ignorent, elles auront de l'amour, mais non pas de l'amitié. 3. Il faut avec cela qu'il y ait entre elles quelque sorte de communication, qui soit le fondement de l'amitié.

Selon la diversité des communications, l'amitié est aussi diverse ; et les communications sont différentes, selon la différence des biens qu'on s'entrecommunique. Si ce sont des biens faux et vains, l'amitié est fausse et vaine ; si ce sont de vrais biens, l'amitié est vraie ; et plus excellents seront les biens, plus excellente sera l'amitié : car comme le miel est plus excellent quand il se cueille ès fleurons des fleurs plus exquises, ainsi l'amour fondé sur une plus exquise communication est plus excellent. Et comme il y a du miel en Héraclée de Pont qui est vénéneux, et fait devenir insensés ceux qui le mangent, parce qu'il est recueilli sur l'aconit, qui est abondant en cette région-là; ainsi l'amitié fondée sur la communication des faux et vicieux biens, est toute fausse et mauvaise.

La communication des voluptés charnelles se

une mutuelle propension et amorce brutale, laquelle ne peut non plus porter le nom d'amitié entre les hommes, que celle des ânes et chevaux pour semblables effets ; et s'il n'y avait nulle autre communication au mariage, il n'y aurait non plus nulle amitié : mais parce qu'outre cellelà il y a en icelui la communication de la vie, de l'industrie, des biens, des affections, et d'une indissoluble fidélité, c'est pourquoi l'amitié du mariage est une vraie et sainte amitié.

L'amitié fondée sur la communication des plaisirs sensuels est toute grossière et indigne du nom d'amitié ; comme aussi celle qui est fondée sur des vertus frivoles et vaines, parce que ces vertus dépendent aussi des sens. J'appelle plaisirs sensuels ceux qui s'attachent immédiatement et principalement aux sens extérieurs, comme le plaisir de voir la beauté, d'ouïr une douce voix, de toucher, et semblables. J'appelle vertus frivoles, certaines habiletés et qualités vaines, que les faibles esprits appellent vertus et perfections. Oyez parler la plupart des filles, des femmes et des jeunes gens : ils ne se feindront nullement de dire : un tel gentilhomme

est fort vertueux, il a beaucoup de perfections, car il danse bien, il joue bien à toutes sortes de jeux, il s'habille bien, il chante bien, il cajole bien, il a bonne mine. Et les charlatans tiennent pour les plus vertueux d'entre eux, ceux qui sont les plus grands bouffons. Or, comme tout cela regarde les sens, aussi les amitiés qui en proviennent s'appellent sensuelles, vaines et frivoles, et méritent plutôt le nom de folâtrerie que d'amitié. Ce sont ordinairement les amitiés des jeunes gens, qui se tiennent aux moustaches, aux cheveux, aux œillades, aux habits, à la morgue, à la babillerie : amitiés dignes de l'âge des amants, qui n'ont encore aucune vertu qu'en bourre, ni nul jugement qu'en bouton : ainsi telles amitiés ne sont que passagères, et fondent comme la neige au soleil.

CHAPITRE XVIII.

Des amourettes.

Quand ces amitiés folâtres se pratiquent entre

gens de divers sexe, et sans prétention du mariage, elles s'appellent amourettes; car n'étant que certains avortons ou plutôt fantômes d'amitié, elles ne peuvent porter le nom ni d'amitié ni d'amour, pour leur incomparable vanité et imperfection. Or, par icelles les cœurs des hommes et des femmes demeurent pris, engagés et entrelacés les uns avec les autres, en vaines et folles affections, fondées sur ces frivoles communications et chétifs agréments desquels je viens de parler. Et bien que ces sottes amours vont ordinairement fondre et s'abîmer en des charnalités et lascivetés fort vilaines, si est-ce que ce n'est pas le premier dessein de ceux qui les exercent, autrement ce ne seraient plus amourettes, ains impudicités et paillardises manifestes. Il se passera même quelquefois plusieurs années sans qu'il arrive entre ceux qui sont atteints de cette folie, aucune chose qui soit directement contraire à la chasteté du corps, iceux s'arrêtant seulement à détremper leurs cœurs en souhaits, désirs, soupirs, muguetteries, et autres telles niaiseries et vanités; et ce, pour diverses prétentions.

Les uns n'ont autre dessein que d'assouvir leurs cœurs à donner et recevoir de l'amour, suivant en cela leur inclination amoureuse; et ceux-ci ne regardent à rien pour le choix de leurs amours, sinon leur goût et instinct; si qu'à la rencontre d'un sujet agréable, sans examiner l'intérieur ni les déportements d'icelui, ils commenceront cette communication d'amourettes, et se fourreront dedans les misérables filets, desquels par après ils auront peine de sortir. Les autres se laissent aller à cela par vanité, leur étant avis que ce ne soit pas peu de gloire de prendre et lier des cœurs par amour; et ceux-ci faisant leur élection pour la gloire, dressent leurs piéges et tendent leurs toiles en des lieux spécieux, relevés, rares et illustres. Les autres sont portés et par leur inclination amoureuse, et par la vanité tout ensemble; car encore qu'ils aient le cœur contourné à l'amour si ne veulent-ils pourtant pas en prendre qu'avec quelque avantage de gloire. Ces amitiés sont toutes mauvaises, folles et vaines : mauvaises, d'autant qu'elles aboutissent et se terminent enfin au péché de la chair, et qu'elles dérobent

l'amour, et par conséquent le cœur à Dieu, à la femme et au mari à qui il était dû : folles, parce qu'elles n'ont ni fondement ni raison ; vaines, parce qu'elles ne rendent ni profit, ni honneur, ni contentement ; au contraire, elles perdent le temps, embarrassent l'honneur, sans donner aucun plaisir, que celui d'un empressement de prétendre et espérer, sans savoir ce qu'on veut ni ce qu'on prétend ; car il est toujours avis à ces chétifs et faibles esprits, qu'il y a je ne sais quoi à désirer ès témoignages qu'on leur rend de l'amour réciproque, et ne sauraient dire ce que c'est, dont le désir ne peut finir, mais va toujours pressant leur cœur de perpétuelles défiances, jalousies et inquiétudes.

Saint Grégoire de Nazianze écrivant contre les femmes vaines, dit merveilles sur ce sujet.

En voici une petite pièce qu'il adresse voirement aux femmes, mais bonne encore pour les hommes : *Ta naturelle beauté suffit pour ton mari : que si elle est pour plusieurs hommes, comme un filet tendu pour une troupe d'oiseaux, qu'en arrivera-t-il? Celui-là te plaira*

qui se plaira en ta beauté ; tu rendras œillade pour œillade, regard pour regard : soudain suivront les souris et petits mots d'amour, lâchés à la dérobée pour le commencement ; mais bientôt on s'apprivoisera et passera-t-on à la cajolerie manifeste. Garde bien, ô ma langue parleuse, de dire ce qui arrivera par après ? Si dirai-je néanmoins encore cette vérité : rien de tout ce que les jeunes gens et les femmes disent ou font ensemble en ces folles complaisances, n'est exempt de grands aiguillons. Tous les fatras d'amourettes se tiennent l'un à l'autre, et s'entresuivent tous, ne plus ne moins qu'un fer tiré par l'aimant en tire plusieurs autres consécutivement.

O qu'il dit bien, ce grand évêque! que pensez-vous faire? Donner de l'amour? Non pas : mais personne n'en donne volontairement, qui n'en prenne nécessairement. Qui prend est pris en ce jeu. L'herbe aproxis reçoit et conçoit le feu aussitôt qu'elle le voit : nos cœurs en sont de même; soudain qu'ils voient une âme enflammée d'amour pour eux, ils sont incontinent em-

brasés pour elle. J'en veux bien prendre, me dira quelqu'un, mais non pas fort avant. Hélas! vous vous trompez; ce feu d'amour est plus actif et pénétrant qu'il ne vous semble : vous cuiderez n'en recevoir qu'une étincelle, et vous serez tout étonné de voir qu'en un moment il aura saisi tout votre cœur, réduit en cendres toutes vos résolutions, et en fumée votre réputation. Le Sage s'écrie : *Qui aura compassion d'un enchanteur piqué par le serpent?* Et je m'écrie après lui : O fous et insensés! cuidez-vous charmer l'amour, pour le pouvoir manier à votre gré? Vous, vous voulez jouer avec lui, il vous piquera et mordra mauvaisement. Et savez-vous ce qu'on en dira? Chacun se moquera de vous, et on rira de quoi vous avez voulu enchanter l'amour, et que sur une fausse assurance vous avez voulu mettre dedans votre sein une dangereuse couleuvre, qui vous a gâtés d'âme et d'honneur.

O Dieu! quel aveuglement est celui-ci, de jouer ainsi à crédit, sur des gages si frivoles, la principale pièce de notre âme? Oui, Philothée; car Dieu ne veut l'homme que pour l'âme, ni

l'âme que pour la volonté, ni la volonté que pour l'amour. Hélas! nous n'avons pas d'amour, à beaucoup près, de ce que nous en avons besoin : je veux dire, il s'en faut infiniment que nous en ayons assez pour aimer Dieu ; et cependant, misérables que nous sommes! nous le prodiguons et épanchons en choses sottes, vaines et frivoles, comme si nous en avions de reste. Ah! ce grand Dieu, qui s'était réservé le seul amour de nos âmes en reconnaissance de leur création, conservation et rédemption, exigera un compte bien étroit de ces folles déduites que nous en faisons. Que s'il doit faire un examen si exact des paroles oisives, qu'est-ce qu'il fera des amitiés oiseuses, impertinentes, folles et pernicieuses?

Le noyer nuit grandement aux vignes et aux champs ès quels il est planté, parce qu'étant si grand, il attire tout le suc de la terre, qui ne peut pas après suffire à nourrir le reste des plantes ; ses feuillages sont si touffus, qu'ils font un ombrage grand et épais ; et enfin il attire les passants à soi, qui, pour abattre son fruit, gâtent et foulent tout autour. Ces amourettes font

les mêmes nuisances à l'âme; car elles l'occupent tellement, et tirent si puissamment ses mouvements, qu'elle ne peut pas après suffire à aucune bonne œuvre : les feuilles, c'est-à-dire les entretiens, amusements et muguetteries, sont si fréquentes, qu'elles dissipent tout le oisir; et enfin, elles attirent tant de tentations, distractions, soupçons et autres conséquences, que tout le cœur en est foulé et gâté. Bref, ces amourettes bannissent non-seulement l'amour céleste, mais encore la crainte de Dieu; énervent l'esprit, affaiblissent la réputation; c'est, en un mot, le jouet des cours, mais la peste des cœurs.

CHAPITRE XIX.

Des vraies amitiés.

O Philothée! aimez un chacun d'un grand amour charitable; mais n'ayez point d'amitié qu'avec ceux qui peuvent communiquer avec vous de choses vertueuses : et plus les vertus

que vous mettez en votre commerce seront exquises, plus votre amitié sera parfaite. Si vous communiquez ès sciences, votre amitié est certes fort louable; plus encore si vous communiquez aux vertus, en la prudence, discrétion, force et justice : mais si votre mutuelle et réciproque communication se fait de la charité, de la dévotion, de la perfection chrétienne; ô Dieu! que votre amitié sera précieuse! elle sera excellente parce qu'elle vient de Dieu; excellente, parce qu'elle tend à Dieu; excellente, parce que son lien, c'est Dieu; excellente, parce qu'elle durera éternellement en Dieu. Oh! qu'il fait bon aimer en terre comme l'on aime au ciel, et apprendre à s'entre-chérir en ce monde comme nous ferons éternellement en l'autre! Je ne parle pas ici de l'amour simple de charité, car il doit être porté à tous les hommes; mais je parle de l'amitié spirituelle, par laquelle deux ou trois ou plusieurs âmes se communiquent leur dévotion, leurs affections spirituelles, et se rendent un seul esprit entre elles. Qu'à bon droit peuvent chanter telles heureuses âmes : *Oh! que voici combien il est bon et agréable que les frères habitent*

ensemble! Oui, car le baume délicieux de la dévotion distille de l'un des cœurs en l'autre, par une continuelle participation, si qu'on peut dire que Dieu a répandu sur cette amitié sa bénédiction et la vie jusques aux siècles des siècles.

Il m'est avis que toutes les autres amitiés ne sont que des ombres au prix de celle-ci, et que leurs liens ne sont que des chaînes de verre ou de jayet, en comparaison de ce grand lien de la sainte dévotion, qui est tout d'or.

Ne faites point d'amitié d'autre sorte, je veux dire des amitiés que vous faites; car il ne faut pas ni quitter, ni mépriser pour cela les amitiés que la nature et les précédents devoirs vous obligent de cultiver, des parents, des alliés, des bienfaiteurs, des voisins et autres : je parle de celles que vous choisissez vous-mêmes.

Plusieurs vous diront peut-être qu'il ne faut avoir aucune sorte de particulière affection et amitié, d'autant que cela occupe le cœur, distrait l'esprit, engendre les envies ; mais ils se trompent en leurs conseils : car ils ont vu ès écrits de plusieurs saints et dévots auteurs, que

les amitiés particulières et affections extraordinaires nuisent infiniment aux religieux; ils cuident que c'en soit de même du reste du monde: mais il y a bien à dire; car attendu qu'en un monastère bien réglé, le dessein commun de tous tend à la vraie dévotion, il n'est pas requis d'y faire ces particulières communications de peur que, cherchant en particulier ce qui est commun, on ne passe pas des particularités aux partialités: mais quant à ceux qui sont entre les mondains, et qui embrassent la vraie vertu, il leur est nécessaire de s'allier les uns aux autres par une sainte et sacrée amitié; car par le moyen d'icelle ils s'animent, ils s'aident, ils s'entreportent au bien. Et comme ceux qui cheminent en la plaine n'ont pas besoin de se prêter la main, mais ceux qui sont ès chemins scabreux et glissants s'entre-tiennent l'un l'autre pour cheminer sûrement; ainsi ceux qui sont ès religions n'ont pas besoin des amitiés particulières; mais ceux qui sont au monde en ont nécessité, pour s'assurer et secourir les uns les autres, parmi tant de mauvais passages qu'il leur faut franchir. Au monde, tous ne conspirent pas à

même fin, tous n'ont pas le même esprit : il faut donc, sans doute, se tirer à part, et faire des amitiés selon notre prétention; et cette particularité fait voirement une partialité, mais une partialité sainte, qui ne fait aucune division, sinon celle du bien et du mal, des brebis et des chèvres, des abeilles et des frelons; séparation nécessaire.

Certes on ne saurait nier que Notre-Seigneur n'aimât d'une plus douce et plus spéciale amitié saint Jean, le Lazare, Marthe, Magdelaine; car l'Écriture le témoigne. On sait que saint Pierre chérissait tendrement saint Marc et sainte Pétronille, comme saint Paul faisait saint Timothée et sainte Thècle. Saint Grégoire de Nazianze se vante cent fois de l'amitié nonpareille qu'il eut avec le grand saint Basile, et la décrit en cette sorte : « Il semblait qu'en l'un et l'autre « de nous il n'y eut qu'une seule âme portant « deux corps. Que s'il ne faut pas croire ceux « qui disent que toutes choses sont en toutes « choses, si nous faut-il pourtant ajouter foi « que nous étions tous deux en l'un de nous et « l'un en l'autre; une seule prétention avions-

« nous tous deux, de cultiver la vertu, et accom-
« moder les desseins de notre vie aux espérances
« futures, sortant ainsi hors de la terre mortelle
« avant que d'y mourir. » Saint Augustin témoigne que saint Ambroise aimait uniquement sainte Monique, pour les rares vertus qu'il voyait en elle, et qu'elle réciproquement le chérissait comme un ange de Dieu.

Mais j'ai tort de vous amuser en chose si claire. Saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire, saint Bernard, et tous les plus grands serviteurs de Dieu, ont eu de très-particulières amitiés sans intérêts que de leur perfection. Saint Paul reprochant le détraquement des Gentils, les accuse d'avoir été gens sans affection, c'est-à-dire qui n'avaient aucune amitié; et saint Thomas, comme tous les bons philosophes, confesse que l'amitié est une vertu. Or, il parle de l'amitié particulière, puisque, comme il le dit, la parfaite amitié ne peut s'étendre à beaucoup de personnes. La perfection donc ne consiste pas à n'avoir point d'amitié, mais à n'en avoir point que de bonne, de sainte et sacrée.

CHAPITRE XX.

De la différence des vraies et des vaines amitiés.

Voici donc le grand avertissement, ma Philothée : le miel d'Héraclée, qui est si vénéneux, ressemble à l'autre qui est si salutaire : il y a grand danger de prendre l'un pour l'autre, ou de les prendre mêlés; car la bonté de l'un n'empêcherait pas la nuisance de l'autre. Il faut être sur sa garde pour n'être point trompé en ses amitiés, notamment quand elles se contractent entre personnes de divers sexes, sous quelque prétexte que ce soit : car bien souvent Satan donne le change à ceux qui aiment. On commence par l'amour vertueux; mais si on n'est fort sage, l'amour frivole s'y mêlera, puis l'amour sensuel, puis l'amour charnel : oui même il y a danger en l'amour spirituel, si on n'est fort sur sa garde; bien qu'en celui-ci il soit plus difficile de prendre le change, parce que sa pureté et blancheur rendent plus con-

naissables les souillures que Satan y veut mêler; c'est pourquoi, quand il l'entreprend, il fait cela plus finement, et essaye de glisser les impuretés presque insensiblement.

Vous connaîtrez l'amitié mondaine d'avec la sainte et vertueuse, comme l'on connaît le miel d'Héraclée d'avec l'autre : le miel d'Héraclée est plus doux à la langue que le miel ordinaire, à raison de l'aconit, qui lui donne un surcroît de douceur; et l'amitié mondaine produit ordinairement un grand amas de paroles emmiellées, une cajolerie de petits mots passionnés, et de louanges tirées de la beauté, de la grâce, et de qualités sensuelles; mais l'amitié sacrée a un langage simple et franc, ne peut louer que la vertu et grâce de Dieu, unique fondement sur lequel elle subsiste. Le miel d'Héraclée étant avalé, excite un tournoiement de tête; et la fausse amitié provoque un tournoiement d'esprit, qui fait chanceler la personne en la chasteté et dévotion, la portant à des regards affectés, mignards et immodérés, à des caresses sensuelles, à des soupirs désordonnés, à des petites plaintes de n'être pas aimée,

à des petites, mais recherchées, mais attrayantes contenances, galanteries, poursuites de baisers, et autres privautés et faveurs inciviles, présages certains et indubitables d'une prochaine ruine de l'honnêteté : mais l'amitié sainte n'a des yeux que simples et pudiques, ni des caresses que pures et franches, ni des soupirs que pour le ciel, ni des privautés que pour l'esprit, ni des plaintes, sinon quand Dieu n'est pas aimé, marques infaillibles de l'honnêteté.

Le miel d'Héraclée trouble la vue, et cette amitié mondaine trouble le jugement ; en sorte que ceux qui en sont atteints pensent bien faire en mal faisant, et cuident que leurs excuses, prétextes et paroles soient de vraies raisons. Ils craignent la lumière, et aiment les ténèbres : mais l'amitié sainte a les yeux clairvoyants, et ne se cache point, ains paraît volontiers devant les gens de bien. Enfin, le miel d'Héraclée donne une grande amertume en la bouche : ainsi les fausses amitiés se convertissent et terminent en paroles et demandes charnelles et puantes ; où, en cas de refus, à des injures, calomnies, impostures, tristesses, confusions et jalousies, qui

aboutissent bien souvent en abrutissement et forcenerie ; mais la chaste amitié est toujours également honnête, civile et amiable, et jamais ne se convertit qu'en une plus parfaite et pure union d'esprits, image vive de l'amitié bienheureuse que l'on exerce au ciel.

Saint Grégoire de Nazianze dit que le paon faisant son cri, lorsqu'il fait sa roue et pavonade, excite grandement les femelles qui l'écoutent à la lubricité. Quand on voit un homme pavaner, se parer, et venir comme cela cajoler, chuchoter et barguigner aux oreilles d'une femme ou d'une fille, sans prétention d'un juste mariage, ah ! sans doute, ce n'est que pour la provoquer à quelque impudicité ; et la femme d'honneur bouchera ses oreilles pour ne point ouïr le cri de ce paon, et la voix de l'enchanteur qui la veut enchanter finement : que si elle écoute, ô Dieu ! quel mauvais augure de la future perte de son cœur !

Les jeunes gens qui font des contenances, grimaces et caresses, ou disent des paroles ès quelles ils ne voudraient pas être surpris par leurs pères, mères, maris, femmes ou confes-

seurs, témoignent en cela qu'ils traitent d'autre chose que de l'honneur et de la conscience. Notre-Dame se trouble voyant un ange en forme humaine, parce qu'elle était seule, et qu'il lui donnait des extrêmes quoique célestes louanges. O Sauveur du monde ! la pureté craint un ange en forme humaine, et pourquoi donc l'impureté ne craindra-t-elle un homme, encore qu'il fût en figure d'ange, quand il la loue des louanges sensuelles et humaines !

CHAPITRE XXI.

Avis et remèdes contre les mauvaises amitiés.

Mais quels remèdes contre cette engeance et fourmillière de folles amours, folâtreries, impuretés ? Soudain que vous en aurez les premiers ressentiments, tournez-vous court de l'autre côté ; et, avec une détestation absolue de cette vanité, courez à la croix du Sauveur, et prenez sa couronne d'épines pour en environner votre cœur, afin que ces petits renardeaux n'en ap-

prochent. Gardez bien de venir à aucune sorte de composition avec cet ennemi ; ne dites pas : Je l'écouterai, mais je ne ferai rien de ce qu'il me dira ; je lui prêterai l'oreille, mais je lui refuserai le cœur. O ma Philothée ! pour Dieu, soyez rigoureuse en telles occasions : le cœur et les oreilles s'entretiennent l'un à l'autre : et comme il est impossible d'empêcher un torrent qui a pris sa descente par le penchant d'une montagne, aussi est-il difficile d'empêcher que l'amour qui est tombé en l'oreille, ne fasse soudain sa chute dans le cœur. Les chèvres, selon Alcméon, haleinent par les oreilles, et non par les naseaux : il est vrai qu'Aristote le nie ; or ne sais-je ce que c'en est : mais je sais bien pourtant que notre cœur haleine par l'oreille ; et que, comme il aspire et exhale ses pensées par la langue, il respire aussi par l'oreille, par laquelle il reçoit les pensées des autres. Gardons donc soigneusement nos oreilles de l'air des folles paroles ; car autrement soudain notre cœur en serait empesté. N'écoutez nulle sorte de proposition, sous quelque prétexte que ce

soit ; en ce seul cas il n'y a point de danger d'être incivile et agreste.

Ressouvenez-vous que vous avez voué votre cœur à Dieu, et que votre amour lui étant sacrifié, ce serait donc un sacrilége de lui en ôter un seul brin : sacrifiez-le-lui plutôt derechef par mille résolutions et protestations, et vous tenant entre icelles comme un cerf dans son fort, réclamez Dieu, il vous secourra, et son amour prendra le vôtre en sa protection, afin qu'il vive uniquement pour lui.

Que si vous êtes déjà prise dans les filets de ces folles amours, ô Dieu ! quelle difficulté de vous en déprendre ! Mettez-vous devant sa divine majesté; connaissez, en sa présence, la grandeur de votre misère, votre faiblesse et vanité ; puis, avec le plus grand effort de cœur qu'il vous sera possible, détestez ces amours commencées, abjurez la vaine profession que vous en avez faite, renoncez à toutes les promesses reçues; et, d'une grande et très-absolue volonté, arrêtez en votre cœur et vous résolvez de ne jamais plus rentrer en ces jeux et entretiens d'amour.

Si vous vous pouviez éloigner de l'objet, je l'approuverais infiniment : car, comme ceux qui ont été mordus des serpents ne peuvent pas aisément guérir en la présence de ceux qui ont été autrefois blessés de même morsure, aussi la personne qui est piquée d'amour, guérira difficilement de cette passion, tandis qu'elle sera proche de l'autre qui aura été atteinte de la même piqûre. Le changement de lieu sert extrêmement pour apaiser les ardeurs et inquiétudes, soit de la douleur, soit de l'amour. Le garçon duquel parle saint Ambroise, au livre second de la Pénitence, ayant fait un long voyage, revint entièrement délivré des folles amours qu'il avait exercées, et tellement changé que sa sotte amoureuse le rencontrant, et lui disant : Ne me connais-tu pas ? Je suis bien moi-même : — Oui-da, répondit-il, mais moi je ne suis pas moi-même. L'absence lui avait apporté cette heureuse mutation. Et saint Augustin témoigne que, pour alléger la douleur qu'il eut en la mort de son ami, il s'ôta de Tagaste, où icelui était mort, et s'en alla à Carthage.

Mais qui ne peut s'éloigner, que doit-il faire?

Il faut absolument retrancher toute conversation particulière, tout entretien secret, toute douceur des yeux, tout souris, et généralement toutes sortes de communications et amorces qui peuvent nourrir ce feu puant et fumeux : ou, pour le plus s'il est forcé de parler au complice, que ce soit pour déclarer par une hardie, courte et sévère protestation, le divorce éternel que l'on a juré. Je crie tout haut à quiconque est tombé dans ces piéges d'amourettes : taillez, tranchez, rompez ; il ne faut pas s'amuser à découdre ces folles amitiés, il les faut déchirer ; il n'en faut pas dénouer les liaisons, il les faut rompre ou couper ; aussi bien les cordons et les liens n'en valent rien. Il ne faut point ménager pour un amour qui est si contraire à l'amour de Dieu.

Mais après que j'aurai ainsi rompu les chaînes de cet infâme esclavage, encore m'en restera-t-il quelque ressentiment, et les marques et traces des fers en demeureront encore imprimées en mes pieds, c'est-à-dire en mes affections. Non feront, Philothée, si vous avez conçu autant de détestation de votre mal comme il mérite ; car si cela est, vous ne serez plus agitée

d'aucun mouvement que de celui d'une extrême horreur de cet infâme amour, et de tout ce qui en dépend, et demeurerez quitte de toute autre affection envers l'objet abandonné, que de celle d'une très-pure charité pour Dieu : mais si, pour l'imperfection de votre repentir, il vous reste encore quelques mauvaises inclinations, procurez pour votre âme une solitude mentale, selon ce que je vous ai enseigné ci-devant, et retirez-vous-y le plus que vous pourrez ; et par mille réitérés élancements d'esprit, renoncez à toutes vos inclinations, reniez-les de toutes vos forces ; lisez plus que d'ordinaire les saints livres, confessez-vous plus souvent que de coutume, et vous communiez ; conférez humblement et naïvement de toutes les suggestions et tentations qui vous arriveront pour ce regard, avec votre directeur, si vous pouvez, ou au moins avec quelque âme fidèle et prudente ; et ne doutez point que Dieu ne vous affranchisse de toute passion, pourvu que vous continuiez fidèlement en ces exercices.

Ah ! ce me direz-vous, mais ne sera-ce point une ingratitude de rompre si impétueusement

une amitié ? O que bienheureuse est l'ingratitude qui nous rend agréables à Dieu ! Non, de par Dieu, Philothée, ce ne sera pas ingratitude, ains un grand bénéfice que vous ferez à l'amant ; car en rompant vos liens, vous romprez les siens, puisqu'ils vous étaient communs ; et bien que pour l'heure il ne s'aperçoive pas de son bonheur, il le reconnaîtra bientôt après, et avec vous chantera pour action de grâces : *O Seigneur ! vous avez rompu mes liens, je vous sacrifierai l'hostie de louange, et invoquerai votre saint nom.*

CHAPITRE XXII.

Quelques autres avis sur le sujet des amitiés.

J'ai encore un avertissement d'importance sur ce sujet. L'amitié requiert une grande communication entre les amants, autrement elle ne peut ni naître, ni subsister. C'est pourquoi il arrive souvent qu'avec la communication de l'amitié, plusieurs autres communications passent et se

glissent insensiblement de cœur en cœur, par une mutuelle infusion et réciproque écoulement d'affections, d'inclinations et d'impressions: mais surtout cela arrive quand nous estimons grandement celui que nous aimons ; car alors nous ouvrons tellement le cœur à son amitié, qu'avec icelle ses inclinations et impressions entrent aisément tout entières, soit qu'elles soient bonnes ou qu'elles soient mauvaises. Certes, les abeilles qui amassent le miel d'Héraclée, ne cherchent que le miel, mais avec le miel elles sucent insensiblement les qualités vénéneuses de l'aconit, sur lequel elles font leur cueillette. O Dieu ! Philothée, il faut bien pratiquer en ce sujet la parole que le Sauveur de nos âmes soulait dire, ainsi que les anciens nous ont appris : Soyez bons changeurs et monnayeurs, c'est-à-dire ne recevez pas la fausse monnaie avec la bonne, ni le bas or avec le fin or ; séparez le précieux d'avec le chétif : oui, car il n'y a presque celui qui n'ait quelque imperfection. Et quelle raison y a-t-il de recevoir pêle-mêle les tares et imperfections de l'ami avec son amitié ? Il le faut certes aimer, nonobstant son imperfection;

mais il ne faut ni aimer, ni recevoir son imperfection, car l'amitié requiert la communication du bien, et non pas du mal. Comme donc ceux qui tirent le gravier du Tage, en séparent l'or qu'ils y trouvent, pour l'emporter, et laissent le sable sur le rivage; de même ceux qui ont la communication de quelque bonne amitié doivent en séparer le sable des imperfections, et ne le point laisser entrer en leur âme. Certes, saint Grégoire de Nazianze témoigne que plusieurs aimant et admirant saint Basile, s'étaient laissé porter à l'imiter même en ses imperfections extérieures, en son parler lentement et avec un esprit abstrait et pensif, en la forme de sa barbe, et en sa démarche; et nous voyons des maris, des femmes, des enfants, des amis, qui ayant en grande estime leurs amis, leurs pères, leurs maris et leurs femmes, acquièrent, ou par condescendance, ou par imitation, mille mauvaises petites humeurs au commerce de l'amitié qu'ils ont ensemble. Or, cela ne se doit aucunement faire; car chacun a bien assez de ses mauvaises inclinations, sans se surcharger de celles des autres; et non-seulement l'amitié ne requiert

pas cela, mais au contraire elle nous oblige à nous entr'aider, pour nous affranchir réciproquement de toutes sortes d'imperfections. Il faut sans doute supporter doucement l'ami en ses imperfections; mais non pas le porter en icelles, et beaucoup moins les transporter en nous.

Mais je ne parle que des imperfections ; car quant aux péchés, il ne faut ni les porter, ni les supporter en l'ami. C'est une amitié ou faible ou méchante de voir périr l'ami, et ne le point secourir ; de le voir mourir d'un apostème, et n'oser lui donner le coup de rasoir de la correction pour le sauver. La vraie et vivante amitié ne peut durer entre les péchés. On dit que la salamandre éteint le feu dans lequel elle se couche, et le péché ruine l'amitié en laquelle il se loge : si c'est un péché passager, l'amitié lui donne soudain la fuite par la correction ; mais s'il séjourne et arrête, tout aussitôt l'amitié périt ; car elle ne peut subsister que sur la vraie vertu. Combien moins donc doit-on pécher pour l'amitié ! L'ami est ennemi quand il nous veut conduire au péché, et mérite de

perdre l'amitié quand il veut perdre et damner l'ami ; ainsi, c'est une des plus assurées marques d'une fausse amitié, que de la voir pratiquée envers une personne vicieuse de quelque sorte de péché que ce soit. Si celui que nous aimons est vicieux, sans doute notre amitié est vertueuse ; car puisqu'elle ne peut regarder la vraie vertu, il est force qu'elle considère quelque vertu folâtre et quelque qualité sensuelle.

La société faite pour le profit temporel entre les marchands, n'a que l'image de la vraie amitié ; car elle se fait, non pour l'amour des personnes, mais pour l'amour du gain.

Enfin, ces deux divines paroles sont deux grandes colonnes pour bien assurer la vie chrétienne : l'une est du Sage : *Qui craint Dieu, aura pareillement une bonne amitié ;* l'autre est de saint Jacques : *L'amitié de ce monde est ennemie de Dieu.*

CHAPITRE XXIII.

Des exercices de la mortification extérieure.

Ceux qui traitent des choses rustiques et champêtres, assurent que si on écrit quelque mot sur une amande bien entière, et qu'on la remette dans son noyau, le pliant et serrant bien proprement, et le plantant ainsi, tout le fruit de l'arbre qui en viendra se trouvera écrit et gravé du même mot. Pour moi, Philothée, je n'ai jamais pu approuver la méthode de ceux qui, pour réformer l'homme, commencent par l'extérieur, par les contenances, par les habits, par les cheveux.

Il me semble au contraire qu'il faut commencer par l'intérieur : *Convertissez-vous à moi*, dit Dieu, *de tout votre cœur : mon enfant, donne-moi ton cœur ;* car aussi le cœur étant la source des actions, elles sont telles qu'il est. L'époux divin invitant l'âme : *Mets-moi*, dit-il, *comme un cachet sur ton cœur, comme un ca-*

chet sur ton bras. Oui vraiment; car quiconque a Jésus-Christ en son cœur, il l'a bientôt après en toutes ses actions extérieures. C'est pourquoi, chère Philothée, j'ai voulu, avant toutes choses, graver et inscrire sur votre cœur ce mot saint et sacré : Vive Jésus ! assurée que je suis qu'après cela votre vie, laquelle vient de votre cœur comme un amandier de son noyau, produira toutes ses actions, qui sont ses fruits, écrites et gravées du même mot de salut ; et que comme ce doux Jésus vivra dedans votre cœur, il vivra aussi en tous vos déportements, et paraîtra en vos yeux, en votre bouche, en vos mains, voire même en vos cheveux ; et pourrez saintement dire, à l'imitation de saint Paul : *Je vis, mais non plus moi, ains Jésus-Christ vit en moi.* Bref, qui a gagné le cœur de l'homme, a gagné tout l'homme. Mais ce cœur même, par lequel nous voulons commencer, requiert qu'on l'instruise comme il doit former son train et maintien extérieur, afin que non-seulement on y voie la sainte dévotion, mais aussi une grande sagesse et discrétion. Pour cela, je vous vais brièvement donner plusieurs avis.

Si vous pouvez supporter le jeûne, vous ferez bien de jeûner quelques jours, outre les jeûnes que l'Église nous commande; car outre l'effet ordinaire du jeûne, d'élever l'esprit, réprimer la chair, pratiquer la vertu, et acquérir plus grande récompense au ciel, c'est un grand bien de se maintenir en la possession de gourmander la gourmandise même, et tenir l'appétit sensuel et le corps sujet à la loi de l'esprit; et bien qu'on ne jeûne pas beaucoup, l'ennemi néanmoins nous craint davantage quand il connaît que nous savons jeûner. Les mercredi, vendredi et samedi, sont les jours ès quels les anciens chrétiens s'exerçaient le plus à l'abstinence. Prenez-en donc de ceux-là pour jeûner autant que votre dévotion et la discrétion de votre directeur vous le conseilleront.

Je dirais volontiers comme saint Jérôme dit à la bonne dame Leta: *Les jeûnes longs et immodérés me déplaisent bien fort, surtout en ceux qui sont en âge encore tendre.* « J'ai « appris par expérience, que le petit ânon étant « las en chemin, cherche de s'écarter: » c'est-à-dire, les jeunes gens portés à des infirmités

par l'excès des jeûnes, se convertissent aisément aux délicatesses. Les cerfs courent mal en deux temps ; quand ils sont chargés de venaison, et quand ils sont trop maigres. Nous sommes grandement exposés aux tentations quand notre corps est trop nourri, et quand il est trop abattu ; car l'un le rend insolent en son aise, et l'autre le rent désespéré en son malaise ; et comme nous ne le pouvons porter quand il est trop gras, aussi ne nous peut-il porter quand il est trop maigre. Le défaut de cette modération ès jeûnes, disciplines, haires et âpretés, rend inutiles au service de la charité les meilleures années de plusieurs ; comme il fit même à saint Bernard, qui se repentit d'avoir usé de trop d'austérités ; et d'autant qu'ils ont maltraité leur corps au commencement, ils sont contraints de le flatter à la fin. N'eussent-ils pas mieux fait de lui faire un traitement égal, et proportionné aux offices et travaux auxquels leur condition les obligeait ?

Le jeûne et le travail matent et abattent la chair. Si le travail que vous ferez vous est nécessaire, ou fort utile à la gloire de Dieu, j'aime mieux que vous souffriez la peine du travail que

celle du jeûne : c'est le sentiment de l'Église, laquelle, pour les travaux utiles au service de Dieu et du prochain, décharge ceux qui les font du jeûne même commandé. L'un a de la peine à jeûner, l'autre en a à servir les malades, visiter les prisonniers, confesser, prêcher, assister les désolés, prier, et semblables exercices ; cette peine vaut mieux que celle-là. Car outre qu'elle mate également, elle a des fruits beaucoup plus désirables. Et partant, généralement il est mieux de garder plus de forces corporelles qu'il n'est requis, que d'en ruiner plus qu'il ne faut ; car on peut toujours les abattre quand on veut, mais on ne les peut pas réparer toujours quand on veut.

Il me semble que nous devons avoir en grande révérence la parole que notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ dit à ses disciples: *Mangez ce qui sera mis devant vous*. C'est, comme je crois une plus grande vertu de manger sans choix ce qu'on vous présente, et en même ordre qu'on le vous présente, ou qu'il soit à votre goût, ou qu'il ne le soit pas, que de choisir toujours le pire ; car encore que cette dernière façon de vivre sem-

ble plus austère, l'autre néanmoins a plus de résignation; car par icelle on ne renonce pas seulement à son goût, mais encore à son choix; et si ce n'est pas une petite austérité de tourner son goût à toute main, et le tenir sujet aux rencontres. Joint que cette sorte de mortification ne paraît point, n'incommode personne, et est uniquement propre pour la vie civile. Reculer une viande pour en prendre une autre; pincer et racler toutes choses; ne trouver jamais rien de bien apprêté ni de bien net; faire des mystères à chaque morceau; cela ressent un cœur mou et attentif aux plats et aux écuelles. J estime plus que saint Bernard bût de l'huile pour de l'eau ou du vin, que s'il eût bu de l'eau d'absinthe avec intention; car c'était signe qu'il ne pensait pas à ce qu'il buvait; et en cette nonchalance de ce qu'on doit manger et qu'on boit, gît la perfection de la pratique de ce mot sacré *Mangez ce qui vous sera mis devant vous* J'excepte néanmoins les viandes qui nuisent à la santé, ou qui même incommodent l'esprit; comme font à plusieurs les viandes chaudes et épicées, fumeuses, venteuses, en certaine cas:

casions ès quelles la nature a besoin d'être récréée et aidée, pour pouvoir soutenir quelque travail à la gloire de Dieu. Une continuelle et modérée sobriété est meilleure que les abstinences violentes faites à diverses reprises, et entremêlées de grands relâchements.

La discipline a une merveilleuse vertu pour réveiller l'appétit de la dévotion, étant prise modérément. La haire mate puissamment le corps; mais son usage n'est pas pour l'ordinaire propre, ni aux gens mariés, ni aux délicates complexions, ni à ceux qui ont à supporter d'autres grandes peines. Il est vrai qu'ès jours plus signalés de la pénitence, on la peut employer, avec l'avis d'un discret confesseur.

Il faut prendre de la nuit pour dormir, chacun selon sa complexion, autant qu'il est requis pour bien et utilement veiller le jour; et parce que l'Écriture sainte en cent façons, l'exemple des saints, et les raisons naturelles, nous recommandent grandement les matinées comme les meilleures et plus fructueuses pièces de nos jours, et que Notre-Seigneur même est nommé soleil levant, et Notre-Dame aube du jour; je

pense que c'est un soin vertueux de prendre son sommeil devers le soir à bonne heure, pour pouvoir prendre son réveil et faire son lever de bon matin. Certes, ce temps-là est le plus gracieux, le plus doux, et le moins embarrassé : les oiseaux mêmes nous provoquent en icelui au réveil et aux louanges de Dieu; si que le lever matin sert à la santé et à la sainteté.

Balaam monté sur son ânesse allait trouver Balac; mais parce qu'il n'avait pas droite intention, l'ange l'attendit en chemin avec une épée en main pour le tuer : l'ânesse, qui voyait l'ange, s'arrêta par trois diverses fois, comme rétive : Balaam cependant la frappait cruellement de son bâton, pour la faire avancer jusqu'à la troisième fois, qu'icelle s'étant couchée tout à fait sous Balaam, lui parla par un grand miracle, disant : *Que t'ai-je fait? pourquoi m'as-tu battue déjà par trois fois?* et tôt après les yeux de Balaam furent ouverts, et il vit l'ange qui lui dit : *Pourquoi as-tu battu ton ânesse? Si elle ne se fût détournée de devant moi, je t'eusse tué, et l'eusse réservée.* Lors Balaam dit à l'ange : *Seigneur, j'ai péché; car je ne*

savais pas que tu te misses contre moi en la voie. Voyez-vous, Philotée, Balaam est la cause du mal, et il frappe et bât la pauvre ânesse qui n'en peut mais. Il en prend ainsi bien souvent en nos affaires : car cette femme voit son mari ou son enfant malade, et soudain elle court au jeûne, à la haire, à la discipline, comme fit David pour un pareil sujet : hélas ! chère amie, vous battez le pauvre âne, vous affligez votre corps, et il ne peut mais de votre mal, ni de quoi Dieu a son épée dégaînée sur vous. Corrigez votre cœur, qui est idolâtre de ce mari, et qui permettait mille vices à l'enfant, et le destinait à l'orgueil, à la vanité et à l'ambition. Cet homme voit que souvent il retombe lourdement au péché de luxure : le reproche intérieur vient contre sa conscience avec l'épée au poing, pour l'outre-percer d'une sainte crainte ; et soudain son cœur revenant à soi, Ah ! félonne chair, dit-il, ah ! corps déloyal, tu m'as trahi ! et le voilà incontinent à des grands coups sur cette chair, à des jeûnes immodérés, à des disciplines démesurées, à des haires insupportables. O pauvre âme ! si ta chair pouvait parler comme l'ânesse

de Balaam, elle te dirait : pourquoi me frappes-tu, misérable ? C'est contre toi, ô mon âme ! que Dieu arme sa vengeance ; c'est toi qui es la criminelle : pourquoi me conduis-tu aux mauvaises conversations ? pourquoi appliques-tu mes yeux, mes mains, mes lèvres aux lascivetés ? pourquoi me troubles-tu par de mauvaises imaginations ? Fais de bonnes pensées, et je n'aurai pas de mauvais mouvements ; hante les gens pudiques, et je ne serai point agitée de ma concupiscence. Hélas ! c'est toi qui me jettes dans le feu, et tu ne veux pas que je brûle. Tu me jettes la fumée aux yeux, et tu ne veux pas qu'ils s'enflamment ! Et Dieu sans doute vous dit en ces cas-là, battez, rompez, fendez, froissez vos cœurs principalement ; car c'est contre eux que mon courroux est animé. Certes, pour guérir la démangeaison, il n'est pas tant besoin de se laver et baigner, comme de purifier le sang et rafraîchir le foie : ainsi pour nous guérir de nos vices, il est voirement bon de mortifier la chair ; mais il est surtout nécessaire de bien purifier nos affections et rafraîchir nos cœurs. Or, en tout et par-

tout il ne faut nullement entreprendre des austérités corporelles qu'avec l'avis de notre guide.

CHAPITRE XXIV.

Des conversations et de la solitude.

Rechercher les conversations et les fuir, ce sont deux extrémités blâmables en la dévotion civile, qui est celle de laquelle je vous parle. La fuite d'icelles tient du dédain et mépris du prochain, et la recherche ressent l'oisiveté et l'inutilité. Il faut aimer le prochain comme soi-même : pour montrer qu'on l'aime, il ne faut pas fuir d'être avec lui ; et pour témoigner qu'on s'aime soi-même, on doit demeurer en soi-même quand on y est ; or on y est quand on est seul. *Pense à toi-même,* dit saint Bernard, *et puis aux autres.* Si donc rien ne vous presse d'aller en conversation, ou d'en recevoir chez vous, demeurez en vous-mêmes, et vous entretenez avec votre cœur. Mais si la conversation vous arrive, ou quelque juste sujet vous invite à vous y

rendre, allez de par Dieu, Philothée, et voyez votre prochain de bon cœur et de bon œil.

On appelle mauvaises conversations, celles qui se font pour quelques mauvaises intentions; ou bien quand ceux qui interviennent en icelle; sont vicieux, indiscrets et dissolus; et pour celles-là il s'en faut détourner comme les abeilles se détournent de l'amas des taons et frelons: car, comme ceux qui ont été mordus des chiens enragés ont la sueur, l'haleine et la salive dangereuses, et principalement pour les enfants et gens de délicate complexion; ainsi ces vicieux et débordés ne peuvent être fréquentés qu'avec hasard et péril, surtout par ceux qui sont de dévotion encore tendre et délicate.

Il y a des conversations inutiles à tout autre chose qu'à la seule récréation, lesquelles se font par un simple divertissement des occupations sérieuses; et quant à celles-là, comme il ne faut pas s'y adonner, aussi peut-on leur donner le loisir destiné à la récréation.

Les autres conversations ont pour leur fin l'honnêteté, comme sont les visites mutuelles, et certaines assemblées qui se font pour hono-

rer le prochain : et quant à celles-là, comme il ne faut pas être superstitieuse à les pratiquer, aussi ne faut-il pas être du tout incivile à les mépriser ; mais satisfaire avec modestie au devoir que l'on y a, afin d'éviter également la rusticité et la légèreté.

Restent les conversations utiles, comme sont celles des personnes dévotes et vertueuses. O Philothée ! ce vous sera toujours un grand bien d'en rencontrer souvent de telles. La vigne plantée parmi les oliviers porte des raisins onctueux, et qui ont le goût des olives ; une âme qui se trouve souvent parmi les gens de vertu ne peut qu'elle ne participe à leurs qualités. Les bourdons seuls ne peuvent point faire de miel ; mais avec les abeilles ils aident à le faire : c'est un grand avantage pour nous bien exercer à la dévotion, de converser avec les âmes dévotes.

En toutes conversations, la naïveté, simplicité, douceur et modestie, sont toujours préférées. Il y a des gens qui ne font nulle sorte de contenance ni de mouvement qu'avec tant d'artifice que chacun en est ennuyé ; et comme celui qui ne voudrait jamais se promener qu'en comptant

ses pas, ni parler qu'en chantant, serait fâcheux au reste des hommes; ainsi ceux qui tiennent un maintien artificieux, et qui ne font rien qu'en cadence, importunent extrêmement la conversation; et en cette sorte de gens il y a toujours quelque espèce de présomption. Il faut pour l'ordinaire qu'une joie modérée prédomine en notre conversation. Saint Romuald et saint Antoine sont extrêmement loués de quoi, nonobstant toutes leurs austérités, ils avaient la face et les paroles ornées de joie, gaieté et civilité. *Riez avec les riants, réjouissez-vous avec les joyeux :* je vous dis encore une fois avec l'Apôtre : *Soyez toujours joyeuse, mais en Notre-Seigneur, et que votre modestie paraisse à tous les hommes.* Pour vous réjouir en Notre-Seigneur, il faut que le sujet de votre joie soit, non-seulement loisible, mais honnête; ce que je dis, parce qu'il y a des choses loisibles, qui pourtant ne sont pas honnêtes : et afin que votre modestie paraisse, gardez-vous des insolences, lesquelles sans doute sont toujours répréhensibles. Faire tomber l'un, noircir l'autre,

piquer le tiers, faire du mal à un fou, ce sont des risées et joies sottes et insolentes.

Mais toujours, outre la solitude mentale, à laquelle vous vous pouvez retirer emmi les plus plus grandes conversations, ainsi que j'ai dit ci-dessus, chap. XII de la seconde partie, vous devez aimer la solitude locale et réelle, non pas pour aller ès déserts, comme sainte Marie Égyptienne, saint Paul, saint Antoine, Arsenius, et les autres pères solitaires; mais pour être quelque peu en votre chambre, en votre jardin et ailleurs, où plus à souhait vous puissiez retirer votre esprit en votre cœur, et récréer votre âme par de bonnes cogitations et saintes pensées, ou par un peu de bonne lecture, à l'exemple de ce grand évêque de Nazianze, qui parlant de soi-même : *Je me pourmenais* dit-il, *moi-même avec moi-même, sur le soleil couchant, et passais le temps sur le rivage de la mer : car j'ai accoutumé d'user de cette récréation pour me relâcher et secouer un peu des ennuis ordinaires;* et là-dessus il discourt de la bonne pensée qu'il fit, que je vous ai récitée ailleurs : et à l'exemple encore de s nt Ambroise, du-

quel parlant saint Augustin, il dit que souvent étant entré en sa chambre (car on ne refusait l'entrée à personne), il le regardait lire; et après avoir attendu quelque temps, de peur de l'incommoder, il s'en retournait sans mot dire, pensant que ce peu de temps qui restait à ce grand pasteur pour révigorer et récréer son esprit après le tracas de tant d'affaires, ne lui devait pas être ôté. Aussi après que les apôtres eurent un jour raconté à Notre-Seigneur comme ils avaient prêché et beaucoup fait: *Venez*, leur dit-il, *en la solitude, et vous y reposez un peu.*

CHAPITRE XXV.

De la bienséance des habits.

Saint Paul veut que les femmes dévotes (il en faut autant dire des hommes) soient revêtues d'habits bienséants, se parant avec pudicité et sobriété. Or, la bienséance des habits, et autres ornements, dépend de la matière, de la forme

et de la netteté. Quant à la netteté, elle doit presque toujours être égale en nos habits, sur lesquels, tant qu'il est possible, nous ne devons laisser aucune sorte de souillure et vilenie. La netteté extérieure représente en quelque façon l'honnêteté intérieure. Dieu même requiert l'honnêteté corporelle en ceux qui s'approchent de ses autels, et qui ont la charge principale de la dévotion.

Quant à la matière et à la forme des habits, la bienséance se considère par plusieurs circonstances, du temps, de l'âge, des qualités, des compagnies et des occasions. On se pare ordinairement mieux ès jours de fêtes, selon la grandeur du jour qui se célèbre ; en temps de pénitence, comme en carême, on se démet bien fort ; aux noces, on porte les robes nuptiales, et aux assemblées funèbres les robes de deuil : auprès des princes on rehausse l'état, lequel on doit abaisser entre les domestiques. La femme mariée se peut et doit orner auprès de son mari, quand il le désire : si elle en fait de même en étant éloignée, on demandera quels yeux elle veut favoriser avec ce soin particulier.

On permet plus d'affiquets aux filles, parce qu'elles peuvent loisiblement désirer d'agréer à plusieurs, quoique ce ne soit qu'afin d'en gagner un par un saint mariage. On ne trouve pas non plus mauvais que les veuves à marier se parent aucunement, pourvu qu'elles ne fassent point paraître de folâtrerie, d'autant qu'ayant déjà été mères de famille, et passé par les regrets du veuvage, on tient leur esprit pour mûr et attrempé. Mais quant aux vraies veuves, qui le sont non-seulement de corps, mais aussi de cœur, nul ornement ne leur est convenable, sinon l'humilité, la modestie et la dévotion; car si elles veulent donner de l'amour aux hommes, elles ne sont pas vraies veuves; et si elles n'en veulent pas donner, pourquoi en portent-elles les outils? Qui ne veut recevoir les hôtes, il faut qu'il ôte l'enseigne de son logis. On se moque toujours des vieilles gens, quand ils veulent faire les jolis; c'est une folie qui n'est supportable qu'à la jeunesse.

Soyez propre, Philothée; qu'il n'y ait rien sur vous de traînant et mal agencé; c'est un mépris de ceux avec lesquels on converse, d'aller

entre eux en habit désagréable : mais gardez-vous bien des afféteries, vanités, curiosités et folâtreries ; tenez-vous toujours, tant qu'il vous sera possible, du côté de la simplicité et modestie, qui est sans doute le plus grand ornement de la beauté, et la meilleure excuse pour la laideur. Saint Pierre avertit principalement les jeunes femmes de ne porter point leurs cheveux tant crêpés, frisés, annelés et serpentés. Les hommes qui sont si lâches que de s'amuser à ces muguetteries, sont partout décriés comme hermaphrodites ; et les femmes vaines sont tenues pour imbéciles en chasteté : au moins, si elles en ont, elle n'est pas visible parmi tant de fatras et bagatelles. On dit qu'on n'y pense pas mal : mais je réplique comme j'ai fait ailleurs, que le diable y en pense toujours. Pour moi, je voudrais que mon dévot et ma dévote fussent toujours les mieux habillés de la troupe, mais le moins pompeux et affectés ; et, comme il est dit au proverbe, qu'ils fussent parés de grâce, bienséance et dignité. Saint Louis dit, en un mot, que l'on se doit vêtir selon son état ; en sorte que les sages et bons ne puissent dire : Vous

en faites trop; ni les jeunes gens: Vous en faites trop peu. Mais en ce cas les jeunes ne se veulent pas contenter de la bienséance, il se faut arrêter à l'avis des sages.

CHAPITRE XXVI.

Du parler, et premièrement comme il faut parler de Dieu.

Les médecins prennent une grande connaissance de la santé ou maladie d'un homme par l'inspection de sa langue; et nos paroles sont les vrais indices des qualités de nos âmes. *Par tes paroles*, dit le Sauveur, *tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné.* Nous portons soudain la main sur la douleur que nous sentons, et la langue sur l'amour que nous avons.

Si donc vous êtes bien amoureuse de Dieu, Philothée, vous parlerez souvent de Dieu ès devis familiers que vous ferez avec vos domestiques, amis et voisins. Oui; car *la bouche du juste méditera la sapience, et sa langue parlera le jugement.* Et comme les abeilles ne démêlent autre chose que le miel avec leur petite

bouchette, ainsi votre langue sera toujours emmiellée de son Dieu, et n'aura point de plus grande suavité que de sentir couler entre ses lèvres des louanges et bénédictions de son nom, ainsi qu'on dit de saint François, qui, prononçant le saint nom du Seigneur, suçait et léchait ses lèvres comme pour en tirer la plus grande douceur du monde.

Mais parlez toujours de Dieu comme de Dieu, c'est-à-dire révéremment et dévotement : non point faisant la suffisante ni la prêcheuse ; mais avec l'esprit de douceur, de charité et d'humilité ; distillant autant que vous savez (comme il est dit de l'épouse au Cantique des Cantiques) le miel délicieux de la dévotion et des choses divines, goutte à goutte, tantôt dedans l'oreille de l'un, tantôt dedans l'oreille de l'autre, priant Dieu au secret de votre âme, qu'il lui plaise de faire passer cette sainte rosée jusque dans le cœur de ceux qui vous écoutent.

Surtout, il faut faire cet office angélique, doucement et souefvement, non point par manière de correction, mais par manière d'inspiration ; car c'est merveille combien la suavité et amiable

proposition de quelque bonne chose est une puissante amorce pour attirer les cœurs.

Ne pariez donc jamais de Dieu ni de la dévotion par manière d'acquit et d'entretien, mais toujours avec attention et dévotion; ce que je dis pour vous ôter une remarquable vanité qui se trouve en plusieurs qui font profession de dévotion; lesquels, à tous propos, disent des paroles saintes et ferventes par manière d'entregent, et sans y penser nullement, et après les avoir dites, il leur est avis qu'ils sont tels que les paroles témoignent ; ce qui n'est pas.

CHAPITRE XXVII.

De l'honnêteté des paroles, et du respect que l'on doit aux personnes.

Si *quelqu'un ne pèche point en paroles*, di saint Jacques, *il est homme parfait*. Gardez-vous soigneusement de lâcher aucune parole déshonnête ; car encore que vous ne les disiez pas avec mauvaise intention, si est-ce que ceux qui

les oient les peuvent recevoir d'une autre sorte. La parole déshonnête tombant dans un cœur faible, s'étend et se dilate comme une goutte d'huile sur le drap; et quelquefois elle saisit tellement le cœur, qu'elle le remplit de mille pensées et tentations lubriques; car comme le poison du corps entre par la bouche, aussi celui du cœur entre par l'oreille, et la langue qui le produit est meurtrière; d'autant qu'encore qu'à l'aventure le venin qu'elle a jeté n'ait pas fait son effet pour avoir trouvé les cœurs des auditeurs munis de quelque contre-poison, si est-ce qu'il n'a pas tenu à sa malice qu'elle ne les ait fait mourir : et que personne ne me dise qu'il n'y pense pas; car, Notre-Seigneur, qui connaît les pensées, a dit, *que la bouche parle de l'abondance du cœur;* et si nous n'y pensons pas mal, le malin néanmoins y en pense beaucoup, et se sert toujours secrètement de ces mauvais mots pour en transpercer le cœur de quelqu'un. On dit que ceux qui ont mangé de l'herbe qu'on appelle angélique, ont toujours l'haleine douce et agréable; et ceux qui ont au cœur l'honnêteté et chasteté, qui est la vertu

angélique, ont toujours leurs paroles nettes, civiles et pudiques. Quant aux choses indécentes et folles, l'Apôtre ne veut pas que seulement on les nomme, nous assurant que *rien ne corrompt tant les bonnes mœurs que les mauvais devis.*

Si ces paroles déshonnêtes sont dites à couvert, avec afféterie et subtilité, elles sont infiniment plus vénéneuses; car, comme plus un dard est pointu, plus il entre aisément en nos corps, ainsi plus un mauvais mot est aigu, plus il pénètre en nos cœurs; et ceux qui pensent être galants hommes à dire de telles paroles en conversations, ne savent pas pourquoi les conversations sont faites; car elles doivent être, comme essaims d'abeilles, assemblées pour faire le miel de quelque doux et vertueux entretien, et non pas comme un tas de guêpes qui se joignent pour sucer quelque pourriture. Si quelque sot vous dit des paroles messéantes, témoignez que vos oreilles en sont offensées, ou vous détournant ailleurs, ou par quelqu'autre moyen, selon que votre prudence vous enseignera.

C'est une des plus mauvaises conditions qu'un esprit peut avoir que d'être moqueur.

Dieu hait extrêmement ce vice, et en a fait jadis des étranges punitions. Rien n'est si contraire à la charité, et beaucoup plus à la dévotion, que le mépris et contemnement du prochain : or, la dérision et moquerie ne se fait jamais sans ce mépris; c'est pourquoi elle est un fort grand péché; en sorte que les docteurs ont raison de dire, que la moquerie est la plus mauvaise sorte d'offense que l'on puisse faire au prochain par les paroles, parce que les autres offenses se font avec quelque estime de celui qui est offensé, et celle-ci se fait avec mépris et contemnement.

Mais, quant aux jeux des paroles qui se font des uns aux autres avec une modeste gaieté et joyeuseté, ils appartiennent à la vertu nommée *eutrapélie* par les Grecs, que nous pouvons appeler bonne conversation; et par iceux on prend une honnête et amiable récréation, sur les occasions frivoles que les imperfections humaines fournissent. Il se faut garder seulement de passer de cette honnête joyeuseté à la moquerie. Or, la moquerie provoque à rire par mépris et contemnement du prochain; mais la

gaieté et gausserie provoque à rire par une simple liberté, confiance et familière franchise, conjointe à la gentillesse de quelque mot. Saint Louis, quand les religieux voulaient lui parler de choses relevées après dîner : *Il n'est pas temps d'alléguer,* disait-il, *mais de se récréer par quelque joyeuseté et quolibets : que chacun die ce qu'il voudra honnêtement;* ce qu'il disait favorisant la noblesse qui était autour de lui pour recevoir des caresses de sa majesté. Mais, Philothée, passons tellement le temps par récréation, que nous conservions la sainte éternité par dévotion.

CHAPITRE XXVIII.

Des jugements téméraires.

Ne *jugez point, et vous ne serez point jugés,* dit le Sauveur de nos âmes; *ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés.* Non, dit le saint Apôtre : *Ne jugez pas avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui révélera le secret des ténèbres, et manifestera*

les conseils des cœurs. O que les jugements téméraires sont désagréables à Dieu ! Les jugements des enfants des hommes sont téméraires, parce qu'ils ne sont pas juges les uns des autres, et jugeant, ils usurpent l'office de Notre-Seigneur. Ils sont téméraires, parce que la principale malice du péché dépend de l'intention et conseil du cœur, qui est le secret des ténèbres pour nous. Ils sont téméraires, parce qu'un chacun a assez à faire à se juger soi-même, sans entreprendre de juger son prochain. C'est chose également nécessaire pour n'être point jugé, de ne point juger les autres, et de se juger soi-même ; car, comme Notre-Seigneur nous défend l'un, l'Apôtre nous ordonne l'autre, disant : *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions point jugés.* Mais, ô Dieu ! nous faisons tout au contraire ; car ce qui nous est défendu, nous ne cessons de le faire, jugeant à tout propos le prochain ; et ce qui nous est commandé, qui est de nous juger nous-mêmes, nous ne le faisons jamais.

Selon les causes des jugements téméraires, il y faut remédier. Il y a des cœurs aigres, amers

et âpres de leur nature, qui rendent pareillement aigre et amer tout ce qu'ils reçoivent, *et convertissent,* comme dit le Prophète, *le jugement en absynthe, ne jugeant jamais du prochain qu'avec toute rigueur et âpreté.* Ceux-ci ont grandement besoin de tomber entre les mains d'un bon médecin spirituel; car cette amertume de cœur leur étant naturelle, elle est malaisée à vaincre; et bien qu'en soi elle ne soit pas péché, ains seulement une imperfection, elle est néanmoins dangereuse, parce qu'elle introduit et fait régner en l'âme le jugement téméraire et la médisance. Aucuns jugent témérairement, non point par aigreur, mais par orgueil, leur étant avis qu'à mesure qu'ils dépriment l'honneur d'autrui, ils relèvent le leur propre. Esprits arrogants et présomptueux, qui s'admirent eux-mêmes, et se colloquent si haut en leur propre estime, qu'ils voient tout le reste comme chose petite et basse. *Je ne suis pas comme le reste des hommes,* disait ce sot pharisien. Quelques-uns n'ont pas cet orgueil manifeste, ains seulement une certaine petite complaisance à considérer le mal d'autrui, pour sa-

vourer et faire savourer plus doucement le bien contraire, duquel ils s'estiment doués; et cette complaisance est si secrète et imperceptible, que si on n'a pas bonne vue on ne la peut découvrir; et ceux mêmes qui en sont atteints ne la connaissent pas si on ne la leur montre. Les autres, pour se flatter et excuser envers eux-mêmes, et pour adoucir les remords de leurs consciences, jugent fort volontiers que les autres sont vicieux du vice auquel ils se sont voués, ou de quelqu'autre aussi grand; leur étant avis que la multitude des criminels rend leur péché moins blâmable. Plusieurs s'adonnent au jugement téméraire pour le seul plaisir qu'ils prennent à philosopher et deviser des mœurs et humeurs des personnes, par manière d'exercice d'esprit. Que si par malheur ils rencontrent quelquefois la vérité en leurs jugements, l'audace et l'appétit de continuer s'accroît tellement en eux, que l'on a peine de les en détourner. Les autres jugent par passion, et pensent toujours bien de ce qu'ils aiment, et toujours mal de ce qu'ils haïssent, sinon en un cas admirable et néanmoins véritable, auquel l'excès de l'amour provoque à faire

mauvais jugement de ce qu'on aime; effet monstrueux, mais aussi provenant d'un amour impur, imparfait, troublé et malade, qui est la jalousie, laquelle, comme chacun sait, sur un simple regard, sur le moindre souris du monde, condamne les personnes de perfidie et d'adultère. Enfin la crainte, l'ambition, et telles autres faiblesses d'esprit, contribuent souvent beaucoup à la production du soupçon et jugement téméraire.

Mais quels remèdes ? Ceux qui boivent le suc de l'herbe ophiusa, d'Éthiopie, cuident partout voir des serpents et choses effroyables ; ceux qui ont avalé l'orgueil, l'envie, l'ambition, la haine, ne voient rien qu'ils ne trouvent mauvais et blâmable : ceux-là, pour être guéris, doivent prendre du vin de palme ; et j'en dis de même pour ceux-ci : buvez le plus que vous pourrez le vin sacré de la charité ; elle vous affranchira de ces mauvaises humeurs, qui vous font faire ces jugements tortus. La charité craint de rencontrer le mal, tant s'en faut qu'elle l'aille chercher ; et quand elle le rencontre, elle en détourne sa face, et le dissimule : ainsi, elle ferme les yeux avant que de le voir, au premier bruit qu'elle en aper-

çoit ; et puis croit, par une sainte simplicité, que ce n'était pas le mal, mais seulement l'ombre ou quelque fantôme de mal : que si par force elle reconnaît que c'est lui-même, elle s'en détourne tout incontinent, et tâche d'en oublier la figure. La charité est le grand remède à tous maux, mais spécialement pour celui-ci. Toutes choses paraissent jaunes aux yeux des ictériques, et qui ont la grande jaunisse : l'on dit que pour les guérir de ce mal, il leur faut faire porter de l'éclaire sous la plante de leurs pieds. Certes, ce péché de jugement téméraire est une jaunisse spirituelle, qui fait paraître toutes choses mauvaises aux yeux de ceux qui en sont atteints ; mais qui en veut guérir, il faut qu'il mette les remèdes, non aux yeux, non à l'entendement, mais aux affections, qui sont les pieds de l'âme. Si vos affections sont douces, votre jugement sera doux ; si elles sont charitables, votre jugement le sera de même. Je vous présente trois exemples admirables : Isaac avait dit que Rebecca était sa sœur ; Abimélech vit qu'il se jouait avec elle, c'est-à-dire qu'il la caressait tendrement, et il jugea soudain que c'é-

fait sa femme : un œil malin eût plutôt jugé qu'elle était sa garce, ou que, si elle était sa sœur, qu'il eût été un inceste; mais Abimélech suit la plus charitable opinion qu'il pouvait prendre d'un tel fait. Il faut toujours faire de même, Philothée, jugeant en faveur du prochain, autant qu'il nous sera possible. Que si une action pouvait avoir cent visages, il la faut regarder en celui qui est le plus beau. Notre-Dame était grosse, saint Joseph le voyait clairement; mais parce que d'un autre côté il la voyait toute sainte, toute pure, tout angélique, il ne peut oncques croire qu'elle eût pris sa grossesse contre son devoir; si qu'il se résolvait, en la laissant, d'en laisser le jugement à Dieu. Quoique l'argument fût violent pour lui faire concevoir mauvaise opinion de cette vierge, si ne voulut-il jamais l'en juger. Mais pourquoi ? Parce, dit l'esprit de Dieu, qu'il était juste. L'homme juste, quand il ne peut plus excuser ni le fait ni l'intention de celui que d'ailleurs il connaît homme de bien, encore n'en veut-il pas juger; mais ôte cela de son esprit, et en laisse le jugement à Dieu. Ainsi, le Sauveur crucifié ne pouvant

excuser du tout le péché de ceux qui le crucifiaient, au moins en amoindrit-il la malice, alléguant leur ignorance. Quand nous ne pouvons excuser le péché, rendons-le au moins digne de compassion, l'attribuant à la cause la plus supportable qu'il puisse avoir, comme à l'ignorance ou à l'infirmité.

Mais ne peut-on donc jamais juger le prochain? Non certes, jamais. C'est Dieu, Philothée, qui juge les criminels en justice : il est vrai qu'il se sert de la voix des magistrats pour se rendre intelligible à nos oreilles; ils sont ses truchements et interprètes, et ne doivent rien prononcer que ce qu'ils ont appris de lui, comme étant ses oracles : que s'ils font autrement, suivant leurs propres passions, alors c'est vraiment eux qui jugent, et qui par conséquent seront jugés : car il est défendu aux hommes, en qualité d'hommes, de juger les autres.

De voir ou connaître une chose, ce n'est pas en juger ; car le jugement, au moins selon la phrase de l'Écriture, présuppose quelque petite ou grande, vraie ou apparente difficulté qu'il faille vuider. C'est pourquoi elle dit que ceux

qui ne croient point sont déjà jugés, parce qu'il n'y a point de doute en leur damnation. Ce n'est donc pas mal fait de douter du prochain? Non, car il n'est pas défendu de douter, ains de juger : mais il n'est pourtant pas permis ni de douter ni de soupçonner, sinon ric-à-ric, tout autant que les raisons et arguments nous contraignent de douter; autrement les doutes et soupçons sont téméraires. Si quelque œil malin eût vu Jacob quand il baisa Rachel auprès du puits, ou qu'il eût vu Rebecca accepter des bracelets et pendants d'oreilles d'Éliéser, homme inconnu en ce pays-là, il eût sans doute mal pensé de ces deux exemplaires de chasteté; mais sans raison et fondement : car quand une action est de soi-même indifférente, c'est un soupçon téméraire d'en tirer une mauvaise conséquence, sinon que plusieurs circonstances donnent force à l'argument. C'est aussi un jugement téméraire de tirer conséquence d'un acte, pour blâmer la personne; mais ceci je le dirai tantôt plus clairement.

Enfin, ceux qui ont bien soin de leur conscience ne sont guères sujets au jugement témé-

raire : car comme les abeilles voyant les brouillards ou temps nébuleux, se retirent en leurs ruches à ménager le miel ; ainsi les cogitation des bonnes âmes ne sortent pas sur des objets embrouillés, ni parmi les actions nébuleuses des prochains ; ains, pour en éviter la rencontre, se ramassent dedans le cœur, pour y ménager les bonnes résolutions de leur amendement propre.

C'est le fait d'une âme inutile de s'amuser à l'examen de la vie d'autrui. J'excepte ceux qui ont charge des autres, tant en la famille qu'en la république ; car une bonne partie de leur conscience consiste à regarder et veiller sur celle des autres : qu'ils fassent donc leur devoir avec amour : passé cela, qu'ils se tiennent en eux-mêmes pour ce regard.

CHAPITRE XXIX.

De la médisance.

Le jugement téméraire produit l'inquiétude, le mépris du prochain, l'orgueil et complaisance

de soi-même, et cent autres effets très-pernicieux entre lesquels la médisance tient des premiers rangs, comme la vraie peste des conversations. Oh! que n'ai-je un des charbons du saint autel pour toucher les lèvres des hommes, afin que leur iniquité fût ôtée, et leur péché nettoyé, à l'imitation du séraphin qui purifia la bouche d'Isaïe! Qui ôterait la médisance du monde, en ôterait une grande partie des péchés de l'iniquité.

Quiconque ôte injustement la bonne renommée à son prochain, outre le péché qu'il commet, il est obligé à faire la réparation, quoique diversement selon la diversité des médisances; car nul ne peut entrer au ciel avec le bien d'autrui; et entre tous les biens extérieurs la renommée est le meilleur. La médisance est une espèce de meurtre : car nous avons trois vies : la spirituelle, qui gît en la grâce de Dieu; la corporelle, qui gît en l'âme; et la civile, qui consiste en la renommée : le péché nous ôte la première, la mort nous ôte la seconde, et la médisance nous ôte la troisième. Mais le médisant, par un seul coup de sa langue, fait ordinairement trois meurtres : il tue son âme, et celle de

celui qui l'écoute, d'un homicide spirituel, et ôte la vie civile à celui duquel il médit ; car, comme disait saint Bernard, et celui qui médit, et celui qui écoute le médisant, tous deux ont le diable sur eux ; mais l'un l'a en la langue et l'autre en l'oreille. David parlant des médisants : *Ils ont affilé leurs langues*, dit-il, *comme un serpent*. Or, le serpent a la langue fourchue et à deux pointes, comme dit Aristote, et telle est celle du médisant, qui d'un seul coup pique et empoisonne l'oreille de l'écoutant, et la réputa- de celui de qui elle parle.

Je vous conjure donc, très-chère Philothée, de ne jamais médire de personne, ni directement ni indirectement : gardez-vous d'imposer de faux crimes et péchés au prochain, ni de découvrir ceux qui sont secrets, ni d'agrandir ceux qui sont manifestes, ni d'interpréter en mal la bonne œuvre, ni de nier le bien que vous savez être en quelqu'un, ni le dissimuler malicieusement, ni le diminuer par paroles ; car en toutes ces façons vous offenseriez grandement Dieu ; mais surtout accusant faussement, et niant la vérité au préjudice du prochain ; car

c'est double péché de mentir et nuire tout ensemble au prochain.

Ceux qui pour médire font des préfaces d'honneur, ou qui disent de petites gentillesses et gausseries entre deux, sont les plus fins et vénéneux médisants de tous. Je proteste, disent-ils, que je l'aime, et qu'au reste c'est un galant homme ; mais cependant il faut dire la vérité, il eut tort de faire une telle perfidie : c'est une fort vertueuse fille, mais elle fut surprise : et semblables petits agencements. Ne voyez-vous pas l'artifice ? Celui qui veut tirer de l'arc, tire tant qu'il peut la flèche à soi ; mais ce n'est que pour la darder plus puissamment ; il semble que ceux-ci retirent leur médisance à eux ; mais ce n'est que pour la décrocher plus fermement, afin qu'elle pénètre plus avant dedans les cœurs des écoutants. La médisance dite par forme de gausserie est encore plus cruelle que toutes ; car comme la ciguë n'est pas de soi un venin fort pressant, ains assez lent, et auquel on peut aisément remédier, mais étant pris avec le vin il est irrémédiable ; ainsi la médisance qui de soi passerait légèrement par une oreille, et sor-

tirait par l'autre, comme l'on dit, s'arrête fermement en la cervelle des écoutants quand elle est présentée dedans quelque mot subtil et joyeux. *Ils ont*, dit David, *le venin de l'aspic en leurs lèvres*. L'aspic fait sa piqûre presque imperceptible, et son venin d'abord rend une démangeaison délectable, au moyen de quoi le cœur et les entrailles se dilatent et reçoivent le poison, contre lequel par après il n'y a plus de remède.

Ne dites pas : Un tel est un ivrogne, encore que vous l'ayez vu ivre ; ni, il est adultère, pour l'avoir vu en ce péché ; ni, il est inceste, pour l'avoir trouvé en ce malheur, car un seul acte ne donne pas le nom à la chose. Le soleil s'arrêta une fois en faveur de la victoire de Josué, et s'obscurcit une autre fois en faveur de celle du Sauveur : nul ne dira pourtant qu'il soit ou immobile ou obscur. Noé s'enivra une fois, et Loth une autre fois ; et celui-ci de plus commit un grand inceste : ils ne furent pourtant ivrognes ni l'un ni l'autre, ni le dernier ne fut pas inceste ; ni saint Pierre sanguinaire, pour avoir une fois répandu du sang, ni blasphémateur,

pour avoir une fois blasphémé. Pour prendre le nom d'un vice ou d'une vertu, il faut y avoir fait quelques progrès et habitudes : c'est donc une imposture de dire qu'un homme est colère ou larron, pour l'avoir vu courroucé ou dérober une fois. Encore qu'un homme ait été vicieux longuement, on court fortune de mentir quand on le nomme vicieux. Simon le lépreux appelait Madelaine pécheresse, parce qu'elle l'avait été naguères : il mentait néanmoins, car elle ne l'était plus, mais une très-sainte pénitente : aussi Notre-Seigneur prend en protection sa cause.

Ce fol pharisien tenait le publicain pour grand pécheur, ou peut-être même pour injuste, adultère, ravisseur ; mais il se trompait grandement ; car tout à l'heure même il était justifié. Hélas ! puisque la bonté de Dieu est si grande, qu'un seul moment suffit pour impétrer et recevoir sa grâce, quelle assurance pouvons-nous avoir qu'un homme qui était hier pécheur le soit aujourd'hui ? Le jour précédent ne doit pas juger le jour présent, ni le jour présent ne doit pas juger le jour précédent : il n'y a que le dernier qui les juge tous.

Nous ne pouvons donc jamais dire qu'un homme soit méchant, sans danger de mentir : ce que nous pouvons dire, en cas qu'il en faille parler, c'est qu'il fit un tel acte mauvais, il a mal vécut en tel temps, il fait mal maintenant ; mais on ne peut tirer nulle conséquence d'hier à cejourd'hui, ni de cejourd'hui au jour d'hier, et moins encore au jour de demain.

Encore qu'il faille être extrêmement délicat à ne point médire du prochain, si faut-il se garder d'une extrémité en laquelle quelques-uns tombent, qui, pour éviter la médisance, louent et disent bien du vice. S'il se trouve une personne vraiment médisante, ne dites pas, pour l'excuser, qu'elle est libre et franche ; une personne manifestement vaine, ne dites pas qu'elle est généreuse et propre ; et les privautés dangereuses, ne les appelez pas simplicités ou naïvetés : ne fardez pas la désobéissance du nom de zèle, ni l'arrogance du nom de franchise, ni la lasciveté du nom d'amitié : non, chère Philothée, il ne faut pas, pensant fuir le vice de la médisance, favoriser, flatter, ou nourrir les autres ; ains faut dire rondement et franchement

mal du mal, et blâmer les choses blâmables : ce que faisant, nous glorifions Dieu, moyennant que ce soit avec les conditions suivantes.

Pour louablement blâmer les vices d'autrui, il faut que l'utilité, ou de celui duquel on parle, ou de ceux à qui l'on parle, le requière. On récite devant des filles les privautés indiscrètes de tels et de telles, qui sont manifestement périlleuses ; la dissolution d'un tel ou d'une telle en paroles ou en contenances, qui sont manifestement lubriques : si je ne blâme librement ce mal, et que je le veuille excuser, ces tendres âmes qui écoutent prendront occasion de se relâcher à quelque chose pareille : leur utilité donc requiert que tout franchement je blâme ces choses-là sur-le-champ, sinon que je puisse réserver à faire ce bon office plus à propos, et avec moins d'intérêt de ceux de qui on parle en une autre occasion.

Outre cela, encore faut-il qu'il m'appartienne de parler sur ce sujet, comme quand je suis des premiers de la compagnie, et que si je ne parle, il semblera que j'approuve le vice : que si je suis des moindres, je ne dois pas entreprendre de

faire la censure. Mais surtout il faut que je sois exactement juste en mes paroles, pour ne dire pas un seul mot de trop. Par exemple, si je blâme la privauté de ce jeune homme et de cette fille, parce qu'elle est trop indiscrète et périlleuse, ô Dieu ! Philothée, il faut que je tienne la balance bien juste pour ne point agrandir la chose, pas même d'un seul brin : s'il n'y a qu'une faible apparence, je ne dirai rien que cela ; s'il n'y a qu'une simple imprudence, je ne dirai rien davantage : s'il n'y a ni imprudence ni vraie apparence du mal, ains seulement que quelque esprit malicieux en puisse tirer prétexte de médisance, ou je n'en dirai rien du tout, ou je dirai cela même. Ma langue, tandis que je parle du prochain, est en ma bouche comme un rasoir en la main du chirurgien qui veut trancher entre les nerfs et les tendons : il faut que le coup que je donnerai soit si juste, que je ne die ni plus ni moins que ce qui en est. Et enfin, il faut surtout observer, en blâmant le vice, d'épargner le plus que vous pourrez la personne en laquelle il est.

est vrai que des pécheurs infâm les, publics et

manifestes, on peut en parler librement, pourvu que ce soit avec esprit de charité et de compassion, et non point avec arrogance et présomption, ni pour se plaire au mal d'autrui ; car pour ce dernier, c'est le fait d'un cœur vil et abject. J'excepte entre tous, les ennemis déclarés de Dieu et de son Église, car ceux-là il les faut décrier tant qu'on peut ; comme sont les sectes des hérétiques et schismatiques, et les chefs d'icelles : c'est charité de crier au loup quand il est entre les brebis, voire où qu'il soit.

Chacun se donne liberté de juger et censurer les princes, et de médire des nations toutes entières, selon la diversité des affections que l'on a en leur endroit. Philothée, ne faites pas cette faute ; car, outre l'offense de Dieu, elle vous pourrait susciter mille sortes de querelles.

Quand vous oyez mal dire, rendez douteuse l'accusation, si vous le pouvez faire justement : si vous ne pouvez pas, excusez l'intention de l'accusé : que si cela ne se peut, témoignez de la compassion sur lui ; écartez ce propos-là, vous ressouvenant, et faisant ressouvenir la compagnie, que ceux qui ne tombent pas en

faute, en doivent toute la grâce à Dieu. Rappelez à soi le médisant par quelque douce manière; dites quelques autres biens de la personne offensée, si vous le savez.

CHAPITRE XXX.

Quelques autres avis touchant le parler.

Que notre langage soit doux, franc, sincère, rond, naïf et fidèle. Gardez-vous des duplicités, artifices et feintises : car bien qu'il ne soit pas bon de dire toujours toutes sortes de vérités, si n'est-il jamais permis de contrevenir à la vérité ; accoutumez-vous à ne jamais mentir à votre escient, ni par excuse ni autrement, vous ressouvenant que Dieu est le Dieu de vérité. Si vous en dites par mégarde, et vous pouvez le corriger sur-le-champ par quelque explication ou réparation, corrigez-le ; une excuse véritable a bien plus de grâce et de force pour excuser que le mensonge.

Bien que quelquefois on puisse discrètement

et prudemment déguiser et couvrir la vérité par quelque artifice de parole, si ne faut-il pas pratiquer cela, sinon en chose d'importance, quand la gloire et le service de Dieu le requièrent manifestement : hors de là les artifices sont dangereux ; car, comme dit la sacrée parole : *Le Saint-Esprit n'habite point en un esprit feint et double.* Il n'y a nulle si bonne et désirable finesse que la simplicité. Les prudences mondaines et artifices charnels appartiennent aux enfants de ce siècle ; mais les enfants de Dieu cheminent sans détour, et ont le cœur sans replis : *Qui chemine simplement*, dit le Sage, *il chemine confidemment.* Le mensonge, la duplicité et la simulation témoignent toujours un esprit faible et vil.

Saint Augustin avait dit, au quatrième livre de ses Confessions, que son âme et celle de son ami n'étaient qu'une seule âme, et que cette vie lui était en horreur après le trépas de son ami, parce qu'il ne voulait pas vivre à moitié, et qu'aussi pour cela même il craignait à l'aventure de mourir, afin que son ami ne mourût du tout. Ces paroles lui semblèrent par après trop

artificieuses et affétées, si que il les révoque au livre de ses Rétractations, et les appelle une ineptie. Voyez-vous, chère Philothée, combien cette sainte et belle âme est douillette au sentiment de l'afféterie des paroles ! Certes, c'est un grand ornement de la vie chrétienne, que la fidélité, rondeur et sincérité du langage. *J'ai dit : Je prendrai garde à mes voies, pour ne point pécher en ma langue .Eh ! Seigneur, mettez des gardes à ma bouche, et une porte qui ferme mes lèvres,* disait David.

C'est un avis du roi saint Louis, de ne point dédire personne, sinon qu'il y eût péché ou grand dommage à consentir ; c'est afin d'éviter toutes contestes et disputes. Or, quand il importe de contredire à quelqu'un, et d'opposer son opinion à celle d'un autre, il faut user de grande douceur et dextérité, sans vouloir violenter l'esprit d'autrui ; car aussi bien ne gagne-t-on rien prenant les choses âprement.

Le parler peu, tant recommandé par les anciens sages, ne s'entend pas qu'il faille dire peu de paroles, mais de n'en dire pas beaucoup d'inutiles ; car, en matière de parler, on ne re-

garde pas à la quantité, mais à la qualité ; et me semble qu'il faut fuir les deux extrémités : car de faire trop l'entendu et le sévère, refusant de contribuer aux devis familiers qui se font ès conversations, il semble qu'il y ait, ou manquement de confiance, ou quelque sorte de dédain ; de babiller aussi et cajoler toujours, sans donner ni loisir ni commodité aux autres de parler à souhait, cela tient de l'éventé ou du léger.

Saint Louis ne trouvait pas bon qu'étant en compagnie l'on parlât en secret et en conseil, et particulièrement à table ; afin que l'on ne donnât soupçon que l'on parlât des autres en mal : *Celui*, disait-il, *qui est à table en bonne compagnie, qui a à dire quelque chose joyeuse et plaisante, la doit dire que tout le monde l'entende : si c'est chose d'importance, on la doit taire sans en parler.*

CHAPITRE XXXI.

Des passe-temps et récréations, et premièrement des loisibles et louables.

Il est force de relâcher quelquefois notre es-

prit et notre corps encore à quelque sorte de récréation. Saint Jean l'évangéliste, comme dit Cassian, fut un jour trouvé par un chasseur, tenant une perdrix sur son poing, laquelle il caressait par récréation : le chasseur lui demanda pourquoi, étant homme de telle qualité, il passait le temps en chose si basse et si vile ; et saint Jean lui dit : « Pourquoi ne portes-tu ton arc toujours tendu ? — De peur, répondit le chasseur, que demeurant toujours courbé, il ne perde la force de s'étendre quand il en sera métier. — Ne t'étonne donc pas, répliqua l'apôtre, si je me démets quelque peu de la rigueur et attention de mon esprit pour prendre un peu de récréation, afin de m'employer par après plus vivement à la contemplation. » C'est un vice sans doute que d'être si rigoureux, agreste et sauvage, qu'on ne veuille prendre pour soi, ni permettre aux autres aucune sorte de récréation.

Prendre l'air, se promener, s'entretenir de devis joyeux et aimables, sonner du luth ou autre instrument, chanter en musique, aller à la chasse, ce sont récréations si honnêtes, que

pour en bien user il n'est besoin que de la commune prudence, qui donne à toutes choses le rang, le temps, le lieu et la mesure.

Les jeux èsquels le gain sert de prix et récompense à l'habileté et industrie du corps ou de l'esprit, comme les jeux de la paume, balon, palemaille, les courses à la bague, les échecs, les tables, ce sont récréations de soi-même bonnes et loisibles ; il se faut seulement garder de l'excès, soit au temps que l'on y emploie, soit au prix que l'on y met ; car si l'on y emploie trop de temps, ce n'est plus récréation, c'est occupation ; on n'allége pas l'esprit ni le corps, au contraire, on l'étourdit et on l'accable. Ayant joué cinq ou six heures aux échecs, au sortir on est tout recru et las d'esprit ; jouer longuement à la paume, ce n'est pas récréer le corps, mais l'accabler. Or, si le prix, c'est-à-dire ce qu'on joue, est trop grand, les affections des joueurs, se dérèglent ; et outre cela, c'est une chose injuste de mettre de grands prix à des habiletés et industrie de si peu d'importance et si inutiles, comme sont les habiletés des jeux. Mais surtout, prenez garde, Philothée, de ne

point attacher votre affection à tout cela ; car pour honnête que soit une récréation, c'est vice d'y mettre son cœur et son affection. Je ne dis pas qu'il ne faille prendre plaisir à jouer pendant que l'on joue ; car autrement on ne se récréerait pas ; mais je dis qu'il ne faut pas y mettre son affection pour le désirer, pour s'y amuser, et s'en empresser.

CHAPITRE XXXII.

Des jeux défendus.

Les jeux de dés, des cartes, et semblables, èsquels le gain dépend principalement du hasard, ne sont pas seulement des récréations dangereuses, comme les danses, mais elles sont simplement et naturellement mauvaises et blâmables ; c'est pourquoi elles sont défendues par les lois, tant civiles qu'ecclésiastiques. Mais quel grand mal y a-t-il ? me direz-vous ; le gain ne se fait pas en ces jeux selon la raison, mais selon le sort, qui tombe bien souvent à celui

qui, par habileté et industrie, ne méritait rien : la raison est donc offensée en cela. Mais nous avons ainsi convenu, me direz-vous. Cela est bon pour montrer que celui qui gagne ne fait pas tort aux autres ; mais il ne s'ensuit pas que la convention n'en soit déraisonnable, et le jeu aussi ; car le gain, qui doit être le prix de l'industrie, est rendu le prix du sort, qui ne mérite nul prix, puisqu'il ne dépend nullement de nous.

Outre cela, ces jeux portent le nom de récréation, et sont faits pour cela ; et néanmoins ils ne le sont nullement, mais de violentes occupations; car n'est-ce pas occupations de tenir l'esprit bandé et tendu par une attention continuelle, et agité de perpétuelles inquiétudes, appréhensions et empressements ? Y a-t-il attention plus triste, plus sombre et mélancolique que celle des joueurs ? C'est pourquoi il ne faut pas parler sur le jeu, il ne faut pas rire, il ne faut pas tousser, autrement les voilà à dépiter.

Enfin il n'y a point de joie au jeu qu'en gagnant ; et cette joie n'est-elle pas inique, puisqu'elle ne se peut avoir que par la perte et le

déplaisir du compagnon ? Cette réjouissance est certes infâme. Pour ces trois raisons les jeux sont défendus. Le grand roi saint Louis sachant que le comte d'Anjou, son frère, et messire Gautier de Nemours jouaient, il se leva malade qu'il était, et alla tout chancelant en leur chambre ; et là prit les tables, les dés, et une partie de l'argent, et les jeta par les fenêtres dans la mer, se courrouçant fort à eux. La sainte et chaste damoiselle Sara parlant à Dieu de son innocence : Vous savez, dit-elle, ô Seigneur ! que jamais je n'ai conversé entre les joueurs.

CHAPITRE XXXIII.

Des bals et passe-temps loisibles, mais dangereux.

Les danses et bals sont choses indifférentes de leur nature ; mais selon l'ordinaire façon avec laquelle cet exercice se fait, il est fort penchant et incliné du côté du mal, et par conséquent plein de danger et de péril. On les fait de

nuit ; et parmi les ténèbres et obscurités, il est aisé de faire glisser plusieurs accidents ténébreux et vicieux en un sujet qui de soi-même est fort susceptible du mal : on y fait de grandes veilles, après lesquelles on perd les matinées des jours suivants, et par conséquent le moyen de servir Dieu en icelles. En un mot, c'est toujours folie de changer le jour à la nuit, la lumière aux ténèbres, les bonnes œuvres à des folâtreries. Chacun porte au bal de la vanité à l'envi ; et la vanité est une si grande disposition aux mauvaises affections et aux amours dangereux et blâmables, qu'aisément tout cela s'engendre ès danses.

Je vous dis des danses, Philothée, comme les médecins disent des potirons et champignons : les meilleurs n'en valent rien, disent-ils ; et je vous dis que les meilleurs bals ne sont guère bons. Si néanmoins il faut manger des potirons, prenez garde qu'ils soient bien apprêtés : si, par quelque occasion de laquelle vous ne puissiez pas vous bien excuser, il faut aller au bal, prenez garde que votre danse soit bien apprêtée. Mais comme faut-il qu'elle soit accommodée ?

De modestie, de dignité et de bonne intention. Mangez-en peu, et peu souvent (disent les médecins parlant des champignons); car, pour bien apprêtés qu'ils soient, la quantité leur sert de venin. Dansez peu, et peu souvent, Philothée; car faisant autrement, vous vous mettez en danger de vous y affectionner.

Les champignons, selon Pline, étant spongieux et poreux, comme ils sont, attirent aisément toute l'infection qui leur est autour, si, qu'étant près des serpents, ils en reçoivent le venin : les bals, les danses, et telles assemblées ténébreuses, attirent ordinairement les vices et péchés qui règnent en un lieu; les querelles, les envies, les moqueries, les folles amours. Et comme ces exercices ouvrent les pores du corps de ceux qui les font, aussi ouvrent-ils les pores du cœur; au moyen de quoi, si quelque serpent sur cela vient souffler aux oreilles quelque parole lascive, quelque muguetterie, quelque cajolerie, ou quelque basilic vienne jeter des regards impudiques, des œillades d'amour, les cœurs sont fort aisés à se laisser saisir et empoisonner.

O Philothée ! ces impertinentes récréations sont ordinairement dangereuses : elles dissipent l'esprit de dévotion, allanguissent les forces, refroidissent la charité, et réveillent en l'âme mille sortes de mauvaises affections : c'est pourquoi il en faut user avec une grande prudence.

Mais surtout, on dit qu'après les champignons il faut boire du vin précieux : et je dis qu'après les danses, il faut user de quelques saintes bonnes considérations, qui empêchent les dangereuses impressions que le vain plaisir qu'on a reçu pourrait donner à nos esprits. Mais quelles considérations ?

I. A même temps que vous étiez au bal, plusieurs âmes brûlaient au feu d'enfer pour les péchés commis à la danse, ou à cause de la danse.

II. Plusieurs religieux et gens de dévotion étaient à même heure devant Dieu, chantaient ses louanges, et comtemplaient sa beauté. O que leur temps a été bien plus heureusement employé que le vôtre !

III. Tandis que vous avez dansé, plusieurs âmes sont décédées en grande angoisse, mille

milliers d'hommes et femmes ont souffert de grands travaux en leurs lits, dans les hôpitaux et ès rues, la goutte, la gravelle, fièvre ardente. Hélas ! ils n'ont eu nul repos : aurez-vous point de compassion d'eux ? Et pensez-vous point qu'un jour vous gémirez comme eux, tandis que d'autres danseront comme vous avez fait ?

IV. Notre-Seigneur, Notre-Dame, les anges et les saints vous ont vue au bal. Ah ! que vous leur avez fait grand pitié, voyant votre cœur amusé à une si grande niaiserie, et attentif à cette fadaise !

V. Hélas ! tandis que vous étiez là, le temps s'est passé, la mort s'est approchée. Voyez qu'elle se moque de vous, et qu'elle vous appelle à sa danse, en laquelle les gémissements de vos péchés serviront de violon, et où vous ne ferez qu'un seul passage de la vie à la mort ; cette danse est le vrai passe-temps des mortels, puisqu'on y passe en un moment du temps à l'éternité ou des biens ou des peines. Je vous remarque ces petites considérations ; mais Dieu vous en suggérera bien d'autres à même effet, si vous avez sa crainte.

CHAPITRE XXXIV.

Quand on peut jouer ou danser.

Pour jouer et danser loisiblement, il faut que ce soit par récréation, et non par affection ; pour peu de temps, et non jusqu'à se lasser ou étourdir, et que ce soit rarement; car qui en fait ordinaire, il convertira la récréation en occupation. Mais en quelle occasion peut-on jouer ou danser ? Les justes occasions de la danse et du jeu indifférent sont plus fréquentes ; celles des jeux défendus sont plus rares ; comme aussi tels jeux sont beaucoup plus blâmables et périlleux. Mais en un mot, dansez et jouez selon les conditions que je vous ai marquées, quand pour condescendre et complaire à l'honnête conversation en laquelle vous serez, la prudence et discrétion vous le conseilleront ; car la condescendance, comme surgeon de la charité, rend les choses indifférentes bonnes, et les dangereuses permises ; elle ôte même la malice à

celles qui sont aucunement mauvaises : c'est pourquoi les jeux de hasard, qui autrement seraient blâmables, ne le sont pas, si quelquefois la juste condescendance nous y porte. J'ai été consolé d'avoir lu en la vie de saint Charles Borromée, qu'il condescendait avec les Suisses en certaines choses, èsquelles d'ailleurs il était fort sévère ; et que le B. Ignace de Loyola étant invité à jouer, l'accepta. Quant à sainte Élizabeth de Hongrie, elle jouait et dansait parfois, se trouvant ès assemblées de passe-temps, sans intérêt de sa dévotion, laquelle était bien enracinée dedans son âme ; si que, comme les rochers qui sont autour du lac de Riette, croissent étant battus des vagues, ainsi sa dévotion croissait parmi les pompes et vanités auxquelles sa condition l'exposait. Ce sont les grands feux qui s'enflamment au vent, mais les petits s'éteignent, si on ne les y porte à couvert.

CHAPITRE XXXV.

Qu'il faut être fidèle ès grandes et petites occasions.

L'époux sacré, au Cantique des Cantiques, dit que son épouse lui a ravi le cœur par un de ses yeux et l'un de ses cheveux. Or, entre toutes les parties extérieures du corps humain, il n'y en a point de plus noble, soit pour l'artifice, soit pour l'activité, que l'œil, ni point de plus vile que les cheveux. C'est pourquoi le divin époux veut faire entendre qu'il n'a pas seulement agréables les grandes œuvres des personnes dévotes, mais aussi les moindres et plus basses; et que pour le servir à son goût, il faut avoir grand soin de le bien servir aux choses grandes et hautes, et aux choses petites et abjectes, puisque nous pouvons également, et par les unes et par les autres, lui dérober son cœur par amour.

Préparez-vous donc, Philothée, à souffrir

beaucoup de grandes afflictions pour Notre-Seigneur, et même le martyre : résolvez-vous de lui donner tout ce qui vous est de plus précieux, s'il lui plaisait de le prendre ; père, mère, frère, mari, femme, enfants, vos yeux même et votre vie ; car à tout cela vous devez apprêter votre cœur. Mais, tandis que la divine Providence ne vous envoie pas des afflictions si sensibles et si grandes, et qu'il ne requiert pas de vous vos yeux, donnez-lui pour le moins vos cheveux : je veux dire, supportez tout doucement les menues injures, ces petites incommodités, ces pertes de peu d'importance, qui vous sont journalières ; car, par le moyen de ces petites occasions employées avec amour et dilection, vous gagnerez entièrement son cœur, et le rendrez tout vôtre : ces petites charités quotidiennes, ce mal de tête, ce mal de dents, cette défluxion, cette bizarrerie du mari ou de la femme, ce cassement d'un verre, ce mépris ou cette moue, cette perte de gants, d'une bague, d'un mouchoir, cette petite incommodité que l'on se fait d'aller coucher de bonne heure, et de se lever matin pour prier, pour se com-

munier, cette petite honte que l'on a de faire certaines actions de dévotion publiquement; bref: toutes ces petites souffrances étant prises et embrassées avec amour, contentent extrêmement la bonté divine, laquelle pour un seul verre d'eau a promis la mer de toute félicité à ses fidèles : et parce que ces occasions se présentent à tout moment, c'est un grand moyen pour assembler beaucoup de richesses spirituelles, que de les bien employer.

Quand j'ai vu en la vie de sainte Catherine de Sienne tant de ravissements et d'élévations d'esprit, tant de paroles de sapience, et même des prédications faites par elle, je n'ai point douté qu'avec cet œil de contemplation, elle n'eût ravi le cœur de son époux céleste : mais j'ai été également consolé, quand je l'ai vue en la cuisine de son père tourner humblement la broche, attiser le feu, apprêter la viande, pétrir le pain, et faire tous les plus bas offices de la maison, avec un courage plein d'amour et de dilection envers son Dieu; et n'estime pas moins la petite et basse méditation qu'elle faisait parmi ces offices vils et abjects, que les extases et ravissements

qu'elle eut si souvent, qui ne lui furent peut-être donnés qu'en récompense de cette humilité et abjection. Or, sa méditation était telle : elle s'imaginait qu'apprêtant pour son père, elle apprêtait pour Notre-Seigneur, comme une autre sainte Marthe; que sa mère tenait la place de Notre-Dame, et ses frères le lieu des apôtres, s'excitant en cette sorte de servir en esprit toute la cour céleste, et s'employant à ces chétifs services avec une grande suavité, parce qu'elle savait la volonté de Dieu être telle. J'ai dit cet exemple, ma Philothée, afin que vous sachiez combien il importe de bien dresser toutes nos actions, pour viles qu'elles soient, au service de sa divine majesté.

Pour cela je vous conseille, tant que je puis, d'imiter cette femme forte que le grand Salomon a tant louée, laquelle, comme il dit, mettait la main à choses fortes, généreuses et relevées, et néanmoins ne laissait pas de filer et tourner le fuseau. Elle a mis la main à chose forte, et ses doigts ont pris le fuseau : mettez la main à chose forte, vous exerçant à l'oraison et méditation, à l'usage des sacrements, à donner de

l'amour de Dieu aux âmes, à répandre de bonnes inspirations dedans les cœurs, et enfin à faire des œuvres grandes et d'importance, selon votre vocation ; mais n'oubliez pas aussi votre fuseau et votre quenouille, c'est-à-dire pratiquez ces petites et humbles vertus, lesquelles comme fleurs croissent au pied de la croix, le service des pauvres, la visitation des malades, le soin de la famille avec les œuvres qui dépendent d'icelui, et l'utile diligence, qui ne vous laissera point oisive ; et, parmi toutes ces choses-là, entrejetez de pareilles considérations à celles que je viens de dire de sainte Catherine.

Les grandes occasions de servir Dieu se présentent rarement, mais les petites sont ordinaires: *Or, qui sera fidèle en peu de choses,* dit le Sauveur même, *on l'établira sur beaucoup.* Faites donc toutes choses au nom de Dieu, et toutes choses seront bien faites, soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous dormiez, soit que vous vous récréiez, soit que vous tourniez la broche, pourvu que vous sachiez bien ménager vos affaires : vous profiterez

beaucoup devant Dieu, faisant toutes ces choses, parce que Dieu veut que vous les fassiez.

CHAPITRE XXXVI.

Qu'il faut avoir l'esprit juste et raisonnable.

Nous ne sommes hommes que par la raison, et c'est pourtant chose rare de trouver des hommes vraiment raisonnables; d'autant que l'amour-propre nous détraque ordinairement de la raison, nous conduisant insensiblement à mille sortes de petites mais dangereuses injustices et iniquités, qui, comme les petits renardeaux desquels il est parlé aux Cantiques, démolissent les vignes; car d'autant qu'ils sont petits, on n'y prend pas garde, et parce qu'ils sont en quantité, ils ne laissent pas de beaucoup nuire.

Ce que je m'en vais vous dire, ne sont-ce pas iniquités et déraisons? Nous accusons pour peu le prochain, et nous nous excusons en beaucoup: nous voulons vendre fort cher, et acheter à

bon marché : nous voulons que l'on fasse justice en la maison d'autrui, et chez nous miséricorde et connivence : nous voulons que l'on prenne en bonne part nos paroles, et sommes chatouilleux et douillets à celles d'autrui ; nous voudrions que le prochain nous lâchât son bien en le payant ; n'est-il pas plus juste qu'il le garde en nous laissant notre argent? Nous lui savons mauvais gré de quoi il ne nous veut pas accommoder ; n'a-t-il pas plus de raison d'être faché de quoi nous le voulons incommoder?

Si nous affectionnons un exercice, nous meprisons tout le reste, et contrôlons tout ce qui ne vient pas à notre goût. S'il y a quelqu'un de nos inférieurs qui n'ait pas bonne grâce, ou sur lequel nous ayons une fois mis la dent, quoi qu'il fasse, nous le recevons à mal, nous ne cessons de le contrister, et toujours nous sommes à le calanger : au contraire, si quelqu'un nous est agréable d'une grâce sensuelle, il ne fait rien que nous n'excusions. Il y a des enfants vertueux que leurs pères et mères ne peuvent presque voir pour quelque imperfection corporelle ; il y en a de vicieux qui sont les favoris

pour quelque grâce corporelle. En tout nous préférons les riches aux pauvres, quoiqu'ils ne soient, ni de meilleure condition, ni si vertueux; nous préférons même les mieux vêtus. Nous voulons nos droits exactement, et que les autres soient courtois en l'exaction des leurs. Nous gardons notre rang pointilleusement, et voulons que les autres soient humbles et condescendants. Nous nous plaignons aisément du prochain, et ne voulons qu'aucun se plaigne de nous. Ce que nous faisons pour autrui nous semble toujours beaucoup; ce qu'il fait pour nous, n'est rien, ce nous semble. Bref, nous sommes comme les perdrix de Paphlagonie, qui ont deux cœurs; car nous avons un cœur doux, gracieux et courtois en notre endroit; et un cœur dur, sévère et rigoureux envers le prochain. Nous avons deux poids, l'un pour peser nos commodités avec le plus d'avantage que nous pouvons, l'autre pour peser celles du prochain avec le plus de désavantage qu'il se peut. Or, comme dit l'Écriture, les lèvres trompeuses ont parlé en un cœur, c'est-à-dire elles ont deux cœurs; et d avoir deux poids, l'un fort pour recevoir,

et l'autre faible pour délivrer, c'est chose abominable devant Dieu.

Philothée, soyez égale et juste en vos actions : mettez-vous toujours en la place du prochain, et le mettez en la vôtre, et ainsi vous jugerez bien : rendez-vous vendeuse en achetant, et acheteuse en vendant, et vous vendrez et achèterez justement. Toutes ces injustices sont petites, parce qu'elles n'obligent pas à restitution ; d'autant que nous demeurons seulement dans les termes de la rigueur en ce qui nous est favorable ; mais elles ne laissent pas de nous obliger à nous en amender ; car ce sont des grands défauts de raison et de charité ; et au bout de là, ce ne sont que tricheries ; car on ne perd rien à vivre généreusement, noblement, courtoisement, et avec un cœur loyal, égal et raisonnable. Ressouvenez-vous donc, ma Philothée, d'examiner souvent votre cœur, s'il est tel envers le prochain comme vous voudriez que le sien fût envers vous, si vous étiez en sa place ; car voilà le point de la vraie raison. Trajan étant censuré par ses confidents de quoi il rendait à leur avis la majesté impériale trop accostable :

« Oui-da, dit-il, ne dois-je pas être tel empereur à l'endroit des particuliers, que je désirerais rencontrer un empereur si j'étais particulier moi-même ? »

CHAPITRE XXXVII.

Des désirs.

Chacun sait qu'il se faut garder des désirs des choses vicieuses, car le désir du mal nous rend mauvais : mais je vous dis de plus, ma Philothée, ne désirez point les choses qui sont dangereuses à l'âme, comme sont les bals, les jeux, et tels autres passe-temps, ni les honneurs et charges, ni les visions et extases ; car il y a beaucoup de péril de vanité, et tromperie en telles choses. Ne désirez pas les choses fort éloignées, c'est-à-dire qui ne peuvent arriver de long-temps, comme font plusieurs qui, par ce moyen, lassent et dissipent leurs cœurs inutilement, et se mettent en danger de grande inquiétude. Si un jeune homme désire fort d'être

pourvu de quelque office avant que le temps soit venu, de quoi, je vous prie, lui sert ce désir? Si une femme mariée désire d'être religieuse, à quel propos? Si je désire d'acheter le bien de mon voisin avant qu'il soit prêt à le vendre, ne perdé-je pas mon temps en ce désir? Si étant malade je désire prêcher, ou dire la sainte messe, visiter les autres malades, et faire les exercices de ceux qui sont en santé, ces désirs ne sont-ils pas vains, puisqu'en ce temps-là il n'est pas en mon pouvoir de les effectuer? Et cependant ces désirs inutiles occupent la place des autres que je devrais avoir, d'être bien patient, bien résigné, bien mortifié, bien obéissant, et bien doux en mes souffrances, qui est-ce que Dieu veut que je pratique pour lors. Mais nous faisons ordinairement des désirs de femmes grosses, qui veulent des cerises fraîches en automne et des raisins frais au printemps.

Je n'approuve nullement qu'une personne attachée à quelque devoir ou vocation s'amuse à désirer une autre sorte de vie que celle qui est convenable à son devoir, ni des exercices incompatibles à sa condition présente; car cela

dissipe le cœur, et l'allanguit ès exercices nécessaires. Si je désire la solitude des chartreux, je perds mon temps; et ce désir tient la place de celui que je dois avoir de me bien employer à mon office présent. Non, je ne voudrais pas mêmement que l'on désirât d'avoir meilleur esprit ni meilleur jugement; car ces désirs sont frivoles, et tiennent la place de celui que chacun doit avoir de cultiver le sien tel qu'il est; ni que l'on désire les moyens de servir Dieu que l'on n'a pas, mais que l'on emploie fidèlement ceux que l'on a. Or, cela s'entend des désirs qui amusent le cœur; car, quant aux simples souhaits, ils ne font nulle nuisance, pourvu qu'ils ne soient pas fréquents.

Ne désirez pas les croix, sinon à mesure que vous aurez bien supporté celles qui se seront présentées; car c'est un abus de désirer le martyre, et n'avoir pas le courage de supporter une injure. L'ennemi nous procure souvent de grands désirs pour des objets absents, et qui ne se présenteront jamais, afin de divertir notre esprit des objets présents, ès quels, pour petits qu'ils soient, nous pourrions faire grand profit.

Nous combattons les monstres d'Afrique en imagination, et nous nous laissons tuer en effet aux menus serpents qui sont en notre chemin, à faute d'attention.

Ne désirez point les tentations, car ce serait témérité ; mais employez votre cœur à les attendre courageusement, et à vous en défendre quand elles arriveront.

La variété des viandes (si principalement la quantité en est grande) charge toujours l'estomac, et s'il est faible, elle le ruine. Ne remplissez pas votre âme de beaucoup de désirs, ni mondains, car ceux-là vous gâteraient du tout ; ni même spirituels, car ils vous embarrasseraient. Quand notre âme est purgée, se sentant déchargée des mauvaises humeurs, elle a un appétit fort grand des choses spirituelles, et comme tout affamée, elle se met à désirer mille sortes d'exercices de piété, de mortification, de pénitence, d'humilité, de charité et d'oraison. C'est bon signe, ma Philothée, d'avoir ainsi bon appétit ; mais regardez si vous pourrez bien digérer tout ce que vous vous voulez manger. Choisissez donc, par l'avis de votre père spirituel, entre tant de

désirs, ceux qui peuvent être pratiqués et exécutés maintenant, et ceux-là faites-les bien valoir : cela fait, Dieu vous en enverra d'autres, lesquels aussi en leurs saisons vous pratiquerez; et ainsi vous ne perdrez pas le temps en désirs inutiles. Je ne dis pas qu'il faille perdre aucune sorte de bons désirs ; mais je dis qu'il les faut produire par ordre ; et ceux qui ne peuvent être effectués présentement, il les faut serrer en quelque coin du cœur, jusqu'à ce que leur temps soit venu, et cependant effectuer ceux qui sont mûrs et de saison ; ce que je ne dis pas seulement pour les spirituels, mais pour les mondains : sans cela nous ne saurions vivre qu'avec inquiétude et empressement.

CHAPITRE XXXVIII.

Avis pour les gens mariés.

Le mariage est un grand sacrement, je dis en Jésus-Christ et en son Église ; il est honorable à tous, en tous, et en tout, c'est-à-dire en toutes

ses parties. À tous, car les vierges mêmes le doivent honorer avec humilité. En tous, car il est également saint entre les pauvres comme entre les riches. En tout, car son origine, sa fin, ses utilités, sa forme et sa matière, sont saintes. C'est la pépinière du christianisme, qui remplit la terre de fidèles, pour accomplir au ciel le nombre des élus ; si que la conservation du bien du mariage est extrêmement importante à la république, car c'est la racine et la source de tous ses ruisseaux.

Plût à Dieu que son Fils bien-aimé fût appelé à toutes les noces comme il fut à celles de Cana ! le vin des consolations n'y manquerait jamais ; car ce qu'il n'y en a pour l'ordinaire qu'un peu au commencement, c'est d'autant qu'en lieu de Notre-Seigneur, on y fait venir Adonis, et Vénus en lieu de Notre-Dame. Qui veut avoir des agnelets beaux et mouchetés comme Jacob, il faut comme lui présenter aux brebis, quand elles s'assemblent pour parier, de belles baguettes de diverses couleurs ; et qui veut avoir un heureux succès en mariage, devrait en ses noces se représenter la sainteté et

dignité de ce sacrement : mais, en lieu de cela, il arrive mille déréglements, en passe-temps, festins et paroles. Ce n'est donc pas merveille, si les effets en sont déréglés.

J'exhorte surtout les maris à l'amour mutuel que le Saint-Esprit leur recommande tant en l'Écriture. O mariés ! ce n'est rien de dire : Aimez-vous l'un l'autre de l'amour naturel, car les paires de tourterelles font bien cela ; ni de dire : Aimez-vous d'un amour humain ; car les païens ont bien pratiqué cet amour-là : mais je vous dis, après le grand Apôtre : *Maris, aimez vos femmes comme Jésus-Christ aime son Église : ô femmes! aimez vos maris comme l'Église aime son Sauveur.* Ce fut Dieu qui amena Ève à notre premier père Adam, et la lui donna à femme : c'est aussi Dieu, mes amis, qui, de sa main invisible a fait le nœud du sacré lien de votre mariage, et qui vous a donnés les uns aux autres : pourquoi ne vous chérissez-vous d'un amour tout saint, tout sacré, tout divin ?

Le premier effet de cet amour, c'est l'union indissoluble de vos cœurs. Si on colle deux pièces de sapin ensemble, pourvu que la colle

soit fine, l'union en sera si forte, qu'on fendrait beaucoup plutôt les pièces ès autres endroits, qu'en l'endroit de leur conjonction : mais Dieu conjoint le mari à la femme en son propre sang; c'est pourquoi cette union est si forte, que plutôt l'âme se doit séparer du corps de l'un et de l'autre, que non pas le mari de la femme. Or, cette union ne s'entend pas principalement du corps, ains du cœur, de l'affection et de l'amour.

Le second effet de cet amour doit être la fidélité inviolable de l'un à l'autre. Les cachets étaient anciennement gravés ès anneaux que l'on portait aux doigts, comme même l'Écriture sainte témoigne. Voici donc le secret de la cérémonie que l'on fait ès noces : l'Église, par la main du prêtre, bénit un anneau, et le donnant premièrement à l'homme, témoigne qu'elle scelle et cachète son cœur par ce sacrement, afin que jamais plus ni le nom ni l'amour d'aucune autre femme ne puisse entrer en icelui, tandis que celle-là vivra, laquelle lui a été donnée; puis l'époux remet l'anneau en la main de la même épouse, afin que réciproquement elle

sache que jamais son cœur ne doit recevoir de l'affection pour aucun autre homme, tandis que celui vivra sur terre, que Notre-Seigneur vient de lui donner.

Le troisième fruit du mariage, c'est la production et légitime nourriture des enfants. Ce vous est un grand honneur, ô mariés! de quoi Dieu voulant multiplier les âmes qui le puissent bénir et louer à toute éternité, il vous rend les coopérateurs d'une si digne besogne, par la production des corps dans lesquels il répand, comme gouttes célestes, les âmes en les créant, comme il les crée en les infusant dedans les corps.

Conservez donc, ô maris! un tendre, constant et cordial amour envers vos femmes: pour cela la femme fut tirée du côté plus proche du cœur du premier homme, afin qu'elle fut aimée de lui cordialement et tendrement. Les imbécillités et infirmités, soit du corps, soit de l'esprit de vos femmes, ne vous doivent provoquer à nulle sorte de dédain, ains plutôt à une douce et amoureuse compassion, puisque Dieu les a créées telles, afin que dépendant de vous, vous

en reçussiez plus d'honneur et de respect, et que vous les eussiez tellement pour compagnes, que vous en fussiez néanmoins les chefs et supérieurs. Et vous, ô femmes! aimez tendrement et cordialement, mais d'un amour respectueux et plein de révérence, les maris que Dieu vous a donnés; car vraiment Dieu pour cela les a créés d'un sexe plus vigoureux et prédominant, et a voulu que la femme fût une dépendance de l'homme, un os de ses os, une chair de sa chair, et qu'elle fût produite d'une côte d'icelui, tirée de dessous ses bras, pour montrer qu'elle doit être sous la main et conduite du mari. Et toute l'Écriture sainte vous recommande étroitement cette sujétion, laquelle néanmoins la même Écriture vous rend douce, non-seulement voulant que vous vous y accommodiez avec amour, mais ordonnant à vos maris qu'ils l'exercent avec grande dilection, tendreté et suavité: *Maris*, dit saint Pierre, *portez-vous discrètement avec vos femmes comme avec un vaisseau plus fragile, leur portant honneur.*

Mais tandis que je vous exhorte d'agrandir de plus en plus ce réciproque amour que vous vous

devez, prenez garde qu'il ne se convertisse point en aucune sorte de jalousie ; car il arrive souvent que, comme le ver s'engendre de la pomme la plus délicate et la plus mûre, aussi la jalousie naît en l'amour le plus ardent et pressant des maris, duquel néanmoins il gâte et corrompt la substance ; car petit à petit il engendre les noises, dissensions et divorces. Certes, la jalousie n'arrive jamais où l'amitié est réciproquement fondée sur la vraie vertu : c'est pourquoi elle est une marque indubitable d'un amour aucunement sensuel, grossier, et qui s'est adressé en lieu où il a rencontré une vertu manque, inconstante et sujette à défiance. C'est donc une sotte vantance d'amitié que de la vouloir exalter par la jalousie ; car la jalousie est voirement marque de la grandeur et grosseur de l'amitié, mais non pas de la bonté, pureté et perfection d'icelle, puisque la perfection de l'amitié présuppose l'assurance de la vertu de la chose qu'on aime ; et la jalousie en présuppose l'incertitude.

Si vous voulez, ô maris ! que vos femmes vous soient fidèles, faites leur en voir la leçon par

vos exemples. *Avec quel front*, dit saint Grégoire de Nazianze, *voulez-vous exiger la pudicité de vos femmes, si vous-mêmes vivez en impudicité? Comme leur demandez-vous ce que vous ne leur donnez-pas? Voulez-vous qu'elles soient chastes? comportez-vous chastement envers elles :* et, comme dit saint Paul: *Qu'un chacun sache posséder son vaisseau en sanctification. Que si au contraire vous-mêmes leur apprenez les friponneries, ce n'est pas merveille que vous ayez du déshonneur en leur perte; mais vous, ô femmes, desquelles l'honneur est inséparablement conjoint avec la pudicité et honnêteté, conservez jalousement votre gloire, et ne permettez qu'aucune sorte de dissolution ternisse la blancheur de votre réputation.*

Craignez toutes sortes d'attaques, pour petites qu'elles soient : ne permettez jamais aucune muguetterie autour de vous. Quiconque vient louer votre beauté et votre grâce, vous doit-être suspect; car, quiconque loue une marchandise qu'il ne peut acheter, il est pour l'ordinaire grandement tenté de la dérober.

Mais si à votre louange quelqu'un ajoute le mépris de votre mari, il vous offense infiniment : car la chose est si claire, que non-seulement il vous veut perdre, mais vous tient déjà pour demi-perdue, puisque la moitié du marché est faite avec le second marchand, quand on est dégoûté du premier. Les dames, tant anciennes que modernes, ont accoutumé de pendre des perles en nombre à leurs oreilles, pour le plaisir, dit Pline, qu'elles ont à les sentir grillotter, s'entre-touchant l'une l'autre : mais quant à moi, qui sais que le grand ami de Dieu Isaac envoya des pendants d'oreilles pour les premières arrhes de ses amours à la chaste Rebecca, je crois que cet ornement mystique signifie que la première partie qu'un mari doit avoir sur une femme, et que la femme lui doit fidèlement garder, c'est l'oreille, afin que nul langage ou bruit n'y puisse entrer, sinon le doux et aimable grillotis des paroles chastes et pudiques, qui sont les perles orientales de l'Évangile ; car il se faut toujours ressouvenir que l'on empoisonne les âmes par l'oreille comme les corps par la bouche.

L'amour et la fidélité jointes ensemble engen-

dent toujours la privauté et confiance : c'est pourquoi les saints et saintes ont usé de beaucoup de réciproques caresses en leur mariage ; caresses vraiment amoureuses, mais chastes, mais tendres, mais sincères. Ainsi Isaac et Rebecca, la plus chaste paire des mariés de l'ancien temps, furent vus par la fenêtre se caresser, en telle sorte qu'encore qu'il n'y eût rien de déshonnête, Abimélech connut bien qu'ils ne pouvaient être sinon mari et femme. Le grand saint Louis, également rigoureux à sa chair et tendre en l'amour de sa femme, fut presque blâmé d'être abondant en telles caresses ; bien qu'en vérité il méritât plutôt louange de savoir démettre son esprit martial et courageux à ces menus offices requis à la conservation de l'amour conjugal ; car, bien que ces petites démonstrations de pure et franche amitié ne lient pas les cœurs, elles les approchent néanmoins, et servent d'un agencement agréable à la mutuelle conversation.

Sainte Monique étant grossse du grand saint Augustin, le dédia par plusieurs offres à la religion chrétienne et au service de la gloire de

Dieu, ainsi que lui-même le témoigne, disant : *que déjà il avait goûté le sel de Dieu dans le ventre de sa mère.* C'est un grand enseignement pour les femmes chrétiennes d'offrir à la divine majesté les fruits de leur ventre, même avant qu'ils en soient sortis ; car Dieu, qui accepte les oblations d'un cœur humble et volontaire, seconde pour l'ordinaire les bonnes affections des mères en ce temps-là ; témoin Samuel, saint Thomas d'Aquin, saint André de Fiesole, et plusieurs autres. La mère de saint Bernard, digne mère d'un tel fils, prenait ses enfants en ses bras incontinent qu'ils étaient nés, et les offrait à Jésus-Christ, et dès lors les aimait avec respect comme chose sacrée, et que Dieu lui avait confiée ; ce qui lui réussit si heureusement, qu'enfin ils furent tous sept très-saints. Mais les enfants étant venus au monde, et commençant à se servir de la raison, les pères et mères doivent avoir un grand soin de leur imprimer la crainte de Dieu au cœur. La bonne reine Blanche fit ardemment cet office à l'endroit du roi saint Louis son fils ; car elle lui disait souventefois : *J'aimerais trop mieux,*

mon cher enfant, vous voir mourir devant mes yeux, que de vous voir commettre un seul péché mortel; ce qui demeura tellement gravé en l'âme de ce saint fils, que, comme lui-même racontait, il ne fut jour de sa vie auquel il ne lui en souvînt, mettant peine, tant qu'il lui était possible, de bien garder cette divine doctrine. Certes, les races et générations sont appelées en notre langage, maisons; et les Hébreux mêmes appellent la génération des enfants, édification de maison; car c'est en ce sens qu'il est dit que Dieu édifia des maisons aux sages femmes d'Égypte : or, c'est pour montrer que ce n'est pas faire une bonne maison, de fourrer beaucoup de biens mondains en icelle, mais de bien élever les enfants en la crainte de Dieu et la vertu; en quoi on ne doit épargner aucune sorte de peine ni de travaux, puisque les enfants sont la couronne du père et de la mère.

Ainsi sainte Monique combattit avec tant de ferveur et de constance les mauvaises inclinations de saint Augustin, que l'ayant suivi par mer et par terre, elle le rendit plus heureusement enfant de ses larmes par la conversion de

son âme, qu'il n'avait été enfant de son sang par la génération de son corps.

Saint Paul laisse en partage aux femmes le soin de la maison ; c'est pourquoi plusieurs ont cette véritable opinion, que leur dévotion est plus fructueuse à la famille que celle des maris, qui, ne faisant pas une si ordinaire résidence entre les domestiques, ne peuvent pas par conséquent les dresser si aisément à la vertu. A cette considération, Salomon en ses Proverbes fait dépendre le bonheur de toute la maison, du soin et industrie de cette femme forte qu'il décrit.

Il est dit en la Genèse qu'Isaac voyant sa femme Rebecca stérile, pria le Seigneur pour elle ; ou, selon les Hébreux, il pria le Seigneur vis-à-vis d'elle, parce que l'un priait d'un côté de l'oratoire, et l'autre de l'autre ; aussi l'oraison du mari faite en cette façon fut exaucée. C'est la plus grande et plus fructueuse union du mari et de la femme, que celle qui se fait en la sainte dévotion, à laquelle ils se doivent entre-porter à l'envie. Il y a des fruits comme le coing, qui, pour l'âpreté de leur suc, ne sont guère agréa-

bles qu'en confiture ; il y en a d'autres qui, pour leur tendreté et délicatesse, ne peuvent durer s'ils ne sont aussi confits, comme les cerises et les abricots : ainsi les femmes doivent souhaiter que leurs maris soient confits au sucre de la dévotion ; car l'homme sans la dévotion est un animal sévère, âpre et rude ; et les maris doivent souhaiter que leurs femmes soient dévotes; car sans la dévotion, la femme est grandement fragile, et sujette à déchoir ou ternir en la vertu. Saint Paul a dit, que *l'homme infidèle est sanctifié par la femme fidèle, et la femme infidèle par l'homme fidèle;* parce qu'en cette étroite alliance du mariage, l'un peut aisément tirer l'autre à la vertu : mais quelle bénédiction est-ce quand l'homme et la femme fidèles se sanctifient l'un l'autre en une vraie crainte du Seigneur !

Au demeurant, le support mutuel de l'un pour l'autre doit être si grand, que jamais tous deux ne soient courroucés ensemble, et tout à coup, afin qu'entre eux il ne se voie de la dissention et du débat. Les mouches à miel ne peuvent s'arrêter en lieu où les échos, retentissements et

redoublements de voix se font; ni le Saint-Esprit certes en une maison en laquelle il y ait du débat, des répliques et redoublements de crieries et altercations.

Saint Grégoire de Nazianze témoigne que de son temps les mariés faisaient fête au jour anniversaire de leur mariage. Certes, j'approuverais que cette coutume s'introduisît, pourvu que ce ne fût point avec des appareils de récréations mondaines et sensuelles; mais que les maris et femmes, confessés et communiés en ce jour-là, recommandassent à Dieu plus fervemment qu'à l'ordinaire le progrès de leur mariage, renouvelant les bons propos de le sanctifier de plus en plus par une réciproque amitié et fidélité, et reprenant haleine en Notre-Seigneur, pour le support des charges de leur vocation.

CHAPITRE XXXIX.

De l'honnêteté du lit nuptial.

Le lit nuptial doit être immaculé, comme l'A-

pôtre l'appelle, c'est-à-dire exempt d'impudicités et autres souillures profanes. Aussi le saint mariage fut premièrement institué dedans le paradis terrestre, où jamais jusqu'à l'heure il n'y avait eu aucun déréglement de la concupiscence, ni chose déshonnête.

Il y a quelque ressemblance entre les voluptés honteuses et celles du manger; car toutes deux regardent la chair, bien que les premières, à raison de leur véhémence brutale s'appellent simplement charnelles. J'expliquerai donc ce que je ne puis pas dire des unes, par ce que je dirai des autres.

I. Le manger est ordonné pour conserver les personnes : or, comme manger simplement pour nourrir et conserver la personne est une bonne chose, sainte et commandée, aussi ce qui est requis au mariage pour la production des enfants et la multiplication des personnes, est une bonne chose et très-sainte; car c'est la fin principale des noces.

II. Manger, non point pour conserver la vie, mais pour conserver la mutuelle conversation et condescendance que nous nous devons les uns

aux autres, c'est chose grandement juste et honnête; et de même la réciproque et légitime satisfaction des parties au saint mariage est appelée par saint Paul, devoir; mais devoir si grand, qu'il ne veut pas que l'une des parties s'en puisse exempter sans le libre et volontaire consentement de l'autre, non pas même pour les exercices de la dévotion; ce qui m'a fait dire le mot que j'ai mis au chapitre de la sainte communion pour ce regard : combien moins donc peut-on s'en exempter pour des capricieuses prétentions de vertu, ou pour les colères et dédains ?

III. Comme ceux qui mangent pour le devoir de la mutuelle conversation, doivent manger librement et non comme par force, et de plus s'essayer de témoigner de l'appétit; aussi le devoir nuptial doit être toujours rendu fidèlement, franchement, et tout de même comme si c'était avec espérance de la production des enfants, encore que pour quelque occasion on n'eût pas telle espérance.

IV. Manger, non point pour les deux premières raisons, mais simplement pour contenter

l'appétit, c'est chose supportable, mais non pas pourtant louable ; car le simple plaisir de l'appétit sensuel ne peut être un objet suffisant pour rendre une action louable ; il suffit bien si elle est supportable.

V. Manger, non point par simple appétit, mais par excès et déréglement, c'est chose plus ou moins vitupérable, selon que l'excès est grand ou petit.

VI. Or, l'excès du manger ne consiste pas seulement en la trop grande quantité, mais aussi en la façon et manière de manger. C'est grand cas, chère Philothée, que le miel, si propre et salutaire aux abeilles, leur puisse néanmoins être si nuisible, que quelquefois il les rend malades, comme quand elles en mangent trop au printemps ; car cela leur donne le flux de ventre ; et quelquefois il les fait mourir inévitablement, comme quand elles sont emmiellées par le devant de leur tête et de leurs ailerons. A la vérité, le commerce nuptial, qui est si saint, si juste, si recommandable, si utile à la république, est néanmoins en certain cas dangereux à ceux qui le pratiquent ; car quelquefois il rend

leurs âmes grandement malades de péché véniel, comme il arrive par les simples excès ; et quelquefois il les fait mourir par le péché mortel, comme il arrive lorsque l'ordre établi pour la production des enfants est violé et perverti ; auquel cas, selon qu'on s'égare plus ou moins de cet ordre, les péchés se trouvent plus ou moins exécrables, mais toujours mortels ; car d'autant que la procréation des enfants est la première et principale fin du mariage, jamais on ne peut loisiblement se départir de l'ordre qu'elle requiert; quoique pour quelque autre accident elle ne puisse pas pour lors être effectuée, comme il arrive quand la stérilité, ou la grossesse déjà survenue, empêchent la production et génération : car en ces occurrences, le commerce corporel ne laisse pas de pouvoir être juste et saint, moyennant que les règles de la génération soient suivies : aucun accident ne pouvant jamais préjudicier à la loi que la fin principale du mariage a imposée. Certes, l'infâme et exécrable action qu'Onan faisait en son mariage était détestable devant Dieu, ainsi que dit le sacré texte du trente-huitième chapitre de la Genèse. Et bien

que quelques hérétiques de notre âge, cent fois plus blâmables que les cyniques (desquels parle saint Jérôme sur l'Épitre aux Éphésiens), aient voulu dire que c'était la perverse intention de ce méchant qui déplaisait à Dieu ; l'Écriture toutefois parle autrement, et assure en particulier que la chose même qu'il faisait était détestable et abominable devant Dieu.

VII. C'est une vraie marque d'un esprit truant, vilain, abject, infâme, penser aux viandes et à la mangeaille avant le temps du repas ; et encore plus, quand après icelui on s'amuse au plaisir que l'on a pris à manger, s'y entretenant par paroles et pensées, et vautrant son esprit dedans le souvenir de la volupté que l'on a eue en avalant les morceaux ; comme font ceux qui devant dîner tiennent leur esprit en broche, et après dîner dans les plats ; gens dignes d'être souillards de cuisine, *qui font*, comme dit saint Paul, *un Dieu de leur ventre ;* les gens d'honneur ne pensent à la table qu'en s'asseyant, et après le repas se lavent les mains et la bouche, pour n'avoir plus ni le goût ni l'odeur de ce qu'ils ont mangé. L'éléphant n'est qu'une grosse

nête, mais la plus digne qui vive sur la terre, et qui a le plus de sens : je veux dire un trait de son honnêteté. Il ne change jamais de femelle, et aime tendrement celle qu'il a choisie, avec laquelle néanmoins il ne parie que de trois en trois ans, et cela pour cinq jours seulement; et si secrètement, que jamais il n'est vu en cet acte; mais il est bien vu pourtant le sixième jour, auquel, avant toute chose, il va droit à quelque rivière, en laquelle il se lave entièrement tout le corps, sans vouloir aucunement retourner au troupeau, qu'il ne se soit auparavant purifié. Ne sont-ce pas de belles et honnêtes humeurs d'un tel animal, par lesquelles il invite les mariés à ne point demeurer engagés d'affection aux sensualités et voluptés que selon leur vocation ils auront exercées? mais icelles passées de s'en laver le cœur et l'affection, et de s'en purifier au plus tôt, pour, par après, avec toute la liberté d'esprit, pratiquer les autres actions plus pures et relevées. En cet avis consiste la parfaite pratique de l'excellente doctrine que saint Paul donne aux Corinthiens : *Le temps est court*, dit-il, *reste que ceux qui ont des*

emmes soient comme n'en ayant point ; car, selon saint Grégoire, celui a une femme comme n'en ayant point, qui prend tellement les consolations corporelles avec elle, que pour cela il n'est point détourné des prétentions spirituelles. Or, ce qui se dit du mari, s'entend réciproquement de la femme. *Que ceux qui usent du monde,* dit le même apôtre, *soient comme n'en usant point.* Que tous donc usent du monde, un chacun selon sa vocation; mais en telle sorte que n'y engageant point l'affection, on soit aussi libre et prompt à servir Dieu comme si l'on n'en usait point. C'est le grand mal de l'homme, dit saint Augustin, de vouloir jouir des choses desquelles il doit seulement user, et de vouloir user de celles desquelles il doit seulement jouir. Nous devons jouir des choses spirituelles, et seulement user des corporelles, desquelles, quand l'usage est converti en jouissance, notre âme raisonnable est aussi convertie en âme brutale et bestiale. Je pense avoir dit tout ce que je voulais dire, et fait entendre, sans le dire, ce que je ne voulais pas dire.

CHAPITRE XL.

Avis pour les veuves.

Saint Paul instruit tous les prélats en la personne de son Timothée, disant : *Honorez les veuves qui sont vraiment veuves.* Or, pour être vraiment veuve, ces choses sont requises :

I. Que non-seulement la veuve soit veuve de corps, mais aussi de cœur, c'est-à-dire qu'elle soit résolue d'une résolution inviolable de se conserver en l'état d'une chaste viduité ; car les veuves qui ne le sont qu'en attendant l'occasion de se remarier, ne sont séparées des hommes que selon la volupté du corps ; mais elles sont déjà conjointes avec eux selon la volonté du cœur. Que si la vraie veuve, pour le confirmer en l'état de viduité, veut offrir à Dieu en vœu son corps et sa chasteté, elle ajoutera un grand ornement à sa viduité, et mettre

en grande assurance sa résolution; car, voyant qu'après le vœu il n'est plus en son pouvoir de quitter sa chasteté sans quitter le paradis, elle sera si jalouse de son dessein, qu'elle ne permettra pas seulement aux plus simples pensées de mariage d'arrêter en son cœur un seul moment, si que ce vœu sacré mettra une forte barrière entre son âme et toutes sortes de projets contraires à sa résolution. Certes, saint Augustin conseille extrêmement ce vœu à la vertu chrétienne, et l'ancien et docte Origène passe bien plus avant; car il conseille aux femmes mariées de se vouer et destiner à la chasteté viduale, en cas que leurs maris viennent à trépasser devant elles, afin qu'entre les plaisirs sensuels qu'elles pourront avoir en leur mariage, elles puissent néanmoins jouir du mérite d'une chaste viduité, par le moyen de cette promesse anticipée. Le vœu rend les œuvres faites ensuite d'icelui plus agréables à Dieu, fortifie le courage pour les faire, et ne donne pas seulement à Dieu les œuvres, qui son comme les fruits de notre bonne volonté, mais lui dédie encore la volonté même, qui est

comme l'arbre de nos actions. Par la simple chasteté, nous prêtons notre corps à Dieu, retenant pourtant la liberté de le soumettre l'autre fois aux plaisirs sensuels; mais par le vœu de chasteté, nous lui en faisons un don absolu et irrévocable, sans nous réserver aucun pouvoir de nous en dédire, nous rendant ainsi heureusement esclaves de celui, la servitude duquel est meilleure que toute royauté. Or, comme j'approuve infiniment les avis de ces deux grands personnages, aussi désirerais-je que les âmes qui seront si heureuses que de les vouloir employer, le fassent prudemment, saintement et solidement, ayant bien examiné leurs courages, invoqué l'inspiration céleste, et pris conseil de quelque sage et dévot directeur; car ainsi tout se fera plus fructueusement.

II. Outre cela, il faut que ce renoncement de secondes noces se fasse purement et simplement, pour avec plus de pureté contourner toutes ses affections en Dieu, et joindre de toutes parts son cœur avec celui de sa divine majesté; car si le désir de laisser les enfants riches, ou quelqu'autre sorte de prétention mondaine, arrête

a veuve en viduité, elle en aura peut-être de la louange; mais non pas certes devant Dieu, puisque devant Dieu rien ne peut avoir une véritable louange que ce qui est fait pour Dieu.

III. Il faut de plus que la veuve, pour être vraiment veuve, soit séparée et volontairement destituée des contentements profanes. *La veuve qui vit en délices*, dit saint Paul, *est morte en vivant.* Vouloir être veuve, et se plaire néanmoins d'être muguetée, caressée, cajolée; se vouloir trouver aux bals, aux danses et aux festins; vouloir être parfumée, attifée et mignardée, c'est être une veuve vivante quant au corps, mais morte quant à l'âme. Qu'importe-t-il, je vous prie, que l'enseigne du logis d'Adonis et de l'amour profane soit faite d'aigrettes blanches perchées en guise de panache, ou d'un crêpe étendu en guise de rets tout autour du visage? Ainsi souvent le noir est mis avec avantage de vanité sur le blanc, pour en rehausser la couleur. La veuve ayant fait essai de la façon avec laquelle les femmes peuvent plus plaire aux hommes, jette de plus dangereuses amorces dedans leurs esprits. La veuve donc qui vit en

ces folles délices, vivante est morte, et n'est à proprement parler qu'une idole de viduité. *Le temps de retrancher est venu, la voix de la tourterelle a été ouïe en notre terre*, dit le Cantique. Le retranchement des superfluités mondaines est requis à quiconque veut vivre pieusement; mais il est surtout nécessaire à la vraie veuve, qui, comme une chaste tourterelle vient tout fraîchement de pleurer, gémir, et lamenter la perte de son mari. Quand Noëmi revint de Moab en Bethléem, les femmes de la ville qui l'avaient connue au commencement de son mariage, s'entredisaient l'une à l'autre : N'est-ce point ici Noëmi? Mais elle répondit : *Ne m'appelez point, je vous prie, Noëmi* (car Noëmi veut dire gracieuse et belle); *ains appelez-moi Mara, car le Seigneur a rempli mon âme d'amertume;* ce qu'elle disait d'autant que son mari lui était mort. Ainsi la veuve dévote ne veut jamais être appelée et estimée ni belle, ni gracieuse, se contentant d'être ce que Dieu veut qu'elle soit, c'est-à-dire humble et abjecte à ses yeux.

Les lampes desquelles l'huile est aromatique,

jettent une plus suave odeur quand on éteint leurs flammes: ainsi les veuves desquelles l'amour a été pur en leur mariage, répandent un plus grand parfum de vertu et de chasteté quand leur lumière, c'est-à-dire leur mari, est éteinte par la mort. D'aimer le mari tandis qu'il est en vie, c'est chose assez triviale entre les femmes; mais l'aimer tant, qu'après la mort d'icelui on n'en veuille point d'autre, c'est un rang d'amour qui n'appartient qu'aux vraies veuves. Espérer en Dieu, tandis que le mari sert de support, ce n'est pas chose si rare; mais d'espérer en Dieu quand on est destituée de cet appui, c'est chose digne de grande louange. C'est pourquoi on connaît plus aisément en la viduité, la perfection des vertus que l'on a eues au mariage.

La veuve laquelle a des enfants qui ont besoin de son adresse et conduite, et principalement en ce qui regarde leur âme et l'établissement de leur vie, ne peut ni doit en façon quelconque les abandonner; car l'apôtre saint Paul dit clairement qu'elles sont obligées à ce soin-là pour rendre la pareille à leur père et mère, et d'autant encore que si quelqu'un n'a soin des siens, et

principalement de ceux de sa famille, il est pire qu'un infidèle. Mais si les enfants sont en état de n'avoir pas besoin d'être conduits, la veuve alors doit ramasser toutes ses affections et cogitations, pour les appliquer plus purement à son avancement en l'amour de Dieu. Si quelque force forcée n'oblige la conscience de la vraie veuve aux embarrassements extérieurs, tels que sont les procès, je lui conseille de s'en abstenir du tout, et suivre la méthode de conduire ses affaires qui sera plus paisible et tranquille, quoiqu'il ne semblât pas que ce fût la plus fructueuse; car il faut que les fruits du tracas soient bien grands pour être comparables au bien d'une sainte tranquillité; laissant à part que les procès et telles brouilleries dissipent le cœur, et ouvrent souventefois la porte aux ennemis de la chasteté, tandis que pour complaire à ceux de la faveur desquels on a besoin, on se met en des contenances indévotes et désagréables à Dieu.

L'oraison soit le continuel exercice de la veuve; car ne devant plus avoir d'amour que pour Dieu, elle ne doit non plus presque

avoir des paroles que pour Dieu : et comme le fer, qui étant empêché de suivre l'attraction de l'aimant à cause de la présence du diamant, s'élance vers le même aimant soudain que le diamant est éloigné; ainsi le cœur de la veuve, qui ne pouvait bonnement s'élancer du tout en Dieu, ni suivre les attraits de son divin amour pendant la vie de son mari, doit soudain après le trépas d'icelui courir ardemment à l'odeur des parfums célestes, comme disant, à l'imitation de l'épouse sacrée : O Seigneur! maintenant que je suis toute mienne, recevez-moi pour toute vôtre, tirez-moi après vous; nous courrons à l'odeur de vos onguents.

L'exercice des vertus propres à la sainte veuve, sont la parfaite modestie, le renoncement aux honneurs, aux rangs, aux assemblées, aux titres, et à telle sorte de vanité; le service des pauvres et des malades, la consolation des affligés, l'instruction des filles à la vie dévote, et de se rendre un parfait exemplaire de toutes vertus aux jeunes femmes : la nécessité et la simplicité sont les deux ornements de leurs habits; l'humilité et la charité, les deux ornements de

leurs actions; l'honnêteté et débonnaireté, les deux ornements de leur langage: la modestie et la pudicité, l'ornement de leurs yeux; et J.-C. crucifié l'unique amour de leur cœur.

Bref, la vraie veuve est en l'Église une petite violette de mars, qui répand une suavité nonpareille par l'odeur de sa dévotion, et se tient presque toujours cachée sous les larges feuilles de son abjection, et par sa couleur moins éclatante témoigne la mortification: elle vient ès lieux frais et non cultivés, ne voulant être pressée de la conversation des mondains, pour mieux conserver la fraîcheur de son cœur contre toutes les chaleurs que le désir des biens, des honneurs, ou même des amours, lui pourrait apporter. *Elle sera bienheureuse*, dit le saint apôtre, *si elle persévère en cette sorte.*

J'aurais beaucoup d'autres choses à dire sur ce sujet; mais j'aurai tout dit quand j'aurai dit que la veuve jalouse de l'honneur de sa conduite, lise attentivement les belles épîtres que le grand saint Jérôme écrit à Furia et à Salvia, et à toutes ces autres dames qui fu-

ront si heureuses que d'être filles spirituelles d'un si grand père; car il ne se peut rien ajouter à ce qu'il leur dit, sinon cet avertissement, que la vraie veuve ne doit jamais ni blâmer ni censurer celles qui passent aux secondes, ou même aux troisièmes et quatrièmes noces; car, en certain cas, Dieu en dispose ainsi pour sa plus grande gloire; et faut toujours avoir devant les yeux cette doctrine des anciens que, ni la viduité, ni la virginité n'ont point de rang au ciel, que celui qui leur est assigné par l'humilité.

CHAPITRE XLI.

Un mot aux vierges.

O vierges! je n'ai à vous dire que ces trois mots, car vous trouverez le reste ailleurs: Si vous prétendez au mariage temporel, gardez donc jalousement votre premier amour pour votre premier mari. Je pense, que c'est une grande tromperie de présenter au lieu d'un cœur entier et sincère, un cœur tout usé, fre-

laté et tracassé d'amour. Mais si votre bonheur vous appelle aux chastes et virginales noces spirituelles, et qu'à jamais vous veuillez conserver votre virginité, ô Dieu! conservez votre amour le plus délicatement que vous pourrez pour cet époux divin, qui, étant la pureté même, n'aime rien tant que la pureté, et à qui les prémices de toutes choses sont dues, mais principalement celles de l'amour ; les épîtres de saint Jérôme vous fourniront tous les avis qui vous sont nécessaires; et puisque votre condition vous oblige à l'obéissance, choisissez une guide sous la conduite de laquelle vous puissiez plus saintement dédier votre cœur et votre corps à sa divine majesté.

QUATRIÈME PARTIE,

CONTENANT LES AVIS NÉCESSAIRES CONTRE LES TENTATIONS PLUS ORDINAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il ne faut point s'amuser aux paroles des enfants du monde.

Tout aussitôt que les mondains s'apercevront que vous voulez suivre la vie dévote, ils décocheront sur vous mille traits de leur cajolerie et médisance : les plus malins calomnieront votre changement, d'hypocrisie, bigoterie et artifice; ils diront que le monde vous a fait mauvais visage, et qu'à son refus vous recourez à Dieu : vos amis s'empresseront à vous faire un monde de remontrances, fort prudentes et charitables

à leur avis; vous tomberez, diront-ils, en quelque humeur mélancolique; vous perdrez crédit au monde; vous vous rendrez insupportable; vous vieillirez devant le temps; vos affaires domestiques en pâtiront : il faut vivre au monde comme au monde; on peut bien faire son salut sans tant de mystère; et mille telles bagatelles.

Ma Philothée, tout cela n'est qu'un sot et vain babil; ces gens-là n'ont nul soin ni de votre santé, ni de vos affaires : *Si vous étiez du monde,* dit le Sauveur, *le monde aimerait tout ce qui est sien; mais parce que vous n'êtes pas du monde, partant il vous hait.* Nous avons vu des gentilshommes et des dames passer la nuit entière, ains plusieurs nuits de suite, à jouer aux échecs et aux cartes : y a-t-il une attention plus chagrine, plus mélancolique et plus sombre que celle-là! Les mondains néanmoins ne disaient mot; les amis ne se mettaient point en peine : et pour la méditation d'une heure, ou pour nous voir lever un peu plus matin qu'à l'ordinaire pour nous préparer à la communion, chacun court au médecin pour nous faire guérir de l'humeur hypocondriaque

et de la jaunisse! On passera trente nuits à danser, nul ne s'en plaint; et pour la veille seule de la nuit de Noël, chacun tousse et crie au ventre le jour suivant. Qui ne voit que le monde est un juge inique, gracieux et favorable pour ses enfants, mais âpre et rigoureux aux enfants de Dieu?

Nous ne saurions être bien avec le monde qu'en nous perdant avec lui. Il n'est pas possible que nous le contentions; car il est trop bizarre : *Jean est venu,* dit le Sauveur, *ne mangeant ni buvant, et vous dites qu'il est endiablé : le Fils de l'homme est venu en mangeant et buvant, et vous dites qu'il est Samaritain.* Il est vrai, Philothée, si nous nous relâchons par condescendance à rire, jouer, danser avec le monde, il s'en scandalisera ; si nous ne le faisons pas, il nous accusera d'hypocrisie ou mélancolie ; si nous nous parons, il l'interprétera à quelque dessein; si nous nous démettons, ce sera pour l'utilité de cœur : nos gaîtés seront par lui nommées dissolutions, et nos mortifications tristesses; et nous regardant ainsi de mauvais œil, jamais nous ne pouvons lui être agréa-

bles : il agrandit nos imperfections, et publie que ce sont des péchés ; de nos péchés véniels il en fait des mortels, et nos péchés d'infirmité, il les convertit en péchés de malice : au lieu que, comme dit Saint Paul, *la charité est bénigne, au contraire, le monde est malin ;* au lieu que la charité ne pense point de mal ; et quand il ne peut accuser nos actions, il accuse nos intentions : soit que les moutons aient des cornes, ou qu'ils n'en aient point, qu'ils soient blancs ou qu'ils soient noirs, le loup ne laissera pas de les manger, s'il peut.

Quoi que nous fassions, le monde nous fera toujours la guerre ; si nous sommes longuement devant le confesseur, il demandera ce que c'est que nous pouvons tant dire ; si nous y sommes peu, il dira que nous ne disons pas tout ; il épiera tous nos mouvements, et pour une seule petite parole de colère, il protestera que nous sommes insupportables ; le soin de nos affaires lui semblera avarice, et notre douceur niaiserie ; et quant aux enfants du monde, leurs colères sont générosités ; leurs avarices, ménages ; leurs privautés, entretiens honorables : les arai-

gnées gâtent toujours l'ouvrage des abeilles.

Laissons cet aveugle, Philothée ; qu'il crie tant qu'il voudra, comme un chat-huant, pour inquiéter les oiseaux du jour : soyons fermes en nos desseins, invariables en nos résolutions ; la persévérance fera bien voir si c'est à certes et tout de bon que nous sommes sacrifiés à Dieu et rangés à la vie dévote. Les comètes et les planètes sont presque également lumineuses en apparence ; mais les comètes disparaissent en peu de temps, n'étant que de certains feux passagers, et les planètes ont une clarté perpétuelle. Ainsi l'hypocrisie et la vraie vertu ont beaucoup de ressemblance en l'extérieur ; mais on reconnaît aisément l'une d'avec l'autre, parce que l'hypocrisie n'a point de durée, et se dissipe comme la fumée en montant ; mais la vraie vertu est toujours ferme et constante. Ce ne nous est pas une petite commodité pour bien assurer le commencement de notre dévotion, que d'en recevoir de l'opprobre et de la calomnie ; car nous évitons par ce moyen le péril de la vanité et de l'orgueil, qui sont comme les sages-femmes d'Égypte, auxquelles le Pharaon

infernal a ordonné de tuer les enfants mâles d'Israël, le même jour de leur naissance. Nous sommes crucifiés au monde, et le monde nous doit être crucifié : il nous tient pour fous, tenons-le pour insensé.

CHAPITRE II.

Qu'il faut avoir bon courage.

La lumière, quoique belle et désirable à nos yeux, les éblouit néanmoins après qu'ils ont été en de longues ténèbres ; et devant que l'on se voie apprivoisé avec les habitants de quelque pays, pour courtois et gracieux qu'il soient, on s'y trouve aucunement étonné. Il se pourra bien faire, ma chère Philothée, qu'à ce changement de vie plusieurs soulèvements se feront en votre intérieur ; et que ce grand et général adieu que vous avez dit aux folies et niaiseries du monde, vous donnera quelque ressentiment de tristesse et découragement : si cela vous arrive, ayez un peu de patience, je vous prie, car ce ne sera

rien ; ce n'est qu'un peu d'étonnement que la nouveauté vous apporte ; passé cela, vous recevrez dix mille consolations. Il vous fâchera peut-être d'abord de quitter la gloire que les fous et moqueurs vous donnaient en vos vanités ; mais, ô Dieu ! voudriez-vous bien perdre l'éternelle que Dieu vous donnera en vérité ? Les vains amusements et passe-temps èsquels vous avez employé les années passées, se représenteront encore à votre cœur pour l'appâter et faire retourner de leur côté ; mais auriez-vous bien le courage de renoncer à cette heureuse éternité, pour de si trompeuses légèretés ! Croyez-moi, si vous persévérez, vous ne tarderez pas de recevoir des douceurs cordiales, si délicieuses et agréables que vous confesserez que le monde n'a rien que du fiel en comparaison de ce miel, et qu'un seul jour de dévotion vaut mieux que mille années de la vie mondaine.

Mais vous voyez que la montagne de la perfection chrétienne est extrêmement haute. Eh mon Dieu ! ce dites-vous, comment pourrai-je monter ? Courage, Philothée ! quand les petits mouchons des abeilles commencent à prendre

forme on les appelle nymphes, et lors ils ne sauraient encore voler sur les fleurs, ni sur les monts, ni sur les collines voisines, pour amasser le miel; mais petit à petit se nourrissant du miel que leurs mères ont préparé, ces petites nymphes prennent des ailes et se fortifient, en sorte que par après elles volent à la quête par tout le paysage. Il est vrai, nous sommes encore de petits mouchons en la dévotion; nous ne saurions monter selon notre dessein, qui n'est rien moindre que d'atteindre à la cime de la perfection chrétienne; mais si nous commençons à prendre forme par nos désirs et résolutions, les ailes nous commencent à sortir; il faut donc espérer qu'un jour nous serons abeilles spirituelles, et que nous volerons; et tandis, vivons du miel de tant d'enseignements que les anciens dévots nous ont laissés, et prions Dieu qu'il nous donne des plumes comme de colombes, afin que, non-seulement nous puissions voler au temps de la vie présente, mais aussi nous reposer en l'éternité de la future.

CHAPITRE III.

De la nature des tentations, et de la différence qu'il y a entre sentir la tentation et consentir à icelle.

Imaginez-vous, Philothée, une jeune princesse extrêmement aimée de son époux, et que quelque méchant, pour la débaucher et souiller son lit nuptial, lui envoie quelque infâme messager d'amour, pour traiter avec elle son malheureux dessein. Premièrement, ce messager propose à cette princesse l'intention de son maître; secondement la princesse agrée ou désagrée la proposition et l'ambassade ; en troisième lieu, ou elle consent ou elle refuse. Ainsi Satan, le monde et la chair, voyant une âme épousée au Fils de Dieu, lui envoient des tentations et suggestions, par lesquelles 1° le péché lui est proposé ; 2° et sur icelle elle se plaît ou elle se déplaît ; 3° enfin, elle consent ou elle refuse ; qui sont en somme les trois degrés pour descendre à l'iniquité, la tentation, la délectation et le consentement ; et

bien que ces trois actions ne se connaissent pas si manifestement en toutes autres sortes de péchés, si est-ce qu'elles se connaissent palpablement aux grands et énormes péchés.

Quand la tentation de quelque péché que ce soit durererait toute notre vie, elle ne saurait nous rendre désagréables à la divine majesté, pourvu qu'elle ne nous plaise pas, et que nous n'y consentions pas : la raison est, parce qu'en la tentation nous n'agissons pas, mais nous souffrons ; et puisque nous n'y prenons point plaisir, nous ne pouvons aussi en avoir aucune sorte de coulpe. Saint Paul souffrit longuement les tentations de la chair ; et tant s'en faut que pour cela il fut désagréable à Dieu, qu'au contraire Dieu était glorifié par icelles. La bienheureuse Angèle de Foligny sentait des tentations charnelles si cruelles, qu'elle fait pitié quand elle les raconte : grandes furent aussi les tentations que souffrirent saint François et saint Benoît, lorsque l'un se jeta dans les épines, et l'autre dans la neige pour les mitiger ; et néanmoins ils ne perdirent rien de la grâce de Dieu pour tout cela, ains l'augmentèrent de beaucoup.

Il faut donc être fort courageuse, Philothée, emmi les tentations, et ne se tenir jamais pour vaincue pendant qu'elles vous déplairont, en bien observant cette différence qu'il y a entre sentir et consentir, qui est qu'on les peut sentir encore qu'elles nous déplaisent; mais on ne peut consentir sans qu'elles nous plaisent, puisque le plaisir, pour l'ordinaire, sert de degré pour venir au consentement. Que donc les ennemis de notre salut nous présentent tant qu'ils voudront d'amorces et d'appâts, qu'ils demeurent toujours à la porte de notre cœur pour entrer, qu'ils nous fassent tant de propositions qu'ils voudront: mais tandis que nous aurons résolution de ne point nous plaire en tout cela, n'est pas possible que nous offensions Dieu, non plus que le prince, époux de la princesse que j'ai représentée, ne lui peut savoir mauvais gré du message qui lui est envoyé, si elle n'y a pris aucune sorte de plaisir. Il y a néanmoins cette différence entre l'âme et cette princesse pour ce sujet, que la princesse ayant ouï la proposition deshonnête, peut, si bon lui semble, chasser le messager, et ne le plus ouïr; mais

li n'est pas toujours au pouvoir de l'âme de ne point sentir la tentation, bien qu'il soit toujours en son pouvoir de n'y point consentir : c'est pourquoi, encore que la tentation dure et persévère long-temps, elle ne peut nous nuire, tandis qu'elle nous est désagréable.

Mais quant à la délectation qui peut suivre la tentation, pour autant que nous avons deux parties en notre âme, l'une inférieure et l'autre supérieure, et que l'inférieure ne suit pas toujours la supérieure, ains fait son cas à part ; il arrive maintefois que la partie inférieure se plaît en la tentation sans le consentement, ains contre le gré de la supérieure : c'est la dispute et la guerre que l'apôtre saint Paul décrit, quand il dit que sa chair convoite contre son esprit, qu'il y a une loi des membres et une loi de l'esprit, et semblables choses.

Avez-vous jamais vu, Philothée, un grand brasier de feu couvert de cendres ? Quand on vient dix ou douze heures après pour y chercher du feu, on n'en trouve qu'un peu au milieu du foyer, et encore on a peine de le trouver : il y était néanmoins, puisqu'on l'y trouve ; et avec

icelui on peut rallumer tous les autres charbons déjà éteints. C'en est de même de la charité, qui est notre vie spirituelle, parmi les grandes et violentes tentations; car la tentation jetant sa délectation en la partie inférieure, couvre, ce semble, toute l'âme de cendre, et réduit l'amour de Dieu au petit pied; car il ne paraît plus en nulle part, sinon au milieu du cœur, au fin fond de l'esprit; encore semble-t-il qu'il n'y soit pas, et on a peine de le trouver. Il y est néanmoins, en vérité, puisque, quoique tout soit en trouble en notre âme et en notre corps, nous avons la résolution de ne point consentir au péché ni à la tentation, et que la délectation, qui plaît à notre homme extérieur, déplaît à l'intérieur; et quoiqu'elle soit tout autour de votre volonté, si n'est-elle pas dans icelle; en quoi l'on voit que telle délectation est involontaire, et, étant telle, ne peut être péché.

CHAPITRE IV.

Deux beaux exemples sur ce sujet.

Il vous importe tant de bien entendre ceci, que je ne ferai nulle difficulté de m'étendre à l'expliquer. Le jeune homme duquel parle saint Jérôme, qui, couché et attaché avec des écharpes de soie, bien délicatement, sur un lit mollet, était provoqué par toutes sortes de vilains attouchements et attraits d'une impudique femme qui était couchée avec lui : exprès pour ébranler sa constance, ne devait-il pas sentir d'étranges accidents ? ses sens ne devaient-ils pas être saisis de la délectation, et son imagination extrêmement occupée de cette présence des objets voluptueux ? Sans doute ; et néanmoins, parmi tant de troubles, emmi un si terrible orage de tentations, et entre tant de voluptés qui sont tout autour de lui, il témoigne que son cœur n'est point vaincu, et que sa volonté n'y consent nullement, puisque son esprit voyant tout rebellé

contre lui, et n'ayant plus aucune des parties de son corps à son commandement, sinon la langue, il se la coupa avec les dents, et la cracha sur le visage de cette vilaine âme, qui tourmentait la sienne plus cruellement par la volupté, que les bourreaux n'eussent jamais su faire par les tourments : aussi le tyran qui se défiait de la vaincre par les douleurs, pensait la tourmenter par les plaisirs.

L'histoire du combat de sainte Catherine de Sienne en un pareil sujet, est du tout admirable : en voici le sommaire. Le malin esprit eut congé de Dieu d'assaillir la pudicité de cette sainte vierge avec la plus grande rage qu'il pourrait, pourvu toutefois qu'il ne la touchât point : il fit donc toutes sortes d'impudiques suggestions à son cœur ; et pour tant plus l'émouvoir, venant avec ses compagnons en forme d'hommes et de femmes, il faisait mille et mille sortes de charnalités et lubricités à sa vue, ajoutant des paroles et semonces très-déshonnêtes ; et bien que toutes ces choses fussent extérieures, si est-ce que par le moyen des sens, elles pénétraient bien avant dedans le cœur

de la vierge, lequel, comme elle confessait elle-même, en était tout plein, ne lui restant plus que la fine pure volonté supérieure qui ne fût agitée de cette tempête de vilenie et délectation charnelle, ce qui dura fort longuement; jusques à tant qu'un jour Notre-Seigneur lui apparut, et elle lui dit : Où étiez-vous, mon doux Seigneur, quand mon cœur était plein de tant de ténèbres et d'ordures ? A quoi il répondit : J'étais dedans ton cœur, ma fille : Et comment, répliqua-t-elle, habitiez-vous dedans mon cœur, dans lequel il y avait tant de vilenies ? habitez-vous donc en des lieux si déshonnêtes ? Et Notre-Seigneur lui dit : Dis-moi, ces tiennes sales cogitations de ton cœur te donnaient-elles plaisir ou tristesse, amertume ou délectation ? Et elle dit : Extrême amertume et tristesse, et il lui répliqua : Qui était celui qui mettait cette grande amertume et tristesse dedans ton cœur, sinon moi qui demeurais caché dedans le milieu de ton âme ? Crois, ma fille, que si je n'eusse pas été présent, ces pensées qui étaient autour de ta volonté, et ne pouvaient l'expugner, l'eussent sans doute surmontée, et seraient entrées dedans, et eussent

été reçues avec plaisir par ton libéral arbitre, et ainsi eussent donné la mort à ton âme; mais parce que j'étais dedans, je mettais ce déplaisir et cette résistance en ton cœur, par laquelle il se refusait tant qu'il pouvait à la tentation ; et ne pouvant pas tant qu'il voulait, il en sentait un plus grand déplaisir, et une plus grande haine contre icelle et contre soi-même; et ainsi ces peines étaient un grand mérite et un grand gain pour toi, et un grand accroissement de ta vertu et de ta force.

Voyez-vous, Philothée, comme ce feu était couvert de la cendre, et que la tentation et délectation étaient même entrées dedans le cœur, et avaient environné la volonté, laquelle seule, assistée de son Sauveur, résistait par des amertumes, des déplaisirs et détestations du mal qui lui était suggéré, refusant perpétuellement son consentement au péché qui l'environnait. O Dieu ! quelle détresse a une âme qui aime Dieu de ne savoir seulement pas s'il est en elle ou non, et si l'amour divin pour lequel elle combat, est du tout éteint en elle ou non ! Mais c'est la fine fleur de la perfection de l'amour

céleste, que de faire souffrir et combattre l'amant pour l'amour, sans savoir s'il a l'amour pour lequel et par lequel il combat.

CHAPITRE V.

Encouragement à l'âme qui est ès tentations.

Ma Philothée, ces grands assauts et ces tentations si puissantes ne sont jamais permises de Dieu que contre les âmes lesquelles il veut élever à son pur et excellent amour ; mais il ne s'ensuit pas pourtant qu'après cela elles soient assurées d'y parvenir ; car il est arrivé maintes fois que ceux qui avaient été constants en de si violentes attaques, ne correspondant pas par après fidèlement à la faveur divine, se sont trouvés vaincus en de bien petites tentations. Ce que je dis, afin que s'il vous arrive jamais d'être affligée de si grandes tentations, vous sachiez que Dieu vous favorise d'une faveur extraordinaire, par laquelle il déclare qu'il vous veut agrandir devant sa face ; et que néanmoins

vous soyez toujours humble et craintive, ne vous assurant pas de pouvoir vaincre les menues tentations, après avoir surmonté les grandes, sinon par une continuelle fidélité à l'endroit de sa majesté.

Quelques tentations donc qui vous arrive, et quelque délectation qui s'en suive, tandis que votre volonté refusera son consentement, non-seulement à la tentation, mais encore à la délectation, ne vous troublez nullement ; car Dieu n'en est point offensé. Quand un homme est pâmé et qu'il ne rend plus aucun témoignage de vie, on lui met la main sur le cœur, et pour peu que l'on y sente du mouvement, on juge qu'il est en vie, et que par le moyen de quelque eau précieuse, et de quelque épithème, on peut lui faire reprendre force et sentiment. Ainsi arrive-t-il quelquefois que, par la violence des tentations, il semble que notre âme est tombée en une défaillance totale de ses forces, et que comme pâmée, elle n'a plus, ni vie spirituelle, ni mouvement ; mais si nous voulons connaître ce qui en est, mettons la main sur le cœur : considérons si le cœur et la volonté ont encore

leur mouvement spirituel, c'est-à-dire s'ils font leur devoir à refuser de consentir et suivre la tentation et délectation ; car pendant que le mouvement du refus est dedans notre cœur, nous sommes assurés que la charité, vie de notre âme, est en nous, et que Jésus-Christ, notre Sauveur, se trouve dans notre âme, quoique caché et couvert ; si que moyennant l'exercice continuel de l'oraison, des sacrements et de la confiance en Dieu, nos forces reviendront en nous, et nous vivrons d'une vie entière et délectable.

CHAPITRE VI.

Comme la tentation et délectation peuvent être péché.

La princesse de laquelle nous avons parlé, ne peut mais de la recherche déshonnête qui lui est faite, puisque, comme nous avons présupposé, elle lui arrive contre son gré ; mais si, au contraire, elle avait, par quelques attraits, donné sujet à la recherche, ayant voulu

donner de l'amour à celui qui la muguette, indubitablement elle serait coupable de la recherche même ; et quoiqu'elle en fît la délicate, elle ne laisserait pas d'en mériter du blâme et de la punition. Ainsi arrive-t-il quelquefois que la seule tentation nous met en péché, parce que nous sommes cause d'icelle. Par exemple, je sais que, jouant, j'entre volontiers en rage et blasphème, et que le jeu me sert de tentation à cela : je pèche toutes fois et quantes que je jouerai, et suis coupable de toutes les tentations qui m'arriveront au jeu. De même, si je sais que quelque conversation m'apporte de la tentation et de la chute, et j'y vais volontairement, je suis indubitablement coupable de toutes les tentations que j'y recevrai.

Quand la délectation qui arrive de la tentatation peut être évitée, c'est toujours péché de la recevoir, selon que le plaisir que l'on y prend et le consentement que l'on y donne, est grand ou petit, de longue ou petite durée. C'est toujours chose blâmable à la jeune princesse de laquelle nous avons parlé, si non-seulement elle écoute la proposition sale et déshonnête qui lui

est faite, mais encore si, après l'avoir ouïe, elle prend plaisir en icelle, entretenant son cœur avec contentement sur cet objet ; car bien qu'elle ne veuille pas consentir à l'exécution réelle de ce qui lui est proposé, elle consent néanmoins à l'application spirituelle de son cœur, par le contentement qu'elle y prend ; et c'est toujours chose déshonnête d'appliquer ou le cœur ou le corps à chose déshonnête ; ains la déshonnêteté consiste tellement à l'application du cœur, que sans icelle l'application du corps ne peut être péché.

Quand donc vous serez tentée de quelque péché, considérez si vous avez donné volontairement sujet d'être tentée ; et lors la tentation même vous met en état de péché, pour le hasard auquel vous vous êtes jetée ; et cela s'entend, si vous avez pu éviter commodément l'occasion, et que vous ayez prévu ou dû prévoir l'arrivée de la tentation ; mais si vous n'avez donné nul sujet à la tentation, elle ne peut aucunement vous être imputée à péché.

Quand la délectation qui suit la tentation a pu être évitée, et que néanmoins on ne l'a point

évitée, il y a toujours quelque sorte de péché, selon que l'on y a peu ou prou arrêté, et selon la cause du plaisir que nous y avons pris. Une femme, laquelle n'ayant point donné sujet d'être muguettée, prend néanmoins plaisir à l'être, ne laisse pas d'être blâmable, si le plaisir qu'elle y prend n'a point d'autre cause que la muguetterie. Par exemple, si le galant qui lui veut donner de l'amour, sonnait exquisément bien du luth, et qu'elle y prît plaisir, non pas à la recherche qui est faite de son amour, mais à l'harmonie et douceur de son luth ; il n'y aurait point de péché, bien qu'elle ne devrait pas continuer longuement en ce plaisir, de peur de faire passage d'icelui à la délectation de la recherche. De même donc, si quelqu'un me propose quelque stratagème plein d'invention et d'artifice pour me venger de mon ennemi, et que je ne prenne pas plaisir ni ne donne aucun consentement à la vengeance qui m'est proposée, mais seulement à la subtilité de l'invention de l'artifice, sans doute je ne pèche point; bien qu'il ne soit pas expédient que je m'amuse beaucoup à ce plaisir, de peur que petit à petit il ne

me porte à quelque délectation de la vengeance même.

On est quelquefois surpris de quelque chatouillement de délectation qui suit immédiatement la tentation devant que bonnement on s'en soit pris garde ; et cela ne peut être pour le plus qu'un bien léger péché véniel, lequel se rend plus grand, si, après que l'on s'est aperçu du mal où l'on est, on demeure par négligence quelque temps à marchander avec la délectation, si l'on doit l'accepter ou la refuser ; et encore plus grand, si, en s'en apercevant, on demeure en icelle quelque temps par vraie négligence, sans nulle sorte de propos de la rejeter. Mais lorsque volontairement et de propos délibéré nous sommes résolus de nous plaire en telles délectations, ce propos, même délibéré, est un grand péché, si l'objet pour lequel nous avons délectation est notablement mauvais. C'est un grand vice à une femme de vouloir entretenir des mauvaises amours, quoiqu'elle ne veuille jamais s'adonner réellement à l'amoureux.

CHAPITRE VII.

Remèdes aux grandes tentations.

Sitôt que vous sentez en vous quelques tentations, faites comme les petits enfants quand ils voient le loup ou l'ours dans la campagne ; car tout aussitôt ils courent dans les bras de leur père et de leur mère, ou pour le moins les appellent à leur aide et secours. Recourez de même à Dieu, réclamant sa miséricorde et son secours : c'est le remède que Notre-Seigneur enseigne : *Priez, afin que vous n'entriez point en tentation.*

Si vous voyez que néanmoins la tentation persévère ou qu'elle accroisse, courez en esprit embrasser la sainte croix, comme si vous voyiez Jésus-Christ crucifié devant vous : protestez que vous ne consentirez point à la tentation, et demandez-lui secours contre icelle ; et continuez toujours à protester de ne vouloir point consentir, tandis que la tentation durera.

Mais en faisant ces protestations et ces refus

de consentement, ne regardez point au visage de la tentation, ains seulement regardez Notre-Seigneur ; car si vous regardez la tentation, principalement quand elle est forte, elle pourrait ébranler votre courage.

Divertissez votre esprit par quelques occupations bonnes et louables ; car ces occupations entrant dedans votre cœur, et y prenant place, elles chasseront les tentations et suggestio malignes.

Le grand remède contre toutes tentations, grandes ou petites, c'est de déployer son cœur, et de communiquer les suggestions, ressentiments et affections que nous avons à notre directeur ; car notez que la première condition que le malin fait avec l'âme qu'il veut séduire, c'est du silence, comme font ceux qui veulent séduire les femmes et les filles, qui, de prime abord, défendent qu'elles ne communiquent point les propositions aux pères et aux maris ; et au contraire Dieu, en ses inspirations, demande sur toutes choses que nous les fassions reconnaître par nos supérieurs et conducteurs.

Que si après tout cela la tentation s'opiniâtre

à nous travailler et persécuter, nous n'avons rien à faire, sinon à nous opiniâtrer de notre côté en la protestation de ne vouloir point consentir; car, comme les filles ne peuvent être mariées pendant qu'elles disent que non, ainsi l'âme, quoique troublée, ne peut jamais être offensée pendant qu'elle dit que non.

Ne disputez point avec votre ennemi, et ne lui répondez jamais une seule parole, sinon celle que Notre-Seigneur lui répondit, avec laquelle il le confondit : *Arrière, ô Satan! tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et à lui seul serviras.* Et comme la chaste femme ne doit répondre un seul mot, ni regarder en face le vilain poursuivant qui lui propose quelque déshonnêteté, mais le quittant tout court, doit à même instant retourner son cœur du côté de son époux, et rejurer la fidélité qu'elle lui a promise, sans s'amuser à barguigner; ainsi l'âme dévote, se voyant assaillie de quelque tentation, ne doit nullement s'amuser à disputer ni répondre; mais tout simplement se retourner du côté de Jésus-Christ, son époux, et lui protester dere-

chef de sa fidélité, et de vouloir être à jamais uniquement toute sienne.

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut résister aux menues tentations.

Quoiqu'il faille combattre les grandes tentations avec un courage invincible, et que la victoire que nous en rapportons nous soit extrêmement utile, si est-ce néanmoins qu'à l'aventure on fait plus de profit à bien combattre les petites ; car, comme les grandes surpassent en qualité, les petites aussi surpassent si démesurément en nombre, que la victoire d'icelles peut être comparable à celle des plus grandes. Les loups et les ours sont sans doute plus dangereux que les mouches ; mais si ne nous font-ils pas tant d'importunité et d'ennui, ni n'exercent pas tant notre patience. C'est chose bien aisée que de s'empêcher de meurtre ; mais c'est chose difficile d'éviter les menues colères, desquelles les occasions se présentent à tout moment. C'est chose bien aisée à un homme ou à une

femme de s'empêcher de l'adultère ; mais ce n'est pas chose si facile de s'empêcher des œillades, de donner ou recevoir de l'amour, de procurer des grâces et menues faveurs, de dire et recevoir des paroles de cajoleries. Il est bien aisé de ne point donner de corival au mari, ni de corivale à la femme, quant au corps ; mais il n'est pas si aisé de n'en point donner quant au cœur ; bien aisé de ne point souiller le lit du mariage, mais bien malaisé de ne point intéresser l'amour du mariage ; bien aisé de ne point dérober le bien d'autrui, mais malaisé de ne point le muguetter et convoiter ; bien aisé de ne point dire de faux témoignages en jugement, mais malaisé de ne point mentir en conversation ; bien aisé de ne point s'enivrer, mais malaisé d'être sobre ; bien aisé de ne point désirer la mort d'autrui, mais malaisé de ne point désirer son incommodité ; bien aisé de ne le point diffamer, mais malaisé de ne le point mépriser. Bref, ces menues tentations de colères, de soupçons, de jalousie, d'envie, d'amourettes, de folâtreries, de vanités, de duplicités, d'afféteries, d'artifices, de cogitations

déshonnêtes, ce sont les continuels exercices de ceux mêmes qui sont plus dévots et résolus: c'est pourquoi, ma chère Philothée, il faut qu'avec grand soin et diligence nous nous préparions à ce combat; et soyez assurée qu'autant de victoires que nous remportons contre ces petits ennemis, autant de pierres précieuses seront mises en la couronne de gloire que Dieu nous prépare en son paradis. C'est pourquoi je dis qu'attendant de bien et vaillamment combattre les grandes tentations, si elles viennent, il nous faut bien et diligemment défendre de ces menues et faibles attaques.

CHAPITRE IX.

Comme il faut remédier aux menues tentations.

Or donc, quant à ces menues tentations de vanité, de soupçon, de chagrin, de jalousie, d'envie, d'amourettes, et semblables tricheries, qui, comme mouches et moucherons, viennent passer devant nos yeux, et tantôt nous piquer

sur la joue, tantôt sur le nez, parce qu'il est impossible d'être tout à fait exempt de leur importunité; la meilleure résistance qu'on leur puisse faire, c'est de ne s'en point tourmenter; car tout cela ne peut nuire, quoiqu'il puisse faire de l'ennui, pourvu que l'on soit bien résolu de vouloir servir Dieu.

Méprisez donc ces menues attaques, et ne daignez pas seulement penser à ce qu'elles veulent dire; mais laissez-les bourdonner autour de vos oreilles tant qu'elles voudront, et courir çà et là autour de vous, comme l'on fait des mouches; et quand elles viendront vous piquer, et que vous les verrez aucunement s'arrêter en votre cœur, ne faites autre chose que tout simplement les ôter; non point combattant contre elles ni leur répondant, mais faisant des actions contraires, quelles qu'elles soient, et spécialement de l'amour de Dieu; car, si vous me croyez, vous ne vous opiniâtrerez pas à vouloir opposer la vertu contraire à la tentation que vous sentez, parce que ce serait quasi vouloir disputer avec elle; mais après avoir fait une action de cette vertu directement contraire, si vous avez

eu le loisir de reconnaître la qualité de la tentation, vous ferez un simple retour de votre cœur du côté de Jésus-Christ crucifié ; et par une action d'amour en son endroit, vous lui baiserez les pieds. C'est le meilleur moyen de vaincre l'ennemi, tant ès petites qu'ès grandes tentations; car l'amour de Dieu contenant en soi toutes les perfections de toutes les vertus, et plus excellemment que les vertus mêmes, il est aussi un plus souverain remède contre tous vices ; et votre esprit s'accoutumant en toutes tentations de recourir à ce rendez-vous général, ne sera point obligé de regarder et examiner quelles tentations il a ; mais simplement se sentant troublé, il s'accoisera en ce grand remède, lequel outre cela est si épouvantable au malin esprit, que quand il voit que ses tentations nous provoquent à ce divin amour, il cesse de nous en faire.

Et voilà quant aux menues et fréquentes tentations, avec lesquelles qui voudrait s'amuser par le menu, il se morfondrait et ne ferait rien.

CHAPITRE X.

Comme il faut fortifier son cœur contre les tentations.

Considérez de temps en temps quelles passions dominent le plus en votre âme ; et les ayant découvertes, prenez une façon de vie qui leur soit toute contraire, en pensées, en paroles et en œuvres. Par exemple, si vous vous sentez inclinée à la passion de la vanité, faites souvent des pensées de la misère de cette vie humaine, combien ces vanités seront ennuyeuses à la conscience au jour de la mort, combien elles sont indignes d'un cœur généreux, que ce ne sont que badineries et amusements de petits enfants, et semblables choses. Parlez souvent contre la vanité ; et encore qu'il vous semble que ce soit à contre-cœur, ne laissez pas de la bien mépriser ; car par ce moyen vous vous engagerez même de réputation, au parti contraire ; et à force de dire contre quelque chose, nous nous

émouvons à la haïr, bien qu'au commencement nous lui eussions de l'affection. Faites des œuvres d'abjection et d'humilité le plus que vous pourrez, encore qu'il vous semble que ce soit à regret; car par ce moyen vous vous habituez à l'humilité, et affaiblissez votre vanité, en sorte que quand la tentation viendra, votre inclination ne la pourra pas tant favoriser, et vous aurez plus de force pour la combattre. Si vous êtes inclinée à l'avarice, pensez souvent à la folie de ce péché, qui nous rend esclaves de ce qui n'est créé que pour nous servir, qu'à la mort aussi bien faudra-t-il tout quitter, et le laisser entre les mains de tel qui le dissipera, ou auquel cela servira de ruine ou de damnation ; et semblables pensées. Parlez fort contre l'avarice, louez fort le mépris du monde, violentez-vous à faire souvent des aumônes et des charités, et à laisser écouler quelques occasions d'assembler.

Si vous êtes sujette à vouloir donner ou recevoir de l'amour, pensez souvent combien cet amusement dangereux, tant pour vous que pour les autres; combien c'est une chose indigne de profaner et employer à passe-temps la plus noble

affection qui soit en notre âme ; combien cela est sujet au blâme d'une extrême légèreté d'esprit : parlez souvent en faveur de la pureté et simplicité de cœur, et faites aussi le plus qu'il vous sera possible des actions conformes à cela, évitant toutes afféteries et muguetteries.

En somme, en temps de paix, c'est-à-dire lorsque les tentations du péché auquel vous êtes sujette ne vous presseront pas, faites force actions de la vertu contraire ; et si les occasions ne se présentent, allez au-devant d'elles pour les rencontrer ; car par ce moyen vous renforcerez votre cœur contre la tentation future.

CHAPITRE XI.

De l'inquiétude.

L'inquiétude n'est pas une simple tentation, mais une source de laquelle et par laquelle plusieurs tentations arrivent. J'en dirai donc quelque chose. La tristesse n'est autre chose que la douleur d'esprit que nous avons du mal qui

tes en nous contre notre gré, soit que le mal soit extérieur, comme pauvreté, maladie, mépris, soit qu'il soit intérieur, comme ignorance, sécheresse, répugnance et tentation. Quand donc l'âme sent qu'elle a quelque mal, elle se déplaît de l'avoir, et voilà la tristesse; et tout incontinent elle désire d'en être quitte, et d'avoir les moyens de s'en défaire, et jusqu'ici elle a raison; car naturellement chacun désire le bien, et fuit ce qu'il pense être mal.

Si l'âme cherche les moyens d'être délivrée de son mal pour l'amour de Dieu, elle les cherchera avec patience, douceur, humilité et tranquillité, attendant sa délivrance plus de la bonté et providence de Dieu, que de sa peine, industrie ou diligence. Si elle cherche sa délivrance pour l'amour-propre, elle s'empressera et s'échauffera à la quête des moyens, comme si ce bien dépendait plus d'elle que de Dieu. Je ne dis pas qu'elle pense cela, mais je dis qu'elle s'empresse comme si elle y pensait.

Que si elle ne rencontre pas soudain ce qu'elle désire, elle entre en de grandes inquiétudes et impatiences, lesquelles n'ôtant pas le mal pré-

cédent, ains au contraire l'empirant, l'âme entre en une angoisse et détresse démesurée, avec une défaillance de courage et de force, telle qu'il lui semble que son mal n'ait plus de remède. Vous voyez donc que la tristesse, laquelle au commencement est juste, engendre l'inquiétude, et l'inquiétude engendre par après un surcroît de tristesse, qui est extrêmement dangereux.

L'inquiétude est le plus grand mal qui arrive en l'âme, excepté le péché ; car, comme les séditions et troubles intérieurs d'une république la ruinent entièrement, et l'empêchent qu'elle ne puisse résister à l'étranger, ainsi notre cœur, étant troublé et inquiété en soi-même, perd la force de maintenir les vertus qu'il avait acquises, et quant le moyen de résister aux tententions de l'ennemi, lequel fait alors toutes sortes d'efforts pour pêcher, comme l'on dit, en eau trouble.

L'inquiétude provient d'un désir déréglé d'être délivré du mal que l'on sent, ou d'acquérir le bien que l'on espère ; et néanmoins il n'y a rien qui empire plus le mal et qui éloigne plus le bien que l'inquiétude et empressement. Les oi-

seaux demeurent pris dedans les filets et lacs, parce que, s'y trouvant engagés, ils se débattent et remuent déréglément pour en sortir, ce que faisant, ils s'enveloppent toujours tant plus. Quand donc vous serez pressée du désir d'être délivrée de quelque mal, ou de parvenir à quelque bien, avant toutes choses, mettez votre esprit en repos et tranquillité, faites rasseoir votre jugement et votre volonté ; et puis tout bellement et doucement pourchassez l'issue de votre désir, prenant par ordre les moyens qui seront convenables ; et quand je dis tout bellement, je ne veux pas dire négligemment, mais sans empressement, trouble et inquiétude ; autrement, au lieu d'avoir l'effet de votre désir, vous gâterez tout, et vous vous embarrasserez plus fort.

Mon âme est toujours en mes mains, ô Seigneur ! et je n'ai point oublié votre loi, disait David. Examinez plus d'une fois le jour, mais au moins le soir et le matin, si vous avez votre âme en vos mains, ou si quelque passion et inquiétude vous l'a point ravie. Considérez si vous avez votre cœur à votre commandement, ou bien s'il n'est point échappé de vos mains pour

s'engager à quelque affection déréglée d'amour, de haine, d'envie, de convoitise, de crainte, d'ennui et de joie. Que s'il s'est égaré, avant toutes choses cherchez-le, et le ramenez tout bellement en la présence de Dieu, remettant vos affections et désirs sous l'obéissance et conduite de sa divine volonté ; car, comme ceux qui craignent de perdre quelque chose qui leur est précieuse, la tiennent bien serrée en leur main, ainsi, à l'imitation de ce grand roi, nous devons toujours dire : O mon Dieu ! mon âme est au hasard, c'est pourquoi je la porte toujours en mes mains, et en cette sorte je n'ai point oublié votre sainte loi.

Ne permettez pas à vos désirs, pour petits qu'ils soient et de petite importance, qu'ils vous inquiètent ; car après les petits, les grands et les plus importants trouveraient votre cœur plus disposé au trouble et déréglement. Quand vous sentiez arriver l'inquiétude, recommandez-vous Dieu, et résolvez-vous de ne rien faire du tout de ce que votre désir requiert de vous, que l'inquiétude ne soit totalement passée, sinon que ce fût chose qui ne se pût différer ; et alors il

faut, avec un doux et tranquille effort, retenir le courant de votre désir, l'attrempant et modérant tant qu'il vous sera possible ; et sur cela faire la chose, non selon votre désir, mais selon la raison.

Si vous pouvez découvrir votre inquiétude à celui qui conduit votre âme, ou au moins à quelque confident et votre ami, ne doutez point que tout aussitôt vous ne soyez accoisée ; car la communication des douleurs du cœur fait le même effet en l'âme que la saignée fait au corps de celui qui est en fièvre continue : c'est le remède des remèdes. Aussi le roi saint Louis donna cet avis à son fils : Si tu as en ton cœur aucun malaise, dis-le incontinent à ton confesseur, ou à aucune bonne personne, et ainsi pourras ton mal légèrement porter par le reconfort qu'il te donnera.

CHAPITRE XII.

De la tristesse.

La *tristesse qui est selon Dieu,* dit saint Paul, *opère la pénitence pour le salut : la tristesse du monde opère la mort.* La tristesse donc peut être bonne et mauvaise, selon les diverses productions qu'elle fait en nous. Il est vrai qu'elle en fait plus de mauvaises que de bonnes ; car elle n'en fait que deux bonnes, à savoir, miséricorde et pénitence ; et il y en a six mauvaises, à savoir, angoisse, paresse, indignation, jalousie, envie et impatience ; ce qui fait dire au sage : *La tristesse en tue beaucoup, et il n'y a point de profit en icelle ;* parce que, pour deux bons ruisseaux qui proviennent de la source de tristesse, il y en a six qui sont bien mauvais.

L'ennemi se sert de sa tristesse pour exercer ses tentations à l'endroit des bons : car, comme il tâche de faire réjouir les mauvais en leur pé-

ché, aussi tâche-t-il d'attrister les bons en leurs bonnes œuvres : et comme il ne peut procurer le mal qu'en le faisant trouver agréable, aussi ne peut-il détourner du bien qu'en le faisant trouver désagréable. Le malin se plaît en la tristesse et mélancolie, parce qu'il est triste et mélancolique, le sera éternellement, dont il voudrait que chacun fût comme lui.

La mauvaise tristesse trouble l'âme, la met en inquiétude, donne des craintes déréglées, dégoûte de l'oraison, assoupit et accable le cerveau, prive l'âme de conseil, de résolution, de jugement et de courage, et abat les forces. Bref, elle est comme un dur hiver, qui fauche toutes les beautés de la terre, et engourdit tous les animaux; car elle ôte toute suavité de l'âme, et la rend presque percluse et impuissante en toutes ses facultés.

Si jamais il vous arrivait, Philothée, d'être atteinte de cette mauvaise tristesse, pratiquez les remèdes suivants : *Quelqu'un est-il triste*, dit saint Jacques, *qu'il prie*. La prière est un souverain remède; car elle élève l'esprit en Dieu, qui est notre unique joie et consolation.

Mais en priant, usez d'affections et paroles, soit intérieures, soit extérieures, qui tendent à la confiance et amour de Dieu, comme : O Dieu de miséricorde ! mon très-bon Dieu ; mon Sauveur débonnaire, Dieu de mon cœur, ma joie, mon espérance; mon cher époux, le bien-aimé de mon âme ; et semblables.

Contrariez vivement aux inclinations de la tristesse ; et bien qu'il semble que tout ce que vous ferez en ce temps-là se fasse froidement, tristement et lâchement, ne laissez pourtant pas de le faire ; car l'ennemi, qui prétend de nous allanguir aux bonnes œuvres par la tristesse, voyant que nous ne laissons pas de les faire, et qu'étant faites avec résistance elles en valent mieux, il cesse de nous affliger.

Chantez des cantiques spirituels ; car le malin a souvent cessé son opération par ce moyen, témoin l'esprit qui affligeait et possédait Saül, duquel la violence était réprimée par la psalmodie.

Il est bon de s'employer aux œuvres extérieures, et les diversifier le plus que l'on peut, pour divertir l'âme de l'objet triste, purifier et

échauffer les esprits; la tristesse étant une passion de la complexion froide et sèche.

Faites des actions extérieures de ferveur, quoique sans goût, embrassant l'image du crucifix, la serrant sur la poitrine, lui baisant les pieds et les mains, levant vos yeux et vos mains au ciel, élançant votre voix en Dieu par des paoles d'amour et de confiance, comme sont celles-ci : *Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui; mon bien-aimé m'est un bouquet de myrte, il demeurera entre mes mamelles. Mes yeux se fondent sur vous, ô mon Dieu! disant, quand me consolerez-vous,* ô Jésus! soyez-moi Jésus : vive Jésus! et mon âme vivra; *qui me séparera de l'amour de mon Dieu?* et semblables.

La discipline modérée est bonne contre la tristesse, parce que cette volontaire affliction extérieure impètre la consolation intérieure; et l'âme sentant des douleurs de dehors, se divertit de celles qui sont au dedans. La fréquentation de la sainte communion est excellente, car ce pain céleste affermit le cœur et réjouit l'esprit.

Découvrez tous les ressentiments, affections et suggestions qui proviennent de votre tristesse à votre conducteur et confesseur, humblement et fidèlement ; cherchez les conversations des personnes spirituelles, et les hantez le plus que vous pourrez pendant ce temps-là ; et en fin finale, résignez-vous entre les mains de Dieu, vous préparant à souffrir cette ennuyeuse tristesse patiemment, comme juste punition de vos vaines allé resses ; et ne doutez nullement que Dieu, après vous avoir éprouvée, ne vous délivre de ce mal.

CHAPITRE XIII.

Des consolations spirituelles et sensibles, et comme il se faut comporter en icelles.

Dieu continue l'être de ce grand monde en une perpétuelle vicissitude, par laquelle le jour se change toujours en nuit, le printemps en été, l'été en automne, l'automne en hiver, et l'hiver en printemps ; et l'un des jours ne ressemble

jamais parfaitement à l'autre : on en voit de nébuleux, de pluvieux, de secs et de venteux ; variété qui donne une grande beauté à cet univers. Il en est de même de l'homme, qui est, selon le dire des anciens, un abrégé du monde ; car jamais il n'est en un même état ; et sa vie écoule sur cette terre comme les eaux, flottant et ondoyant en une perpétuelle diversité de mouvements, qui tantôt l'élèvent aux espérances, tantôt l'abaissent par la crainte, tantôt le plient à droite par la consolation, tantôt à gauche par l'affliction, et jamais une seule de ses journées, ni même une de ses heures, n'est entièrement pareille à l'autre.

C'est un grand avertissement que celui-ci. Il nous faut tâcher d'avoir une continuelle et inviolable égalité de cœur en une si grande inégalité d'accidents ; et quoique toutes choses se tournent et varient diversement autour de nous, il nous faut demeurer constamment immobiles, à toujours regarder, tendre et prétendre à notre Dieu. Que le navire prenne telle route qu'on voudra ; qu'il cingle au ponant ou levant, au midi ou septentrion, et quelque vent que ce soit

qui le porte, jamais pourtant son aiguille marine ne regardera que sa belle étoile et le pôle. Que tout se renverse sens dessus dessous ; je ne dis pas seulement autour de nous, mais je dis en nous, c'est-à-dire que notre âme soit triste, joyeuse, en douceur, en amertume, en paix, en trouble, en clarté, en ténèbres, en tentations, en repos, en goût, en dégoût, en sécheresse, en tendreté ; que le soleil la brûle, ou que la rosée la rafraîchisse ; ah ! si faut-il pourtant qu'à jamais et toujours la pointe de notre cœur, de notre esprit, de notre volonté supérieure, qui est notre boussole, regarde incessamment, et tende perpétuellement à l'amour de Dieu, son créateur, son sauveur, son unique et souverain bien : *Ou que nous vivions, ou que nous mourions*, dit l'Apôtre, *si sommes-nous à Dieu : qui nous séparera de l'amour et charité de Dieu?* Non, jamais rien ne nous séparera de cet amour : ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la mort, ni la vie, ni la douleur présente, ni la crainte des accidents futurs, ni les artifices des malins esprits, ni la hauteur des consolations, ni la profondité des afflictions, ni la tendreté,

ni la sécheresse, ne nous doit jamais séparer de cette sainte charité qui est fondée en Jésus-Christ.

Cette résolution si absolue de ne jamais abandonner Dieu, ni quitter son doux amour, sert de contre-poids à nos âmes pour les tenir en la sainte égalité, parmi l'inégalité des divers mouvements que la condition de cette vie lui apporte ; car, comme les avettes se voyant surprises du vent en la campagne, embrassent des pierres pour se pouvoir balancer en l'air, et n'être pas si aisément transportées à la merci de l'orage ; ainsi notre âme, ayant vivement embrassé par résolution le précieux amour de son Dieu, demeure constante parmi l'inconstance et vicissitude de consolations et afflictions, tant spirituelles que temporelles, extérieures qu'intérieures.

Mais outre cette générale doctrine, nous avons besoin de quelques documents particuliers.

I. Je dis donc que la dévotion ne consiste pas en la douceur, suavité, consolation et tendreté sensible du cœur, qui nous provoque aux larmes

et soupirs, et nous donne une certaine satisfaction agréable et savoureuse en quelques exercices spirituels. Non, chère Philothée, la dévotion et cela ne sont pas une même chose : car il y a beaucoup d'âmes qui ont de ces tendretés et consolations, qui néanmoins ne laissent pas d'être fort vicieuses, et par conséquent n'ont aucun vrai amour de Dieu ; et beaucoup moins aucune vraie dévotion. Saül poursuivant à mort le pauvre David, qui fuyait devant lui ès déserts d'Engaddi, entra tout seul en une caverne en laquelle David avec ses gens étaient cachés : David, qui en cette occasion l'eût pu mille fois tuer, lui donna la vie, et ne voulut seulement pas lui faire peur ; ainsi l'ayant laissé sortir à son aise, l'appela par après pour lui remontrer son innocence, et lui faire connaître qu'il avait été à sa merci. Or, sur cela, qu'est-ce que ne fit pas Saül pour témoigner que son cœur était amolli envers David? Il le nomma son enfant, il se mit à pleurer tout haut, à le louer, à confesser sa débonnaireté, à prier Dieu pour lui, à présager sa future grandeur, et à lui recommander la postérité qu'il devait laisser

après soi. Quelle plus grande douceur et tendreté de cœur pouvait-il paraître ? Et pour tout cela néanmoins il n'avait point changé son âme, ne laissant pas de continuer sa persécution contre David aussi cruellement qu'auparavant. Ainsi se trouve-t-il des personnes qui, considérant la bonté de Dieu et la passion du Sauveur, sentent de grands attendrissements de cœur, qui leur font jeter des soupirs, des larmes, des prières et actions de grâces fort sensibles, si qu'on dirait qu'elles ont le cœur saisi d'une bien grande dévotion : mais quand ce vient à l'essai, on trouve que comme les pluies passagères d'un été bien chaud, qui tombent à grosses gouttes sur la terre, ne la pénètrent point, et ne servent qu'à la production des champignons ; ainsi ces larmes et tendretés, tombant sur un cœur vicieux, et ne le pénétrant point, lui sont tout à fait inutiles ; car pour tout cela les pauvres gens ne quitteraient pas un seul liard du bien mal acquis qu'ils possèdent, ne renonceraient pas à une seule de leurs perverses affections, et ne voudraient pas avoir pris la moindre incommodité du monde pour le service du Sauveur sur

lequel ils ont pleuré; en sorte que les bons mouvements qu'ils ont eus ne sont que de certains champignons spirituels, qui non-seulement ne sont pas la vraie dévotion, mais bien souvent sont de grandes ruses de l'ennemi, qui, amusant les âmes à ces menues consolations, les font demeurer contentes et satisfaites en cela, à ce qu'elles ne cherchent plus la vraie et solide dévotion, qui consiste en une volonté constante, résolue, prompte et active d'exécuter ce que l'on sait être agréable à Dieu.

Un enfant pleurera tendrement s'il voit donner un coup de lancette à sa mère qu'on saigne; mais si en même temps sa mère, pour laquelle il pleurait, lui demande une pomme, ou un cornet de dragées qu'il tient en ses mains, il ne le voudra nullement lâcher. Telles sont la plupart de nos tendres dévotions, voyant donner un coup de lance qui transperce le cœur de Jésus-Christ crucifié, nous pleurons tendrement: hélas! Philothée, c'est bien fait de pleurer sur cette mort et passion douloureuse de notre Père et Rédempteur; mais pourquoi donc ne lui donnons-nous tout de bon la pomme que nous avons

en nos mains, et qu'il nous demande si instamment, à savoir notre cœur, unique pomme d'amour que ce cher Sauveur requiert de nous? Que ne lui résignons-nous tant de menues affections, délectations, complaisances, qu'il nous veut arracher des mains, et ne peut, parce que c'est notre dragée, de laquelle nous sommes plus friands que désireux de sa céleste grâce? Ah! ce sont des amitiés de petits enfants que cela; tendres, mais faibles, mais fantasques, mais sans effet. La dévotion donc ne gît pas en ces tendretés et sensibles affections, qui quelquefois procèdent de la nature, qui est ainsi molle et susceptible de l'impression qu'on lui veut donner, et quelquefois viennent de l'ennemi, qui pour nous amuser à cela excite notre imagination à l'appréhension propre pour tels effets.

XI. Ces tendretés et affectueuses douceurs sont néanmoins quelquefois très-bonnes et utiles; car elles excitent l'appétit de l'âme, confortent l'esprit, et ajoutent à la promptitude de la dévotion une sainte gaieté et allégresse, qui rend nos actions belles et agréables, même en l'extérieur. C'est ce goût que l'on a ès choses

divines, pour lequel David s'écriait : *O Seigneur! que vos paroles sont douces à mon palais! elles sont plus douces que le miel à ma bouche.* Et certes la moindre petite consolation de dévotion que nous recevons, vaut mieux de toute façon que les plus excellentes récréations du monde. Les mamelles et le lait, c'est-à-dire les faveurs du divin époux, sont meilleurs à l'âme que le vin le plus précieux des plaisirs de la terre; qui en a goûté tient tout le reste des autres consolations pour du fiel et de l'absynthe; et comme ceux qui ont l'herbe scitique en la bouche en reçoivent une si extrême douceur qu'ils ne sentent ni faim, ni soif, ainsi ceux à qui Dieu a donné cette manne céleste des suavités et consolations intérieures, ne peuvent désirer ni recevoir les consolations du monde pour au moins y prendre goût et y amuser leurs affections. Ce sont des petits avant-goûts des suavités immortelles que Dieu donne aux âmes qui le cherchent; ce sont des grains sucrés qu'il donne à ces petits enfants pour les amorcer; ce sont des eaux cordiales qu'il leur présente pour les conforter; ce sont aussi quelquefois des arrhes

de récompenses éternelles. On dit qu'Alexandre-le-Grand cinglant en haute mer, découvrit premièrement l'Arabie-Heureuse, par le sentiment qu'il eut des suaves odeurs que le vent lui donnait; et sur cela se donna du courage, et à tous ses compagnons; ainsi nous recevons souvent des douceurs et suavités en cette mer de la vie mortelle, qui sans doute nous font pressentir les délices de cette patrie heureuse et céleste à laquelle nous tendons et aspirons.

III. Mais, ce me direz-vous, puisqu'il y a des consolations sensibles qui sont bonnes et viennent de Dieu, et que néanmoins il y en a des inutiles, dangereuses, voire pernicieuses, qui viennent ou de la nature ou même de l'ennemi, comment pourrai-je discerner les unes des tres, et connaître les mauvaises ou inutiles enautre les bonnes? C'est une générale doctrine, très-chère Philothée, pour les affections et passions de nos ames, que nous les devons connaître par leurs fruits : nos cœurs sont des arbres, les affections et passions sont leurs branches, et leurs œuvres ou actions sont les fruits. Le cœur est bon qui a de bonnes affections, et les affec-

tions et passions sont bonnes, qui produisent en nous de bons effets et saintes actions. Si les douceurs, tendretés et consolations nous rendent plus humbles, patients, traitables, charitables et compatissants à l'endroit du prochain ; plus fervents à mortifier nos concupiscences et mauvaises inclinations ; plus constants en nos exercices ; plus maniables et souples à ceux à qui nous devons obéir ; plus simples en notre vie ; sans doute, Philothée, qu'elles sont de Dieu : mais si ces douceurs n'ont de la douceur que pour nous, qu'elles nous rendent curieux, aigres, pointilleux, impatients, opiniâtres, fiers, présomptueux, durs à l'endroit du prochain ; et que pensant déjà être des petits saints, nous ne voulons plus être sujets à la direction ni à la correction ; indubitablement ce sont des consolations fausses et pernicieuses. Un bon arbre ne produit que de bons fruits.

IV. Quand nous aurons de ces douceurs et consolations, 1° il nous faut beaucoup humilier devant Dieu. Gardons-nous bien de dire pour ces douceurs : O que je suis bon ! Non, Philothée, ce sont des biens qui ne nous ren-

dent pas meilleurs; car, comme j'ai dit, la dévotion ne consiste pas en cela : mais disons : O! que Dieu est bon à ceux qui espèrent en lui et à l'âme qui le recherche! Qui a le sucre en bouche, ne peut pas dire que sa bouche soit douce, mais oui bien que le sucre est doux : ainsi, encore que cette douceur spirituelle est fort bonne, et que Dieu qui nous la donne est très-bon, il ne s'en suit pas que celui qui la reçoit soit bon. 2° Connaissons que nous sommes encore de petits enfants qui avons besoin du lait, et que ces grains sucrés nous sont donnés parce que nous avons encore l'esprit tendre et délicat, qui a besoin d'amorces et d'appâts pour être attirés à l'amour de Dieu. 3° Mais après cela, parlant généralement et pour l'ordinaire, recevons humblement ces grâces et faveurs, et les estimons extrêmement grandes, non tant parce qu'elles le sont en elles-mêmes, comme parce que c'est la main de Dieu qui nous les met au cœur comme ferait une mère qui, pour amadouer son enfant, lui mettrait elle-même les grains de dragées en la bouche l'un après l'autre; car, si l'enfant avait de l'esprit, il priserait

plus la douceur de la mignardise et caresse que sa mère lui fait que la douceur de la dragée même : et ainsi c'est beaucoup, Philothée, d'avoir les douceurs; mais c'est la douceur des douceurs, de considérer que Dieu, de sa main amoureuse et maternelle, nous les met en la bouche, au cœur, en l'âme et en l'esprit. 4° Les ayant reçues ainsi humblement, employons-les soigneusement, selon l'intention de celui qui nous les donne. Pourquoi pensons-nous que Dieu nous donne ces douceurs? Pour nous rendre doux envers un chacun, et amoureux envers lui. La mère donne la dragée à l'enfant, afin qu'il la baise; baisons donc ce Sauveur qui nous donne ces douceurs. Or, baiser le Sauveur, c'est lui obéir, garder ses commandements, faire ses volontés, suivre ses désirs; bref, l'embrasser tendrement avec obéissance et fidélité. Quand donc nous aurons reçu quelque consolation spirituelle, il faut ce jour-là se rendre plus diligents à bien faire et à nous humilier. 5° Il faut outre tout cela renoncer de temps en temps à telles douceurs, tendretés et consolations, séparant notre cœur d'icelles, et

protestant qu'encore que nous les acceptions humblement et les aimions, parce que Dieu nous les envoie, et qu'elles nous provoquent à son amour, ce ne sont néanmoins pas elles que nous cherchons, mais Dieu et son saint amour, non la consolation, mais le consolateur; non la douceur, mais le doux Sauveur; non la tendreté, mais celui qui est la suavité du ciel et de la terre : et en cette affection nous nous devons disposer à demeurer fermes au saint amour de Dieu, quoique de notre vie nous ne dussions jamais avoir aucune consolation; et de vouloir dire également sur le mont de Calvaire comme sur celui de Thabor : O Seigneur! il m'est bon d'être avec vous, ou que vous soyez en croix, ou que vous soyez en gloire. 6° Finalement, je vous avertis que s'il vous arrivait quelque notable abondance de telles consolations, tendretés, larmes et douceurs, ou quelque chose d'extraordinaire en icelles, vous en confériez fidèlement avec votre conducteur, afin d'apprendre comme il s'y faut modérer et comporter; car il est écrit : *As-tu trouvé le miel? mange-s-en ce qui suffit.*

CHAPITRE XIV.

Des sécheresses et stérilités spirituelles.

Vous ferez donc ainsi que je vous viens de dire, très-chère Philothée, quand vous avez des consolations. Mais ce beau temps si agréable ne durera pas toujours ; ains il adviendra que quelquefois vous serez tellement privée et destituée du sentiment de la dévotion qu'il vous sera advis que votre âme soit une terre déserte, infructueuse, stérile, en laquelle il n'y ait ni sentier, ni chemin pour trouver Dieu, ni aucune eau de grâce qui la puisse arroser, à cause des sécheresses qui, ce semble, la réduiront totalement en friche. Hélas! que l'âme qui est en cet état est digne de compassion, et surtout quand ce mal est véhément! car alors, à l'imitation de David, elle se repaît de larmes jour et nuit, tandis que par mille suggestions l'ennemi, pour la désespérer, se moque d'elle, et lui dit : Ah ! pauvrette, où est ton Dieu? par quel chemin le

pourras-tu trouver? qui te pourra jamais rendre sa joie de la sainte grâce?

Que ferez-vous donc en ce temps-là, Philothée? Prenez garde d'où le mal vous arrive. Nous sommes souvent nous-mêmes la cause de nos stérilités et sécheresses.

I. Comme une mère refuse le sucre à son enfant qui est sujet aux vers, ainsi Dieu nous ôte les consolations quand nous y prenons quelque vaine complaisance, et que nous sommes sujets aux vers de l'outrecuidance. Il m'est bon, ô mon Dieu! que vous m'humiliez : oui, car avant que je fusse humilié, je vous avais offensé.

II. Quand nous négligeons de recueillir les suavités et délices de l'amour de Dieu lorsqu'il en est temps, il les écarte de nous en punition de notre paresse. L'Israélite qui n'amassait la manne de bon matin, ne le pouvait plus faire après le soleil levé, car elle se trouvait toute fondue.

III. Nous sommes quelquefois couchés dans un lit de contentements sensuels et consolations périssables, comme était l'épouse sacrée ès

Cantiques. L'époux de nos âmes heurte à la porte de notre cœur; il nous inspire de nous remettre à nos exercices spirituels; mais nous marchandons avec lui, d'autant qu'il nous fâche de quitter ces vains amusements, et de nous séparer de ces faux contentements; c'est pourquoi il passe outre, et nous laisse croupir; puis, quand nous le voulons chercher, nous avons beaucoup de peine à le trouver; aussi l'avons-nous bien mérité, puisque nous ovons été si infidèles et déloyaux à son amour, que d'en avoir refusé l'exercice pour suivre celui des choses du monde. Ah! vous avez donc de la farine d'Égypte; vous n'aurez donc point de la manne du ciel. Les abeilles haïssent toutes les odeurs artificielles, et les suavités du Saint-Esprit sont incompatibles avec les délices artificieuses du monde.

IV. La duplicité et finesse d'esprit exercée ès confessions et communications spirituelles que l'on fait avec son conducteur, attire les sécheresses et stérilités; car, puisque vous mentez au Saint-Esprit, ce n'est pas merveille s'il vous refuse sa consolation; vous ne voulez pas être

simple et naïf comme un petit enfant, vous n'aurez donc pas la dragée des petits enfants.

V. Vous vous êtes bien saoûlée des contentements mondains ; ce n'est pas merveille si les délices spirituelles vous sont à dégoût. Les colombes jà saoûles, dit l'ancien proverbe, trouvent amères les cerises. Il a rempli de biens, dit Notre-Dame, les affamés, et les riches il les a laissés vides : ceux qui sont riches des plaisirs mondains, ne sont pas capables des spirituels.

VI. Avez-vous bien conservé les fruits des consolations reçues, vous en aurez donc des nouvelles ; car, à celui qui a, on lui en donnera davantage ; et à celui qui n'a pas ce qu'on lui a donné, mais qui l'a perdu par sa faute, on lui ôtera même ce qu'il n'a pas, c'est-à-dire on le privera des grâces qui lui étaient préparées. Il est vrai, la pluie vivifie les plantes qui ont de la verdeur ; mais à celles qui ne l'ont point, elle leur ôte encore la vie qu'elles n'ont point, car elles en pourrissent tout à fait. Pour plusieurs telles causes, nous perdons les consolations dévotieuses, et tombons en sécheresse et stéri-

lité d'esprit. Examinons donc notre conscience, si nous remarquons en nous quelques semblables défauts. Mais notez, Philothée, qu'il ne faut pas faire cet examen avec inquiétude et trop de curiosité ; ains, après avoir fidèlement considéré nos déportements pour ce regard, si nous trouvons la cause du mal en nous, il en faut remercier Dieu ; car le mal est à moitié guéri, quand on en a découvert la cause. Si, au contraire, vous ne voyez rien en particulier qui vous semble avoir causé cette sécheresse, ne vous amusez point à une plus curieuse recherche ; mais avec toute simplicité, sans plus examiner aucune particularité, faites ce que je vous dirai.

I. Humiliez-vous grandement devant Dieu en la connaissance de votre néant et misère. Hélas! qu'est-ce que de moi, quand je suis à moi-même ? non autre chose, ô Seigneur ! sinon une terre sèche, laquelle, crevassée de toutes parts, témoigne la soif qu'elle a de la pluie du ciel ; et cependant le vent la dissipe et réduit en poussière.

II. Invoquez Dieu, et lui demandez son allé

gresse : *Rendez-moi, ô Seigneur! l'allégresse de votre salut : Mon père, s'il est possible, transportez ce calice de moi :* ôte-toi d'ici, ô bise infructueuse, qui dessèche mon âme! et venez, ô gracieux vent des consolations, et soufflez dans mon jardin! Et ces bonnes affections répandront l'odeur de suavité.

III. Allez à votre confesseur, ouvrez-lui bien votre cœur, faites-lui bien voir tous les replis de votre âme, prenez les avis qu'il vous donnera avec grande simplicité et humilité; car Dieu, qui aime infiniment l'obéissance, rend souvent utiles les conseils que l'on prend d'autrui, et surtout des conducteurs des âmes, encore que d'ailleurs il n'y eût pas grande apparence; comme il rendit profitables à Naaman les eaux du Jourdain, desquelles Élisée, sans aucune apparence de raison humaine, lui avait ordonné l'usage.

IV. Mais, après tout cela, rien n'est si utile, rien si fructueux en telles sécheresses et stérilités, que de ne point s'affectionner et attacher au désir d'en être délivré. Je ne dis pas qu'on ne doive faire de simples souhaits de la déli-

rance; mais je dis qu'on ne s'y doit pas affectionner, ains se remettre à la pure merci de la spéciale providence de Dieu, afin que tant qu'il lui plaira, il se réserve de nous entre ces épines et ces désirs. Disons donc à Dieu en ce temps-là : *O père, s'il est possible, transportez de moi ce calice!* mais ajoutons aussi de grand courage : *Toutefois non ma volonté, mais la vôtre soit faite;* et arrêtons-nous à cela avec le plus de repos que nous pourrons; car Dieu nous voyant en cette sainte indifférence, nous consolera de plusieurs grâces et faveurs : comme quand il vit Abraham résolu de se priver de son enfant Isaac, il se contenta de le voir indifférent en cette pure résignation, le consolant d'une vision très-agréable, et par de très-douces bénédictions. Nous devons donc en toutes sortes d'afflictions, tant corporelles que spirituelles, et ès distractions ou soustractions de la dévotion sensible qui nous arrivent, dire de tout notre cœur et avec une profonde soumission : *Le Seigneur m'a donné des consolations, le Seigneur me les a ôtées; son saint nom soit béni!* car, persévérant en cette humilité, il nous

rendra ses délicieuses faveurs, comme il le fit à Job, qui usa constamment de pareilles paroles en toutes ses désolations.

V. Finalement, Philothée, entre toutes nos sécheresses et stérilités ne perdons point courage ; mais, attendant en patience le retour des consolations, suivons toujours notre train ; ne laissons point pour cela aucun exercice de dévotion, ains, s'il est possible, multiplions nos bonnes œuvres ; et ne pouvant présenter à notre cher époux des confitures liquides, présentons-lui-en des sèches ; car ce lui est tout un, pourvu que le cœur qui les lui offre soit parfaitement résolu de le vouloir aimer. Quand le printemps est beau, les abeilles font plus de miel et moins de moucherons, parce qu'à la faveur du beau temps elles s'amusent tant à faire leur cueillette sur les fleurs, qu'elles en oublient la production de leurs nymphes ; mais quand le printemps est âpre et nébuleux, elles font plus de nymphes et moins de miel ; car, ne pouvant pas sortir pour faire la cueillette du miel, elles s'emploient à se peupler et multiplier leur race. Il arrive maintes fois, ma Philothée, que l'âme

se voyant au beau printemps des consolations spirituelles, s'amuse tant à les amasser et suce . qu'en l'abondance de ces douces délices elle fait beaucoup moins de bonnes œuvres ; et qu'au contraire, parmi les âpretés et stérilités spirituelles, à mesure qu'elle se voit privée des sentiments agréables de la dévotion, elle en multiplie d'autant plus les œuvres solides, et abonde en la génération intérieure des vraies vertus de patience, humilité, abjection de soi-même, résignation et abnégation de son amour-propre.

C'est donc un grand abus de plusieurs, et notamment des femmes, de croire que le service que nous faisons à Dieu, sans goût, sans tendreté de cœur et sans sentiment, soit moins agréable à sa divine majesté; puisqu'au contraire nos actions sont comme les roses, lesquelles, bien qu'étant fraîches elles ont plus de grâce, étant néanmoins sèches, elles ont plus d'odeur et de force : car tout de même, bien que nos œuvres faites avec tendreté de cœur, nous soient plus agréables à nous, dis-je, qui ne regardons qu'à notre propre délectation, si est-ce

qu'étant faites en sécheresse et stérilité, elles ont plus d'odeur et de valeur devant Dieu. Oui, chère Philothée, en temps de sécheresse notre volonté nous porte au service de Dieu comme par vive force : et par conséquent, il faut qu'elle soit plus vigoureuse et constante qu'en temps de tendreté. Ce n'est pas si grand cas de servir un prince en la douceur d'un temps paisible, et parmi les délices de la cour : mais de le servir en l'âpreté de la guerre, parmi les troubles et persécutions, c'est une vraie marque de constance et fidélité. La B. Angèle de Foligny dit que l'oraison la plus agréable à Dieu est celle qui se fait par force et contrainte, c'est-à-dire celle à laquelle nous nous rangeons, non point pour aucun goût que nous y ayons ni par inclination, mais purement pour plaire à Dieu; à quoi notre volonté nous porte comme à contre-cœur, forçant et violentant les sécheresses et répugnances qui s'opposent à cela. J'en dis de même de toutes sortes de bonnes œuvres; car plus nous avons de contradictions, soit extérieures, soit intérieures, à les faire, plus elles sont estimées et prisées devant Dieu. Moins il y

a de notre intérêt particulier en la poursuite des vertus, plus la pureté de l'amour divin y reluit : l'enfant baise aisément sa mère qui lui donne du sucre ; mais c'est signe qu'il l'aime grandement, s'il la baise après qu'elle lui aura donné de l'absinthe ou du chicotin.

CHAPITRE XV.

Confirmation et éclaircissement de ce qui a été dit, par un exemple notable.

Mais pour rendre toute cette instruction plus évidente, je veux mettre ici une excellente pièce de l'histoire de saint Bernard, telle que je l'ai trouvée en un docte et judicieux écrivain. Il dit donc ainsi. C'est chose ordinaire presque à tous ceux qui commencent à servir Dieu, et qui ne sont point encore expérimentés ès soustractions de la grâce ni ès vicissitudes spirituelles, que leur venant à manquer ce goût de la dévotion sensible, et cette agréable lumière qui les invite à se hâter au chemin de Dieu, ils

perdent tout à coup l'haleine, et tombent en pusillanimité et tristesse de cœur. Les gens bien entendus en rendent cette raison, que la nature raisonnable ne peut longuement durer affamée, et sans quelque délectation ou céleste ou terrestre : or, comme les âmes relevées au-dessus d'elles-mêmes par l'essai des plaisirs supérieurs, renoncent facilement aux objets visibles ; ainsi, quand, par la disposition divine, la joie spirituelle leur est ôtée, se trouvant aussi d'ailleurs privées des consolations corporelles, et n'étant point encore accoutumées d'attendre en patience les retours du vrai soleil, il leur semble qu'elles ne soient point au ciel ni en terre, et qu'elles demeureront ensevelies en une nuit perpétuelle; si que, comme petits enfançons qu'on sèvre, ayant perdu leurs mamelles, elles languissent et gémissent, et deviennent ennuyeuses et importunes, principalement à elles-mêmes. Ceci arriva donc au voyageur duquel il est question, à l'un de la troupe, nommé Geoffroi de Péronne, nouvellement dédié au service de Dieu. Celui-ci, rendu soudainement aride, destitué de consolation et occupé de ténèbres intérieures, com-

mença à se ramentevoir de ses amis mondains, de ses parents, des facultés qu'il venait de laisser; au moyen de quoi il fut assailli d'une si rude tentation, que ne pouvant la céler en son maintien, un de ses plus confidents s'en aperçut, et l'ayant dextrement accosté avec douces paroles, il lui dit en secret : Que veut dire ceci, Geoffroi? comment est-ce que, contre l'ordinaire, tu te rends si pensif et affligé? Alors Geoffroi, avec un profond soupir : Ah! mon frère, répondit-il, jamais de ma vie je ne serai joyeux. Cet autre, ému de pitié par de telles paroles, avec un zèle fraternel, alla soudain réciter tout ceci au commun père saint Bernard, lequel, voyant le danger, entra dans une église prochaine, afin de prier Dieu pour lui; et Geoffroi cependant, accablé de tristesse, reposant sa tête sur une pierre, s'endormit. Mais, après un peu de temps, tous deux se levèrent, l'un de l'oraison avec la grâce impétrée, et l'autre du sommeil avec un visage si riant et serein, que son cher ami, s'émerveillant d'un si grand et soudain changement, ne se put contenir de lui reprocher aimablement ce que peu

auparavant il lui avait répondu. Alors Geoffroi lui répliqua : Si auparavant je te dis que jamais je ne serais joyeux, maintenant je t'assure que je ne serai jamais triste.

Tel fut le succès de la tentation de ce dévot personnage. Mais remarquez en ce récit, chère Philothée,

I. Que Dieu donne ordinairement quelque avant-goût des délices célestes à ceux qui entrent en son service, pour les retirer des voluptés terrestres, et les encourager à la poursuite du divin amour, comme une mère, qui, pour amorcer et attirer son petit enfant à la mamelle, met du miel sur le bout de son tétin.

II. Que c'est néanmoins aussi ce bon Dieu qui quelquefois, selon sa sage disposition, nous ôte le lait et le miel des consolations, afin que nous sevrant ainsi, nous apprenions à manger le pain sec et plus solide d'une dévotion vigoureuse, exercée à l'épreuve des dégoûts et tentations.

III. Que quelquefois de bien grandes tentations s'élèvent parmi les sécheresses et stérilités, et alors il faut constamment combattre les

tentations, car elles ne sont pas de Dieu; mais il faut souffrir patiemment les sécheresses, puisque Dieu les a ordonnées pour notre exercice.

IV. Que nous ne devons jamais perdre courage entre les ennuis intérieurs, ni dire, comme le bon Geoffroi, jamais je ne serai joyeux; car emmi la nuit nous devons attendre la lumière; et réciproquement, au plus beau temps spirituel que nous puissions avoir, il ne faut pas dire, je ne serai jamais ennuyé; non, car, comme dit le Sage, ès jours heureux il se faut ressouvenir du malheur; il faut espérer entre les travaux, et craindre entre les prospérités : et tant en l'une des occasions qu'en l'autre, il se faut toujours humilier.

V. Que c'est un souverain remède de découvrir son mal à quelque ami spirituel, qui nous puisse soulager.

Enfin, pour conclusion de cet avertissement qui est si nécessaire, je remarque que comme en toutes choses, de même en celle-ci notre bon Dieu et notre ennemi ont aussi de contraires prétentions : car Dieu nous veut conduire par

icelles à une grande pureté de cœur, à un entier renoncement de notre popre intérêt, et en ce qui est de son service, et un parfait dépouillement de nous-mêmes; mais le malin tâche d'employer ses travaux pour nous faire perdre courage, pour nous faire retourner du côté des plaisirs sensuels, et enfin nous rendre ennuyeux à nous-mêmes et aux autres, afin de décrier et diffamer la sainte dévotion. Mais si vous observez les enseignements que je vous ai donnés, vous accroîtrez grandement votre perfection en l'exercice que vous ferez entre ces afflictions intérieures, desquelles je ne veux pas finir le propos que je ne vous dise encore ce mot. Quelquefois les dégoûts, les stérilités et sécheresses proviennent de l'indisposition du corps, comme quand, par l'excès des veilles, des travaux et des jeûnes, on se trouve accablé de lassitude, d'assoupissements, de pesanteurs, et d'autres telles infirmités; lesquelles, bien qu'elles dépendent du corps, ne laissent pas d'incommoder l'esprit, pour l'étroite liaison qui est entre eux. Or, en telles occasions, il faut toujours se ressouvenir de faire plusieurs actes de

vertu avec la pointe de notre esprit et volonté supérieure; car encore que toute notre âme semble dormir et être accablée d'assoupissement et lassitude, si est-ce que les actions de notre esprit ne laissent pas d'être fort agréables à Dieu; et pouvons dire en ce temps-là comme l'épouse sacrée : *je dors, mais mon cœur veille*. Et, comme j'ai dit ci-dessus, s'il y a moins de goût à travailler de la sorte, il y a pourtant plus de mérite et de vertu. Mais le remède en cette occurence, c'est de révigourer le corps par quelque sorte de légitime allégement et récréation. Ainsi saint François ordonnait à ses religieux qu'ils fussent tellement modérés en leurs travaux, qu'ils n'accablassent pas la ferveur de l'esprit.

Et à propos de ce glorieux père, il fut une fois attaqué et agité d'une si profonde mélancolie d'esprit, qu'il ne pouvait s'empêcher de le témoigner en ses déportements; car s'il voulait converser avec ses religieux, il ne pouvait; s'il s'en séparait, il était pis : l'abstinence et macération de la chair l'accablaient, et l'oraison ne l'allégeait nullement. Il fut deux ans dans cette

sorte, tellement qu'il semblait être du tout abandonné de Dieu : mais enfin, après avoir humblement souffert cette rude tempête, le Sauveur lui redonna en un moment une heureuse tranquillité. C'est pour dire que les plus grands serviteurs de Dieu sont sujets à ces secousses, et que les moindres ne doivent s'étonner s'il leur en arrive quelques-unes.

CINQUIÈME PARTIE,

CONTENANT DES EXERCICES ET AVIS POUR RENOUVELER L'AME ET LA CONFIRMER EN LA DÉVOTION.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il faut chaque année renouveler les bons propos par les exercices suivants.

Le premier point de ces exercices consiste à bien reconnaître leur importance. Notre nature humaine déchoit aisément de ses bonnes affections, à cause de la fragilité et mauvaise inclination de notre chair, qui appesantit l'âme, et la tire toujours contre bas, si elle ne s'élève souvent en haut à vive force de résolution; ainsi

que les oiseaux retombent soudain en terre, s'ils ne multiplient les élancements et traits d'ailes pour se maintenir au vol. Pour cela, chère Philothée, vous avez besoin de réitérer et répéter fort souvent les bons propos que vous avez faits de servir Dieu, de peur que, ne le faisant pas, vous ne retombiez en votre premier état, ou plutôt en un état beaucoup pire; car les chutes spirituelles ont cela de propre, qu'elles nous précipitent toujours plus bas que n'était l'état duquel nous étions montés en haut à la dévotion. Il n'y a point d'horloge, pour bon qu'il soit, qu'il ne faille remonter ou rebander deux fois le jour, au matin et au soir; et puis outre cela, il faut qu'au moins une fois l'année l'on le démonte de toutes pièces, pour ôter les rouillures qu'il aura contractées, redresser les pièces forcées, et réparer celles qui sont usées. Ainsi celui qui a un vrai soin de son cher cœur, il doit le remonter en Dieu au soir et au matin, par les exercices marqués ci-dessus; et, outre cela, il doit plusieurs fois considérer son état, le redresser et accommoder, et enfin, au moins une fois l'année, il le doit démonter, et regarder

par le menu toutes les pièces, c'est-à-dire toutes les affections et passions d'icelui, afin de réparer tous les défauts qui y peuvent être; et comme l'horloger oint avec quelque huile délicate les roues, les ressorts et tous les mouvants de son horloge, afin que les mouvements se fassent plus doucement, et qu'il soit moins sujet à la rouillure; ainsi la personne dévote, après la pratique de ce démontement de son cœur pour le bien renouveler, le doit oindre par les sacrements de confession et de l'eucharistie : cet exercice réparera vos forces abattues par le temps, échauffera votre cœur, fera reverdir vos bons propos, et refleurir les vertus de votre esprit.

Les anciens chrétiens les pratiquaient soigneusement au jour anniversaire du baptême de Notre-Seigneur, auquel, comme dit saint Grégoire de Nazianze, ils renouvelaient la profession et les protestations qui se font en ce sacrement : faisons-en de même, ma chère Philothée, nous y disposant très-volontiers, et nous y employant fort sérieusement.

Ayant donc choisi le temps convenable, selon

l'avis de votre père spirituel, et vous étant un peu plus retirée en la solitude et spirituelle et réelle, que l'ordinaire, vous ferez une ou deux ou trois méditations sur les points suivants, selon la méthode que je vous ai donnée en la seconde partie.

CHAPITRE II.

Considération sur le bénéfice que Dieu nous fait, nous appelant à son service, et selon la protestation mise ci-dessus.

Considérez les points de votre protestation. Le premier, c'est d'avoir quitté, rejeté, détesté, renoncé pour jamais tout péché mortel. Le second, c'est d'avoir dédié et consacré votre âme, votre cœur, votre corps, avec tout ce qui en dépend, à l'amour et service de Dieu. Le troisième, c'est que s'il vous arrivait de tomber en quelque mauvaise action, vous vous en relèverez soudainement, moyennant la grâce de Dieu. Mais ne sont-ce pas là de belles, justes, dignes et généreuses résolutions? Pensez bien en votre

âme combien cette protestation est sainte, raisonnable et désirable !

II. Considérez à qui vous avez fait cette protestation, car c'est à Dieu : si les paroles raisonnables données aux hommes nous obligent étroitement, combien plus celles que nous avons données à Dieu ! *Ah ! Seigneur,* disait David, *c'est à vous à qui mon cœur l'a dit, mon cœur a projeté cette bonne parole : non, jamais je ne l'oublierai.*

III. Considérez en présence de qui ; car ça été à la vue de toute la cour céleste, Hélas ! la sainte Vierge, saint Joseph, votre bon ange, saint Louis, toute cette bénite troupe vous regardait, et soupirait sur vos paroles des soupirs de joie et d'approbation, et voyait des yeux d'un amour indicible votre cœur prosterné aux pieds du Sauveur, qui se consacrait à son service : on fit une joie particulière pour cela parmi la Jérusalem céleste ; et maintenant on en fera la commémoration, si de bon cœur vous renouvelez vos résolutions.

IV. Considérez par quels moyens vous fîtes votre protestation. Hélas ! combien Dieu vous

fut doux et gracieux en ce temps-là ! Mais, dites, en vérité, ne fûtes-vous pas conviée par de doux attraits du Saint-Esprit ? Les cordes avec lesquelles Dieu tira votre petite barque à ce port salutaire, furent-elles pas d'amour et de charité ? Comme vous alla-t-il amorçant avec son sucre divin, par les sacrements, par la lecture et par l'oraison ! Hélas ! chère Philothée, vous dormiez, et Dieu veillait sur vous, et pensait sur votre cœur des pensées de paix ; il méditait pour vous des méditations d'amour.

V. Considérez en quel temps Dieu vous tira à ces grandes résolutions ; car ce fut en la fleur de votre âge. Ah ! quel bonheur d'apprendre tôt ce que nous pouvons savoir que trop tard ! Saint Augustin y ayant été tiré à l'âge de trente ans, s'écriait : *O ancienne beauté ! comme t'ai-je si tard connue ? Hélas ! je te voyais et ne te considérais point.* Et vous pourriez bien dire : O douceur ancienne ! pourquoi ne t'ai-je plus tôt savourée ! Hélas ! néanmoins encore ne le méritiez-vous pas alors ; et partant, reconnaissant quelle grâce Dieu vous a faite de vous attirer en votre jeunesse, dites avec David :

O mon Dieu! vous m'avez éclairée et touchée dès ma jeunesse, et jusqu'à jamais j'annoncerai votre miséricorde. Que si ça été en votre vieillesse, hélas ! Philothée, quelle grâce, qu'après avoir ainsi abusé des années précédentes, Dieu vous ait appelée avant la mort, et qu'il ait arrêté la course de votre misère au temps auquel, si elle eût continué, vous étiez éternellement misérable !

VI. Considérez les effets de cette vocation : vous trouverez, je pense, en vous de bons changements, comparant ce que vous êtes avec ce que vous étiez. Ne prenez-vous point à bonheur de savoir parler à Dieu par l'oraison, d'avoir affection à le vouloir aimer, d'avoir accoisé et pacifié beaucoup de passions qui vous inquiétaient, d'avoir évité plusieurs péchés et embarrassements de conscience ; et enfin d'avoir si souvent communié de plus que vous n'eussiez pas fait, vous unissant à cette souveraine source de grâces éternelles ? Ah ! que ces grâces sont grandes ! Il faut, ma Philothée, les peser au poids du sanctuaire : c'est la main dextre de Dieu qui a fait tout cela. *La bonne main de*

Dieu, dit David, *a fait vertu; sa dextre m'a relevé. Ah! je ne mourrai pas, mais je vivrai et raconterai de cœur, de bouche, et par œuvres, les merveilles de sa bonté.*

Après toutes ces considérations, lesquelles, comme vous voyez, fournissent tout plein de bonnes affections, il faut simplement conclure par action de grâces, et une prière affectionnée d'en bien profiter; se retirant avec humilité et grande confiance en Dieu, réservant de faire l'effort des résolutions après le deuxième point de cet exercice.

CHAPITRE III.

De l'examen de notre âme sur son avancement en la vie dévote.

Ce second point de l'exercice est un peu long; et pour le pratiquer, je vous dirai qu'il n'est pas requis que vous le fassiez tout d'une traite, mais à plusieurs fois; comme prenant ce

qui regarde votre déportement envers Dieu pour un coup ; ce qui vous regarde vous-même pour l'autre ; ce qui concerne le prochain pour l'autre, et la considération des passions pour le quatrième. Il n'est pas requis ni expédient que vous le fassiez à genoux ; sinon le commencement et la fin, qui comprend les affections. Les autres points de l'examen, vous les pouvez faire utilement en vous promenant, et encore plus utilement au lit, si, par aventure, vous y pouvez être quelque temps sans assoupissement et bien éveillée ; mais, pour ce faire, il les faut avoir bien lus auparavant. Il est néamoins requis de faire tout ce second point en trois jours et deux nuits pour le plus, prenant de chaque jour et de chaque nuit quelque heure, je veux dire quelque temps, selon que vous pourrez ; car si cet exercice ne se faisait qu'en des temps fort distants les uns des autres, il perdrait sa force et donnerait des impressions trop lâches. Après chaque point de l'examen, vous remarquerez en quoi vous vous trouverez avoir manqué, et en quoi vous avez du défaut, et quels principaux détraquements vous avez

ressentis, afin de vous en déclarer pour prendre conseil, résolution et confortement d'esprit. Bien qu'ès jours que vous ferez cet exercice et les autres, il ne soit pas requis de faire une absolue retraite des conversations, si faut-il en faire un peu, surtout devers le soir, afin que vous puissiez gagner le lit de meilleure heure, et prendre le repos du corps et d'esprit nécessaire à la considération ; et parmi le jour il faut faire de fréquentes aspirations à Dieu, à Notre-Dame, aux anges, à toute la Jérusalem céleste. Il faut encore que le tout se fasse d'un cœur amoureux de Dieu et de la perfection de votre âme. Pour donc bien commencer cet examen,

1° Mettez-vous en la présence de Dieu ; 2° invoquez le Saint-Esprit, lui demandant lumière et clarté, afin que vous puissiez bien connaître, avec saint Augustin, qui s'écriait devant Dieu, en esprit d'humilité : *O Seigneur ! que je vous connaisse et que je me connaisse !* Et saint François, qui interrogeait Dieu, disant : *Qui êtes-vous, et qui suis-je ?* Protestez de ne vous loir remarquer votre avancement pour vous en réjouir en vous-même, mais pour vous réjouir

en Dieu; ni pour vous en glorifier, mais pour glorifier Dieu et l'en remercier.

Protestez que si, comme vous pensez, vous découvrez d'avoir peu profité ou bien d'avoir reculé, vous ne voulez nullement pour tout cela vous abattre ni refroidir, par aucune sorte de découragement ou relâchement de cœur; ains qu'au contraire vous voulez vous encourager et animer davantage, vous humilier, et remédier aux défauts, moyennant la grâce de Dieu.

Cela fait, considérez doucement et tranquillement comme jusqu'à l'heure présente vous vous êtes comportée envers Dieu, envers le prochain, et à l'endroit de vous-même.

CHAPITRE IV.

Examen de l'état de notre âme envers Dieu.

I. Quel est votre cœur contre le péché mortel? Avez-vous une résolution forte à ne le jamais commettre, pour quelque chose qui puisse arriver? et cette résolution a-t-elle duré dès

votre protestation jusqu'à présent? En cette résolution consiste le fondement de la vie spirituelle.

II. Quel est votre cœur à l'endroit des commandements de Dieu? Les trouvez-vous bons, doux et agréables? Ah! ma fille, qui a le goût en bon état et l'estomac sain, il aime les bonnes viandes, et rejette les mauvaises.

III. Quel est votre cœur à l'endroit des péchés véniels? On ne saurait se garder d'en faire quelqu'un par-ci par-là; mais y en a-t-il point auquel vous ayez une spéciale inclination, et, ce qui serait le pis, y en a-t-il point auquel vous ayez affection et amour?

IV. Quel est votre cœur à l'endroit des exercices spirituels? Les aimez-vous, les estimez-vous? vous fâchent-ils point, en êtes-vous point dégoûtée? Auquel vous sentez-vous moins ou plus inclinée, ouïr la parole de Dieu, la lire, en deviser, méditer, aspirer en Dieu; se confesser, prendre les avis spirituels, s'apprêter à la communion, se communier, restreindre ses affections? Qu'y a-t-il en cela qui répugne à votre cœur? Et si vous trouvez quelque chose

à quoi ce cœur ait moins d'inclination, examinez d'où vient ce dégoût, qu'est-ce qui en est la cause.

V. Quel est votre cœur à l'endroit de Dieu même! Votre cœur se plaît-il à se ressouvenir de Dieu? en reste-t-il point de douceur agréable? *Ah!* dit David, *je me suis ressouvenu de Dieu, et m'en suis délecté.* Sentez-vous en votre cœur une certaine facilité à l'aimer, et un goût particulier à savourer cet amour? Votre cœur se recrée-t-il point à penser à l'immensité de Dieu, à sa bonté, à sa suavité? Si le souvenir de Dieu vous arrive emmi les tentations du monde et les vanités, se fait-il point faire place, saisit-il point votre cœur, vous semble-t-il point que votre cœur se tourne de son côté, et en certaine façon lui va au-devant? Il y a certes des âmes comme cela.

VI. Si le mari d'une femme revient de loin, tout aussitôt que cette femme s'aperçoit de son retour, et qu'elle sent sa voie, quoiqu'elle soit embarrassée d'affaires, et retenue par quelque violente considération emmi la presse, si est-ce que son cœur n'est pas retenu, mais abandonne

les autres pensées pour penser à ce mari venu. Il en prend de même des âmes qui aiment bien Dieu : quoiqu'elles soient empressées quand le souvenir de Dieu s'approche d'elles, elles perdent presque contenance à tout le reste, pour l'aise qu'elles ont de voir ce cher souvenir revenu ; et c'est un extrêmement bon signe.

VII. Quel est votre cœur à l'endroit de Jésus-Christ, Dieu et homme? Vous plaisez-vous autour de lui ? Les mouches à miel se plaisent autour de leur miel, et les guêpes autour des puanteurs ; aussi les bonnes âmes prennent leur contentement autour de Jésus-Christ, et ont une extrême tendreté d'amour en son endroit ; mais les mauvaises se plaisent autour des vanités.

VIII. Quel est votre cœur à l'endroit de Notre-Dame, des saints, et de votre bon ange? Les aimez-vous fort, avez-vous une spéciale confiance en leur bienveillance? Leurs images, leurs vies, leurs louanges vous plaisent-elles ?

IX. Quant à votre langue, comment parlez vous de Dieu? Vous plaisez-vous d'en dire du

bien selon votre condition et suffisance? Aimez-vous à chanter ses cantiques?

X. Quant aux œuvres, pensez si vous avez à cœur la gloire extérieure de Dieu, et de faire quelque chose à son honneur; car ceux qui aiment Dieu, aiment avec Dieu l'ornement de sa maison.

XI. Sauriez-vous remarquer d'avoir quitté quelque affection, et renoncé à quelque chose pour Dieu? car c'est un bon signe d'amour, de se priver de quelque chose en faveur de celui qu'on aime. Qu'avez-vous donc ci-devant quitté pour l'amour de Dieu?

CHAPITRE V.

Examen de votre état envers vous-même.

I. Comment vous aimez-vous vous-même? Vous aimez-vous point trop pour ce monde? Si cela est, vous désirerez de demeurer toujours ici, et aurez un extrême soin de vous établir en cette terre; mais si vous vous aimez pour le

ciel, vous désirerez, au moins acquiescerez aisément de sortir d'ici-bas à l'heure qu'il plaira à Notre-Seigneur.

II. Tenez-vous bon ordre en l'amour de vous-même? car il n'y a que l'amour désordonné de nous-mêmes qui nous ruine. Or, l'amour ordonné veut que nous aimions plus l'âme que le corps; que nous ayons plus de soin d'acquérir les vertus que tout autre chose; que nous tenions plus de compte de l'honneur céleste que de l'honneur bas et caduc. Le cœur bien ordonné dit plus souvent en soi-même : Que diront les anges, si je pense à telle chose? que non pas : Que diront les hommes?

III. Quel amour avez-vous à votre cœur? Vous fâchez-vous point de le servir en ses maladies? Hélas! vous lui devez ce soin de se secourir et faire secourir quand ses passions le tourmentent, et laisser toutes choses pour cela.

IV. Que vous estimez-vous devant Dieu? Rien sans doute : or, il n'y a pas grande humilité en une mouche de ne s'estimer rien au prix d'une montagne, ni en une goutte d'eau de se

tenir pour rien en comparaison de la mer, ni à une bluette ou étincelle de feu de se tenir pour rien au prix du soleil ; mais l'humilité gît à ne point nous surestimer aux autres, et à ne vouloir pas être surestimé par les autres. A quoi en êtes-vous pour ce regard?

V. Quant à la langue, vous vantez-vous point ou d'un biais ou d'un autre? vous flattez-vous point en parlant de vous?

VI. Quant aux œuvres, prenez-vous point de plaisir contraire à votre santé? je veux dire de plaisir vain, inutile, trop de veilles sans sujet, et semblables.

CHAPITRE VI.

Examen de l'état de notre âme envers le prochain.

Il faut bien aimer le mari et la femme d'un amour doux et tranquille, ferme et continuel, et que ce soit en premier lieu, parce que Dieu l'ordonne et le veut. J'en dis de même des en-

fants et proches parents, et encore des amis, chacun selon son rang.

Mais, pour parler en général, quel est votre cœur à l'endroit du prochain? L'aimez-vous bien cordialement, et pour l'amour de Dieu? Pour bien discerner cela, il vous faut bien représenter certaines gens ennuyeux et maussades; car c'est là où on exerce l'amour de Dieu envers le prochain; et beaucoup plus envers ceux qui nous font du mal ou par effet ou par paroles. Examinez bien si votre cœur est franc en leur endroit, et si vous avez grande contradiction à les aimer.

Êtes-vous point prompte à parler du prochain en mauvaise part, surtout de ceux qui ne vous aiment pas? Faites-vous point de mal au prochain, ou directement ou indirectement? Pourvu que vous soyez raisonnable, vous vous en apercevrez aisément.

CHAPITRE VII.

Examen sur les affections de notre âme.

J'ai étendu ainsi au long ces points, en l'examen desquels gît la connaissance de l'avancement spirituel qu'on a fait; car quant à l'examen des péchés, cela est pour les confessions de ceux qui ne pensent point à s'avancer.

Or, il ne faut pas néanmoins se travailler sur un chacun de ces articles, sinon tout doucement, considérant en quel état notre cœur a été touchant iceux, dès notre résolution, et quelles fautes notables nous y avons commises

Mais, pour abréger le tout, il faut réduire l'examen à la recherche de nos passions; et s'il nous fâche de considérer si fort par le menu, comme il a été dit, nous pouvons ainsi nous examiner quels nous avons été, et comme nous nous sommes comportés :

En notre amour envers Dieu, envers le prochain, envers nous-même;

En notre haine envers le péché qui se trouve en nous, envers le péché qui se trouve ès autres ; car nous devons désirer l'exterminement de l'un et de l'autre ; en nos désirs touchant les biens, touchant les plaisirs, touchant les honneurs ;

En la crainte des dangers de pécher, et des pertes des biens de ce monde : on craint trop l'un, et trop peu l'autre ;

En espérance trop mise, peut-être, au monde et en la créature, et trop peu mise en Dieu et ès choses éternelles ;

En la tristesse, si elle est trop excessive pour choses vaines ;

En la joie, si elle est excessive, et pour choses indignes ;

Quelles affections enfin tiennent notre cœur empêché ; quelles passions le possèdent ; en quoi s'est-il principalement détraqué.

Car par les passions de l'âme, on reconnaît son état en les tâtant l'une après l'autre ; d'autant que, comme un joueur de luth pinçant toutes les cordes, celles qu'il trouve dissonnantes il les accorde, ou les tirant ou les lâchant ;

ainsi, après avoir tâté l'amour, la haine, le désir, la crainte, l'espérance, la tristesse et la joie de notre âme, si nous les trouvons mal accordantes à l'air que nous voulons sonner, qui est la gloire de Dieu, nous pourrons les accorder moyennant sa grâce et le conseil de notre père spirituel.

CHAPITRE VIII.

Affections qu'il faut faire après l'examen.

Après avoir doucement considéré chaque point de l'examen, et vu à quoi vous en êtes, vous viendrez aux affections en cette sorte :

Remerciez Dieu de ce peu d'amendement que vous aurez trouvé en votre vie dès votre résolution, et reconnaissez que ça été sa miséricorde seule qui l'a fait en vous et pour vous.

Humiliez-vous fort devant Dieu, reconnaissant que si vous n'avez pas beaucoup avancé ça été pour vous manquement, parce que vous n'avez pas fidèlement, courageusement et constamment

correspondu aux inspirations, clartés et mouvements qu'il vous a donnés en l'oraison et ailleurs.

Promettez-lui de le louer à jamais des grâces exercées en votre endroit, pour vous retirer de vos inclinations à ce petit amendement.

Demandez-lui pardon de l'infidélité et déloyauté avec laquelle vous avez correspondu.

Offrez lui votre cœur, afin qu'il s'en rende du tout maître.

Suppliez-le qu'il vous rende toute fidèle.

Invoquez les saints, la sainte Vierge, votre ange, votre patron, saint Joseph, et ainsi des autres.

CHAPITRE IX.

Des considérations propres pour renouveler nos bons propos.

Après avoir fait l'examen, et avoir bien conféré avec quelque digne conducteur, sur les dé-

fauts et sur les remèdes d'iceux, vous prendrez les considérations suivantes, en faisant une chaque jour par manière de méditation, y employant le temps de votre oraison, et ce, toujours avec la même méthode, pour la préparation et les affections, de laquelle vous avez usé ès méditations de la première partie ; vous mettant avant toutes choses en la présence de Dieu, implorant sa grâce pour vous bien établir en son saint amour et service.

CHAPITRE X.

Considération première : de l'excellence de nos âmes.

Considérez la noblesse et l'excellence de votre âme, qui a un entendement, lequel connaît non-seulement tout ce monde visible, mais connaît encore qu'il y a des anges et un paradis ; connaît qu'il y a un Dieu très-souverain, très-bon et ineffable ; connaît qu'il y a une éternité, et de plus, connaît ce qui est propre pour bien

vivre en ce monde visible, pour s'associer aux anges en paradis, et pour jouir de Dieu éternellement.

Votre âme a de plus une volonté toute noble, laquelle peut aimer Dieu, et ne le peut haïr en soi-même. Voyez votre cœur comme il est généreux ; et que comme rien ne peut arrêter les abeilles de tout ce qui est corrompu, ains s'arrêtent seulement sur les fleurs, ainsi votre cœur ne peut être en repos qu'en Dieu seul, et nulle créature ne le peut assouvir. Repensez hardiment aux plus chers et violents amusements qui ont occupé autrefois votre cœur, et jugez, en vérité, s'ils n'étaient pas pleins d'inquiétudes molestes, de pensées cuisantes, et de soucis importuns, emmi lesquels votre pauvre cœur était misérable.

Hélas! notre cœur courant aux créatures, il y va avec des empressements, pensant de pouvoir y accoiser ses désirs ; mais sitôt qu'il les a rencontrées, il voit que c'est à refaire, et que rien ne le peut contenter, Dieu ne voulant que notre cœur trouve aucun lieu sur lequel il puisse reposer, non plus que la colombe sortie de

l'arche de Noé, afin qu'il retourne à son Dieu, duquel il est sorti. Ha ! quelle beauté de nature y a-t-il en notre cœur ? et donc pourquoi le retiendrons-nous contre son gré à servir aux créatures.

O ma belle âme ! devez-vous dire, vous pouvez entendre et vouloir Dieu : pourquoi vous amuserez-vous à chose moindre ? Vous pouvez prétendre à l'éternité : pourquoi vous amuserez-vous aux moments ? Ce fut l'un des regrets de l'enfant prodigue, qu'ayant pu vivre délicieusement en la table de son père, il mangeait vilainement en celle des bêtes. O âme ! tu es capable de Dieu ; malheur à toi, si tu te contentes de moins que de Dieu ! Élevez fort votre âme sur cette considération ; remontrez-lui qu'elle est éternelle et digne de l'éternité ; enflez-lui le courage pour ce sujet.

CHAPITRE XI.

Seconde considération : de l'excellence des vertus.

Considérez que les vertus et la dévotion peuvent seules rendre votre âme contente en ce monde ; voyez combien elles sont belles : mettez en comparaison les vertus et les vices qui leur sont contraires : quelle suavité en la patience, au prix de la vengeance ! de la douceur, au prix de l'ire et du chagrin ! de l'humilité, au prix de l'arrogance et ambition ! de la libéralité, au prix de l'avarice ! de la charité, au prix de l'envie ! de la sobriété, au prix des désordres ! car les vertus ont cela d'admirable, qu'elles délectent l'âme d'une douceur et suavité nonpareilles, après qu'on les a exercées ; où les vices la laissent infiniment recrue et mal menée. Or sus donc, pourquoi n'entreprendrons-nous pas d'acquérir ces suavités.

Des vices, qui n'en a qu'un peu n'est pas

content, et qui en a beaucoup est mécontent : mais des vertus, qui n'en a qu'un peu, encore a-t-il déjà du contentement, et puis toujours plus en avançant. O vie dévote ! que vous êtes belle, douce, agréable et souefve ! vous adoucissez les tribulations, et rendez souefves les consolations : sans vous, le bien est mal, et les plaisirs pleins d'inquiétude, troubles et défaillances : ah ! qui vous connaîtrait pourrait bien dire avec la Samaritaine ; *Domine, da mihi hanc aquam,* Seigneur, donnez-moi cette eau ; aspiration fort fréquente à la mère Thérèse et à sainte Catherine de Gênes, quoique pour différents sujets.

CHAPITRE XII,

Troisième considération : sur l'exemple des saints.

Considérez l'exemple des saints de toutes sortes : qu'est-ce qu'ils n'ont pas fait pour aimer Dieu, et être ses dévots ? Voyez ses martyrs,

invincibles en leurs résolutions : quels tourments n'ont-ils pas soufferts pour les maintenir ? Mais surtout ces belles et florissantes dames, plus blanches que le lys en pureté, plus vermeilles que la rose en charité ; les unes à douze, les autres à treize, quatorze, quinze, vingt et vingt-cinq ans, ont souffert mille sortes de martyres plutôt que de renoncer à leur résolution, non-seulement en ce qui était de la profession de la foi, mais en ce qui était de la protestation de la dévotion ; les unes mourant plutôt que de quitter la virginité, les autres plutôt que de cesser de servir les affligés, consoler les tourmentés, et ensevelir les trépassés. O Dieu ! quelle constance a montrée ce sexe fragile en semblables occurrences !

Regardez tant de saints confesseurs : ave quelle force ont-ils méprisé le monde ! Comme se sont-ils rendus invincibles en leurs résolutions ! Rien ne les en a pu faire déprendre ; ils les ont embrassées sans réserve, et les ont maintenues sans exception. Mon Dieu, qu'est-ce que dit saint Augustin de sa mère Monique ? Avec quelle fermeté a-t-elle poursuivi son entreprise de ser-

vir Dieu en son mariage et en son veuvage! Et saint Jérôme, de sa chère fille Paule, parmi tant de traverses, parmi tant de variétés d'accidents! Mais qu'est-ce que nous ne ferons pas sur de si excellents patrons? Ils étaient ce que nous sommes, ils le faisaient pour le même Dieu, pour les mêmes vertus : pourquoi n'en ferons-nous autant en notre condition, et selon notre vocation, pour notre chère résolution et sainte protestation.

CHAPITRE XIII.

Quatrième considération : de l'amour que Jésus-Christ nous porte.

Considérez l'amour avec lequel Jésus-Christ Notre-Seigneur, a tant souffert en ce monde et particulièrement au jardin des Olives, et sur le mont de Calvaire : cet amour vous regardait, et par toutes ces peines et travaux obtenait de Dieu le Père de bonnes résolutions et protestations pour votre cœur; et par même moyen obtenait

encore tout ce qui vous est nécessaire pour maintenir, nourrir, fortifier et consommer ces résolutions. O résolution ! que vous êtes précieuse étant fille d'une telle mère comme est la passion de mon Sauveur ! ô combien mon âme vous doit chérir, puisque vous avez été si chère à mon Jésus ! Hélas ! ô Sauveur de mon âme ! vous mourûtes pour m'acquérir mes résolutions : eh ! faites-moi la grâce que je meure plutôt que de les perdre.

Voyez-vous, ma Philothée, il est certain que le cœur de notre cher Jésus voyait le vôtre dès l'arbre de la croix, et l'aimait ; et par cet amour lui obtenait tous les biens que vous aurez jamais, et entre autres vos résolutions. Oui, chère Philothée, nous pouvons tous dire comme Jérémie : O Seigneur ! avant que je fusse, vous me regardiez et m'appeliez par mon nom, d'autant que sa divine bonté prépara en son amour et miséricorde tous les moyens généraux et particuliers de notre salut, et par conséquent nos résolutions. Oui, sans doute, comme une femme enceinte prépare le berceau, les langes et bandelettes, et même une nourrice, pour l'enfant

qu'elle espère faire, encore qu'il ne soit pas au monde ; ainsi Notre-Seigneur ayant sa bonté grosse et enceinte de vous, prétendant de vous enfanter au salut, et vous rendre sa fille, prépara sur l'arbre de la croix, tout ce qu'il fallait pour vous ; votre berceau spirituel, vos langes et bandelettes, votre nourrice, et tout ce qui était convenable pour votre bonheur : ce sont tous les moyens, tous les attraits, toutes les grâces avec lesquelles il conduit votre âme, et la veut tirer à sa perfection.

Ah ! mon Dieu, que nous devrions profondément mettre ceci en notre mémoire ! Est-il possible que j'aie été aimé, et si doucement aimé de mon Sauveur, qu'il allât penser à moi en particulier, et en toutes ces petites occurences par lesquelles il m'a tiré à lui ? Et combien donc devons-nous aimer, chérir, et bien employer tout cela à notre utilité ! Ceci est bien doux : ce cœur amiable de mon Dieu, pensait à Philothée, l'aimait et lui procurait mille moyens de salut, autant comme s'il n'eût point eu d'autre âme au monde en qui il eût pensé : ainsi que le soleil éclairant un endroit de la terre, ne l'é-

claire pas moins que s'il n'éclairait point ailleurs, et qu'il éclairât cela seul ; car tout de même Notre-Seigneur pensait et soignait pour tous ses chers enfants ; en sorte qu'il pensait à un chacun de nous, comme s'il n'eût point pensé à tout le reste. *Il m'a aimé*, dit saint Paul, *et s'est donné pour moi ;* comme s'il disait pour moi seul, tout autant comme s'il n'eût rien fait pour le reste. Ceci, Philothée, doit être gravé en votre âme, pour bien chérir, et nourrir votre résolution, qui a été si précieuse au cœur du Sauveur.

CHAPITRE XIV.

Cinquième considération : de l'amour éternel de Dieu envers nous.

Considérez l'amour éternel que Dieu vous a porté : car déja, avant que Notre-Seigneur Jésus-Christ en tant qu'homme souffrît en croix pour vous, sa divine majesté vous projetait en sa souveraine bonté, et vous aimait extrême-

ment. Mais quand commença-t-il à vous aimer ? Quand il commença à être Dieu : et quand commença-t-il à être Dieu ? Jamais ; car il l'a toujours été, sans commencement et sans fin ; et aussi il vous a toujours aimée dès l'éternité : c'est pourquoi il vous préparait les grâces et faveurs qu'il vous a faites. Il le dit par le prophète : *Je t'ai aimé* (il parle à vous aussi bien qu'à nul autre) *d'une charité perpétuelle, et partant je t'ai attiré, ayant pitié de toi.* Il a donc pensé entre autres choses à vous faire faire vos résolutions de le servir.

O Dieu ! quelles résolutions sont-ce-ci que Dieu a pensées, méditées, projetées dès son éternité ! Combien nous doivent-elles être chères et précieuses ! Que devrions-nous souffrir plutôt que d'en quitter un seul brin ! Non pas certes, si tout le monde devait périr : car aussi tout le monde ensemble ne vaut pas une âme, et une âme ne vaut rien sans nos résolutions.

CHAPITRE XV.

Affections générales sur les considérations précédentes, et conclusions de l'exercice

O chères résolutions ! vous êtes le bel arbre de vie que mon Dieu a planté de sa main au milieu de mon cœur, que mon Sauveur veut arroser de son sang pour le faire fructifier : plutôt mille morts que de permettre qu'aucun vent vous arrache ! Non ! ni la vanité, ni les délices, ni les richesses, ni les tribulations, ne m'arracheront jamais mon dessein.

Hélas ! Seigneur, mais vous l'avez planté, et avez, dans votre sein paternel, gardé éternellement ce bel arbre pour mon jardin ; hélas ! combien y a-t-il d'âmes qui n'ont point été favorisées de cette façon ! et comme donc pourrais-je jamais assez m'humilier sous votre miséricorde ?

O belles et saintes résolutions ! si je vous conserve, vous me conserverez ; si vous vivez en

mon âme, mon âme vivra en vous. Vivez donc à jamais, ô résolutions qui êtes éternelles en la miséricorde de Dieu! soyez et vivez éternellement en moi! que jamais je ne vous abandonne!

Après ces affections, il faut que vous particularisiez les moyens requis pour maintenir ces chères résolutions; et que vous protestiez de vous en vouloir fidèlement servir : la fréquence de l'oraison, des sacrements, des bonnes œuvres; l'amendement de vos fautes reconnues au second point; le retranchement des mauvaises occasions; la suite des avis qui vous seront donnés pour ce regard.

Ce qu'étant fait, comme par une reprise d'haleine et de force, protestez mille fois que vous continuerez en vos résolutions; et comme si vous teniez votre cœur, votre âme et votre volonté en vos mains, dédiez-la, consacrez-la, sacrifiez-la, et l'immolez à Dieu, protestant que vous ne la reprendrez plus, mais la laisserez en la main de sa divine majesté, pour suivre en tout et partout ses ordonnances. Priez Dieu qu'il vous renouvelle tout, qu'il bénisse votre renou-

vellement de protestation, et qu'il le fortifie. Invoquez la sainte Vierge, votre ange, saint Louis et autres saints.

Allez en cette émotion de cœur aux pieds de votre père spirituel ; accusez-vous des fautes principales que vous aurez remarqué avoir commises dès votre confession générale, et recevez l'absolution en la même façon que vous fîtes la première fois : prononcez devant lui la protestation, et la signez ; et enfin allez unir votre cœur renouvelé à son principe et Sauveur, au très-saint sacrement de l'eucharistie.

CHAPITRE XVI.

Des ressentiments qu'il faut garder après cet exercice.

Ce jour que vous aurez fait ce renouvellement, et les autres suivants, vous devez fort souvent redire de cœur et de bouche ces ardentes paroles de saint Paul, de saint Augustin, de sainte Catherine de Gênes, et autres : Non,

je ne suis plus mienne ; ou que je vive ou que je meure, je suis à mon Sauveur ; je n'ai plus de moi ni de mien : mon moi c'est Jésus, mon mien c'est d'être sienne. O monde ! vous êtes toujours vous-même, et moi j'ai toujours été moi-même; mais dorénavant je ne serai plus moi-mêm. Non, nous ne serons plus nous-mêmes ; car nous aurons le cœur changé ; et le monde, qui a tant trompé, sera trompé en nous ; car ne s'apercevant de notre changement que petit à petit, il pensera que nous soyons toujours des Ésaü, et nous nous trouverons des Jacob.

Il faut que tous ces exercices reposent dans le cœur ; et que nous ôtant de la considération et méditation, nous allions tout bellement entre les affaires et conversations, de peur que la liqueur de nos résolutions ne s'épanche soudainement ; car il faut qu'elle détrempe et pénètre bien par toutes les parties de l'âme, le tout néanmoins sans effort ni d'esprit ni de corps.

CHAPITRE XVII.

Réponses à deux objections qui peuvent être faites sur cette Introduction.

Le monde vous dira, ma Philothée, que ces exercices et ces avis sont en si grand nombre, que qui voudra les observer, il ne faudra pas qu'il vaque à autre chose. Hélas! chère Philothée, quand nous ne ferions autre chose, nous ferions bien assez, puisque nous ferions ce que nous devrions faire en ce monde. Mais ne voyez-vous pas la ruse? S'il fallait faire tous ces exercices tous les jours, à la vérité, ils nous occuperaient du tout; mais il n'est pas requis de les faire, sinon en temps et lieu, chacun selon l'occurence. Combien y a-t-il de lois civiles aux digeste et au code, lesquelles doivent être observées! Mais cela s'entend selon les occurrences, et non pas qu'il les faille toutes pratiquer tous les jours. Au demeurant, David, roi plein d'affaires très-difficiles, pratiquait bien plus d'exer-

cices que je ne vous ai pas marqués. Saint Louis, roi admirable pour la guerre et pour la paix, et qui, avec un soin nonpareil, administrait la justice, maniait les affaires, oyait tous les jours deux messes, disait vêpres et complies avec son chapelain, faisait sa méditation, visitait les hôpitaux tous les vendredis, se confessait, et prenait la discipline, entendait très-souvent des prédications, faisait fort souvent des conférences spirituelles ; et avec tout cela ne perdait pas une seule occasion du bien public extérieur, qu'il ne fît et n'exécutât diligemment ; et sa cour était plus belle et plus florissante qu'elle n'avait jamais été du temps de ses prédécesseurs. Faites donc hardiment ces exercices, selon que je vous les ai marqués, et Dieu vous donnera assez de loisir et de force de faire tout le reste de vos affaires ; oui, quand il devrait arrêter le soleil, comme il fit du temps de Josué. Nous faisons toujours assez quand Dieu travaille avec nous.

Le monde dira que je suppose presque partout que ma Philothée ait le don de l'oraison mentale, et que néanmoins chacun ne l'a pas ; si

que cette Introduction ne servira pas pour tous. Il est vrai, sans doute, j'ai présupposé cela; et il est vrai, encore que chacun n'a pas le don de l'oraison mentale : mais il est vrai aussi que presque chacun le peut avoir, voire les plus grossiers, pourvu qu'ils aient de bons conducteurs, et qu'ils veuillent travailler pour l'acquérir, autant que la chose le mérite; et s'il s'en trouve qui n'aient pas ce don en aucune sorte de degré, ce que je ne pense pas pouvoir arriver que fort rarement, le sage père spirituel leur fera aisément suppléer le défaut par l'attention qu'il leur enseignera d'avoir, ou à lire, ou à ouïr les mêmes considérations qui sont mises ès Méditations.

CHAPITRE XVIII.

Trois derniers et principaux avis pour cette Introduction.

Refaites tous les premiers jours du mois la protestation qui est en la première partie, après

la méditation et à tous moments, protestez de la vouloir observer ; disant avec David : *Non, jamais éternellement je n'oublierai vos justifications, ô mon Dieu! car en icelles vous m'avez vivifié,* et quand vous sentirez quelque détraquement en votre âme, prenez votre protestation en main, et, prosternée en esprit d'humilité, proférez-la de tout votre cœur, et vous trouverez un grand allégement.

Faites profession ouverte de vouloir être dévote : je ne dis pas d'être dévote, mais je dis de le vouloir être ; et n'ayez point de honte des actions communes et requises qui nous conduisent à l'amour de Dieu : avouez hardiment que vous vous essayez de méditer, que vous aimeriez mieux mourir que de pécher mortellement, que vous voulez fréquenter les sacrements, et suivre les conseils de votre directeur, bien que souvent il ne soit pas nécessaire de le nommer, pour plusieurs raisons : car cette franchise de confesser qu'on veut servir Dieu, et qu'on s'est consacré à son amour d'une spéciale affection, est fort agréable à sa divine majesté, qui ne veut point que l'on ait honte de lui ni de sa croix ; et

puis elle coupe chemin à beaucoup de semonces que le monde voudrait faire au contraire, et nous oblige de réputation à la poursuite. Les philosophes se publiaient pour philosophes, afin qu'on les laissât vivre philosophiquement et nous devons nous faire connaître pour désireux de la dévotion, afin qu'on nous laisse vivre dévotement. Que si quelqu'un vous dit que l'on peut vivre dévotement sans la pratique de ces avis et exercices, ne le niez pas; mais répondez amiablement que votre infirmité est si grande, qu'elle requiert plus d'aide et de secours qu'il n'en faut pas pour les autres.

Enfin, très-chère Philothée, je vous conjure, par tout ce qui est de sacré au ciel et en la terre, par le baptême que vous avez reçu par les mamelles que Jésus-Christ suça, par le cœur charitable duquel il vous aima, et par les entrailles de la miséricorde en laquelle vous espérez, continuez et persévérez en cette bienheureuse entreprise de la vie dévote. Nos jours s'écoulent, la mort est à la porte : *La trompette*, dit saint Grégoire de Nazianze, *sonne la retraite ; qu'un chacun se prépare, car le jugement est pro-*

che. La mère de saint Symphorien voyant qu'on le conduisait au martyre, criait après lui : Mon fils, mon fils, souviens-toi de la vie éternelle, regarde le ciel, et considère celui lequel y règne; la fin prochaine terminera bientôt la briève course de cette vie. Ma Philothée, vous dirai-je de même, regardez le ciel, et ne le quittez pas pour la terre; regardez l'enfer, ne vous y jetez pas pour les moments; regardez Jésus-Christ, ne le reniez pas pour le monde; et quand la peine de la vie dévote vous semblera dure, chantez avec saint François :

A cause des biens que j'attends,
Les travaux me sont passe-temps.

Vive Jésus! auquel, avec le Père et le Saint-Esprit, soit honneur et gloire, maintenant et toujours, et ès siècles des siècles. Ainsi soit-il.

MANIÈRE

DE RÉCITER DÉVOTEMENT LE CHAPELET ET DI BIEN SERVIR LA VIERGE MARIE.

Vous prendrez votre chapelet par la croix, que baiserez après vous en être signé, et vous vous mettrez en la présence de Dieu disant le *Credo* tout entier.

Sur le premier gros grain, vous invoquerez Dieu le priant d'agréer le service que vous lui voulez rendre, et de vous assister de sa grâce pour le bien dire.

Sur les trois premiers petits grains, vous demanderez l'intercession de la sacrée Vierge, la saluant au premier comme la plus chère fille de Dieu le Père, au second comme mère de Dieu le Fils, et au troisième comme épouse ien-aimée de Dieu le Saint-Esprit.

Sur chaque dizaine, vous penserez à un des mystères du rosaire, selon le loisir que aurez, vous ressouvenant du mystère que vous vous proposerez, principalement en prononçant les très-saints noms de Jésus et Marie, les passant par votre bouche avec une grande révérence de cœur et de corps. S'il vous vient quelque autre sentiment, comme la douleur de vos péchés passés, ou le propos de vous amender, vous le pourrez méditer tout le long du chapelet, le mieux que vous pourrez, et vous ressouviendrez de ce sentiment, ou autre que Dieu vous inspirera, lors principalement que vous prononcerez ces deux très-saints noms de Jésus et de Marie. Au gros grain, qui est au bout de la dernière dizaine, vous remercierez Dieu de la grâce qu'il vous a faite de vous permettre de le dire; et, passant aux trois petits grains qui suivent, vous saluerez la sacrée vierge Marie, la suppliant, au premier, d'offrir votre entendement au Père éternel, afin que vous puissiez à jamais considérer ses miséricordes; au second, vous la supplierez d'offrir votre mémoire au Fils, pour avoir continuellement sa

mort et passion en votre pensée; au troisième, vous la supplierez d'offrir votre volonté au Saint-Esprit, afin que vous puissiez être à jamais enflammée de son sacré amour. Au gros grain qui est au bout, vous supplierez la divine majesté d'agréer le tout à sa gloire, et pour le bien de son Église, au giron de laquelle vous la supplierez de vous conserver, et y ramener tous ceux qui en sont dévoyés; et prierez Dieu pour tous vos amis; finissant comme vous avez commencé, par la profession de la foi, disant le *Credo*, et faisant le signe de la croix.

Vous porterez le chapelet en votre ceinture, ou en autre lieu évidemment, comme une sainte marque par laquelle vous voulez protester que vous désirez être serviteur de Dieu notre Sauveur, et de sa très-sacrée épouse, vierge et mère, et de vivre en vrai enfant de la sainte Église catholique, apostolique et romaine. Amen.

ORAISON DE L'ÉGLISE,

POUR LE JOUR DE LA FÊTE

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES,

Composée par Alexandre VII.

O Dieu, qui avez voulu que, pour le salut des âmes, saint François, votre confesseur et pontife, SE SOIT FAIT TOUT A TOUS, faites-nous la grâce, qu'étant pénétrés de la douceur de votre divine charité, nous puissions, sous la direction de ses avis, et par les suffrages de ses mérites, arriver à la jouissance éternelle de votre gloire. Nous vous en supplions par N.-S. J.-C. Ainsi soit-il.

FIN.

VOCABULAIRE

DES

VIEUX MOTS

QUE L'ON TROUVE DANS CE VOLUME.

Accoiser — tranquilliser, calmer, apaiser.

Agencé — arrangé. *Agencement*, arrangement, ajustement, disposition d'une certaine manière qui donne de l'agrément.

Ains — mais.

A l'aventure — peut-être.

Allanguir — rendre languissant.

Appréhender — saisir.

Appréhension — la première opération de l'entendement, la première idée qu'il prend d'une chose sans en porter un jugement. (Terme de logique.)

Arondelles — hirondelles.

Attrempé — modéré. *Temperatus.*

Aucunement — quelquefois, de quelque manière.

Aucuns — quelques-uns.

Avantage — préséance.

Avettes — abeilles.

Banquet — festin. *Banqueter,* faire un festin.

Bellement — doucement, sans empressement.

Bigeare — bizarre, capricieux, fantasque, extravagant.

Brave — apparent, brillant.

Brief, briève — de courte durée.

Brocarder — piquer avec des paroles de moquerie, accompagnées de quelque pointe d'esprit.

Calenger — blâmer, quereller.

Cetui-ci, cetui-là — celui-ci, celui-là.

Chétif — vil, méprisable.

Cogitation — pensée.

Contemnement — mépris.

Coquilleux — d'une humeur difficile.

Cornet — nom d'une classe de coquilles.

Coulpe — faute, péché.

Courir fortune — courir risque.

Cuider — croire, penser.

Débonnaire — doux et bienfaisant. *Débonnaireté*, douceur, bonté, bienfaisance.

Décevoir—tromper, séduire par quelque chose de spécieux et d'engageant.

Déchet—diminution d'une chose en elle-même ou en sa valeur.

Dilation — délai. *Dilatio.*

Démettre — rabaisser.

Dès le ciel — du ciel.

Desportement — conduite, mœurs, manière de vivre.

Détraquement — dérangement dans les habitudes, dans les exercices ordinaires.

Deviser — s'entretenir familièrement.

Dextre — main droite.

Duit — accoutumé, façonné à quelque chose.

Du tout — totalement, entièrement, tout à fait.

Embesogné — très-occupé, préoccupé.

Emmi — parmi, au milieu de.

Ennuyeux — qui cause de la peine, qui déplaît.

Entregent, par manière d'entregent — par manière de conversation.

Entrevenir — arriver, se passer, intervenir.

Ès — dans les; *ès mains de Dieu*, dans les mains de Dieu.

Escient, tout à notre escient — sciemment, sachant bien ce que nous faisons.

Fébricitant — qui a la fièvre.

Forcené ou *forsené* — furieux, hors de sens.

Forceneries — l'action d'être furieux, hors de sens.

Fourbir — nettoyer, polir, rendre clair,

Gausserie — raillerie innocente.

Godron — certain pli qu'on faisait aux fraises (espèce de collet à plusieurs doubles et plusieurs plis, qu'on portait du temps d'Henri IV) pour les faire bouffer. Ce mot signifiait aussi le fer chaud avec quoi on faisait ces plis aux fraises.

Gourmander — traiter rudement, impérieusement, de paroles.

Grilloter — faire un petit bruit. Mot imitatif.

Grillotis, dans le même sens.
Idoine — propre *à quelque chose.*
Imbécile — faible, qui n'a point de force.
Incommoder — apporter, ou causer de l'incommodité.
Ire — colère.
Jà — déjà.
Joyeuseté — plaisanterie, mot pour rire.
Ladrerie — lèpre.
Locuste — sauterelle.
Manducation — ne se dit que de l'action par laquelle on mange le sacré corps de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie.
Marri — fâché, qui se repent.
Merci — miséricorde.
Méshui — désormais.
Moleste — fâcheux.
Morgue — mine, contenance grave et sérieuse, où il paraît quelque fierté, quelque orgueil. *Morgant*, qui a de la morgue.
Muguet — qui affecte d'être propre, paré, galant auprès des dames. *Mugueter* se dit dans le même sens; il signifie figurément chercher et épier l'occasion de se rendre maître

d'une chose qu'on souhaite. *Mugueter une charge, une place.* (Dictionnaire de l'Académie.)

Munition — provision des choses nécessaires dans une armée ou dans une place de guerre.

Mutation — changement.

Nuisance — détriment, dommage.

Oncques — jamais.

Or sus — particule qui exhorte, qui convie.

Outrecuidance — présomption, audace, insolence.

Parfaire — accomplir, achever une chose.

Paroi — muraille.

Pavoner — se pavaner.

Pitoyable — qui a pitié.

Plaisant — agréable, qui plaît.

Profondeté — profondeur.

Prou — assez.

Psalme — psaume.

Quant et quant — en même temps.

Recamé — brodé.

Repentance — regret, douleur qu'on a de ses péchés.

Ressentiment — le souvenir qu'on garde d'un bienfait ou d'une offense.

Revigourer — rendre de la vigueur, délasser,

Semonce — invitation, avertissement fait par quelqu'un qui a autorité.

Si — de sorte, de sorte que, ainsi, cependant.

Souef — suave, doux, agréable.

Souillon de cuisine — servante qui est employée à laver la vaisselle, et à d'autres bas services, *Souillard de cuisine*, dans le même sens.

Souloir, il soulait — il avait coutume.

Souventefois — souvent, parfois, quelquefois.

Surgeon — rejeton qui sort du tronc, du pied d'un arbre.

Tare — défaut, défectuosité, vice.

Tendreté — tendresse.

Truand — mendiant par fainéantise, gueux,

Vénéneux — venimeux.

Vitupérer — blâmer.

Voire — et même, et qui plus est.

Voirement — vraiment, à la vérité.

Nota. Saint François de Sales a employé quelquefois, dans ses comparaisons, des noms de plantes ou d'animaux qui ne sont guère connus, et auxquels il attribue diverses propriétés, d'après Aristote ou Pline. On n'a pas donné l'explication de ces mots, parce qu'il aurait fallu rapporter pour cela de longs extraits de ces auteurs; ce qui, d'ailleurs, aurait été inutile pour l'intelligence de la pensée du Saint, dont le sens est toujours clair.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE,

CONTENANT LES AVIS ET EXERCICES REQUIS POUR CONDUIRE L'AME DÈS SON PREMIER DÉSIR DE LA VIE DÉVOTE, JUSQUES A UNE ENTIÈRE RÉSOLUTION.

SECONDE PARTIE,

CONTENANT DIVERS AVIS POUR L'ÉLÉVATION DE L'AME A DIEU PAR L'ORAISON ET LES SACREMENTS.

TROISIÈME PARTIE,

CONTENANT PLUSIEURS AVIS TOUCHANT L'EXERCICE DES VERTUS.

QUATRIÈME PARTIE,

CONTENANT LES AVIS NÉCESSAIRES CONTRE LES TENTATIONS PLUS ORDINAIRES.

CINQUIÈME PARTIE,

CONTENANT DES EXERCICES ET AVIS POUR RENOUVELER L'AME ET LA CONFIRMER EN LA DÉVOTION.

FIN DE LA TABLE.



